UNIVERSITY OF TORONTO DUPL
3 1761 00006715 7

LT
I

EVVRES EN RIME

DE

IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—

M DCCC LXXXIII

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

67

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.
18 — sur papier de Chine.

N° 172.

LF
31525

EVVRES EN RIME

DE

IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—

M DCCC LXXXIII

PQ
1665
H1
1781
t.2

LE PREMIER

DES METEORES

DE I. A. DE BAIF.

A TRESAVGVSTE ET TRESSAGE PRINCESSE

CATERINE DE MEDICIS

ROYNE MERE DV ROY.

Ie chante la ſaiſon, le lieu, la cauſe & l'eſtre,
De tout ce que lon voit en mille formes neſtre
De diuerſes vapeurs, ſur terre, & dans les cieux,
Creé differemment (grand' merueille à nos yeux!)
Les grand's pointes de feu, les poutres flamboyantes,
Les lances & les dards : & les foſſes beantes
Dans le ciel creuaſſé : les longs dragons fumans,
Iuſqu'aux ardans folets ſur les eaux s'alumans:
Les aſtres cheuelus, preſages execrables
De meurdres & de peſte, aux mortels miſerables :
Et doù vient que voyons celle blanche clarté
Trauerſer tous les cieux d'vn grand chemin laitté.
Puis ie diray l'humeur, dont la terre aroſee
Produit tant de beaux fruits : la pluye, & la roſee

Douce mere des fleurs du Printems amoureux,
Et la manne du ciel le ſucre ſauoureux :
La nege & le frimas : & come les nuages
Paroiſſent enflamez de meſlez peinturages :
L'arc-en-ciel piolé : les aires dont le tour
Enceint, or le Soleil or la Lune, alentour.
Apres ie chanteray come l'air & la terre
Prennent vn nouueau jour ſous l'éclair du tonnerre:
Pour quoy ſe redoublant il deuance le bruit :
Coment le foudre aigu dans les nuës ſe cuit :
L'origine des vents, leurs demeures certaines,
Les tourbillons rouans, les boraſques ſoudaines :
Doù ſont les branlements de terre ſuſcitez,
Qui ſouuent ont perdu Citoyens & citez.
Pourquoy la mer profonde a ſes vagues ſalees,
Doù coulent les ruiſſeaux par les baſſes valees,
Les ſources, les bouillons, les étans & les lacs,
Les fleuues qui jamais de courir ne ſont las.
Et pourray dire apres les venes des perrieres,
Et des metaux fouillez les maudites minieres,
Ce que la ſoif d'auoir ne pouuant s'étancher
Nous a fait aux boyaux de la terre chercher.
O TOY *le Roy des Roys, la treſſaincte penſee*
Du Pere ſouuerain, par qui eſt diſpenſee
La Nature, & de qui elle a tout ſon auoir,
Son ordre limité, ſon eſtre, & ſon pouuoir,
Sans qui le foible eſprit du mortel miſerable
Se foruoye en la nuit d'vne erreur deplorable :
Aide moy de ta grace, & fay que de tes fets
Ie puiſſe découurir la cauſe & les effets.
VOVS *Mere de nos Roys, O Royne* CATERINE,
La colonne & l'apuy contre toute ruine
De l'Empire François : Vous, dont le ſage ſoin
Sur tout ce grand Royaume aparoiſt au beſoin,
Animant la vertu par digne recompenſe,
Et rembarrant le mal en ſa pleine licence :
Et quand vous vniſſez de nos Princes les cœurs
De douces amitiez éfaçant les rancueurs,

O Mere de la France, *acheuez liberale*
Cét ouurage entrepris ſous voſtre main Royale :
Preſtez voſtre faueur à ce commencement :
Donez à ma fortune eureux auancement.
Ainſi la bone Paix, de ſon cor d'abondance,
Tous ſes riches preſens répande par la France,
Les Seigneurs tiene vnis, le peuple obeiſſant,
Sous vous & voſtre race à jamais floriſſant.

TOVT ce qui eſt enclos dans le ciel de la Lune,
Creé par le grand DIEV ſous vne Loy comune
D'eſtre & de prendre fin, naiſt des quatre Elemens,
Qui de tous corps meſlez ſont les commencemens :
Deſquels tout eſt formé, dans leſquels tout retourne.
Nul d'eux en ſon entier pur & net ne ſejourne,
Mais s'entrecorrompans engendrent tous les corps
Imparfaits & parfaits, par contraires acords.
Ce ſont la flame & l'air, l'onde auecque la terre :
La flame au lieu plus haut pres la Lune ſe ſerre,
Et l'air ſe range apres : l'eau ſous l'air ſe plaça,
La terre deſſous eux au milieu s'amaſſa.
La terre ſeche froide & maſſiue, s'aſeſſe
Deſſous la froide humeur qui flote moins eſpeſſe :
L'air qui monte leger tient du moite & du chaud :
Et le feu chaud & ſec vole encore plus haut.
Chacun d'eux en ſon ranc demourroit immobile,
Simple entier pur & net, mais du tout inutile,
Si DIEV tant ſeulement pour eux les auoit fais :
Mais il voulut qu'ici tout s'en feiſt à jamais
Sous la cloiſon des cieux, ainſi que des ſemences
Qui doiuent engendrer les mortelles eſſences,
Arrêtant que par ordre enſemble s'vniroyent
Pour ſe diſſoudre apres, & puis ſe ralliroyent.
Il joignit par moyens le chaud & la froidure,
Le ſec & la moiteur : auec la choſe dure
La molle il acoupla, par contrainte faiſant
Deſcendre le legier, & monter le peſant :
Depuis qu'il arondit les grans cieux où reluiſent
Les aſtres attachez, qui les choſes produiſent,

Changeans de leur vertu les ſimples elements,
Emportez & brouillez quand-& leurs mouuements.
Sur tous il ébranla pour iamais n'auoir ceſſe
Le ciel premier-mouuant, de ſi roide viteſſe
Qu'en douze heures deux fois de la nuit & du jour,
Rauiſſant tous les cieux, il acheue ſon tour
De l'aube vers le ſoir. Or l'Architecte ſage,
Voulant perpetuer l'eſtre de ſon ouurage,
Pouſſa les autres ronds d'vn branle differant
Ou legiers ou tardifs, leurs forces moderant :
Car s'ils euſſent ſuyui de pareille carriere
Le courir violant de la voute premiere,
Ils alloyent rebrouiller le Chaos ancien,
Et peut-eſtre la flame euſt reduit tout à rien.
Et ſi i'oſe parler du jour épouuantable,
La fin de l'vniuers, il ſeroit vray-ſemblable
Que DIEV *laiſſant au feu le monde à l'abandon*
Fera tourner les cieux d'vne meſme randon.
Mais le ſoigneux Ouurier, limitant ſa duree
Iuſque à ſon bon vouloir pleinement aſſuree,
Aux globes eſtoilez dona contraire cours :
Et du ſoir vers le jour les tournant au rebours,
Les vns toſt, les vns tard, par telle reſiſtance
Feit de leurs mouuements vne belle attrempance,
A fin qu'en l'Vniuers d'vn ordre moderé
Deſſus & ſous les cieux tout fuſt mieux temperé.
Pres du premier-mouuant la grand' Sfere eſtoilee
Va d'vn contraire tour par ſon Ange ébranlee,
Ne pouuant ſe hâter pour le cours violent,
Qui luy eſt trop voiſin, & le fait le plus lent
De tous les autres cieux. Son allure eſt ſi tarde
Que l'homme ingenieux (combien qu'il y prinſt garde)
Viuant plus que Neſtor, ne s'auiſeroit pas
Au dernier de ſes ans qu'il auance d'vn pas.
Mais quoy qu'il ſoit tardif, les eſtoiles qu'il porte
Commandent icy bas en mainte & mainte ſorte
Sus les quatre elements, varians dedans l'air
La pluye & le beau-tems, le tonnerre & l'éclair.

En ce rond, parfemé d'images diferantes,
Eſt merqué le chemin des eſtoiles Errantes,
Qui en écharpe ceint le cartier du Midi,
Et tranche de biais tout le ciel arondi.
Le vieil Saturne aupres du ciel eſtoilé torne
Le froid & ſec rayon de ſon eſtoile morne,
Et va comme les cieux des terres alentour,
En ſix luſtres entiers paracheuant ſon tour.
Plus bas regne en ſon rond Iupiter le bon Pere,
Qui des hommes heureux la naiſſance tempere,
Iupiter l'heur des Roys, aſtre doux & benin,
Qui en ſix fois deux ans acomplit ſon chemin.
Sous luy de Mars guerrier le planete flamboye,
Sec ardent & malin, qui n'a plus grande ioye
Que voir de ſang humain vn large fleuue teint :
Et ſon terme prefix en l'an deuxieme ateint.
Aupres l'alme Soleil, le flambeau de l'annee,
Doux pere nourricier de toute choſe nee,
Roy des quatre elements, borne l'an de ſon cours
En ſix heures, trois cent & ſoiſſante & cinq iours.
Prochaine du Soleil puis deuant puis derriere,
De la molle Venus l'eſtoile ſemenciere
En dix & ſept jours moins à ſon tour donne fin,
Dicte Veſper au ſoir, & Phoſphore au matin.
Mercure va ſous elle, en douteuſe inconſtance
Chaud & froid, moite & ſec, prenant ſon influance
De l'aſtre qui le joint : & legier il parfait
Son voyage en neuf jours moins que Venus ne fait.
Plus bas la claire Lune à nos manoirs prochaine
Entretient la moiteur, tantôt ſe montrant pleine,
Puis demie, & ſoudain cornuë aparoiſſant,
En huit heures vingt jours auec neuf recroiſſant.
Ce ſont les propres Cieux & places diferantes,
Les retours & les noms des eſtoiles Errantes,
Dont les puiſſants rayons font diuers changements
Sus les corps compoſez des meſlez elements,
Selon que pourſuiuant leurs courſes coutumieres
Elles ſe regardront opoſant leurs lumieres,

Ou les entrejoindront, deſſous les animaux
De l'écharpe imagee, ores froids ores chauds :
Toſt aſſechant les eaux, & creuaſſant la terre,
Et dans l'air alumant l'éclair & le tonerre,
Toſt enflant les torrents, & de rauines d'eaux
Rauageant par les chams le labeur des toreaux.
Mais touſiours nous ſentons les effets ordinaires,
Sur tous les autres cinq, des deux grands luminaires
Du jour & de la nuit. Ceſtuy-ci la moiteur,
Et ceſtuy-là ſouſtient la vitale chaleur.
La Lune ſur l'humeur exerce ſon empire :
La mer luy obeït, qui déborde & retire
Son flot & ſon reflot, ſe reglant à ſon cours,
Selon qu'elle eſt entiere en croiſſant ou decours.
L'huitre dans ſon écaille eſſaye ſa puiſſance,
Ainſi comme elle croiſt prenant ſon acroiſſance,
Decroiſſant aucc elle : & l'arbreuſe foreſt
En ſa ſéue cognoiſt combien puiſſante elle eſt.
Meſme tous animaux, iuſques en leurs ceruelles
Couuertes de leur teſt, iuſques en leurs moëlles,
Sentent bien ſon pouuoir dans le fond de leurs os,
Et iuſques en leur ſang dans leurs vénes enclos.
Sa boule rempliſſant, tandis que l'hyuer dure,
Sous les ſignes plus chauds, amollit la froidure :
Et lors que l'eſté bouſt d'vne exceſſiue ardeur,
Iointe aux ſignes plus froids en ſa pleine rondeur,
Sa fureur afoiblit : & benine recree
De ſa moite freſcheur la nature alteree,
Rauigourant les fleurs qui s'en aloyent mourir,
Et groſſiſſant les fruits pour au chaud ſe meurir.
Par elle le paiſant, quand ſon Croiſſant éclere,
Cognoiſt pour tout le mois quel tems c'eſt qu'il doit faire :
S'il eſt rouge, le vent : s'il eſt bleſme, de l'eau :
S'il eſt clair argenté, le tems ſerein & beau.
Elle en ſon char tiré par la courſe legiere
De deux cheuaux tou-blancs, d'vne flame eſtrangiere
Sa face embelliſſant, çà puis là ſe fait voir,
Et de mere nourrice exerce le deuoir.

Come compagne & ſœur du pere du bas monde,
Le Soleil nourricier, qui dardant à la ronde
Ses rayons ſur la terre, & ſur la grande mer,
En tous les animaux vient la vie alumer.
Ceux, & qui dans le bois, & qui par les campagnes,
Et qui ont leur repaire aux caueins des montagnes,
Et qui rampent en bas, & qui nagent ſous l'eau,
Et qui volent en l'air, viuent par ſon flambeau.
C'eſt luy qui conduiſant les couples atelees
De ſes cheuaux ardents (qui non jamais foulees
Tirent ſon char doré par le tortu chemin)
Voit finir toute choſe, & jamais ne prend fin.
C'eſt luy qui maintenant nos manoirs illumine,
Donant couleur à tout de ſa clarté diuine,
Qui maintenant ſous terre à l'autre monde luit,
Et chacun à ſon tour a le jour & la nuit.
C'eſt luy qui alongeant la nuit & la journee,
Départit aux humains les ſaiſons de l'annee.
Quand il tient enflamé de Phrixe le Mouton,
Et le Toreau de Crete, & le ſigne Beſſon,
Lors ſous les ſoliueaux l'aronde, meſſagere
Du printems gracieux, vient maçoner ſon ére :
Le chantre Roſſignol d'vn frais ombre couuert
Gringotte ſa chanſon dans le bocage vert.
Tout s'échauffe d'amour : & la terre amoureuſe
Pour plaire au beau Soleil prend ſa robe odoureuſe
De fleurons damaſſee : aux vignes le bourgeon
Defourre le grapeau de ſon tendre coton :
Et l'herbe par les chams reuerdit aroſee
En ſes brins vigoureux de la douce roſee :
De la manne du ciel le doux ſucre deſſant
Deſſus les arbres verds, les fueilles blanchiſſant.
Puis quand dedans le Cancre il aura faict entree
Pour paſſer au Lyon & dans la Vierge Aſtree,
La Cigale enrouee aſſiſe par les bois
Choquant ſes ailerons crie d'vne aigre voix :
La verdure jauniſt, & Ceres eſpiee
Trebuchera bien toſt par jauelles ciee

Sous l'outeron haſlé, pour emplir le grenier
De ſes preſens dorez au joyeux meſtayer.
Lors le gay paſtoureau deſſous vn frais ombrage
Retire ſon beſtail, contre l'ardente rage
Du fieureux Syrien, pres le bruyant ruiſſeau
Qui de la viue ſource amene ſa claire eau.
Là, rempliſſant de vent ſa douce chalemie,
Va joüer ſa chanſon de l'amour de s'amie,
Autant pour adoucir l'ennuyeuſe chaleur
Come pour rafreſchir la flamme de ſon cœur.
Les tourbillons roüans les pierres & la poudre
Font le gaſt par les chams : Souuent l'horrible foudre
Rompt la nuë orageuſe, & la flambante main
De Iupiter tonant palit le genre humain.
Quand Febus de la Vierge en la Balance paſſe,
Puis entre au Scorpion, puniſſeur de l'audace
D'Orion violeur, & de là dans l'Archer,
En ce tems la chaleur comance à ſe laſcher.
Par les chams deſpouillez le portefruit Automne
Montre ſon chef orné d'vne riche couronne
De fruitages diuers, quand le nuage epés
Des étourneaux goulus mange l'honeur des cêps.
Le jeu lors & le ris, les libres chanſonetes
(Car tout eſt de vendange) & les gayes fornetes,
Regne entre les garſons, qui aux filles meſlez
Empliſſent les hoteaux de raiſins griuelez :
Qui entone du vin la liqueur écoulee
Sous le pié du fouleur de la grape foulee,
Qui trepigne deſſus, qui d'vn bruit enroüé
Fait geindre ſur le marc le preſſoir eſcroüé.
Alors plus qu'en nul tems dedans l'air vuide croiſſent
Les feux prodigieux qui la nuict apparoiſſent :
Souuent en groſſe pluye les nuaus eſpanchez
Rempliront les canaux des fleuues eſtanchez.
Mais quand hors de Chiron il paſſe au Capricorne
Et s'éloigne de nous, puis deſſus nous retourne
Enflamant le Verſeau pour monter aux Poiſſons,
Les fleuues tout ce tems chariront les glaçons.

Alors d'vn vol fourchu les grues paſſageres
Fendent l'air, par leur cry certaines meſſageres
Du champeſtre labeur, quand le ſoigneux paiſant
Retaille les guerets d'vn coutre reluiſant.
Les chams ſont pleins d'horreur : les foreſts éfueillees
De verdure & d'honeur languiſſent dépouillees :
C'eſt quand les vents hideux forceneront le plus
Déracinant les troncs des hauts cheſnes branchus :
Quand les beſtes des bois, qui ont la peau plus dure
Et le poil plus épais, friſſonnant de froidure
Sous leur ventre tremblant la queüe ferreront,
Et de la Bize froide exemtes ne ſeront,
Qui percera la peau du toreau dur, & celle
De la cheure à long poil : mais la tendre pucelle
Qui pres ſa douce mere gardera la maiſon
Seule ne ſentira la mauuaiſe ſaiſon.
Alors la nege épeſſe & les froides brouees,
Le frimas, la gelee, & les noires nuees
Couurent terres & cieux : & c'eſt quand les Ardans
Luiront par les marêts & deſſus les étans.
Tel eſt le cours de l'an que le Soleil nous borne
Depuis s'eſtre éloigné juſqu'au point qu'il retourne
Fraper à plomb nos chams de ſes rais chalureux,
Rendant noſtre ſejour chaud & puis froidureux,
Puis tiede & temperé, comme ſa flâme bone
Ou de loin ou de prés ſur la terre rayone,
Qui reſoûte deſſous ſa puiſſante chaleur
De ſon ſein jette en l'air vne double vapeur.
L'vne peſante humide à grand peine éleuee
Par la tiede chaleur dont elle eſt échaufee,
Se hauſſant toutefois s'arreſte haut ou bas,
Et fait la greſle ou l'eau, la neige ou le brouillas,
Et tout cela qui peut s'engendrer dans le vide
En diuerſes façons de la matiere humide,
Tenant ou de la terre, ou de l'onde, ou de l'er,
Ayant monté la ſus pour apres deualer.
L'autre ſeche vapeur legiere & chaleureuſe,
Promte s'élance en l'air, de nature fumeuſe,

Et va dedans le Ciel des flammes alumer
Qu'on voit diuerſement leurs figures former,
Selon que la matiere, ou gluante ou ſutile,
Epandue ou ſerree, à s'enflammer abile
Les déguiſe à nos yeux, ou longuement ou peu,
En rondeur ou largeur faiſant luire le feu.
Or ſçachez deuant tout que la mere Nature
N'a rien qui n'ait ſenti le chaud ou la froidure :
Meſme tout ce qu'on voit ſe concreer là haut
Ne ſe braſſe ſinon par le froid ou le chaud.
La froidure étreignante, indiſcrete & lourdaſſe,
Les cors plus diferans peſle-meſle ramaſſe,
Ioignant le mol au dur, le peſant au legier,
Ce qui eſt tout diuers auecques l'étrangier :
Et non pas la chaleur, qui gentille & diſcrete
Fait bien ſon action plus entiere & parfete,
Vniſſant le ſemblable, & d'vn cors ſeparant
Par certéne vertu ce qui eſt diferant.
Le grand air, qui remplit le Ciel juſqu'en la terre,
Où ſe forgent les feus, l'éclair & le tonerre,
Et la pluye & la greſle, en tous lieux n'eſt pareil
Car où les chauds rayons du flamboyant ſoleil
Se doublent reflechis pres de noſtre contree,
Icy l'air s'atiedit de chaleur temperee :
Qui toutefois ſouuent s'enfuit deuant le frais,
Quand la nuit ou l'hyuer il retire ſes rais
Hors de noſtre ſejour, & ſon grand luminaire
Aux peuples bazanez de l'autre monde éclere.
Mais où ſe débandans ils perdent leur ardeur,
Ce cartier eſt enceint d'vne extreme froideur,
Et dautant vn hyuer plus violent y dure
Que deſſus & deſſous vn double chaud l'emmure,
Dont il tient le milieu. Là des deux combatu
Le froid ſe racueillant redouble ſa vertu
Sous la chaleur d'enhaut : ſoit que là ſoit la place
Du plus chaud element qui l'air voiſin embraſſe.
Ou ſoit que la roideur, dont ſe tournent les Cieux,
Face bouillir le chaud exceſſif en ces lieux.

Donc la ſeche vapeur & fumeuſe & legere,
Volant à mont dans l'air du ventre de ſa mere,
Si elle eſt forte aſſez, le froid ne la retient,
Mais juſques au ſomet de l'air chaud elle vient.
Là promte elle s'alume en la part où l'émorche,
Plus propre à conceuoir la flâme dans la torche,
S'éprend d'vn feu ſoudain : & la claire ſplendeur
Compagne de la flâme acuſera l'ardeur,
Lors qu'en l'air de la haut que le Ciel voiſin pouſſe
Elle s'embrazera violemment ſecouſſe :
Comme quand vn qui veut regagner ſa maiſon
Par vne noire nuit, leue vn brazeux tiſon
Au foyer de l'ami, pour ſoigneux ſe conduire,
Et le hochant menu au deuant le fait luire
Iuſqu'à tant qu'il l'alume, & l'ardente clarté
A force de mouuoir enflamme l'obſcurté :
Ainſi des Cieux rauis la bouillante boutee
Pourroit tant échaufer la matiere agitee
Des fumeuſes vapeurs, que le dru mouuement
Seroit le ſeul motif du prompt embrazement :
Ou bien comme lon voit vne éteinte chandelle,
Si vne autre alumee on aproche ſur elle,
Soudain ſe rallumer, tout ainſi la chaleur
Brulant le hault de l'air atiſe la vapeur :
Et comme elle ſera eſparſe ou continuë,
Egale ou non egale, ou groſſiere ou menuë,
Si toſt qu'en la vapeur la flamme s'éprendra,
De diuerſes façons ſa forme elle prendra.
Lors que l'Exalezon ſera d'vne matiere
Faite inegalement & futile & groſſiere,
Ce qui ſera futil en haut s'apointira,
Le terreſtre & peſant par bas s'élargira.
Ainſi le voyageur, s'il voit ceſte fumee
A l'aproche du feu tout par tout alumee,
Ebaïra les ſiens, s'il jure qu'il a veu
L'eguille d'vn clocher dans le ciel tout en feu.
Mais ſi la fumiere eſt egalement épaiſſe
Et fine egalement, tant que ny l'vn s'abaiſſe,

Ny l'autre ne se hausse, ains d'vn pareil compas
Le gros & le menu tint le hault & le bas,
Selon que la vapeur est ou grande ou petite,
La flamme qui s'en fait de diuers noms est dite :
Si la longueur est mince, vn trait de feu volant :
Si elle estoit plus longue, vn jauelot brulant :
Si la matiere estoit en moyenne montance,
Tu dirois auoir veu flamboyer vne lance,
Si grosse elle s'étand, tu voudras estre cru
Qu'vn grand cheuron de feu te seroit aparu.
Vn brandon dans le Ciel te pourroit aparoistre
Par vne belle nuit, & le voyant tel estre
Qu'vne chandele ardent, & luire clair & beau,
Tu voudrois luy doner le surnom de flambeau.
Possible que l'enfant à la belle Cyprine,
(Las de genner les cœurs de la race diuine
Et de l'humaine gent) a planté dans les Cieux
Son flambeau, le vaincueur des homes & des Dieux,
Ce dira quelque Amant, lors que leuant sa veuë
Ceste flamme il aura dans le Ciel aperceuë,
Alant veoir sa maistresse : & croira dans son cœur
Qu'Amour par ce flambeau luy preste sa faueur.
O trespuissant Amour, propice fauorise
Par l'ombre de la nuit ma segrete entreprise :
Eclaire moy propice, ô gratieux flambeau :
La Lune ne luit point, montre toy clair & beau.
Si par l'obscure nuit ie me suis mis en voye,
Ce n'est pour dérober, ce n'est que j'eusse joye
D'outrager le passant, c'est que suis amoureux,
Et si j'ay ta faueur me voyla trop heureux.
L'Amant diroit ainsi. Le sage qui a cure
De chercher par raison les segrets de Nature,
Sçaroit qu'vne vapeur (sutile egalement,
Vniment alongee, & dont le brulement
Comence par le haut, & peu à peu deuale
Se suiuant jusqu'en bas d'vne descente egale)
Formeroit ceste flamme : & pource qu'elle auroit
D'vn flambeau la semblance, ainsi l'apelleroit.

Mais quand, ainſi que l'autre egalement dougee.
Elle ne feroit pas vniment alongee,
Ains forgetant ſon feu alecart flamboira,
La figure & le nom de la Torche elle aura.
As-tu veu quelquefois, quand le laboureur ſage
Deſſous vn vent ferén deuant le labourage
A ſon champ fourmentier done vn amendement,
Afin d'y moiſſoner dans l'an plus graſſement?
Le feu ſe prend au chaume, & les flammes éparſes
Gagnent en petillant parmy les pailles arſes
Atrauers les ſillons : Tout ainſi dedans l'er
Tu verras çà & là des flammeches voler
D'vne ſuite de feux dans vne large nuë,
Seche épanduë & rare, & qui n'eſt continuë :
De ſorte qu'à la fois ne peut de bout en bout,
De trauers ny de long s'enflammer tout par tout,
Mais ard par cy par là. Lors des pailles brulantes
Il te ſemblera voir, de meſme étincelantes
Qu'vn brazier d'vne forge, ſi ſoigneux tu l'as veu
Quand les ſouflets bruyans éparpillent le feu.
Qui te diroit auſſi que des cheures ſautaſſent
Ardantes dans le Ciel, & qu'elles ſe creaſſent
Des terreſtres vapeurs, ne le croirois-tu pas?
Et tu vois tous les jours tout le meſme icy bas,
Quand le page malin, au flaſque de ſon maiſtre
Ayant robé la poudre, alecart ſe voit eſtre
Auec ſes compagnons pour y faire ſes jeux,
Par petits moncelets laiſſant des entredeux
Il range ſon émorche, & choiſit vne place
Qu'il netoye deuant, où ſa poudre il entaſſe :
Et puis y met le feu, reſouflant le charbon
Qu'il auoit enfourché dans le bout d'vn baſton.
Soudain la flamme prend, & dont elle comence
De l'vn en l'autre tas à ſauts elle s'élance :
Tu dirois à les voir que ſeroyent des moutons,
Ou des cheures en feu qui ſe iettent à bons.
Telles cheures auſſi dedans l'air figurees
S'enflamment de vapeurs d'entre elles ſeparees,

Qui ſont come en monceaux de pareille grandeur
L'vn pres l'autre rangez : Et ſi toſt que l'ardeur
Dedans l'vne eſt éprise, elle à bons s'achemine
Pour gagner de ſon feu l'autre cheure voiſine.
Alors qu'elle s'alume on la voit blueter,
Et des flocons de feu dehors de ſoy jetter,
Qui raportans autour vn long flammeux pelage
Font ces houpeaux ardans reſſembler dauantage
Aux femmes à long poil des barbus étalons.
Mais de l'exalézon ſi les nuages lons
Sont épars pres-à-pres en petites parcelles,
De largeur & grandeur egales par entre elles,
Quand la flamme les fait de ſuite étinceler,
Les étoiles ſe font qui ſemblent ſauteler.
Or d'enhaut la vapeur eſt par fois enflammee,
Ainſi que ſous vne autre vne lampe alumee,
Et c'eſt lors que le feu contre mont bondiſſant
Ne force ſa nature, & qu'en bas ne deſſand :
Par fois de l'air gelé la preſſante froidure
Rembarre contre val le chault qu'elle n'endure :
La chaleur ſe renforce, & le feu s'en éprand
Qui des nuaux fumeux la matiere comprand.
La flamme tand au ciel: le froid qu'elle rencontre
La rabat violent, & la repouſſe contre
Son enclin naturel qui la rejete à mont,
Et fait que jaliſſant contre bas elle fond,
D'vn oblique ſentier : l'enflamezon couliſſe
D'vn long trait blanchiſſant atrauers l'air ſe gliſſe.
Ce qui la fait ſi toſt courir obliquement,
C'eſt qu'aſſez près de nous vn double mouuement
Douteuſe la diſtrait. Sa naïue boutee
La pouſſe dans le Ciel, mais elle eſt dejettee
Par le froid ennemi, comme jalir tu vois
Vn noyau de ceriſe étreint entre les doits.
Garde de t'abuſer auecque ceux qui cuident
Que les aſtres des Cieux aucunefois ſe vuident,
Quand ils ſe ſont ſoulez, come ſi leur repas
Et nourriture eſtoit des vapeurs d'icy bas.

Non, ces feux immortels ne prennent nourriture
Come tout ce qui naiſt de mortelle nature,
Mais entiers & parfaits, ſans d'ailleurs ſe nourrir,
Voyent tout deſſous eux ſe nourrir pour mourir.
Et lon conoiſt aſſez par la courſe ſoudaine
De ceſte flamme cy, qu'elle nous eſt prochaine :
Car dautant qu'elle eſt prés, plus toſt ſemble voler
Que ne voyons la Lune ou le Soleil aller :
Comme auſſi font les traits qui de nos mains s'élancent,
Combien que les hauts Cieux en courſe les deuancent
De ſi vîte roideur, que n'aurions le pouuoir
D'en penſer le chemin, tant s'en faut de le voir.
Mais par l'ombreuſe nuit, ou ſoit que tu te jettes
Aux perils de la mer, ou ſoit que tu te mettes
Aux hazards de la guerre, ſi tu veilles dehors,
Poſſible eſtant dè garde à l'écoute, ou du cors,
Leuant les yeux là ſus d'vne creuaſſe ardante
Par fois tu cuideras voir la voûte beante
Du Ciel qui s'ouurira, l'autre fois dedans l'er
Vn long dragon fumant te ſemblera voler,
Ou tu verras la haut vne flamme courante,
Tantôt eſtre cachee, & tantôt aparante,
Ou des ardans folets deçà delà tourner :
Ecoute les raiſons pour ne t'en eſtoner.
Le Ciel ne s'ouure pas, mais vne grand' fumee
De graſſe exalaizon luit dans l'air alumee
Par les bords ſeulement, où ſe tient alié
De l'épaiſſe vapeur tout le plus delié.
La flamme s'y éprand, & ſoudain elle embraſſe
Eſpandant ſa lueur celle groſſiere maſſe,
Qui s'aſſied au milieu, mal propre à conceuoir
Le grand feu qui la leche : & lon cuide à le voir
Que le Ciel creuaſſé d'vne large ouuerture
Báiſle effroyablement en ſa grande vouture,
Grand merueille à celuy qui ne ſçait la raiſon
Du motif naturel de telle enflammaiſon.
Quand le peintre en ſon plain te voudra faire acroire
Qu'il t'a peinct vne foſſe, il ceint la couleur noire

D'vne proche blancheur : pren garde qu'en ceci
Le feu ceignant l'obſcur creuſe le Ciel ainſi.
Quand l'exalaiſon grande au large s'amoncelle,
S'il eſt deſmeſuré, báiſlement on l'apelle :
Mais s'il eſt plus petit, & ſerré tellement
Qu'il ne s'étande au loin, c'eſt vn muy ſeulement.
Lors qu'vn Dragon volant tu verras aparoiſtre,
Tel qu'il te ſemblera ne le penſe pas eſtre :
Ce n'eſt point vn dragon, combien que tournoyant
Il te ſemble ondoyer d'vn repli flamboyant.
C'eſt vne grand' vapeur inegale, tenuë
Autrauers d'vne chaude & d'vne froide nuë,
Où elle a pris ſon feu, le milieu plus épais
Sous la chaude étandu ſe courbe de biais,
Et figure la pance : à l'vn des bouts la teſte,
A l'autre paroiſtra la queuë de la beſte.
Il fumera par tout pour la proche froideur
De la nuë ennemie irritant ſon ardeur,
Come qui jeteroit de l'eau pleine vne éguiere
Dans vn brazier ardant, vne groſſe fumiere
Se roulant dedans l'air ſoudain en ſortiroit,
Et de ſon ombre épais l'enuiron noirciroit.
Quand tu verras là ſus vne flamme reluire,
Qui s'auance vne fois, l'autre fois ſe retire,
Come font les garçons au jeu du frapemain,
Qui ſe muſſent la teſte & la monſtrent ſoudain :
Ou come quand lon voit les deux pointes cornuës
Du Croiſſant recourir ſous les courantes nuës,
Si la Biſe les chaſſe, ou l'Auton pluuieux
Pour enfler les torrents les preſſe dans les Cieux.
C'eſt vne exalaiſon qui ſutile & qui pronte
Sur les nuaux volans pour y prendre feu monte :
Elle ſemble s'éteindre, & puis elle reluit,
Selon que le nuage ou reuient ou refuit.
On a veu maintefois des flammeches lechantes,
Qu'on nomme des Ardans, flamboyer s'atachantes
Aux piques des ſoudars, ou quand ils ſont du guet,
Ou quand le Capitaine en embuſche les met.

Souuent on les a veu sur le somét s'éprendre
De ceux qui vont la nuit : mesme on les a veu pendre
Alentour de leur barbe, & par flambeaux épars,
Come larmes de feu, briller de toutes pars,
Sans bruler toutefois, non plus que l'eau de vie
Esprise en vn mouchoir, dont la flamme suiuie
En rampant l'enuelope, & perse & blanche luit
D'vn feu tousiours montant qui au linge ne nuit.
Ces Ardans si lon va, changent aussi de place,
Se poussent en auant : & si lon ne déplace
Souuent ne bougeront : par fois en vn moment
Les voyla sauteler volages follement :
De cheual en cheual, de l'home dessus l'home,
Saillans de place en place, ils volent ainsi come
Les petits oisillons encor nouueaux à l'er,
Qu'on voit de branche en branche à leur mere voler.
Volontiers ces folets ont coutume de naistre
Où dans l'air éleuez on les voit aparoistre,
Par les prez aualez, aux cimetieres gras,
Sur les croupisses eaux, en tous lieux qui sont bas :
Où le païs est propre à jeter les fumees
De ces grosses vapeurs, qui luisent alumees
Prés d'icy, ne pouuant leur grasse pesanteur
Lente ateindre de l'air la moyenne hauteur,
Tant leur chaleur est foible. Or grandement n'admire
Si tu vois ces Ardans sans qu'ils brulent reluire,
Mais repense à par toy quelles choses tu vois
Esclairer à nos yeux, ne bruler toutefois.
Voy du poumon marin la baguete frotee,
D'où part vne lueur en pleine nuit jetee,
Si grande qu'elle sert à conduire celuy
Qui en lieu de flambeau la porte deuant luy :
Voy l'écarboucle fine, & regarde l'eau claire
Que l'on distile à fin que de nuit elle éclaire :
Voy le bois vermoulu, les mailles des poissons,
Le petit ver qui luit bloti sous les buissons.
De pareille vapeur vne flamme aparante
Esclaire aux mariniers quand ils sont en tourmante :

Ore alumee au Ciel contre bas elle fond,
Ore du choc des flots elle s'efleue à mont.
Tantôt elle s'affied come vne double étoile
Sur le maft du nauire, ou faute fur la voile :
Quelque fois elle eft feule, ah ! ce n'eft fans danger
De faire le tillac fous les vagues plonger :
Et fi elle defcend au ventre du nauire,
C'eft alors que brulante elle fe montre pire,
Et fans vn prompt fecours les gents & le vaiffeau
Sont en peril de feu dans le milieu de l'eau.
Quand feule elle aparoift, c'eft la mauuaife Helene,
Qui toufiours malencontre aux pauures naufs amene,
Si Caftor & Pollux, les jumeaux bien-heureux,
Ne viennent raffurer les matelots poureux.
Que toufiours fur la mer cefte flamme jumelle
Alors que la tourmente y fera plus cruelle,
Et les vents plus hideux, fe montre à mon ami :
Que la feule toufiours luife à mon ennemi.
De cent mille autres feux les formes diferantes
Se peuuent engendrer, qui feront aparantes
Non feulement en haut dans le païs de l'er,
Mais encor fi tu veux fous terre deualer,
Tu en verras fouuent aux caues des perrieres,
Et dans les longs détours des profondes minieres,
Où les ouuriers qui font à la peine atachez
Y voyent tous les jours des flambeaux emorchez
De diuerfes façons, qui de mefme matiere
Et qui s'alumeront de pareille maniere,
Ou come deux cailloux qu'on voit s'entrefroiffer,
Ou sous le froid qui vient fon contraire opreffer.
Maintefois on a veu par vne nuit ombreufe
Vne clarté chaffer la noirceur tenebreufe :
Elle defcend du Ciel, & par ce bas fejour
Au milieu de la nuit épand vn nouueau jour.
On a veu quelque fois vne rondelle ardante
Tout autrauers de l'air courir étincelante,
Du foir jufqu'au matin le chemin defpefcher,
Ainfi que le Soleil s'aloit defia coucher.

D'autres fois on a veu jalir vne bluete,
Qui dehors d'vne étoile encontre bas se jete.
On la voyoit descendre : & tant plus descendoit
S'aprochant de la terre, & tant plus s'étandoit
Tousiours tousiours croissant : A peine sa lumiere
Egaloit vne Lune en sa rondeur entiere,
Qu'il fit clair come il fait, quand le Soleil ne luit,
Quand la lumiere est nubie, & n'est ne jour ne nuit.
Elle remonte apres là dont elle est venuë,
Et regagnant le Ciel là sus est deuenuë
Vne torche flambante : & lon n'a point conu
Que plus de ceste fois cela soit auenu.
Mais eusse-ie cent voix, ie ne pourroy deduire
Tous les brandons de feu que Nature fait luire
Des terrestres vapeurs : cent mille elle en a fais,
Et cent mille en fera qui ne furent jamais.
Qui est l'home viuant d'ame si rebouchee,
Si pesante & grossiere, en terre si fichee,
Qu'il ne s'éleue en haut de tout l'entandement
Pour admirer de Dieu les faits euidemment,
Au moins quand dans le Ciel quelque nouueau spectacle
Flamboyant y rauit nos cœurs de son miracle?
Tant que tout s'entrefuit d'ordinaire teneur,
L'acoustumance éteint des choses la grandeur:
Si quelque chose auient, tant petite soit elle,
Outre l'acoustumé, pource qu'elle est nouuelle
Des homes estonez sotement curieux
Elle vient empescher les pensers & les yeux.
Nous somes ainsi faits : Nul des mortels n'admire
La beauté du grand Ciel, qui tous les jours se vire
Sur deux gons afermis, roüant tant de flambeaux
Qui luisans eternels font des astres si beaux.
Qui s'ébaït de voir des deux grands Luminaires
Du jour & de la nuit les courses ordinaires?
Mais s'il auient qu'vn d'eux manque de sa clarté,
Quand l'vn est empesché par l'ombreuse obscurté
De la terre entremise, ou quand l'autre s'éface
Lors qu'entre nous & luy sa sœur étand sa face,

Tout le peuple fremit : vne douteuſe peur
Bat dans les cœurs humains, preſage de maleur.
Si toſt que dans le Ciel quelque étoile aperçuë
Luiſante alongera ſa flamme cheueluë,
Les peuples tu verras ſe troubler peins d'effroy,
S'enquerir, la montrer, & palir pour le Roy :
Tant l'erreur a gagné par toutes les prouinces
Que les Cometes longs de quelcun des grands Princes
Marquent la mort fameuſe : on le tient aſſeuré
Come vn ſigne en tout tems par épreuue aueré.
De peur que cet abus n'euſt trop brieue duree,
Les ſauans impoſteurs l'ont depuis aſſuree
D'aparantes raiſons : Mais telle fauſſe erreur
Par ſuperſtition donne aux homes terreur,
Que les vents forcenez ne démembrent le monde,
Ou qu'vn païs entier en abyſme ne fonde
Par tremblement de terre, ou qu'encor Faëton
Du coche paternel ne ſoit fait le charton :
On craint par la cherté que la pale famine
D'vne triſte langueur les abitans ne mine,
Ou que la peſte affreuſe, épandant ſes poiſons
Dedans l'air infecté, né vuide les maiſons :
L'horrible guerre on craint des meres execree,
Par qui la terre aux chams ne ſoit plus labouree,
Et le peuple fuitif par les villes errant
De maiſon en maiſon ſon pain aille querant :
On craint que les citez dedans elles émuës,
De ſang, las ! fraternel ruiſſelant par les ruës
N'empourprent le paué. Quelles iuſtes rancueurs
Allument, Citoyens, telle rage en vos cœurs ?
Mais le ſage & ſçauant, qui ne ſe paiſt de bourdes,
Qui au caquet du peuple a les oreilles ſourdes,
Ces foles peurs ne ſent. Heureux l'home qui ſçait
Les ſegrets de Nature, & coment tout ſe fait !
Il chaſſe de ſon cœur la frayeur miſerable,
Meſme il peut du Deſtin qui n'eſt point exorable,
Deſſous ſes piez vaincueurs toute crainte fouler,
Et le bruit d'Acheron qui ne ſe peut ſouler.

Il ne s'étone pas de voir luire vn Comete
Dedans le Ciel, ſçachant que toute choſe eſt féte
Par vn ordre certain, & cherchant la raiſon
Trouuera que ce n'eſt rien qu'vne exalaiſon,
Combien qu'au tems jadis la floriſſante Grece
Ait porté l'ornement de ſçauoir & ſageſſe
Des homes excellents, qui tindrent des auis
Bien diferans du noſtre, & n'ont eſté fuyuis :
Car depuis qu'vn flambeau ſe monſtra de Stagire,
Come deuant Febus le troupeau ſe retire
Des étoiles des Cieux qu'Heſper chaſſe deuant,
Leur clarté s'éteignit par ce Soleil leuant.
Les vns furent d'auis que là haut aparantes
Ces étoiles luiſoyent, alors que les Errantes
Pour vn tems de ſi pres l'vne l'autre approchoyent,
Qu'on penſoit à les voir qu'elles s'entretouchoyent.
Les autres ont tenu que c'eſt vne de celles
Qui errant par les Cieux font leur courſe à par-elles :
Et que pour éloigner peu ſouuent le Soleil
Loin à loin ſe montroit, par vn retour pareil
Au cours Mercurien : Car l'aſtre de Mercure
Pres du luiſant Febus tient ſa lumiere obſcure :
Et pour ne l'éloigner, vn long tems il ſera
A ſe tenir couché, puis ſe releüera.
D'autres qui ont ſuyui la ſentence derniere
Rendent autre raiſon de la longue criniere,
N'auoüans qu'elle ſoit dependante du corps
De l'étoile qui luit, mais qu'elle eſt au dehors :
Et que ce qui la fait aparoiſtre crinuë,
C'eſt le rebriſement des rais de notre vuë
Contre ceux du Soleil, qui joints enſemble font
Les crins dans la vapeur que l'aſtre éleue à mont.
Et tenoyent que iamais elle ne s'eſt montree
D'autre part que du Nort : & qu'en l'autre contree
Nulle moite vapeur ne peut monter en haut
Entre les deux arrêts où Titan eſt plus chaud.
Voyez coment ny l'vn ni l'autre ne peut eſtre :
Si par autre moyen elle ne pouuoit neſtre

Que des Planetes joints, apres on les verroit
Ainſi que peu-à-peu l'vn l'autre leſſeroit.
On ne verroit ailleurs ceſte flamme alongee
Que des douze animaux en la route imagee
Où les errantes vont : mais on la veu' ſouuant
Loin de là ſe former vers le Nort bien auant.
L'autres ont aparu vers le Sur allumees
Entre les deux retours, qu'on a veu conſumees
En l'vne & l'autre part, deuant que ſe plonger
Chés Ocean leur hoſte où toutes vont loger.
Donc l'aſtre cheuelu n'a point d'autre naiſſance
Que la cheure ſautante, ou la flambante lance,
Ou le chaume grillé : la meſme exalaiſon
L'engendre dans le ciel par meſme enflamaiſon.
Il faut qu'en la vapeur dans l'Ether amaſſee
Par le mouuoir d'enhaut la flamme comancee,
Ne s'aſpriſſe ſi fort qu'elle deuore tout,
Ne ſoit ſi morne auſſi qu'elle s'éteigne à coup :
Et faut que la matiere à la flamme raporte,
Qui pour bruler en paix ſoit moyennement forte,
Et que toujours d'enbas la gardant de mourir
Y monte vne fumee abile à la nourrir.
Ainſi ſe concréra cet aſtre qu'on appelle
Selon que la vapeur s'alonge ou s'amoncelle :
On l'apelle Barbu, s'il étand ſon ardeur,
Il ſera Cheuelu s'il la preſſe en rondeur.
Mais les vnes ſe font en la region baſſe
De l'element du feu : l'Eſtoile qui s'y place
Ne montre que ſon cors ſoit en rien ataché
A nul aſtre des Cieux, ni erant ni fiché :
Et bien qu'auec le Ciel en rond elle ſe tourne,
Toutefois en vn lieu ſon brandon ne ſejourne,
Ains delaiſſant d'enhaut le certain branlement
Semble ſe retirer d'vn rebours mouuement.
Encor il me ſouuient quand la tréue fourree
Entre France & l'Eſpagne, fut malement iuree
Sous HENRY *le bon Roy, pour la voir rompre, exprés*
A fin que nous viſſions mille maleurs aprés :

Febus tint les Poiſſons : dans le chaſteau d'Amboiſe
Le Roy tenoit ſa court : la nobleſſe Françoiſe
Ses victoires ſoufloit d'vn magnanime cœur,
Qui, las! deuoit bien toſt ſous l'ennemi vaincueur
Deſenfler ſon orgueil. O qu'euſt eſté coupee
Celle maudite main qui nous dona l'eſpee,
Cauſe de tant de maux! mais ſa malinité
A receu le loyer qu'elle auoit merité.
Il me ſouuient qu'alors vne étoile barbuë
Par neuf ſoirs bien ſerens dedans le ciel fut vuë
Du cartier d'Aquilon. L'aſtre qui regardoit
Le matin vers Boré, ſes longs rayons dardoit :
Ie la vy d'vne fuite au tour des Cieux rebourſe
Chaque nuit clairement ſe retirer à l'Ourſe,
Iuſqu'à ce qu'à la fin ſa clarté qui mourut
Euanouïe en l'air du tout ſe diſparut.
Et pource que la flamme aux cieux jointe & prochaine
Par le branle denhaut ſe rauit & ſe meine,
Mais d'vn pas inegal : (car la plus haute part
Se meut plus vitement, & la baſſe plus tard)
Ce n'eſt hors de raiſon que par la grand' boutee
Du milieu des hauts Cieux l'étoile rejetee
Se pouſſe vers le Nort, là où le tournement
Come étant pres l'eſſeuil ſe fait plus lentement.
Où, peut eſtre, là ſus la matiere alongee
Tirant deuers le pole eſt de ſuyte rangee,
Et la flamme dans elle éprise par vn bout
Gagnant touſiours ſe fuit tant qu'elle brule tout.
Come au froid de l'hyuer vne jeuneſſe gaye
Par vne noire nuit va du long de la haye
Chaſſer aux oiſillons : Qui tiendra le bouleau,
Qui portera le glu pour ſeruir de flambeau :
La flamme dans le bout du feurre luit éprise,
Et rampant peu à peu feroit lâcher la prise
Au porteur, ſi n'eſtoit qu'il la fait reculer
Luy fourniſſant touſiours de la paille à bruler.
Si la chaſſe les tient ſi long tems que la paille
Loin de toutes maiſons par les chams leur defaille,

Ils demeurent ſans feu : il faut rompre le jeu.
Les garçons vont en queſte & de feurre & de feu.
Ainſi dans la vapeur vers la Biſe ordonnee,
Qui pareille ſe ſuit d'vne longue trainee,
Le Comete s'alume, & ſemble reculer
A meſure qu'on voit la matiere bruler.
L'autre ſorte ſe forme en la haute contree
De l'élement du feu pres la voûte etheree,
Quand l'amas épaiſſi de foueuſe vapeur
S'aſſied en propre lieu pour ſe ioindre à l'ardeur
D'vne étoile d'enhaut (ſoit errante, ou ſoit elle
De ce nombre infini que Fixes on appelle)
Qui dans ceſte fumee ainſi qu'en vn miroir
Sa lueur ſeulement, non ſa forme fait voir.
Quand ſes rayons dardez en eux ſe reflechiſſent,
Et redoublés entre eux à nos yeux reſplendiſſent,
Vne queuë alonger l'étoile ſemblera,
Ou bien d'vne perruque elle ſ'afublera.
Or ces Cometes cy faiſans meſme carriere
Que l'aſtre qui les joint, ni auant ni arriere
Ne ſemblent l'éloigner, ou ſi peu qu'à le voir
A peine en quatre jours on peut l'aperceuoir :
Et pource qu'au plus haut la vapeur eſt montee,
Où de plus grand randon la flamme tranſportee
Suit le branle des cieux, elle ſans varier,
Come ſon aſtre va, ſe laiſſe charier.
Mais deuant que deſcendre, ô deeſſe Vranie
La fille du grand Dieu, deuers le Ciel manie
Les reſnes à clous d'or de tes cheuaux ælés,
A fin que dans ton char à rayons étoilés
Ie ſoy porté là ſus, & rauy ie contemple
Les hauts faits de ton Pere en ſon celeſte temple :
I'ay deſir deſſus tout par raiſon de ſçauoir
Le grand cercle laité qui le fait tel à voir.
Bien qu'on ne puiſſe pas ſans longue experience,
Qu'on acquiert auec ceux qui ſçauent la ſcience,
Cognoiſtre les cerceaux qui partiſſent les Cieux,
Ceſtuy-ci promptement ſe preſente à tes yeux :

Ne le cherche long tems : car ſa blanche lumiere
Coupe le Ciel en deux, come vne double orniere
Merque à trauers les chams vn long chemin rayé,
Du charroy des rouliers à toute heure frayé :
Come en la grande mer vne ſuyte chenuë
D'écume blanchiſſant longue ſe continuë
Derriere vn galiot, qui ſouflé d'vn bon vent
Depart les flots ronflans, & ſ'en vole en Leuant :
Ce long chemin auſſi de ſa lumiere blanche
En deux egales parts tout ce grand monde tranche,
Et claire aparoiſſant par vne noire nuit
Dans le ciel étoilé ſa longue bande luit :
Là où contrimitant la biaize carriere
Des ſept flambeaux ardans, il étand ſa lumiere
Vis-à-vis de leur courſe, & luit d'aſtres ſi beaux,
Qu'il porte peu d'enuie à leurs douze animaux.
Et ce n'eſt ſans raiſon qu'ils ont creu, du vieil âge
Que Febus y faiſoit ſon annuel voyage :
Si qu'encore auiourd'huy la cendreuſe blancheur
Remerque ſon chemin d'vne oblique longueur :
Pourtant ne le croy pas : car ſi la flamme ardante
Du Soleil rayonnant ſe tournoit ſi puiſſante
Que d'alterer les Cieux, le ſentier du Soleil
Tel que l'autre de nuit ſe montreroit à l'œil.
Ce Lait comence aux pieds de Caſſiope dolante
Du Cancre ayant coupé la ceinture brulante :
Et razant de Cephé les flamboyans cheueux
Se panche, & va couurir du bas Cygne les feux.
Retranchant de l'Eſté la ceinture, il trauerſe
L'Aigle qui dans le Ciel ſe pend à la renuerſe,
Et rentrant au cerceau qui fait egaux les jours
Et les nuits, du Soleil outrepaſſe le cours
Entre la gauche main de l'Archer auancee,
Et du grand Scorpion la queuë retrouſſee :
Doù cambrant ſon reply va l'Autel embraſſer,
Et de là ſous les flancs du Centaure paſſer.
Puis cachant l'éperon de l'Argiue galee,
Recomence à monter en la voute étoilee

Pour y partir le monde : & laiſſant le grand Chien
Puis le bras d'Orion, l'aſtre Laconien
Et le front du Toreau il départ & cotoye :
Doù paſſant au Charton, il prend ſa droite voye
Contre l'œlé Perſé. Là, ſur le meſme point
Dont il eſtoit parti ſon grand cerne il rejoint.
Or chantons maintenant la certaine origine,
Doù blanchit dans le Ciel ceſte voye Laitine :
Ie ne ſuis aprenti des fables que lon dit
De ce lait qui jadis là haut ſe repandit.
Les vns vont racontant que, quand la bone Rhee
La pierre preſentoit pour eſtre deuoree,
A ſon cruel mari qu'elle aloit deceuant,
L'ayant emmaillotee au lieu de ſon enfant,
Le Pere l'éprouua : comande qu'elle alétte
Son enfant deuant luy. Elle preſſe ſa tette
Feignant de la doner au poupard : & ſoudain
Vne ondee de lait luy echape du ſein.
Il coula par le Ciel : la tache depuis l'heure,
Qui blanchit ce cartier pour jamais y demeure.
Les autres vont diſant que c'eſt encor du lét,
Dont Iunon aleta Hercule enfantelet,
Surpriſe en ſon dormant. Iupiter qui l'aguete
Vn jour luy vint dreſſer ceſte embuſche ſegrete :
Marâtre qu'elle eſtoit ſon Hercule aleta,
Qui haue goulument ſa mammelle teta,
En ſuçant de ſa bouche vne telle abondance
Qu'il ne la puſt tenir dans ſa petite pance,
Mais la plus grande part en la place il rendit,
Où du lait à jamais la blancheur s'étandit.
Qui ne ſçait les horreurs de l'effroyable guerre
Que menerent jadis les Enfans de la terre
Aux abitans du Ciel? quand ils oſerent tant
D'aller contre les Dieux & leur Pere attentant.
Ils ont (tant les pouſſoit leur aueugle folie)
Mis Oſſe ſur Olympe, & ſur Oſſe Pelie :
Pour écheler les Cieux le chemin ils ſe font
Obſtinés entaſſant vn mont ſur l'autre mont.

Ils ſ'en venoyent aux mains : déja la foule groſſe
Des Gëans ſ'ébranloit à l'aſſaut deſſur Oſſe :
Leur mere les voyant au grand pas y courir
Par vn nouueau moyen les voulut ſecourir :
Ses antres elle ouurit : vne épaiſſe pouſſiere
Et de nuages noirs vne ombreuſe fumiere
Acoup vint ennubler les étoiles des Cieux,
Ietant vn grand effroy dans la troupe des Dieux.
Iupiter éperdu du combat ſe retire,
Mars ſ'en retire auſſi : l'arc de Diane tire,
Mais c'eſt à coup perdu : car les brouillas montez
Voiloyent deuant leurs yeux le jour de tous coſtez :
Lors que voici Febus qui de la clarté pure
De ſes rayons ardans chaſſa la nuit obſcure :
Et le pouſſier épais & les brouillas épars
Deuant les yeux des Dieux fuyent de toutes parts.
Lors arreſtant ſon vol la douteuſe victoire
Se planta dans le Ciel. Pour merque de memoire
Iupiter ordona, tant que le Ciel ſeroit,
Qu'vne voye poudreuſe en ce lieu ſe verroit.
On fait de Faëton encores vn vieil conte,
Du jeune Faëton qui mal conſeillé monte
Dans le char d'Apollon, & menant ſon flambeau
S'égaye folement par vn ſentier nouueau :
Qui meſpriſant l'auis de ſon bien-voulant pere
Aime mieux trebucher (tant il eſt volontere)
Qu'aler droit le croyant. Les ſignes non apris
A porter la chaleur furent ſoudain épris,
Et le feu violent forcena par le monde.
Sur terre tout brula : Thetis cacha ſon onde :
Le ciel taché de blanc marque aujourdhuy l'endroit
Par où ſe foruoya le Charton mal-adroit.
Quelcun lors que là ſus les étoiles clignantes
Par vne obſcure nuit luiront etincelantes,
Pour mieux les contempler ſes yeux renuerſera,
Et voyant ce baudrier en ſon cœur penſera
La ſegrete raiſon & la cauſe cachee,
Et peut-eſtre dira l'ayant long tems cherchee

Saiſi de grand' frayeur : Mon Dieu, ſeroit-ce point
Que la maſſe du monde en ce lieu ſe déjoint?
De l'vniuers vieilly l'ancienne machine
Attend-elle déja ſa derniere ruïne?
Et le Ciel creuaſſé dans ſon vſé ſejour
Par ſa playe d'ailleurs prend-il vn nouueau jour?
Mais ne ſeroit-ce point la durable couture
Où ferme ſe reprend du monde la ſoudure,
Et ſont rejoints en vn les bors de deux demis
A clous de diamant pour jamais afermis?
Au vieil tems les premiers de la Grece ſçauante
Tenoyent que la lueur come lait blanchiſſante,
De vrais aſtres étoit la naïue clarté,
Qui n'eſtoyent rayonez du Soleil écarté,
Pour l'ombre de la terre alentredeux jetee,
Et que ceux-là luiſoyent de lumiere empruntee
Qui brillent par les Cieux, lors que de ſes rayons
Apolon loin-tirant alume leurs brandons.
Mais en nulle ſaiſon où que le Soleil tourne
Des étoiles denhaut ſa face il ne détourne :
La terre eſt trop petite aupres de ſa grandeur,
Et le Ciel eſt trop loin de ſa claire ſplendeur :
Deuant que d'y venir, de ſon ombre la pointe
Entre ſes clairs rayons en chemin eſt rejointe,
Et ne va plus auant, mais ſon grand œil ardant
Aux étoiles bien loin ſa flamme va dardant.
Autres ont ſoutenu qu'ainſi que du Comete
La barbe & la criniere ils diſoyent eſtre fete,
Par le relancement des rais jettez de l'œil
Contre l'éclair de ceux du flamboyant Soleil,
Ceſte blancheur ſe fait. Or il ne ſe peut faire :
Car du miroir certain, tant que la glace claire,
Et ce qui eſt miré, & l'œil ne bougeront,
Les images qu'on voit jamais ne changeront :
Si la choſe miree & du miroir la glace
D'vn mouuement diuers aloyent muer de place
Sans que l'œil remuaſt, l'œil ne pourroit plus voir
Le meſme qu'il auroit veu peint dans le miroir.

Tout le mesme se fait en la foulle arrestee
Des astres amassez dans la voye Laitee,
Qui portez par le Ciel des terres alentour
Se voyent remuer & n'auoir nul sejour :
Et le Soleil aussi (contre qui nostre vuë
Reploye ses rayons) de sa part se remuë
Sans arrest sans repos : & par ainsi les deux
Vont d'espace inegal s'éloignant par entr'eux,
Encores que durant leur douteuse inconstance
Ils soyent absents de nous d'vne egale distance :
Et toutefois ce Lait, qui trauerse les Cieux,
Ne change, ains aparoist tousiours mesme à nos yeux.
Outre tu pouras voir par la nuit la plus brune,
Au tems le plus couuert sans étoile & sans Lune,
Vne blancheur de lait treluire sur les eaux
Et des étans cropis & des coulans ruisseaux :
Qui montre clairement que ce Lait se peut faire
Sans les rais du Soleil qui n'y est necessaire :
Que peuuent ses rayons sur les nostres la nuit
Lors que dessous nos pieds à l'autre monde il luit?
Mais le grand Aristote vne cause a trouuee,
Qui n'est mesme des siens pour certaine aprouuee :
O rare & merueilleux esprit, pardone moy
Si j'ose en cet auis me débander de toy,
Quand tu dis qu'il se fait ainsi que le Comete
Formé de la vapeur à quelque astre sujete,
Et que cela qu'on voit sur vne étoile, il faut
Le penser fait ensemble à plusieurs de là haut.
Or s'il estoit ainsi, pourquoy telle aparance
Ne se fait elle ailleurs, auec la concurrance
Et des astres épais & des propres vapeurs
Pour y tacher le Ciel de pareilles blancheurs?
Si dessous vne étoile elle se peut bien faire,
Pourquoy en diuers lieux ne luit-elle ordinaire,
Où les astres serrez en des monceaux touffus
D'y repandre ce lait ne feroyent nul refus?
Donques nous penserons la ceinture Laitee
Au cors Etherien d'ailleurs estre ajoutee,

Ou du nombre infini des étoilles que Dieu
Voulut amonceler pesle-mesle en ce lieu,
Qui ont si peu de cors que nostre foible vuë
Nulle d'elles à part n'a jamais aperçuë,
Mais toutes leurs clartez confondans leurs rayons
Raportent la blancheur du Lait que nous voyons.
Ou peut estre l'Olympe en sa grande vouture
Est par certains endroits de diuerse nature,
Estant plus rare ici & plus épais de là,
Et la source du Lait viendroit bien de cela :
Pource que la lueur des étoiles sortie
Brilleroit redardee en l'épaisse partie,
Come quand le Soleil enflamme de sa seur
Par sa pure clarté la massiue epesseur.
Sous le signe du Cancre vne oscurité sombre
Noircissant dans le Ciel tousiours étand son ombre :
C'est du lieu la nature : & si le Ciel ici
Blanchit plus qu'autre part, c'est sa nature aussi.
Ie CHANTAY *iusqu'ici, meu de gloire louable*
A m'ombrager le front d'vne branche honorable,
Dessous CHARLE *neuuieme : Et j'auois entrepris*
Acheuer la chanson, quand d'orage surpris
(De l'orage ciuil forcenant par la guerre),
Ie perdi cœur & voix : come sous le tonerre
Eclatant dedans l'air, le Rossignol du bois
En la verde saison tronque sa douce voix.
Que puisse mon bon ROY *de faueur liberale*
Ranimer ma parole : & sa vertu Royale
Croissant auec ses ans, tenir ses ennemis
En aussi grand' frayeur, qu'en seurté ses amis.

FIN DV PREMIER DES METEORES.

PREMIER LIVRE

DES POEMES

PRESAGES D'ORPHEVS

SVR

LES TREMBLEMENS DE TERRE

A IAN DE BELOT.

BELOT, *à qui l'amour de la Muſe atrayante*
A peu faire oublier la Gironde ondoyante
Au gyron de Tethys, & l'agreable ſoin
De ta chere maiſon, pour t'en venir bien loin
Sur les riues de Séne aquerir l'acointance
De plus rares eſprits, ornement de la France :
Ie ne pourroy ſouffrir, que t'en ailles reuoir
Ton haure de la Lune, & les tiens, ſans auoir
Vn don qui flatera la iuſte déplaiſance
De ton épouſe aimee, & pour ta longue abſance
Mollira ſes regrets, alors qu'elle verra
Des Muſes le preſent, qui nouueau luy plera :

Prefent que ie vous done, où fouchantre d'Orfee
Ie dy l'ame des vents dans la terre étoufee,
Cherchante vn foupirail aux tremblis qui fe font
Sous les manoirs marins tels que les vôtres font.
Et poffible contant les merueilleux prefages
Que ie va rechanter, voire entre les plus fages
Te feras admirer, qui de merueille épris
Diront bien de Baïf dont tu les as apris.
RAMENTOY *donc ces vers, quand tu voudras aprendre*
Si les hommes deuront eur ou maleur atendre,
Lors que le hocheterre Neptune aux cheueux pers
La terre ébranlera de mouuements diuers.
Quand le Soleil entrant la toifon printannale
Du mouton d'or fera la nuit au jour egale,
Si la terre de nuit fent le coup du Trident,
De rebelle cité c'eft vn figne euident.
Mais fi c'eft en plein jour, effroyable il adreffe
Vn domageux méchef fuyui de grand' detreffe
Qui court impetueux fur le peuple eftranger
Par la cité qui veut fes iniures vanger.
Si c'eftoit, quand Titan dedans le Toreau monte,
Qu'elle tremblât de nuit, le bien le mal furmonte :
Le bon-eur chaffera la trifte auerfité :
Ioye & paix floriront par l'eureufe cité.
Mais fi c'eftoit de jour, d'vne guerre bien forte
Les fieres factions à la ville elle aporte,
Pour tous les plus puiffans : donc il faut regarder
A munir la cité, à fin de la garder.
Mais fi, quand le Soleil fous les Iumeaux repaffe,
De tremblement nuital la terre nous menaffe,
Les ennemis armez nos gens outrageront,
Et gâtant le païs nos chams facageront.
S'elle tremble de jour, alors par la prouince,
Tous les plus grands Seigneurs & le fouuerain Prince,
Par le courroux vangeur des Dieux leurs ennemis,
Seront de leurs honeurs honteufement démis.
Mais, lors qu'Hyperion marche fous l'Ecreuiffe
Grimpant le haut fomet du chaleureux Solftice,

Si la terre trembloit, & que ce fût de nuit,
Quelque facheux maleur ce grief prefage fuit.
Fuyez les triftes maux de la fale chetiue
Honteufe pauureté! Si de jour il arriue,
Il denote du mal par des rebellions,
Qui perdent les Citez & gâtent les maifons.
Si durant que Febus dans le Lion chemine
La terre fe mouuoit, de nuit feroit un figne
De dueil, plaintes & pleurs pour toute la cité :
De jour il prediroit la même auerfité.
Si quand le grand flambeau deffous la Vierge paffe,
Le tremblement fe fait fur le foir, il menace
Les peuples de famine : & fi de jour il vient,
Sur les fruits de la terre vn grand domage auient.
Mais fi, lors que Febus dans la Balance ordone
La nuit pareille au jour en la faifon d'Autone,
Neptune la mouuoit fous l'ombre de la nuit,
Il menaffe les fruits que la terre produit.
Et fi c'eft en plein jour, cela nous amoneste
Des dures faxïons de guerre qui f'apreste :
Et la plus part de ceux que Mars y conduira,
Abatus fur le champ la terre couurira.
Si lors que le Soleil par le Scorpion paffe
De nuit vn tremblement de la terre fe braffe,
Les œuures des humains vainement entrepris,
Manques demoureront par leur mauuais auis.
Et f'il f'émeut de jour, lors alors il reuele
A plufieurs force maux par la guerre cruelle,
Qui les deffeins mortels viendra precipiter,
Le tout par le confeil de ce grand Iupiter.
Mais fi, quand Apollon tournera fa lumiere
Au cartier de l'Archer, le Dieu Perfe-criniere
Par la nuit f'en venoit les terres émouuoir,
C'eft vn figne de maux où beaucoup doiuent choir.
S'il aparoift de jour, il denote au grand Prince,
Qu'il faudra que laiffant fa terre & fa prouince,
Son fceptre, & fa courone & toute dinité,
Il s'en aille étranger en vne autre cité.

Si, lors que le Soleil du frilleux Cheure-corne
Au retour hyuernal ſur nos manoirs retorne,
Neptune s'en venoit d'vn ſouſle vehément
De la terre élocher le maſſif fondement,
Et que ce fût de nuit : Ce ſont guerres & larmes,
Et la ſedition metra le peuple en armes.
S'il auenoit de jour, c'eſt ſigne, que les fruits
Seront du mauuais tems degâtez & détruits.
Mais ſi, quand du Verſeau le Soleil nous éclére,
De nuit la terre tremble, à la ville il declére
Sac, perte de maiſons, outrage, lácheté.
Si c'eſt de jour, l'état demeure en ſauueté.
Si, lors que le Soleil ſous les deux Poiſſons erre,
Durant l'oſcure nuit, le tremblement de terre
S'éleuoit ſurſaillant, alors dans les citez
Par tout s'emouueront les troubles ſuſcitez.
Mais ſi c'eſtoit de jour, aux villes & villages
Vne mortalité feroit de grands dommages,
Aux troupeaux bien nourris des moutons & des bœufs
Gros & menu bétail par les pâtis herbeux.

VIE DES CHAMS[3].

Si ce n'étoit qu'apres cette mortelle
Nous attendons vne vie eternelle,
Amy Neuuille, & n'étoit l'aſſeurance
De noſtre foy qui nous done eſperance
De viure mieux en vn plus heureux monde
Où nul ennuy, mais tout plaiſir abonde,
Ie maudiray la marâtre nature
De m'auoir fait nêtre en la race dure
Des maleureux pauures & foibles hommes,

Qui plus chetifs que nulle beſte ſommes.
La nature a doné dés leur neſſance
Aux animaux leur arme & leur defance :
Les vns la corne, aucuns ont la viteſſe,
D'autres la pate, & d'autres s'on les bleſſe
Frapent des pieds & deuant & derriere,
Aucuns dentuz d'vne machoire fiere
Claquent leurs dents. Ils ont contre l'injure
Du tems diuers vne épeſſe fourure :
Et sont ils nés? La plus grande partie
Trouue à ſes pieds de quoy nourrir ſa vie.
Mais las! tou-nuds & ſans armes quelconques
Nous rechignons en naiſſant, deſadonques
Montrant ſentir par nos cris lamentables
Que nous naiſſons pour viure miſerables
Humant cet air. La pauure gent huméne
Ne ſe nourrit qu'en ſueur & qu'en peine.
Nature non ne nous a pas fait étre
Mieux fortunés pour nous auoir fait nétre
De la raiſon ayans l'ame pourvuë,
Que par trop cher elle nous a venduë.
Des Animaux la race moins chetiue
Que n'eſt la nôtre, (à ſon mal inuentiue
De mille ſoins) autre ſoin ne ſe done
Que l'apetit que ſa nature ou bone
Ou bien mauuaiſe ainſi qu'elle eſt encline,
Luy a doné : mais la raiſon maline
Qui nous gouuerne, outre ceux de nature
Dix mille maux encore nous procure.
Nous faiſons cas ſi quelcun eternuë,
Pour vn ſeul mot nous auons l'ame emuë,
Vn ſonge vain en dormant nous effraye,
Nous paliſſons du cry d'vne Frezaye.
Les vains honeurs, les ſottes bigotiſes,
De plus grands biens les palles conuoitiſes,
L'ambition que rien ne reſſaſie,
Des ſens troublez la fauſſe fantaſie,
Et les rigueurs des loix qui nous étonnent,

Ce ſont les maux que les homes ſe donnent
Par leur raiſon, outre ceux dont leur vie
De ſa nature eſt troublee & ſuiuie.
C'eſt tout malheur que la vie de l'home,
Que ſa Raiſon ronge mine & conſome.
En quelque état que le chetif s'employe
L'ennuy le ſuit : nulle bien nette joye
Il ne reçoit : Mais ſi l'home peut eſtre
Heureux, il l'eſt en la vie champeſtre.
O trop heureux ceux qui par les chams viuent
S'ils conoiſſoient tous les biens qui les ſuiuent!
De ſon bon gré la bonne & douce terre,
Bien loing bien loin des troubles de la guerre
Tout ce qu'il faut pour leur vie raporte.
Tous les matins s'ils n'ont deuant leur porte
De courtiſans vne importune preſſe,
S'ils n'ont maiſons d'eccesſiue richeſſe
Qui ſoyent dedans & dehors reparees
D'euures exquis & moulures dorees
Et de tableaux & de tapiſſeries :
S'ils n'ont abits couuerts de broderies
De chaiſnes d'or & pierres precieuſes,
Ils ont pourtant les delices heureuſes
Du doux repos loin d'ennuy loin de peine.
La vie ils ont que ſans fraude on demeine,
Qui par les chams de diuers biens abonde.
Au vif ſourgeon ils puiſent la clere onde,
Ils ont des rocs les cauernes mouſſues
Et la verdeur par les riues herbues.
Bêler aux chams les doux moutons ils oyent,
Les bœufs mugir, paitre aux chams ils les voyent,
Et vont dormir s'il leur en vient enuie,
Au bruit des eaux qui au ſomeil conuie.
Dedans leurs bois ils ont beſtes ſauuages,
Et les oyſeaux nichent dans leurs bocages.
Laſſer filets eſt leur plus grand fineſſe.
Dedans les chams la modeſte jeuneſſe
Acoutumee à la peine ſe paſſe

Au peu qu'elle a, ny jamais ne ſe laſſe.
Sans trahiſon, ſans bigotiſe feinte,
Dedans les chams la religion ſainte
Se garde entre eux. Dame Iuſtice, alheure
Qu'elle quita des terres la demeure,
Volant des cieux à la voûte étoilee,
Print dans les chams ſa derniere volee.
Mais tout premier les Muſes amiables,
Dont ie pourſui les ſegrets venerables,
Etant épris d'vne afexion grande,
Degnent ſur tout m'auouer de leur bande,
Et m'enſeigner les aſtres & la voye
Des cieux tournans, & quelle cauſe enuoye
Au ſoleil manque & ſa ſeur non entiere
En certain tems defaut de leur lumiere.
Doù peut venir le tremblement de terre,
Que c'eſt qui fait que Neptune deſſerre
Enflant ſa mer, les ondes éleuees,
Qui noyent tout & rompent les leuees.
Qui fait apres que la mer ſe retire
Dedans ſes clos & plus loin ne va nuire.
Qui fait l'hyuer que ſi toſt le jour plonge
Dans l'Ocean, pourquoy la nuit s'alonge :
Pourquoy l'Eſté le jour plus long tems dure,
Et qui les fait d'vne égale meſure.
Mais ſi mon ſang tenant trop de la terre
L'eſprit groſſier me detenoit en ſerre,
Tant qu'il ne peuſt ces beaux diſcours aprendre,
Ny les raiſons de nature comprendre,
Sur tout les chams & dedans les valees
Ie chercheroy les ſources recelees.
Loin loin de bruit j'aimeroy les riuieres
Et les foreſts : & ne me chaudroit guieres
Des grands honneurs. O qui dans les campagnes
Où court Sperchie, ô qui dans les montagnes,
Où folatrant les Lacenes pucelles
Au chaud du jour hâlent leurs faces belles,
Me viendra metre, & dans vn verd bocage

Me couurira d'vn large & frais ombrage!
Heureux celuy qui a bien peu conoiſtre
De chaque choſe & les cauſes & l'étre :
Qui foule aux pieds toute peur effroyable,
Et le deſtin qui n'eſt point exorable,
Et le vain bruit d'Acheron qui ſçait prendre
Tout ce qui vit pour jamais ne le rendre.
Heureux auſſi celuy la qui reuere
Les Dieux des chams, Pan, Syluain le bon pere,
Palés, Pomon, les brunes Oreades,
Les fraiches ſeurs, & les moites Najades.
De voir des Rois celuy la ne s'effroye,
Ny de leur guerre & diſcord ne s'émoye,
Ny du grand Turc ny de ſes entrepriſes,
Ny des Citez qu'aux Hongres il a priſes.
Il n'a douleur voyant la triſte vie
Du ſoufreteux, & ſi ne porte enuie
A vn plus riche. Aiſe il ſe reconforte
Cueillant les fruits que ſon vergier raporte,
Et que ſes chams de leur bon gré luy donnent.
Les Preſidents d'vne court ne l'étonnent,
Ny leurs huiſſiers, ny toute leur cririe,
Qu'il n'ouit onc ny ne vit de ſa vie.
Les autres vont ſur mer, ou deſſus terre
Pleins de furie ils s'entrefont la guerre.
Qui fait la court aux Rois, qui veut deffendre
Vne cité qu'il eſt contreint de rendre :
Et qui l'aſſiege à fin qu'ayant la ville
Il face vn riche apauuriſſant vingt mille.
L'vn paliſſant de grans treſors amaſſe
Que le voleur touſiours touſiours menaſſe.
L'autre forgeant des faux temoins acuſe
L'home de bien, & par mechante ruſe
Il le contreint luy doner vne place,
Pour luy aider à recouurer ſa grace
D'vn Roy tout bon duquel il a l'oreille.
L'autre creignant ce qu'on luy apareille,
Aime trop mieux s'enfuyant à l'Enuie

Quitter ſes biens que de perdre ſa vie.
Le laboureur a til fait ſa ſemance,
De là de l'an tout le labeur s'auance,
Il entretient de là tout ſon ménage :
Pour ſon betail de là vient le fourrage,
Et tout du long de l'an n'a point de ceſſe
Qu'il n'ait touſiours quelque fruit qui le preſſe :
Ou ſes fruitiers ont les branches chargees,
Ou bien ſouuent ſes portieres enflees
De nouueaux fruits rempliſſent les etables,
Ou de Cerés les preſens profitables
Couurent les chams de planté ſi etrange
Que les greniers en rompront & la grange.
L'Autonne eſt il? la vendange ſe foule,
Le mouſt fumeux épreint des pieds s'ecoule,
Le vin cuué dans les muiz on entonne,
Et quand il a bouilli on le bondone,
Pour puis apres aux caues le deſcendre,
Ou aux marchans de la ville le vendre.
L'hyuer vient il? Les noix lors on enoule,
Et l'huile etreint hors de la preſſe coule.
Les pourceaux gras retournez du glandage
Sont egorgez, & mis pour le ménage
En des ſaloirs durent plus d'vne annee,
Et font trouuer meilleure la vinee.
En cependant la petite jeuneſſe
Se pend au cou de ſon pere, & le preſſe
De la baizer. La chaſteté louable
En ſa maiſon ſe garde inuiolable.
Leurs vaches ont les pis juſques en terre
Creuant de lait, qu'en terrines on ſerre.
Puis on en bat le beurre de la créme
Et le fourmage on preſſure du même.
Force volaille au paillé ſe repeſſent,
D'autres auſſi dans les muës s'engreſſent.
Et les cochets regliſſent leurs plumages
S'entrejoutans dans la court : aux herbages
Les moutons gras des cornes s'entrefrayent

Et bondiſſans ſur la terre s'egayent.
Aux jours feſtez la jeuneſſe champeſtre
Paſſe le tems à mille jeux adeſtre,
Ou dans vn pré jouë à la longue paume,
Ou dans le bourg ſur vn rabat de chaume,
Ou dans la bute on decoche la vire
De l'arbalêtre, ou la fleche lon tire
Enteſant l'arc pour le pris qui demeure
A qui aura choiſi d'vne main ſeure
Le papegaut dejuché de la ſime
D'vn haut noyer, & qui aura l'eſtime
Du mieux tirant, tant que chacun le priſe
Pour ne faillir à fraper ce qu'il viſe.
Aucunefois on s'etand à la courſe
Non ſans le pris qu'vn bon vieillard debourſe :
Aucunefois à la lutte on s'epreuue,
Et pour gagner mille ruſes lon treuue,
Où bien-ſouuent le plus fort, qui renuerſe
Son compagnon, s'abat à la renuerſe.
C'étoit icy la maniere de viure
Qu'au tems jadis nos ayeux ſouloyent ſuiure,
Vn peu deuant que le Tyran de Crete
La roiauté de ſon pere euſt defféte,
Lors que Saturne entretenoit en terre
L'âge doré : lors qu'encores la guerre
Ne ſe nommoit, ny encor les eſpees
Ne ſe forgeoyent ſur l'enclume frapees,
Ny ne tonoyent lors les artilleries
Qu'a inuenté la pire des furies,
A fin qu'euſſions noſtre foudre en la terre
Ainſi qu'au ciel les Dieux ont leur tonnerre.

LE LAVRIER.

A MONSIEVR DE FIZES

Secretaire d'Eſtat.

Il me plaiſt, Muſe mignonne,
De lacer vne couronne
De voſtre rameau cheri,
Que voſtre ſaincte main donne
Au chef de vous fauori.
Or qu'oyſif ie me promeine
Echeuant la chaleur vaine
De l'aſtre Erigonien,
Ie veu faire vn chant ſans peine
Sous l'ombrage Daphnien.
Sous ce Daphnien ombrage
Mettons en oubli la rage
Qui de Maſtin me vengea,
Quand mon forcené courage
Contre luy ſe degorgea :
Et d'vne chanſon plus douce
Au frapement de mon poulce
Accordon. Mais quel ſera
Le trait, qui vuidant ma trouce
Sur mon arc s'encochera?
Iettant l'œil à la trauerſe
Mainte choſe bien diuerſe
Cà & là ie puis trier,
Mais rien mon ame ne perce
Si bien que fait ce Laurier.
Ce Laurier que de ſa dextre,
Fizes, *le vertueux maiſtre*
De ce jardin, a planté

Pres ce pourmenoir, pour eſtre
Rampar encontre l'eſté.
Quelle louange premiere,
Quelle ſeconde ou derniere,
Laurier, te puis-ie donner,
De ta branche couronniere
Meritant me couronner?
Laurier, de qui touſiours dure
La fueilleuſe couuerture,
Que, ny des vents la rigueur
Ny la glaçante froidure
Ne deueſt de ſon honneur.
O gaye, ô bien-verte plante
L'honneur des bois ie te chante :
Sur tous arbres des foreſts,
Ta gloire d'autant ie vante
Qu'vn pin paſſe les geneſts.
Toy maintenant plante ornee
De verds rameaux, ô Daphnee,
Verdoyante icy, jadis
Fille au Theſſalois Penee
Tous amans tu eſcondis.
Bien que ta beauté contraire
Maint amant te puiſſe attraire,
Qui tes nopçailles pourſuit,
Et bien que ton benin pere
A l'alliance ne nuit :
Te diſant ſouuent, Rebelle,
I'auray, j'auray, fille belle,
Vn beau gendre ſi tu veux :
Si tu n'es à tous cruelle
I'auray de toy des nepueux.
Mais toy comme vn grand outrage
Haïſſant le mariage,
Ton doux pere tu blandis :
Et vermeillant ton viſage
De grand ſimpleſſe, luy dis :
Donne moy pere amiable

D'vne chaſteté durable
Pouuoir jouir : de ce bien
Ma Diane inuiolable
Ne fut dédicte du ſien.
Bien ie le veu (dit Penee)
Bien que ta beauté mieux nee
Empeſche ce que tu veux,
Bien que de graces ornee
Toy-meſme tu romps tes vœux.
Daphné ayant ſa demande
Se combla de joye grande,
Et ſon deſtin ne penſant,
En la Dianine bande
Par les foreſts va chaſſant.
D'vn nœud ſes crins elle lie,
D'vne blanche ſurquenie
Hault trouſſee elle ſe veſt :
L'arc au poing elle manie,
Broſſant dedans la foreſt.
Vn jour la Nymphette laſſe
Du long trauail de la chaſſe
D'vn cerf long tems maumené,
Des Nymphes perdit la trace
Dans vn vallon détourné.
Là ſous vne roche viue
Vne fontaine naïue
Auec doux bruit ondoyant,
Auigouroit ſur la riue
D'herbe vn tapis verdoyant.
De coudres vne courtine
Deffendoit l'onde argentine
Contre le midy bruſlant,
Et la verdeur Printannine
Contre l'eſté violant.
Lors eſtoit la mi-journee,
Lors par toute la vallee
Les grillons criquoyent au chaud :
Lors eſtoit l'ombre eſgalee

Sous le Soleil le plus hault :
Quand Daphné ſuante & vaine
Cherchant repos à ſa peine
Le ruiſſeau vint approcher,
Et dans la freſche fontaine
Son aſpre ſoif eſtancher.
Là prend d'vn coudre vne branche,
S'agenouille, & puis ſe panche
Sa bouche adiouſtant ſur l'eau :
Et ſa ſoif à-meſme eſtanche
Au clair coulant du ruſſeau.
Quand ſa ſoif elle eut eſteincte
Cuidant eſtre en lieu ſans craincte
De tout dommage eſtranger,
Dormant elle fut contraincte
D'attendre là ſon danger.
Son arc du long d'elle poſe :
Son chef ſur ſon bras repoſe :
Son carquois ſert d'oreiller.
Bien toſt ſa paupiere cloſe
Va doucement ſommeiller.
Là s'eſtendit aupres d'elle
Vne barbette fidelle
Qui tout par tout la ſuiuoit,
Don que Diane pucelle
Premier donné luy auoit.
Ainſi dormoit la Nymphette
Sous la verdure fraichette,
Quand Apollon de ſon œil
Qui voit tout, ardent la guette
Souſpirante vn doux ſommeil.
Peu-à-peu il s'en approche :
Sur vne voiſine roche
Premier il ſurattendit :
Puis la deſirant, plus proche
Iuſques au val deſcendit.
Daphné par l'ombre fueilluë
Il apperçoit eſtenduë :

Et ſi toſt qu'il l'apperçoit,
Dans ſa poictrine eſperduë
D'amour la fleche reçoit.
De plus en plus dans ſon ame
S'accroiſt l'amoureuſe flame,
Qu'à peine il peult maiſtriſer :
Tant de graces de ſa dame
Viennent ſon cœur attiſer.
La pauure fille innocente,
Tandis à luy ne penſante
Dans luy darde mille traicts,
Qu'à ſon grand mal cognoiſſante
Elle doit payer apres.
Soit que lentement repouſſe,
Tirant ſon haleine douce,
Ses tetins, comme en repos
La Zephirine ſecouſſe
Meine à riue les doux flots.
Soit que ſous l'aure mollette,
Sa cheuuelure volette,
De qui l'or clair blondiſſant
Eſteint de ſa lueur nette
Son carquois ſe paliſſant.
Soit qu'vn couſin l'entr'éueille,
Baiſant ſa jouë vermeille
Par grand amoureux deſir,
Quand d'vn ris plein de merueille
Elle entrerompt ſon plaiſir.
Soit que deſſus l'herbe verte
Sous la veſture entrouuerte,
Cherchant la fraiſcheur à nu,
Sa cuiſſe elle ait decouuerte,
Tendant ſon jarret charnu :
Decouurant peu vergongneuſe,
Ou pluſtoſt bien peu ſoigneuſe,
Le marbre blanc arondi
De ſa hanche vigoureuſe
D'vn embompoinct rebondi :

Ne le ſçachant mille fleches,
Mille amoureuſes flameches
Au cœur du Dieu dardillant,
De mille amoureuſes meches
Ses veines luy va grillant.
Tandis le Dieu raui pâme
Et d'vne croiſſante flâme
Se laiſſe ardre peu-à-peu,
Receuant dedans ſon âme
Les amorces d'vn grand feu.
Comme quand la filandiere,
Qui pauurement meſnagere
Vit du labeur de ſa main,
Depeſche ſa taſche entiere
Pour la rendre au lendemain :
D'vn tizon qui ſous la cendre
Eſtoit muſſé fait éprendre
Vn feu pour luyre la nuict,
Qu'on voit en vn rien s'eſtendre
Auec vn petillant bruict.
Par les flambantes buſchettes,
Qu'à coup il rend ſes ſubjettes,
Fait grand d'vn petit tizon,
Il remplit l'air de bluettes,
Et de clarté la maiſon.
Ainſi l'ardeur eſpanduë
Prend prend pluſgrand' eſtenduë
Dans le bruſlant Apollon :
Amour ſon ame a renduë
Serue d'vn brazier felon.
Il ne peut plus ſurattendre,
Mais pourpenſe de ſurprendre
Daphné qui belle dormoit.
Mallement t'y feit pretendre
Le feu qui te conſumoit!
Dieu cruel que veux-tu faire?
Où guides tu ton affaire?
Ne te preuois tu confus,

Pour oſer ainſi défaire
Celle que tu aimes plus?
Où ſont les trepieds de Clare,
Les deuinoirs de Patare
Où tu deuines de loing,
Quand ce qui eſt pres s'eſgare
De ton eſprit au beſoing?
Non, ta deſhonneſte enuie
Ne ſera pas aſſouuie,
Si par vn cruel plaiſir
Perdant de Daphné la vie
Tu n'aſſouuis ton deſir!
Que ferions nous race humaine
Contre l'amoureuſe peine,
Puis que ce ſçauant deuin
Y ſent bien ſa force vaine,
Perdant ſon ſçauoir diuin?
Apollon bruſle & ſ'auance :
La chienne oit comme il s'eſlance
Froiſſant des coudres le fort :
Elle aboye à ſa preſence,
Et la Nymphe deſendort.
Auſſi toſt qu'elle l'aduiſe
Se leue, à courir s'eſt miſe,
Franchit ruſſeaux, & s'enfuit,
Gaigne le bois : ſon empriſe
Le Dieu forcené pourſuit.
Il la fuit : mais la chetiue
Haſte ſa courſe fuitiue,
En vain Diane appellant
D'vne clameur, las! oiſiue
Contre vn Dieu ſi violant.
Plus ſoudaine qu'vne vire
Deuant ſes pas elle tire,
Eſtant ſourde à tous propos,
Qu'Apollon luy puiſſe dire,
Pour tenir ſes pieds diſpos.
Nymphe demeure (il luy crie)

Demeure, tu n'es ſuiuie
D'vn qui te ſoit ennemy :
Hé! demeure ie te prie,
Ne me fuy moy ton amy.
Ah! moy chetif que i'ay crainte
Que ta peau ne ſoit atteinte,
Qui ne l'a pas merité,
Et que ſur moy ſoit la plainte
D'vne telle aduerſité !
La part où tu fuis, maiſtreſſe,
Ce ſont lieux tous pleins d'apreſſe :
Va ie te pry lentement.
Tien toy, ie te fay promeſſe
Te ſuiuir moins viſtement.
Toutefois vueilles cognoiſtre,
O Nymphe, qui ie puis eſtre,
A qui tant plaiſent tes yeux :
Ie n'ay couſtume de paiſtre
Les troupeaux entre ces lieux :
Ie ne ſuis berger : mais mienne
Eſt la terre Delphienne,
Mienne eſt celle de Delos,
Mienne eſt la Patarienne,
Et Claros & Tenedos.
Ie ſuis, ô ſang de Penee
Le Dieu à qui eſt donnee
La Iouuence, eternel don,
Et jamais la barbe nee
Ne fait rude ce menton.
Le Roy des Dieux eſt mon pere,
Par mon art la choſe à faire,
Qui eſt faicte, & qui ſe fait
Diuinement ſe voit claire
Ains que ſortir ſon effect.
C'eſt moy qui ſçay la nature
Et des herbes la meſlure.
Ha, que par le jus eſpreinct
Des racines, ne ſe cure

La playe qu'amour empreint!
D'en dire bien plus il penſe :
Mais la Nymphe qui s'élance
Comme vn cheureul bondiſſant,
De loing ſon chaſſeur deuance,
Halliers à bonds franchiſſant,
Et luy coupe ſa parolle.
Mais luy d'vne ardeur plus folle
Dont ſa courſe s'enflammoit,
Viſte comme le vent vole
Apres celle qu'il aimoit.
En fuyant à la pucelle
Son crin, qui d'or eſtincelle,
S'eſtoit laſché de ſon nœud,
Et comme en l'air il ventelle
De l'amant accroiſt le feu.
Le vent qui contre elle donne
Dans ſa veſture s'entonne,
Laquelle au fuitif mouuoir
Les jarréts nuds abandonne,
Sa chair blanche laiſſant voir.
Ceſte gracieuſe fuitte
Encourageoit à ſa ſuitte
Le jeune Dieu chaleureux,
Haſtant ſa courſe conduicte
Sous l'eſperon amoureux.
Comme vn leurier de Champagne
Qui court le lieure en campagne,
Dont l'vn viuement pourſuit,
A fin que ſon gibier gaigne,
L'autre pour ſa vie fuit.
Fuit, & fuiant ne s'aſſure :
Toſt atteint de la morſure,
Toſt repris, toſt échapé
D'vne fuiarde glicure
Coule ſans eſtre hapé.
Apollon & la pucelle
Sont douteux en peine telle :

Luy pour l'eſpoir de ſon heur
Haſtant ſa courſe : mais elle
Pour le joing de ſon honneur.
Toutefois celuy qui preſſe
Court de plus grande alegreſſe
Que l'autre qui fuit deuant,
Amour aiſlant la viteſſe
Du jeune Dieu pourſuiuant.
Tant ſoit-peu ne l'abandonne,
Mais la chaſſe, & ne luy donne
Vn ſeul moment de repos,
Ains de pres de ſa mignonne
Fuiarde preſſe le dos.
Comme courant il halette,
Le crin de Daphne volette
Et folaſtre ſur ſon vent :
Et de ſa touffe blondette
Sa ſueur torche ſouuent.
Tant le Dieu la Vierge meine,
Que recreuë de la peine
Du païs rude & du chaud,
Ne peut rauoir ſon haleine,
Et preſque le cœur luy fault.
Quand ſa force fut faillie
Soudain la Nymphe bleſmie
(Tournant les yeux vers les flots
De ſon pere) à voix demië
Hors de ſoy tire ces mots.
O pere, ô aide moy, pere :
Ma beauté que trop ſen plaire,
O terre, en m'endommageant,
Ou dans toy vien la retraire,
Ou la pers en me changeant.
A peine de ſa priere
S'acheuoit la voix derniere,
Que ſes membres alourdis
De roideur non couſtumiere
Daphné ſentit engourdis.

Vne tenante pareſſe
De racines déja preſſe
Ses pieds dans terre perclus,
Qui de ſi prompte viteſſe
Fuyoyent naguiere Phebus.
L'écorce des la racine
Luy monte ſur la poictrine,
Et fait verdir à la fois
Celle charnure negine,
Iuſqu'au conduit de la voix.
Acoup ſa vermeille face
Sous meſme verdeur s'efface,
Et rien ne luy reſte fors
De ſon teint poly la grace,
Qui luit aux fueilles dehors.
Ses bras en branches s'eſtendent,
Ses doigts en rameaux ſe fendent,
Ses blonds cheueux ſeparez
En des fueilles vertes pendent,
Et ne ſont plus ſi dorez.
Elle eſt Laurier : le Dieu baiſe
Les rameaux, & ſon meſaiſe,
La vaine écorce accollant,
Pour lors comme il peut appaiſe,
Auec dueil ainſi parlant.
Tu aimes donc mieux, Rebelle,
Perdre ta face tant belle,
Et de ceſt arbre veſtir
Ainſi l'écorce nouuelle
Qu'à mon amour conſentir?
Mais l'aduanture forçante,
Qui ne permet qu'on te vante
Mon amie à ceſte fois,
N'empeſchera que ma plante
Dicte à jamais tu ne fois.
Touſiours, Laurier, ta fueillee
Ma perruque enuironnee
De ſa branche honorera,

Et ma harpe entortillee,
Et ma trouſſe parera.
Tu ſeras de la victoire
Et la couronne, & la gloire,
Quand le vaincueur pour guerdon
De ſolemnelle memoire
Receura ta fueille en don.
La brigade Pieride
Des ſœurs, dont ie ſuis le guide,
Qui tes rameaux aimera,
De la ſource Pegaſide
Les eaux encourtinera :
Et qui de ta branche verte
N'aura la teſte couuerte,
Voulant boire de leur eau,
Ne trouuera pas ouuerte
La ſente au diuin ruſſeau :
Mais qui de tes fueilles ſainctes
Portera les temples ceinctes.
Le Deuin qui tentera
De Morphé les vrayes feinctes
Ta branche auſſi portera.
Et bien que de ſa tempeſte
Iupiter frape le feſte
Des haults ſapins verdoyans,
Si ne doit craindre ta teſte
Ses tonnerres foudroyans.
Comme ma teſte immortelle
Porte vne perruque belle
Qui ne ſe coupe jamais,
Ta fueille touſiours nouuelle
Soit verdoyant deformais.
Il dit ainſi : mais ingrate
Tu ne ſens pas qui te flate,
Celle Daphné tu n'es plus,
Dont la beauté delicate
Rauit le cœur de Phebus.
Tu n'es plus rien qu'vne plante,

Et de ta beauté plaiſante
Rien ne te demeure, fors
La lueur encor luiſante
Au verd des fueilles dehors.
Laurier, le beau Dieu ſans barbe,
Le Dieu qui porte en eſcharpe
L'arc & le doré carquois,
Et la dou-bruiante harpe,
Te garde, ô l'honneur des bois :
A fin que d'vne couronne
De ta branche j'enuironne
Mon chef à Phebus voué :
Et que chantant je guerdonne
L'honeur de FIZES *loué.*
Nul ne fuit plus la malice
S'accompagnant moins du vice,
Nul ne ſuit mieux l'équité,
Nul n'eſt amy plus propice,
Plus aimant la verité.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES POEMES.

LE SECOND LIVRE

DES POEMES

A MONSEIGNEVR

LE CONTE DE RETZ[1].

Ne croy que le vers que je chante,
Moy qui boy de l'eau dou-coulante
Dont la Seine abbreuue Paris,
Pour eſtre joué ſur la lyre,
Gondy, ſoit de ſi peu de pris,
Que du dard qu'enuieuſe tire
La fiere mort il ne s'exemte.
Non, ſi des Muſes la brigade
Me guigna d'vne bonne œillade,
Quand ie dormy ſous leurs lauriers,
Et quand j'eu d'elles aſſeurance
De marcher au ranc des premiers,
Me permettant parmi leur dance
Ieune encor meſler ma gambade.

Mes chanſons non mourir ne doiuent,
Si les belles ne me deçoiuent :
Mais immortellement viuans
Doiuent mouſſer la faux rebelle
Du tems par les âges ſuiuans,
Quand déja d'vne gloire belle
Moy viuant honneur ils reçoiuent :
Et les noms que ma Muſe chere
Vaincueurs du ſiecle voudra faire
Viuront aux graces de mes vers :
Mais ſur tous d'vne clarté nette
Tes honneurs luiront decouuerts,
Ainſi qu'vn rayonnant planette
Sur les menus aſtres éclaire.
Celuy ne ſuis qui des pucelles
D'Helicon les richeſſes belles
Va prodiguement repandant,
Voire au plus ingrat par la France,
Le pris de tels dons n'entendant :
O par trop ſacrilege offenſe,
De profaner ſainctetez telles!
Non ne ſoit dit qu'ainſi je donne
Mes dons à l'ingrate perſonne,
Ne ſoit dit auſſi que je ſois
Ingrat à qui bien les merite,
Faiſant preuue aux yeux des François
Que la liberale Charite
De loing la Muſe n'abandonne.
Sur tous ma Muſe fait eſtime
Du ſage, qui diſcret eſtime
Ne ſe laiſſant pas abuſer
A ceux qui faulſement s'auouënt
Des Muſes, alant amuſer
Les pauures ignorans qu'ils louent
Bëans apres leur vaine rime.
Rauaudeurs d'eſtranger ouurage
N'ont ſeduit ton iugement ſage,
Quoy que les ignorans comme eux

De leurs vaines chanſons s'eſtonnent,
Et qu'à leurs ouurages fumeux
Ainſi qu'aux plus exquis ils donnent
Dans l'arnaſſe vn meſme auantage.
Mais à qui ha l'oreille ſaine
Ainſi que toy, leur chanſon vaine
Aupres d'vne exquiſe chanſon,
Semble la rane qui coaſſe
Contre le roſſignol mignon,
Ou bien le corbeau qui croaſſe
Contre la voix d'vne Serene.
De ceux-cy l'vn par noſtre France
Ammantele ſon ignorance
D'vn veſtement tout rapiecé,
S'égayant en l'autruy plumage,
Et folement aux ſens blecé,
Trop preſomptueux s'encourage
En ſon aueugle outrecuidance.
L'vn, maſqué d'aparence belle,
De mille vains mots emmielle,
En rimes coulans doucement,
De l'écoutant la ſimple oreille,
Qui paſmé d'ébahiſſement
De ce qu'il n'entend s'emerueille,
Et Prince d'Helicon l'appelle.
L'autre, ſi quelques ſçauans trouuent
Vn chant que deux ou trois approuuent,
Penſant gaigner vn meſme honneur,
D'vne ſeruile ſingerie
Imite le premier ſonneur,
Et ſert en fin de mocquerie
Aux ſçauans qui ſes vers reprouuent.
Mais radreſſe moy, Pieride,
Et le train de ma chanſon guide
Par vn ſentier qui ſoit tout mien,
A fin que droict elle ſe range
D'vn pied vrayment Aonien,
A Gondi *portant ſa louange*

Du miel de vos douceurs humide.
La vertu que lon tient cachee
Eſt comme vne flamme empeſchee
Deſſous vn brouillas eſpeſſi,
Bien peu different de pareſſe,
Quand l'honneur demeure obſcurci
Sous l'oubli muet qui l'oppreſſe,
Si d'vn ſçauant poulce touchee
La corde qui ſonne la gloire
N'en éternize la memoire :
Et ſi des neuf Muſes l'ouurier
En chanſon brauement ſonnee
Ne fait par le monde crier
Sa douce louange entonnee,
Luy donnant ſur l'oubli victoire.
Or il ne faut que je permette
Que ma lyre reſte muette
A faire entendre ton honneur,
Ne que par la pareſſe oyſiue,
De moy qui en ſeray ſonneur,
Ainſi l'oubliance chetifue
Ta vertu ſe rende ſujette.
Tu es pourueu d'entier courage,
Et d'vn ſens également ſage,
Soit qu'en calme proſperité
Tu leues ta modeſte hune,
Soit qu'en douteuſe aduerſité
Nageaſt la nef de ta fortune,
Pour te ſauuer à bon riuage.
Iupiter de main liberale
T'a fait vne largeſſe égale
Des biens du ſort & de l'eſprit,
Et de ceux qui la vie honorent :
Mais jamais ton cœur ne s'éprit
Des biens que les hommes adorent,
Se ſouillans d'auarice ſale.
Celuy ne ſe doit nommer riche
Qui baaille apres ſes threſors, chiche

Seigneur des biens qui ſont oiſifs :
Bien que cent bœufs pour luy labourent,
Mille champs de greſſe moiſis,
Si les biens l'amy ne ſecourent,
C'eſt vn bon champ qui eſt en friche.
GONDI, *tu as double auantage,*
Tu as & les biens & l'vſage :
Donc ne deſire dans les cieux,
Puis que la Muſe te renomme,
T'abreuuer du nectar des Dieux :
Tu tiens le hault de l'heur d'vn homme,
Si tu regles ton deſir ſage.

L'HIPPOCRENE.

A MONSIEVR DE VILLEROY

Secretaire d'Eſtat.

VERS BAIFINS.

FRANC *de tout vice ne ſuis : mais j'ay mis touſiours mon étude*
De ſauuer mon cher honeur du reproche d'ingratitude.
Ne pouuant rendre le bien, pour le moins ie ren temoignage
Vers ceux qui m'ont obligé d'vn nét & candide courage.
O VILLEROY, *Toy qui as tant auancé ma pauure Muſe,*
D'eſtre mis au premier front de cet ouurage ne refuſe.
C'eſt l'Hippocrene qui doit par tous ſes canauls ſe répandre,
Pour honorant tes vertus dignes remerciments te randre.
MVSE *Royne d'Elicon fille de Memoire, ô Deeſſe*

O des Poëtes l'appuy fauorise ma hardiesse.
Ie veu donner aux François vn vers de plus libre accordance
Pour le joindre au lut sonné d'vne moins contrainte cadance :
Fay qu'il oigne doucement des oyans les pleines oreilles,
Dedans degoutant flateur vn miel doucereux à merueilles :
Ie veu d'vn nouueau sentier m'ouurir l'honorable passage
Pour aller sur vostre mont m'ombroyer sous vostre bocage,
Et ma soif desalterer en vostre fonteine diuine,
Qui sourdit du mont caué dessous la corne Pegasine,
Lors que le cheual aiflé bondit en l'air hors de l'ondee
Du sang qui couloit du col de la Meduse outrecuidee,
L'aisnee des trois Gorgons, qui d'vn œil commun se seruirent,
Et qui jamais vn Soleil ensemble à mesme tems ne virent :
Les trois filles de Phorcis, Stenon, Euriale, Meduse,
Meduse qui s'aueuglant en sa vaine beauté s'abuse,
Bien que mortelle elle fût & ses sœurs ne fussent pas telles,
Elle sujette à la mort, ses sœurs viuantes immortelles :
Elle osa bien à Pallas de l'honneur de beauté debatre,
Mais tost la vierge guerriere elle & son orgueil sceut abatre,
Faisant d'ell' exemple à tous que ceux trop mallement méprenent
Qui aux Dieux s'apareiller par outrecuidance entreprenent.
Au pied du grand mont Atlas, pres des jardins des Esperides
Où reluisoit le fruit d'or, fut la maison de ces Forcides,
Et là fut vne chapelle à la vierge Pallas sacree
Où Meduse s'abandonne au Roy de la moite contree :
La vierge ne put souffrir de voir si salle paillardise,
Mais sa face retournant au deuant sa targue elle a mise,
Cachant hors d'vn tel forfait son chaste rougissant visage :
Mais d'vn si honteux peché conçoit vne ire en son courage
Digne d'vn cœur de Deesse : & fait dessus sa teste impure
Grouler en serpens hideux son execrable cheuelure :
Outre, fait que qui mal-caut ses yeux de la meschante approche
Soudain se sentant roidir s'endurcisse en nouuelle roche.
Et non satisfaite encore, en son cœur enflammé pourpense
D'apaiser son fier courroux par vne derniere vengeance,
Et par vn mesme moyen honorer son frere Persee,
Que l'Acrisine Danés conceut en pluie d'or forcee
Sous Iupiter déguisé, bien que son rude pere Acrise

Dedans vne tour d'erain en garde la pucelle eut mise :
Mais qui pourroit echeuer ce qu'vn si grand seigneur desire
Qu'il ne face son vouloir, luy qui tient du monde l'empire?
En pluie d'or par le tét il se coule au sein de sa belle,
Et deceinte, de son sang il fait enceinte, la pucelle.
Ia la Lune par neuf fois auoit monstré sa face pleine,
Quand Danés se deschargea, apres longue & tranchante peine.
De son desiré fardeau : La nouuelle en vint vers Acrise,
Qui felon contre son sang machine vne cruelle emprise,
Et sa fille & son enfant tirer de la tour il commande.
Desia Danés deuant luy à genou pardon luy demande,
Elle demande au Tyran pardon, he! de son innocence,
Non soucieuse de soy, mais de la pitoyable enfance
De son tendre fils Persé, de qui le gracieux sourire
D'vn Lion le plus cruel eust peu flechir & rompre l'ire,
Et de qui les yeux diuins donnoient suffisant tesmoignage
En son regard doufferain du haut fourjon de son lignage.
Lors, comme quand le serpent surprend au buisson la nichee
Du rossignol bocager, quand à la pasture cherchee
Vole au loin pour abecher ses petis qui seulets pepient,
L'oiseau soigneux reuenu trouue ses oiselets qui crient,
Et le serpent qui dressé les petis sans plume menace :
Tandis l'oiseau se plaignant deuant son nid passe & repasse,
Et ne craint pas piëteux mourir pour sa chere couuee,
Qui en fin auecque luy du serpent souffre la hauee :
Ainsi pour son cher enfant la pauure Danés soucieuse
Repand des yeux tristes pleurs recriant ceste voix piteuse :
Pere, je veu bien mourir, Pere, la mort j'ay desseruie,
De mourir il ne me chaut, mais sauue à ton neueu la vie :
Mon pere, viue mon fils, &, si tu le veux, que je meure :
Perdre la vie je veu si la vie à mon fils demeure.
Mais pour ce ne se desmeut Acrise de sa felonnie,
Ains s'aueuglant de fureur rompt le frein à sa tyrannie :
Et, s'il repandoit leur sang, fuiant la vengeance diuine,
L'abandonne elle & son fils dans vne casse à la marine.
Ia la casse au gré des flots vaguoit dessur l'onde salee,
Et son cher fils embrassé tenoit la mere desolee
Plorante vne triste pluye : & trempant le tendre visage

De l'enfant qu'elle baiſoit, n'attendoit qu'vn commun naufrage
Au premier vent tempeſtueux qui braſſeroit les eaux profondes.
Ia le bois auoit flotté loin du bord ſur les calmes ondes,
Et plus rien n'aparoiſſoit fors l'eau deſſous, deſſus le vuide.
Quand Danés dru ſanglotant, lauant de pleurs ſa face humide,
Cria ſon dernier ſecours, ainſi qu'aux dernieres deſtreſſes
Deſſus les flots perilleux, deuers les Nerines Deeſſes.
O Deeſſes de la mer, filles du bon vieillard Neree,
S'il y a quelque pitié ſous voſtre demeure azuree,
A ceſte fois monſtrez-la, monſtrez-la ſur la pauure mere
Et ſur ſon chetif enfant, de qui Iupiter eſt le pere,
Iupiter le frere aiſné du grand Roy qui tient voſtre empire.
O Nymphes, ne permettez voſtre renom ſe faire pire :
Vous auez acquis le bruit d'eſtre Deeſſes pitoyables,
Employant voſtre faueur aux pauures meres larmoyables.
De frais j'en ay pour teſmoin Inon de qui les triſtes plaintes
Pour elle & ſon Palemon vos tendres ames ont atteintes,
Vous les feiſtes Dieux nouueaux parmy voſtre immortelle bande :
Nymphes, nobles de pitié, non ſi grand heur je ne demande,
Nymphes, ſauuez-nous à bord, ſauuez ſeulement noſtre vie.
Ainſi Danés les prioit, & des Nerines fut ouïe :
Soudain la race voicy de Doris & du bon Neree,
Qui des eaux pouſſoient leur chef oyans la voix de l'eſploree,
Iuſque au deſſous des tetins decouurans leur blanche poitrine
Qu'elles monſtrerent à nú deſſus les flots de la marine,
Et la caſſe tout autour cinquante qu'elles ſont couronnent.
Comme par la calme mer les daufins en flotte enuironnent,
La nef s'egayant d'vn vent qui fait boufer la voile pléne,
Les vns lon voit ſe jouer contre les flans de la caréne,
Les vns à la poupe vont, les autres deuancent la proué,
Grande joye aux Nautonniers, tandis la nef joyeuſe nouë :
Les Nereides ainſi pres la canouë s'amaſſerent,
Et çà là la couſtoyans dedans les filets la pouſſerent
D'vn peſcheur Serifien qui gay de ceſte priſe heureuſe
En ſon eſquif recueillit l'enfant & la mere pleureuſe :
Et ramant ſoudain à bord les meine à Polydecte prince
De Serif, qui gouuernoit la non encor friche prouince
De l'Iſle, qui fut depuis de fertile faitte pierreuſe,

Quand le peuple s'empierrant regarda la face hideuſe
Que Perſee le vangeur de la vergongne de ſa mere,
(Car tout le peuple aprouuoit de Polidecte l'adultere)
Leur fit voir à ſon retour de l'auanture de Forcide.
Dedans l'iſle de Serif Perſé la race Danaïde
Hors d'enfance eſtoit ſorti : deſia la barbe crepeluë
D'vn premier poil blondelet frizotoit ſa jouë veluë :
Plus il ne pouuoit tenir encloſe ſa noble prouëſſe,
Mais il bruſloit d'eſprouuer ſa genereuſe hardieſſe,
Quand Minerue, qui veilloit à prendre la digne vengeance
Du peché de la Meduſe, & de ſa fiere outrecuidance,
Au Tiran Serifien mit finement en la penſee,
(Lors qu'en vn feſtin public du païs la gent amaſſee
Le don que le Roy vouloit luy donnoit en ſigne d'hommage)
De demander à Perſé de la Forcide le viſage,
Cuidant ainſi l'eſloigner de la vengeance de ſa mere
Qu'il forçoit au lit ſeruil de ſon violant adultere.
La race de Iupiter pleine de vertu ne refuſe
De s'efforcer d'accomplir l'entrepriſe de la Meduſe :
Mais qu'y pourroit ſa vertu ſans le ſecours de la Deeſſe,
Qui vint pour l'accompagner ardant d'vne ire vangereſſe?
Le vaillant Acriſien ſeul pourpenſant à ſon voyage,
A l'eſcart de la cité ſe pourmenoit par vn bocage,
Les yeux fichez contre bas dans vne retraitte vallee,
Quand ſoudain voicy venir Minerue du ciel deualee
Qui dauant luy ſe preſente, & donne des dons à Perſee
Pour voyager dedans l'air, de ces mots flattant ſa penſee.
Ne te ronge de ſoucy, gentille race Danaïde
O le ſang de Iupiter, auec ces dons paſſe l'air vuide,
Fais preuue de ta vertu contre Meduſe l'execrable :
Et m'ayant auecque toy pour ta compagne ſecourable,
Moy Pallas, qui ſuis ta ſœur, qui ton courage fauoriſe,
Meſpriſe moy tout danger & pourſuy ta braue entrepriſe.
Ce dit, luy baille les dons, Perſé dont le cœur treſſaut d'aiſe
Ioyeux de ſi beaux joyaux atard ſon grand plaiſir apaiſe,
Iettant ſes yeux inconſtans deſſus les preſans qu'il admire,
Qu'en ſes mains & qu'en ſes bras il tourne, tournaſſe & reuire :
Vn corſelet ecaillé de mainte hiſtoire ſurboſſee,

Que Vulcain feuure des Dieux par bel art y auoit traſſee :
A Pallas il le donna pour don nopçal, lors que pour femme
Il eſpouſa dans les Cieux d'Amatonte la belle dame.
En la piece de dauant s'horribloit l'ancienne guerre
Des Dieux ſouſtenans au ciel l'aſſaut des enfans de la terre :
Trois montagnes les Geans l'vne ſur l'autre auoyent dreſſees,
Qui la terre dedaignoient, & cachoient leurs ſimes hauſſees
Dedans le vague des cieux. Par deſſus des Titans les tropes
Deçà delà ſurrampans preſſoyent des montaignes les cropes :
Et ia portans dans le ciel le vray courroux de leurs menaces
Aloyent joindre main à main encontre les dieux leurs audaces.
L'vn d'eux brandit comme vn dard, vn ſapin auec ſa racine,
L'vn arriere ſe vouſtant renfrongne ſa hideuſe mine,
Et dans ſes horribles mains ſur ſon col ployé renuerſees
Tient vn enorme rocher : du rocher deux ſources verſees
Coulent derriere ſon dos : tu dirois que l'eau ſeroit vraye
Tant bien l'art dedans l'acier les ondes creſpes tourne & raye.
Il tient le roc en ſes mains, & guignant d'vne fiere face
De tous ſes nerfs il s'eſleue, & ia de l'elancer menace :
L'vn en bas s'arme les poings d'vn mont que panchant il arrache,
L'autre vne Iſle dans la mer hors de ſes fondemens detache.
Les vns ſont ſur les ſommets, les vns au pendant des montagnes.
Les autres à michemin, les autres encor aux campagnes.
O terre, tes propres fils arrachent de toy tes entrailles,
Qu'à leur dommage trop grand trop liberale tu leur bailles !
En ſes bras ſe confiant cette audacieuſe jeuneſſe
Mit de ſon premier abord Iupiter en grande deſtreſſe.
Mais Tifee le Geant & Mimas aueuglé de rage
Et le fier Porfirion à l'eſpouantable corſage,
Reté auec ſes rochers & le violant Encelade
Ietteur des troncs arrachez, qu'euſſent-ils peu contre Pallade
S'aourſans contre l'eſcu qui brille horrible en ſa feneſtre,
Et contre la hache roide armure de ſa forte dextre?
Icy portraitte elle eſtoit comme Pallante elle renuerſe
Qui vomit vn lac de ſang par où ſa hache le trauerſe.
Il tombe ainſi qu'il eſt grand tout alenuers pieds par ſus teſte,
Et là dans les Cieux ouuers Iupiter brandit ſa tempeſte :
A ſon coſté les Cyclops de foudres aiſlez le fourniſſent :

Iupiter les darde : les vns les Geans de flammes saisissent,
Les vns volent parmy l'air, les vns les montagnes foudroyent,
Les vns voltent de sa main, les autres la terre poudroyent :
De foudres ardent ses mains, la gauche flambante il auance,
Et sa dextre hautcourbant déja desia son foudre elance.
L'air rougit d'esclairs ardens, la raieur au ciel s'en allume,
La terre fume bruslant, la mer bouillonnante en escume.
Tout aupres du foudroyant Mars leue sa lame terrible
Brillante vne palle peur. Bacchus de la machoire horrible
Et des griffes d'vn Lyon Reté tout de son long deschire,
Et ses boyaux tressaillans de son enorme panse tire.
Apollon tient l'arc au poing d'où vient de voller la sagette,
Qui le grand Porfirion renuersé piécontremont jette.
Chacun des Dieux son Geant se choisit pour son aduersaire,
L'etour se pellemellant s'eschauffe d'vn effort contraire,
Les Geans donnent l'assaut, les Dieux soustiennent & repoussent.
Des deux parts les assaillans & les soustenans se courroussent.
Cecy fut bossé dauant en l'endroit où sous l'espauliere
Du bras droit le corselet s'esleue esclatant sa lumiere.
Sous le gauche en mesme endroit des Dieux menus vne autre armee
Se viennent joindre au combat par les trois freres animee
Cotte, Gige & Briaré : sur leurs espaules imployables
Sailloient de cinquante couls cinquante testes effroyables
A chacun d'eux, d'où pendoient cent bras & cent mains violantes.
Ces trois freres d'vn seul coup dardent trois cent roches volantes
Sur les Titans accablez : l'air s'obscurcit du noir orage
Des rochers s'entrepoussans, la terre noircit de l'ombrage.
Dessus les cuissots pendans se herissonnoyent deux batailles
De piques, haches & dards, & de corselets & d'escailles :
Et desia couchans le bois au choc apprestoient leur courage
Ardens leurs armes bagner au sang coulant de leur charnage.
Sur l'vne bataille Mars estinceloit dedans ses armes,
Sur l'autre rayoit Pallas, tous deux les poussants aux alarmes.
En la piece de derriere au bas Athenes sont portrétes
La Citadelle & le port fait en arc, où les ondes fétes
D'azur calmes se crespoyent : Là viuoit la noise gentille
D'entre Neptune & Pallas pour donner le nom à la ville.
Deux fois six Dieux au plus haut esleuz pour juges de l'affaire

En ſieges hauts ſont aſſiz, au milieu Iupiter le pere
Se ſied en grand'Majeſté. Plus bas, le Roy des eaux marines
Sous ſon trident fait ſaillir vn cheual, qui de ſes narines
Souffle viuant en l'acier vn alene feu-vomiſſante :
Sous la hache de Pallas ſe pouſſe l'Oliue naiſſante :
Les Dieux en ſont eſbahis : d'Oliuier vn retors fueillage
Entournant le corſelet borde les bornes de l'ouurage.
Vn tel corſelet veſtit de Iupiter l'orine race,
Qui gaillard s'eſiouïſſoit en la beauté de ſa cuiraſſe,
Comme l'oyſeau de Iunon, qui glorieux ſa teſte vire,
Et de ſon pennache œillé fait la rouë & dedans ſe mire.
Puis d'un baudrier cloué d'or ceignit ſon eſpaule en eſcherpe,
D'où pendoit vn coutelas luné en façon d'vne ſerpe,
Vn coutelas portemort : de Iaſpe verd eſt la poignee,
Du long du fourreau brillant mainte eſtoille d'or eſt ſemee.
A ſes pieds il attacha deux talonieres à deux aiſles,
Qui dans l'air ſur terre & mer deuoyent le ſouſtenir iſnelles
Haut eſleué par le vent : & d'vne Capeline aiſlee
De l'vne & de l'autre part il a ſa perruque affublee.
Elle a d'vn Hibou la forme : audauant il panche la teſte,
Au flanc ſes aiſles eſtend, de ſon eſchine il fait la creſte.
Puis apres le iouuenceau faiſant fin de s'armer ſe charge
Tout joyeux le gauche bras d'vne reſplendiſſante targe,
Ronde grande comme on voit vne Lune pleinement ronde
Contre le Soleil couchant s'eſleuer de l'Indienne onde.
De ces armes que Minerue apporta du ciel deualante
Perſee eſtoit tout armé, quand cette parole volante
Elle luy dit l'enhortant de haſter ſa braue entreprife.
A quoy veu-tu plus muſer, ô le noble neueu d'Acrife?
Sus, il eſt tems de partir : me ſuiuant pour ta ſeure guide,
Pouſſe la terre des pieds & t'eſlance dedans le vuide :
Mais quand tu ſeras dauant la Meduſe empierrante, garde
De la guigner autrement, mais en ma targe la regarde,
Et ſi toſt que l'y verras ne crein, mais dés icy t'appreſte
A luy faucher d'vn bras fort dehors des eſpaules la teſte.
Ce dit, la Deeſſe part. Perſé que ſa parole auance,
Des pieds repouſſant la terre apres elle dans l'air s'élance.
Et comme l'oyſeau niais qui n'a fait eſſay de ſes aiſles,

Apres ſa mere craintif bat l'air de ſes plumes nouuelles,
Et n'oſe encor l'eſloigner, ainſi le volant Acriſide
Suit depres le vol legier de Minerue ſa bonne guide.
Quelque peſcheur l'auiſant ſillonner les pleines érines,
Qui de ſa ligne jettoit ſes ameçons aux eaux marines,
Ou quelque bergier penchant deſſus ſa houlette crochue,
Ou le paiſan appuyé ſur le manchon de ſa charruë,
Penſoit que ce fuſt vn Dieu qui fit ainſi par l'air ſa voye,
Et le priant l'adoroit en ſon cœur friſſonnant de joye.
Perſé ſeul apparoiſſoit, non pas Minerue la Deeſſe,
Pour neant aux yeux mortels vn immortel voir ne ſe laiſſe.
Ia leur chemin s'auançoit, & ja la ville d'Erectee
A dextre ils abandonnoyent, à gauche Crete la peuplee,
Et paſſoyent ja d'aſſés loing d'Enomas l'eſclandreuſe ville,
Pendans en l'air ſur la mer, qui eut le ſurnom de Mirtille,
Qui depuis ayant trahi de ſon Roy la rouë meurtriere,
Receut noyé par Pelops de ſa trahiſon le ſalére.
Bien loin à dextre ils voyoyent de Cercire l'Iſle fruiteuſe,
Des Feaces le ſejour, gent des eſtrangers ſoucieuſe,
Et voir de loin ils pouuoyent en Etne la Sicilienne
Rouler des torrens de feu la fournaiſe Cyclopienne.
A gauche ils auoyent laiſſé la grande & la Syrte petite
Mal-fameuſe de perils, que la ſage Pilote euite,
Quand les hauts ſommets d'Atlas qui peu-à-peu ſe decouvrirent,
Deſia deſia plus à plein à veuë d'œil ſurcroiſtre ils virent.
Là droit eſtendans leur vol tant de païs laiſſent derriere
Qu'ils viennent où les Gorgons ont leur maiſon : quand la guerriere
Minerue arreſta Perſé, mettant pied la premiere à terre,
Et l'enhardit de ces mots : Or vuide de ton ſimeterre,
Perſé, vuide ton fourreau : l'affaire plus ne nous retarde.
Fiche l'œil en mon eſcu, comme dans vn miroir regarde,
Ce que voir tu ne pourrois autrement ſans triſte dommage :
Telle hideuſe vertu j'ay voulu mettre en ſon viſage :
Perſé, fuy moy valeureux, & me ſuiuant fay preuue au faire,
Que tu es frere à Pallas & vrayment du ſang de mon pere.
Ce dit, elle marche auant par vn vergier que les Forcines
Tout dauant leur antre auoyent. Quatre fontaines argentines
Creſpoyent de diuers endroits maint ruiſſeau, qui d'vn lent murmure

Faisant gazouiller ses eaux mainte isle verdoyante emmure,
Qui de Trembles & Peupliers & d'Aulnes aimans les riuages,
Et qui de Saules brehains s'egaioyent sous les frais ombrages.
Pres vne touche de bois verdoyoit de porteglans Chesnes,
De Chasteigners herissez, d'Ormes ombreux, & de hauts Fresnes
Propres au poin des guerriers. Dans ce bois auoit son repaire
Mainte beste, & maint oyseau dedans ce bois faisoit son aire.
Deçà delà s'y voyoit sans ordre mainte beste roide
Qui la Meduse ayant veuë estoit durcie en roche froide :
Viues on les penseroit, tant bien le geste encores dure,
(Qu'ils auoyent au changement) empreint dedans la pierre dure.
Vne vigne surrampant ombrageoit la porte de l'antre,
S'esgayant en maint raisin. Minerue dedans le creux entre,
Et l'Acrisien là suit de l'escu ne bougeant sa veuë
Où Meduse qui dormoit dans vn coin il vit estenduë :
La Deesse l'y guida : tost de son courbe Simeterre
Il luy trançonne le chef. Le corps sans chef chet contre terre,
Vn estang de sang sourdit coullant de la gorge couppee,
D'où saillit (miracle grand) Crisaor à l'orine espee,
Et Pegase aisslé cheual : Crisaor d'Ibere eut l'empire,
Pegase haut esleué hache l'air & des aisles tire,
Et volant dedans le ciel dedaigne les basses campagnes,
Et se maniant leger franchit les simes des montagnes,
Ainsi pennadant en l'air d'Elicon la sime il encaue,
Et de son pied fontenier repoussant le mont il l'engraue :
De là soudain vn sourjon d'vne onde nouuelle bouillonne.
Des Muses vierges le chœur qui voit sourdre l'eau, s'en estonne,
Remarquant le pas sourceux, & bëant en haut s'espouuante,
De voir ainsi voyager dans le ciel la beste volante.
Depuis autour de ces eaux les Nymphes leur bal demenerent,
Et de Lauriers verdoyans tout le riuage encourtinerent :
Et nulle beste depuis n'a touché cette onde argentine,
Qu'en memoire du cheual ils surnommerent cheualine,
Fors les chantres oysillons qui par le Laurierin bocage
Fredonnetans leurs chansons degoysent vn mignot ramage.
Mais les Corbeaux croassans, ny les Corneilles jazeresses,
Ny les criards Chahuans, ny les Agasses jangleresses
Ne touchent à la belle eau, qui coulant de la nette source

Sur vn ſablon argentin creſpe ſa tournoyante courſe,
Alentour de cent preaux & cent verdoyantes iſlettes,
Là où la fraiſche moiteur abreuue dix mille fleurettes.

LES MVSES.

A MONSIEVR BELOT.

PVIS *que,* BELOT, *des Muſes tu embraſſes.*
Vn d'entre peu, les miëlleuſes graces,
Et que les vers tu ne tiens à meſpris
Que j'ay chantez de leur fureur épris,
A l'amitié qui nos eſprits allie
D'vn doux lien ces chanſons ie dedie,
Ces chanſons cy qu'outré de leurs douceurs
Me font chanter les Pierides ſœurs.
Pauuretes Sœurs aujourdhuy reboutees
Preſque de tous : las! à qui ſont oſtees
Les dignitez qui d'honneur les veſtoyent
Iadis alors qu'en terre elles hantoyent,
Quand leurs ſeruans eſtoyent cheris des Princes,
Sous qui bransloyent les plus grandes prouinces :
Quand de ſes dons la Muſe cheriſſoit
Les meſmes Rois, ſi quelque foy reçoit
Le bon viellard qui ceſte voix ſacree
Chanta jadis aux vmbrages d'Aſcree.
« Celle des ſœurs qui ſe dit Belle-voix,
Et leur aiſnee, accompagne les Rois.
A qui des Rois de Iupiter la race,
De Iupiter les filles font la grace
De t'honorer : A celuy qu'ell' auront

Regardé naiſtre, elles luy verſeront
Dedans la bouche vne voix ſauoureuſe :
Tout doux propos ſa langue douceureuſe
Eſt degoutant. Et quand ſelon les droicts
Entre le peuple il miniſtre les loix,
Chacun rauiſ ſur luy ſes yeux eſlance :
Luy cependant d'vn parler d'aſſeurance
Soudain & bien appaiſe vn grand debat.
Des ſages Roys auſſi eſt-ce l'eſtat,
Qu'en plein conſeil de parolles aiſees
Du peuple ſoyent les noiſes appaiſees :
Le tort puni, le bien remunere.
Ainſi de tous humblement reueré
Comme vn grand Dieu par ſus tous il excelle :
Des Muſes ſœurs la ſaincte grace eſt telle
Vers les humains. » Voy la ce que chantoit
Ce bon paſteur quand la Muſe hantoit
La Court des Rois : quand les ſœurs honorees
De riches dons s'eſgayoient decorees
Par les heros, qui d'vn los bien heureux
Accompagnoyent leurs faicts cheualeureux :
Quand les plus grands ne dedaignoyent la lyre
Pour la toucher, & l'honneur faire bruire
De leurs ayeulx, noble race des Dieux,
S'encourageans par leurs faicts glorieux.
Combien de fois, des guerres ce grand foudre
Achill' horrible & de ſang & de poudre
Eſtant venu de l'eſtour, n'attendoit
D'eſtre eſſuyé, que ſon lut demandoit?
Combien de fois jouatil de ſa Lyre
Se conſolant, quand digerant ſon ire
Dedans ſa tante, aux miſerables Grecs
De ſon bras fort il cauſa les regrets?
« Car ſi quelcun ayant l'ame offenſee
D'vn dueil nouueau s'attriſte la penſee
Seichant ſon cœur : & des Muſes ſeruant
Chante les faicts des hommes de deuant,
Ou des grands Dieux : en vn rien il oublie

Tout ſon trauail, & de melancholie
N'eſt plus recors, & ſoudain tout ennuy
Par leurs preſens eſt eſcarté de luy.
Telle douceur des beaux preſens degoutte
Des ſainctes Sœurs, à qui prompt les eſcoute,
Deſaigriſſant tout ronge-cœur ſoucy
Dans la liqueur de leur miel adoucy. »
Achill' adonc honorant ces Nymphettes
Daignoit cueillir leurs gentilles fleurettes,
Et daignoit bien retourné de l'eſtour,
Les honorer de ſon lut à leur tour :
La meſme main qui ſur la gent Troyenne
Auoit brandi la hache Pelienne,
Par fois touchoit ſa guiterre d'vn ſon
Qui reſpondoit à ſa douce chanſon,
Comme Chiron le bon fils de Philire
L'auoit appris de chanter ſus la Lyre
Dedans ſon antre, où jeune il fut inſtruict
A la vertu, dont aux Troyens le fruict
Il feit ſentir : Tant en bonne nature
Du bon Centaure a peu la nourriture.
Ce Chiron meſme auoit en ſa maiſon
Auparauant nourri le fils d'Æſon,
Qui vint le voir quand la fleur de la Grece
De toutes parts accouroit d'allegreſſe
Deſſous ſa charge au port Iolkien
Pour conqueſter le joyau Phryxien.
Iaſon adonc à ce Centaure ſage
Se conſeilla du faict de ſon voyage :
Quand le Centaure accort & bien veillant,
Son nourriſſon dit ainſi conſeillant.
Garde toy bien, ma nourriture chere,
Hors de ſon port de pouſſer ta galere
Dedans la mer, garde t'en bien deuant
Qu'eſtre fourni d'vn Poëte ſçauant
Qu'il faut auoir, ſoit aux diuins affaires
Pour des grands Dieux ordonner les myſteres,
Soit pour t'aider ſagement au beſoin

De ſon aduis, ou ſoit pour auoir ſoin
Touchant le lut de ſeduire la peine
Des Minyens raclans la moite plaine.
Par ſon doux chant leur labeur adoucy
Se trompera. Il aura le ſoucy
D'eterniſer en chanſon immortelle
De tels heros vne entrepriſe telle,
Faicte, ô Iaſon, ſous ta conduicte, à fin
Que voſtre loz jamais ne prenne fin.
« Le dur paiſan qui laboure la terre
D'vn ſoc agu, celuy qui menant erre
Par les paſtiz les troupeaux, & celuy
Qui par les eaux ſe donne de l'ennuy
Trainant ſes rets en ſa freſle barquette,
Pour le guerdon de ſon trauail ſouhaitte
Tant ſeulement d'auoir le ventre plein,
Et de ſaouller ſon aboyante faim.
Mais le vaillant qui braue ſe propoſe
De mettre à fin quelque excellente choſe,
De ſa prouëſſe alors le digne fruict
Il receura, quand vn louable bruict
Le fait cognoiſtre, & quelque part qu'il tire
Ainſi qu'vn Dieu tout le monde l'admire,
Lors qu'eſleué ſur le char precieux
Des Muſes ſœurs il vole dans les cieux. »
O bien heureux qui d'vne main certaine
Des Muſes ſœurs la belle coche meine!
Le nom de luy, ny de ceux qu'il conduict
Ne ſouffrira la ſommeilleuſe nuict!
« Vertu n'eſt pas la vertu, dont la gloire
Viue ne luit en durable memoire.
Autant voudroit n'auoir faict jamais rien
S'il n'en eſt bruit quand on a faict le bien.
Celle vertu qu'on ne voit apparente,
D'oyſiueté de bien peu differente
Naiſſante meurt, ſi le Poëte ſainct
Pour tout jamais ſa memoire n'empreint. »
Donc ſi tu veux, ma douce nourriture

O ſang d'Eſon, que la race future
Parle de toy d'âge en âge ſuiuant,
Louant ton nom à jamais ſuruiuant :
Garde toy bien qu'orfeline d'Orphee
Des Pins premiers ta galere eſtoffee
Fende les flots. Iaſon, garde toy bien
D'entrer en mer ſans le Duc Thracien :
Va le trouuer toy meſme en Pierie,
Et le trouuant, de vous ſuiure le prie :
Pour compagnon tel Poëte ayans pris
Suiuez hardis le voyage entrepris.
Ainſi Chiron la race Philyride
Dit ſon aduis : & le preux Æſonide
Ne tenant pas ſon conſeil à meſpris,
De luy congé courtoiſement a pris,
Et tira droict aux monts de Libethrie
Deuers Orphé ſeigneur de Pierie,
Le requerir ne vouloir dedaigner
A la toiſon les preux accompagner.
Si le trouua tout aupres de ſon antre,
Où le flot d'Ebre aux flots de la mer entre,
Tenant ſa harpe, adoſſé contre vn Pin
Qui par ſon chant tiré du mont voyſin
Là deualé luy preſtoit ſon ombrage.
Il allegroit tout le deſert ſauuage
De ſa chanſon, que d'vne douce voix
Il marioit au toucher de ſes doigts.
A ſon chanter les Nymphes & leur pere
Ebre vieillard, hors leur moite repaire
Pouſſoyent leur chef : & les flots arreſtez
Et les poiſſons y ſauteloyent flatez.
Là les Tritons & les Nymphes marines,
Foulans cachez ſous leurs vertes poictrines
Les calmes flots, la riue coſtoyoyent,
Et ſous ſon chant nouans s'eſbanoyoyent.
Là ſous ſa voix les cointes Oreades,
Et les Satyrs accordoyent leurs gambades :
Là les plus fiers animaux alliez

Sans faire mal ſe veautroyent à ſes pieds.
Le cerf fuyart ne craignoit la Lyonne.
En oubliant ſa nature felonne
Le Loup raui ſur le mouton beoit :
Contre le Loup le maſtin n'abboyoit.
Pres de l'oiſeau nuit-volant (grand merueille)
Muette ſied la criarde corneille :
En meſme branche auec le doux ramier
Se voit branché le faucon paſſagier :
Là de ſon chant l'arondelle alechee
Deuant ſes pieds laiſſe cheoir ſa bechee,
Qui s'oubliant & de plus loing voler,
Et de ſon nid, pend ſurpriſe dans l'air.
Les vents mutins amiables ſe taiſent
A ſes acords, & leurs rages appaiſent :
Freſnes & Pins ententifs à ſon chant,
Enclins à bas leur chef tiennent panchant
Comme oreillés : en ſi forte harmonie
L'Eagrien ſes doux accords manie.
« Tels ſont les dons des Muſes, rauiſſans
Meſme la choſe orpheline des ſens. »
Encor on voit la riue Thracienne
Pour monument de la voix Orphienne,
Enceinturee en grands Cheſnes plantez
Pres rang à rang, qu'il feit venir flatez
De ſon doux jeu, du hault de la montagne
Iuſques au val que le flot d'Ebre bagne,
Vne ceinture y dreſſant dés adonc
D'arbres eſpés qui ſe ſuiuoyent de long :
Qui, comme en dance alloyent les arbres, aure
Iuſque aujourdhuy, & ſe dit la ceinture
Threïcienne, entre ceux qui en mer
Pres ceſte coſte aujourdhuy vont ramer.
Iaſon voyant ſi diuerſe meſlee
Autour d'Orphee en vn rond aſſemblee,
S'arreſte coy, s'émerueillant de voir
Rochers & boys d'eux-meſmes ſe mouuoir,
Et tout tranſi d'vne telle merueille

Preſta long temps à ſon chanter l'oreille,
Tenant ſes pas tandis que s'acheuoit
Le jeu qu'Orphé ſur ſes cordes mouuoit.
O premier né (diſoit il) je te chante,
Amour aiſlé, dont la force alechante
D'vn nœud fertil toutes choſes conjoint,
Et d'éguillon ſemancier les époint.
Aſtre luiſant, auant qu'aucune choſe
Du vieil chaôs encore fuſt déclose,
Quand mer & feu, ciel & terre acroupis
D'vn noir brouillas languiſſoyent aſſoupis,
Quand en vn corps le chaud & la froidure,
La choſe molle auec la choſe dure,
Le ſec au moite, & le lourd au leger
Auoit debat : premier les arranger
Tu entrepris : de gaillarde alegreſſe
Saillant dehors de ceſte mace épeſſe,
Tu debrouillas ce deſordre, ô bon Dieu,
A chaque choſe aſſignant propre lieu.
Au plus hault lieu des cieux la voûte ronde
Tu lambriſſas encouurant ce grand monde :
Tu y fichas les aſtres parſemez
Comme flambeaux pour la nuit allumez :
Tu feis le feu ſous le ciel prendre place
Comme élement de plus legere maſſe :
Puis l'air tu feis ſous le feu ſe ranger,
Deſſous l'air l'onde élement moins leger.
La terre aprés en ſon poix compaſſee,
Tout au milieu ſous la mer embraſſee,
Geſir tu feis, de rebelles accords
Entr'alliant les membres de ces corps.
En hault ſur l'air vn & vn luminaire
(Dont l'vn la nuit, l'autre le jour éclaire)
Tu ſuſpendis : & ſur deux fermes gons,
Faiſant rouer tous les celeſtes ronds,
Tu feis rauir chacun en ſa boutee,
A fin que par leur reuolte arreſtee
Diuerſement l'vn & l'autre conduit

Bornaſt l'an, mois, ſepmaine, jour & nuit.
Depuis, ô Dieu, de chaine adamantine
Ayant lié ceſte belle machine,
Et ſur la terre ayant fait que les eaux
Dorment en lacs, & coulent en ruiſſeaux :
Et que les monts dans les nuës ſe dreſſent,
Et que les champs eſtendus ſe rabaiſſent,
Les champs d'herbage & des dons de Ceres,
Les monts veſtus de fueilleuſes foreſts :
Ceux-ci repaire aux mi-dieux cheure-teſtes,
Ceux-là paſture aux hommes & aux beſtes :
Ayant peuplé de poiſſons muts les eaux,
L'air tranſparant de mille peints oiſeaux :
Depuis porté deſſus tes aiſles gayes
Par tout le monde hault & bas tu t'égayes.
Ou tu te plais aux gouffres demenez
De bouffements par les vents forcenez :
Et là plongé dans les eaux plus profondes,
Puiſſant Amour, maugré leurs moites ondes,
Du vieil Forcyn les filles dans leurs creux
Tu vas bruſler de tes petillans feux :
Ou trauerſant l'air vague tu allumes
Le genre aiflé veſtu de peintes plumes :
Ou deſcendu, de traits chauds & ſubtils
Tous animaux, & nous hommes chetifs,
Ici tu poinds, de ta flamme douc'aigre
Grillant les cœurs : ou d'vn vol plus alegre
Montant hardy ſur les voutes des cieux,
Là tu t'aſſiés au milieu des grands Dieux,
Domteur de tous par tes fortes ſagettes,
Que parmy eux deçà delà tu jettes :
Voire & leur Roy ſous toy flechit contraint,
Roy que le ciel & que la terre craint.
Tout te craint, Dieu : à ta douce puiſſance,
O premier-veu, tout rend obeiſſance.
Si tout le monde en toy ne s'aſſeuroit,
Par le diſcord il ſe démembreroit.
Mais par tes dons, Semencier, tout s'aſſeure,

Se perpetue, en ſon eſtre demeure,
Et d'vne paix immuable conioint,
Suit volontiers ta force qui l'époint.
Ie te ſaluë, ô Dieu, qui ſur ton aiſle
Premier vuidas la maſſe vniuerſelle
Du vieil chaôs, faiſant éuanouir
La vieille nuit, le jour épanouir.
Ie te ſaluë, Amour, de qui la grace
Des choſes tient en ſon eſtre la race,
Par qui tout vit, par qui tout ce qui eſt
Pour viure meurt, & pour mourir renaiſt.
Cét hymne ſainct le poëte Eagride
Auoit fini, quand Iaſon Eſonide
Il apperceut, qui n'auoit le pouuoir
Tout épris d'aiſe encor de ſe mouuoir :
Si doucement ceſte douce merueille
Auoit raui ſon ame par l'oreille.
Orphee adonc courtoiſement humain
Le bien-veigna, le menant par la main
Dedans ſon antre. Vne voute naïue
Là ſe hauſſoit deſſous la roche viue,
Qu'vn grand pilier nay là du meſme lieu,
Non façonné ſouſtenoit au milieu.
Autour de l'antre vn long ſiege de pierre
Saillant du roc toute la place enſerre,
Et dans le roc maint autel échancré
Eſt en l'honneur des grands Dieux conſacré.
Dedans cét antre Orphé prince de Thrace
Conduit Iaſon, & luy fait prendre place,
Et vient ſoudain pres de luy ſe ranger,
Ayant enjoint d'apporter à manger.
Incontinent deux filles recourſees
Au deuant d'eux les tables ont dreſſees.
Quand d'vn bon vin, d'entremets & de pain
Eteinte fut & leur ſoif & leur faim :
De deuant eux les tables déchargees
Sont de rechef en leur place rangees.
Adonc Orphee à Iaſon demandoit

Quel grand motif deuers luy le guidoit,
En ces doux mots : bien que la renommee
De la Toison déja par tout semee,
L'auertist bien assez quelle raison
Vers luy pouuoit mener le preux Iason.
Iason (dit-il) d'Eson ô noble race,
De qui les traits je remarque en ta face,
Mais quel motif, dy moy, te meine icy?
Lors que plus fort te presse le soucy
De tes apprests pour l'entreprise grande
Du Mouton d'or : lors qu'vne noble bande
De toute Grece accouruë à ton port,
Prompte t'attend déja dessus le bord,
Pour pousser hors du Pagasois riuage,
La nef d'Argon d'Arge le bel ouurage,
Qu'Arge le fils d'Arestor, comme on bruit,
A charpenté par Minerue conduit.
Mais pourroit bien quelque neufue surprise
Auoir rompu ceste belle entreprise?
« Comme lon voit des hommes les propos
Ne pardurer en vn constant repos :
Quand par vn rien ce que l'homme propose
Tout au rebours la fortune dispose :
Dessous tel sort sur la terre sont nez
Pauures humains aux hazards destinez. »
Iason respond : Orphé, nulle surprise
N'a, Dieu mercy, rompu nostre entreprise :
Déja les preux au Pagasien port
Tous assemblez attendent sur le bord :
Mais fils d'Eagre, ô Prince de la Thrace,
Vne requeste accorde nous de grace,
Que je te vien pour eux tous presenter,
Et dont je croy tu ne veux t'exempter.
Orphé, les Preux, qui sur le bord attendent,
Tous d'vne voix t'appellent & demandent,
Et desirans ton lut & chant diuin,
Pour compagnon t'esperent du chemin
Dessus la mer : & quittans le riuage

Ne veulent pas s'embarquer au voyage
Si tu n'y viens : ny faus toy nauiger
Par la grand mer au païs eſtranger.
Car des enfers deſſous l'ombre ſans joye
Hors de ce jour tu as trouué la voye
Seul à par-toy, & ſeul tu as au jour
De l'ombre icy retrouué le retour.
Doncques Orphé race de Calliope,
Des preux Gregeois ne dedaigne la trope :
Fay qu'il ne tienne à toy, je te ſupply,
Que toſt ne ſoit ce voyage accomply.
Bien toſt apres la parolle ayant priſe,
L'Eagrien, Que tant belle entrepriſe
O ſang d'Eſon (dit-il) ne vienne à chef,
Ainſi par moy n'auienne tel mechef.
Mais faut-il donc tout vieil que je ſuis ores,
Caſſé, recreu, que je voyage encores,
Apres auoir paſſé tant de trauaux ?
N'ay-je ſouffert encore aſſez de maux
Iuſques icy, courant de terre en terre
Par les citez pour le ſçauoir acquerre,
Dés que je fu retourné des enfers,
Où mille ennuis vagabond j'ay ſoufferts,
Quand je perdy ma femme tant aimee,
Qu'vn fier ſerpent de dent enuenimee
Mordit au pié. Pour ma femme rauoir,
Le fier Pluton j'oſay bien aller voir :
Et bien qu'il ſoit aux autres imployable,
Si fei-je tant par mon chant larmoyable
Ioint à mon lut, qu'Eurydice j'auroy
Sous telle loy, que l'œil ne tourneroy
Derriere moy, iuſques à tant que j'uſſe
Fait le voyage & ſur terre ie fuſſe :
Mais ie ne peu malheureux me garder
A mi-chemin de ne la regarder :
Et malheureux, par mon amour trop grande
Ie la perdy : encor je la demande,
Y retournant, mais tant ne puis ouurer,

Eſſayant tout que de la recouurer :
Dont me conuint en complainte piteuſe
Vomir mon dueil, & ma face moiteuſe
Noyer de pleurs, entrant en la fureur,
Qui m'a contraint à ſi loingtaine erreur.
De ceſte erreur en vain donques ma mere
M'a retiré loin de terre étrangere
En ma maiſon, pour attendre à ſejour
La noire fin de mon deſtiné jour?
« Mais vainement l'home foible s'obſtine
Contre le ſort que la Parque deſtine :
Et je ne veu la Priere irriter,
Par ce qu'elle eſt fille de Iupiter. »
Auecque vous mon fier deſtin me preſſe,
Ie le ſuiuray de cœur & d'alegreſſe,
Tout vieil encor que je ſuis, dans Argon
Des jeunes preux j'entreray compagnon.
L'Eagrien promettant le voyage,
Diſoit ainſi : à Iaſon le courage
Dans ſon cœur gay treſſaillant s'éjouit,
Quand à ſouhait tel propos il ouït.
Ainſi le Preux s'acompagnant d'Orphee,
Qui d'or portoit vne harpe eſtoffee,
Laiſſa preſſé le rocher Thracïen,
S'en retournant au port Pegaſien,
Où des Gregeois l'attendante ieuneſſe
Ia s'ennuyant, de s'embarquer le preſſe.
Les Minyens par leuiers & roulleaux
Taſchent pouſſer dans les marines eaux
La grand'Argon, mais la galee large
Se tient retifue en ſa peſante charge,
Et leurs bras forts n'auoyent pas le pouuoir
Pour dans la mer du bord la démouuoir :
Voire euſt eſté ce renommé voyage
Adonc rompu dés le premier riuage,
Sinon qu'Orphé tu pinças de tes doigts,
Ta douce harpe : au ſon tu accordois
Vn chant diuin, dont la prouë flatee

Sur les roulleaux gliſſa d'vne boutee
Dedans la mer, du flot la ſouleuant
Son fuſt premier adoncques amboiuant.
Déja vogant la chourme Minyenne
Faiſoit nager la nef Pagaſienne
Au ſein marin, & deſſous écumer
Les flots raclez de la ronflante mer :
Argon déja ſous le vent, à la prouë
Sa voile enflant, qui ſur les vagues jouë,
Eſtoit ſuiuie à l'Orphienne chanſon
De mainte Nymphe & maint dieu mi-poiſſon.
On auoit ja laiſſé l'iſle & la ville
Là où regnoit la princeſſe Hypſipile,
Où les maris d'vn feminin courroux
Eſtoyent tuez par le peuple jaloux.
Par toy Hercul ſous tes ſeures ſagettes,
Que d'vn roide arc les decochant tu jettes,
Tombez a-dent les Gëans montegnars
Mordoyent dépits leur mere en maintes parts :
Et les herôs repouſſez d'vn orage
Auoyent ja fait de leurs hoſtes carnage,
Cyzic fraudé par ſon hoſte Iaſon
Du doux retour à ſa chere maiſon :
Hylas ſailly dans le Myſois riuage
Auec ſon broc par la Nymphe ſauuage
Eſtoit raui : quand ſuiuant ſon ennuy,
Quittant Iaſon, Alcide erre pour luy.
Le preux Pollux de Iupiter la race,
De gans plombez auoit meurdry la face
Du Roy Amyc, & de ſes poings ſouillez
Teſte & ceruelle auoit écarbouillez.
Zethe & Calais la chaſſe auoyent donnee
A tire d'aiſle aux oyſeaux de Phinee :
Et le deuin auertis les auoit
Quelle autre gent recueillir les deuoit :
Quand à leurs yeux les roches Cyanees
Au gré des vents rudement demenees
De chaque part s'entreuiennent heurter,

N'ayant apris encor de s'arrester.
Autour la mer paflazant écumeuse
Sous le choc brasse vne onde tortueuse,
Et le grand bruit du flot qui se derompt
Va iusqu'au ciel : tout le ciel en répond.
A voir ces rocs palit toute la bande,
Mesme Tiphys au timon ne commande,
Fors quand Minerue vn heron enuoya,
Qui d'vn bon signe atrauers auoya
Des Minyens la ja-retifue troppe :
Dequoy premier le fils de Callioppe,
Les auisant, leur donna cœur d'oser
Ce fier peril des roches mépriser :
Et pincetant sa flate-pierre lyre
Amadoua d'vn chant qu'il sceut élire
Les rocs choquans, qui chacun de sa part,
Sans rechoquer se planterent à part.
Incontinent la marine bonasse
Vnit ses flots : la nef parlante passe
Par les rochers deflors enracinez,
Comme ils estoyent à jamais destinez.
Mais quelle erreur, ô BELOT, *me déuoye*
Tant égaré de ma premiere voye,
Que d'entreprendre œuure de si grand pris
Comme celuy que j'ay presque entrepris?
Oser ainsi sur ma petite lyre
Du vieil Orphé les louanges deduire?
Oser verser dedans la mer des eaux?
Pres du Soleil allumer des flambeaux?
Pourrois tu bien dignement, Muse fresle,
Son los diuin chanter de ta voix gresle
Et ce qu'il feit sauuant la nef Argon?
Dirois tu bien l'assommeillé dragon,
Qu'il assoupit, bien que sa vuë ouuerte
Ne fust jamais de paupieres couuerte :
Bien qu'à dormir sa vuë ne sillant,
Il fust tousiours au guet de l'or veillant?
Et qui dira le pris de ce voyage,

La Toison d'or, d'Athamas l'heritage
Pris de sur l'arbre, & les bœufs surmontez,
Bœufs souflc-feux aux piés d'érein, domtez?
Diroy-ie bien les migardes Sirenes
Tenir leurs voix pres de sa lyre vaines:
Qui, tous passans noyoient à leurs chansons,
Elles suiuir d'Orphee les doux sons?
Pourroy-je bien assez dignement dire
Comme des Dieux il sceut appaiser l'ire,
Comme des Dieux molissant le courroux
Se les rendoit fauorables & doux?
Et chanteroy-je assez bien le passage
D'entre Carybde, & de Scylle la rage:
Carybde horrible en gouffres effroyans,
Scylle en mastins aux egnes aboyans?
Carybde douce aux acords de sa lyre,
Ses flots hideux dans sa gorge retire:
Scylle flatee aux douceurs de sa voix,
De ses mastins fait taire les abboys.
Et rediroy-je assez bien l'hymenee
Qu'Orphé chanta de sa lyre sonnee,
Que de Iason aux nopces il sonna,
Quand de Corfou les Nymphes estonna?
Diroy-je bien comme à penible alene
Les Preux recreuz par la Libyque arene
Portent leur mere, & les süeux ennuys
De soif & faim par Orphee seduis?
Mais, ô BELOT, *de vent quelle bouffee,*
En pleine mer ma nef a resouflee,
Lors qu'obstiné plus fort contre le vent
Ie veu tenir ma route de deuant?
Sus Muses sus, sans que le vent m'arreste,
Calmez la mer, accoisez la tempeste,
Et ma nauire auoyez d'vn bras fort
A mon souhait pour surgir à bon port.
Ce n'est icy que de parolle enflee
Les grands vertus ie veu dire d'Orphee:
Comme il prescha les mysteres des Dieux,

Que luy ſoigneux aprit des preſtres vieux
Egyptiens : comme plus par ſa grace
Que par rigueur ſe feit prince de Thrace,
Les hommes durs de celle region
Amoliſſant par la religion.
Suffiſe moy que ie donne à cognoiſtre
En quelle eſtime vn Poëte deuſt eſtre :
Quand on verra des Grecs la noble fleur
A vn Orphé rendre ſi grand honneur :
A fin qu'aumoins vn rien d'honeſte honte
De nos plus grands iuſqu'à la face monte,
Quand ils verront que par eux l'honneur du
Eſt ſi treſ-mal aux Poëtes rendu :
Quand ils verront combien le train de viure
Des vieux herôs ils ont laiſſé de ſuiure,
Qui pour l'honneur pourchaſſoyent les dangers,
S'auenturans aux païs eſtrangers,
Qui pour gaigner (tant vne noble enuie
Piquoit leur cœur!) vne eternelle vie
Par les beaux chants que les poetes chantoyent,
Leur freſle vie aux dangers preſentoyent.
Ie vous ſalue, ô race valeureuſe
Des demi-Dieux : voſtre prouëſſe heureuſe
Comme vos corps ne ſe ſentira pas
Du long oubli compagnon du treſpas,
Puiſqu', ô Herôs, voſtre cœur magnanime,
De nos chanſons a fait ſi grand eſtime :
Vous ne mourrez, voſtre heur ne ſe téra
Tant que ce monde en ſoy ſe tournera.
Mais vous brutaux, qui la durable vie
N'eſtimez rien pres du bien qui varie,
De vanité repaiſſez voſtre cœur,
Et vous aimez en voſtre vaine erreur :
Tous vous mourrez, & voſtre renommee
Auecque vous s'en ira conſumee :
Et vous mourans vos corps & voſtre los
Se pourriront dans vn cercueil enclos,
Pour n'auoir eu la Muſe fauorable,

Et pour n'auoir d'vn guerdon honorable
Acquis l'amour du cœur Aonien,
Qui peut tirer du bourbier Lethien
Tous vifs les morts, quand vn ſçauant poëte
Vn noble nom entonne en leur trompette,
Qui retentit vn honneur merité
L'eternifant à la poſterité.
Quel baſtiment, quelle maſſe aſſeuree
D'œuure couſteux égale la duree
D'vn monument, dont l'ouurier des neuf Sœurs
Sçait maçonner les fondemens plus ſeurs?
Et quoy plus beau pourroit échoir à l'homme
Grand de tous biens qu'auoir qui le renomme,
Et qui d'vn bruit aux hommes épandu
Chante par tout ſon renom entendu?
Ce bien ſeul reſte aux Atrides de Troye,
Troye la grand' apres dix ans leur proye,
Et tout le bien par Priam detenu,
Apres leur mort à rien eſt deuenu :
Mais les beaux chants qu'en a ſonnez Homere
Viuent encor, reſtez pour le ſalaire
Et ſeul guerdon de mille maux diuers,
Que les Gregeois ſouffrirent dix yuers.
O pere ſainct, ne ſoit dit que ie paſſe
Ta ſainctеté ſans qu'honneur ie lui face :
Ie te ſaluë eternel guerdonneur
Des Preux guerriers : par toy leur bel honneur
Florit encor, & non fany pour l'âge
De jour en jour florira dauantage :
Et des vieux ans les ſiecles reuerez
Tes chants rendront touſiours plus auerez.
Ie te ſaluë, ô lumiere diuine,
Qui luyſant clair tous poetes illumine :
O vif ſourgeon, qui par mille ruiſſeaux
Tous écriuans abbreuues de tes eaux!
Quand Alexandre alloit par la Phrygie
Menant ſon oſt contre le Roy d'Aſie,
On luy monſtra le ſepulchre d'Achil,

O jouuenceau trop heureux (ce dit-il),
O valeureuſe ains heureuſe jeuneſſe,
Que d'auoir eu de ta noble proueſſe
Vn tel chanteur. Ce diſant, de ſes yeux
Il larmoya noblement enuieux.
O gardien fontenier de la ſource,
Qui du ſommet d'Helicon prend ſa courſe,
Et bien qu'aux champs Elyſiens tu ſois
Reçoy l'honneur de ma deuote voix :
Si Iean Dorat dés mon enfance tendre
Par tes chanſons m'enhardit de pretendre
A m'ombroyer au bois Parnaſien,
Et m'abruuer du flot Pegaſien.
Diuin vieillard pour ta noble naiſſance
Sept villes ſont encor en difference,
Mais trop en vain ſe debattent ces lieux,
Tu ne pris onc naiſſance que des cieux.
Et te teray-ie, ô l'honneur d'Italie
Toy grand Virgil, dont la docte Thalie
Encore bruit d'Enee les erreurs,
Les paſtoureaux auec les laboureurs?
Et vif & mort d'Auguſte le bon Prince,
Toy qui naſquis ſur les riues du Mince,
Tu as receu maint honorable don,
De tes beaux chants recueillant le guerdon :
De maints beaux dons il honora ta vie,
Autoriſant ta Muſe fauorie :
Car on l'a veu benin ne dedagner
En ſon priué de toy s'accompagner.
Toy mort, encor ta volonté derniere
Il enfreignit pour ta plus grand' lumiere,
Ne permettant d'Ilion la cité
Souffrir le feu non deux fois merité.
Auſſi viura d'Auguſte la memoire
Par ſes beaux vers en eternelle gloire :
Pluſtoſt les cieux tourneront au rebours,
Pluſtoſt les eaux courront contre leurs cours,
Les cerfs viuront par les vagues ſalees,

Et les daulphins aux arbreuſes vallees,
Que d'vn tel Prince amy des ſaintes Sœurs
Aux ans moiſis ſ'enrouillent les honneurs,
Puis que l'ouurier des chanſons immortelles
Il a priſé prenant plaiſir en elles :
Puis qu'il a ſceu la faueur meriter
Des doctes Sœurs filles de Iupiter.
Puis que benin de Virgile & d'Horace
Les honorant il a gaigné la grace,
Le clair renom du noble Mecenas
Pour le long cours des ans ne mourra pas :
Ains tout ouurier qui des doctes pucelles
Sçaura guider les ſaincts outils, les belles,
Par cet ouurier ſera tant que ſon nom
Noble viura d'vn immortel renom :
Et Mecenas aux cordes de la Lyre
Des Poetes ſaincts on orra touſiours dire,
Et qui touché des Muſes eſcrira
De Mecenas les honneurs publira.
Mais, ô Brinon, ne faut-il que tu viues
Briſant le cours des heures trop haſtiues
A noſtre mort! & tu viuras auſſi
D'eternel los, puis que d'vn doux ſoucy
Tu m'as outré mon doux cœur en ta vie :
Or en ta mort meure toute l'enuie.
Qui eſt celuy qui venoit dans Paris
Ardant de voir ville de ſi grand pris,
Soit du païs que bagne la Dunouë,
Soit doù ſes flots le roide Rhoſne rouë,
Soit des citez que le Pau laue, ou ſoit
De celle gent qui la Tamiſe boit,
S'il ha renom d'honorer le Parnaſſe,
Que tout ſoudain ce Brinon ne l'embraſſe,
Ne le careſſe, & ne trouue achoiſon
De le traicter dans ſa douce maiſon?
Et qui s'eſt veu (comme le ſort ſe jette)
Soit en priſon, maladie ou ſouffrette,
Si tant ſoit peu s'aduouaſt des neuf Sœurs

Qui n'ait ſenty ſes benignes douceurs?
Quel eſcriuant floriſſoit par la France
De qui Brinon n'ait gaigné l'accointance,
Soit ou qu'en Grec, ou qu'en parler Romain,
Ou qu'en François guide ſa docte main?
Teſmoings m'en ſont Ronſard, Belleau, Iodelle,
Dorat, Duchat : en teſmoing j'en appelle
Meſmes, Gorri, Sauuage, & cent auſſi
De grand renom, que j'outrepaſſe icy.
Mais que BELOT *qui les voſtres embraſſe,*
O ſainctes Sœurs, ne ſentiſt voſtre grace,
Par maints beaux vers à jamais anobly,
Son nom tirer du bourbier de l'oubly?
Non ne ſoit dict les Muſes delicates
Aux biens-faicteurs eſtre jamais ingrates,
Non ne ſoit dict que voſtre guerdonneur
Double guerdon ne prenne en double honneur.
Sus, Muſes, ſus, ſacrez à la memoire
A tout jamais de mon BELOT *la gloire :*
Guidez ma main, & venez l'aſſeurer,
Puis que ſans vous rien ne peult pardurer.
Mais nul Auguſte en ce malheureux âge,
Nul Mecenas ne nous donne courage
D'employer bien la grace & les beaux dons,
O belles Sœurs, que de vous nous auons :
Ronſard oyſif ſon Francus abandonne,
Ronſard, combien que tout chacun luy donne
L'honneur premier qu'il a bien merité,
Ne ſent encor la liberalité
D'aucun Auguſte : & que fait de Iodelle
L'eſprit diuin pour l'ame qui excelle
En luy ſi rare? O Iodelle, tu n'as
Pour t'animer aucun bon Mecenas,
Qui dignement ta vertu recompence
Pour luy baſtir vn œuure d'excellence
Contre la mort, tel que ſçaurois choiſir :
Mais, ô pitié! lon te laiſſe moiſir.
Quant eſt de moy, O miſerable Muſe,

Si quelque fois à tes dons ie m'amuſe,
C'eſt ſeulement pour tromper les ennuis
De la fortune où trop pauure ie ſuis ;
Et ie veu bien que l'âge à venir ſçache,
Bien que vos dons, ô Muſes, je ne cache,
Que nul ſeigneur qui en ait le moyen
Iuſques icy ne m'a faict aucun bien.
Mais ſoit qu'vn jour la largeſſe ie ſente
D'vn grand ſeigneur, ſoit que jamais abſente
Ne ſoit de moy la triſte pauureté,
Tant que viuray comme ie l'ay eſté
Ie ſeray voſtre, & vos merueilles grandes
Me rauiront entre vos gayes bandes :
Touſiours par tout auec vous ie ſeray
Et de vos dons ie m'accompagneray
Touſiours par tout : & lairray teſmoignage
Que j'ay veſcu en ce malheureux âge.
Mais guidez moy, mais venez m'aſſeurer,
Puis que ſans vous rien ne peut pardurer.
Ie vous ſaluë, ô du grand Dieu la race ;
Oyez ma voix, donnez moy voſtre grace,
Dames, à fin qu'eſtant des cieux recors
Mon origine, oublieux de mon corps,
Raui d'eſprit ſans fin ie vous adore,
Foulant au pié ce que le monde honore,
Dames, à fin que l'oubly pareſſeux
Dans ſon bourbier ne noye, auecque ceux
Qui vos beaux dons meſpriſent en ce monde,
Mon nom couuert ſous la fange profonde :
Mais mais mon nom dontera le treſpas,
Car vos beaux dons meſpriſez ie n'ay pas.
Là, faites donc qu'à ceux ie puiſſe plaire
Que vous aimez, car vous le pouuez faire,
Si tant ſoit peu aux chants que j'ay ſonnez
Voſtre faueur, Deeſſes, vous donnez.

DV MENIL

LA BELLE AGNES SORELLE.

—

AV SEIGNEVR SOREL.

Sorel, à qui pourroit venir plus agreable
Cette rime qu'à toy, né du ſang amiable
Dont Sorelle ſortit, qui me donne argument
Quand je voy ſa demeure apres ſon monument?
Ie ſçay, tu l'aimeras : car ta race honoree
Reluit de la beauté d'vn grand Roy deſiree :
Puis (ſi j'ay quelque force) on verra viure icy,
Et Sorelle & Sorel dont ma Muſe a ſoucy.[1]
C'eſt icy le Menil, qui encore ſe nomme
Du nom d'Agnes la belle, & qu'encore on renomme
Pour l'amour d'vn Roy Charle, & pour la mort auſſi
D'Agnes qui luy cauſa cet amoureux ſoucy.
Icy l'air gracieux & les ombres ſegrettes
Temoignent aujourdhuy leurs vieilles amourettes :
Le manoir deſolé temoigne vn deconfort,
Comme plaignant touſiours la trop haſtiue mort,
Quand le dernier ſouſpir ſortit d'Agnes Sorelle,
Qui pour ſa beauté grande eut le ſurnom de Belle
Et peut tant meriter pour ſa perfection
Que de gaigner à ſoy d'vn Roy l'affection.
Ce Roy comme vn Paris affollé d'vne Heleine,
Du feu chaud de l'amour portant ſon ame pleine,
Eſtimoit preſque moins perdre ſa Royauté,
Que de ſa douce amie éloigner la beauté.
Ce Roy, bien que l'Anglois troublaſt tout ſon royaume,
Iamais qu'à contre-cœur n'affubloit le heaume :
Volontiers nonchalant de ſon peuple & de ſoy,

Pour mieux faire l'amour euſt quitté d'eſtre Roy
Contant d'eſtre berger auecque ſa bergere :
Ce qu'en troubles ſi grands ne pouuant du tout faire,
Autant qu'il le pouuoit, fuyant toute grandeur
Il ſe deſrobe aux ſiens, & ne veut plus grand heur,
Mais que ſa belle Agnes ou l'embraſſe ou le baiſe
Ou d'amoureux deuis l'entretienne à ſon aiſe :
Tant peut vne beauté depuis qu'Amour veinqueur.
(Voire aux plus braues Rois) l'empreint dedans le cœur.
Soudain vn bruit courut qu'vne molle pareſſe
L'attachoit au giron d'vne belle maiſtreſſe,
Par qui de ſon bon gré ſouffroit d'eſtre mené,
Ayant perdu le cœur du tout effeminé.
Agnes ne peut celer, en ſon courage digne
De l'amie d'vn Roy, reproche tant indigne :
Mais (comme la faconde & la grace elle auoit)
L'aduertit en ces mots du bruit qui s'eſmouuoit :
Sire, puis qu'il vous plaiſt me faire tant de grace
Que loger voſtre amour en perſonne ſi baſſe,
Sire, pardonnez moy, s'il me faut preſumer
Tant ſur voſtre amitié que j'oſe vous aimer,
Vous aimant ie ne puis ſouffrir que l'on médiſe
De Voſtre Majeſté, que, pour eſtre ſurpriſe
De l'amour d'vne femme, on accuſe d'auoir
Mis en oubli d'vn Roy l'honneur & le deuoir.
Donques, Sire, armez vous, armez vos gens de guerre,
Deliurez vos ſubjets, chaſſez de voſtre terre
Voſtre vieil ennemy. Lors bien-heureuſe moy
Qui auray la faueur d'vn magnanime Roy :
D'vn Roy victorieux eſtant la bien aimee
Ie ſeray pour jamais des François eſtimee :
Si l'honneur ne vous peut de l'amour diuertir,
Vous puiſſe au moins l'amour de l'honneur auertir.
Elle tint ce propos, & ſa voix amoureuſe
Du gentil Roy toucha la vertu genereuſe,
Qui long tems comme éteinte en ſon cœur croupiſſoit
Sous la flamme d'amour, qui trop l'aſſoupiſſoit ;
A la fin la vertu s'enflamma renforcee

Par le mesme flambeau qui l'auoit effacee.
Ainsi jadis Amour domta bien Achilles
Et domta bien aussi l'indomtable Hercules;
Mais apres les Troyens sentirent leur puissance :
L'vn de son amy mort fit cruelle vengeance,
L'autre à Laomedon aprit qu'il ne deuoit
Souiller la sainte foy que promise il auoit :
Aussi l'amour du Roy n'empescha que la gloire
De l'Anglois ne perist : car deslors la victoire,
Qui d'vn vol incertain varioit çà & là,
Se declarant pour nous plus vers eux ne vola.
Et depuis qu'il s'arma, peu-à-peu toute France
Se remit sous le joug de son obeïssance.
Or ayant de nouueau dessous sa main reduit
Les Normans reconquis, pour prendre le deduit
De la chasse & des bois, de son camp se destourne,
Et retiré l'hyuer à Gemieges sejourne.
Là où la belle Agnes, comme lors on disoit,
Vint pour luy decouurir l'emprise qu'on faisoit
Contre Sa Majesté. La trahison fut telle,
Et tels les conjurez qu'encores on les cele :
Tant y a que l'aduis qu'adonc elle en donna
Fit tant que leur dessein rompu s'abandonna;
Mais, las, elle ne put rompre sa destinee
Qui pour trancher ses jours l'auoit icy menee,
Où la mort la surprit. Las, amant, ce n'estoit
Ce qu'apres tes trauaux ton cœur te promettoit!
Car tu pensois adonc recompenser au double
L'heur, dont t'auoit priué des guerres le long trouble,
Quand la mort t'en frustra. O Mort, celle beauté
Deuoit de sa douceur flechir ta cruauté!
Mais la luy rauissant en la fleur de son âge,
Si grand que tu cuidois n'a esté ton outrage :
Car si elle eut fourni l'entier nombre des jours
Que luy pouuoit donner de Nature le cours,
Ses beaux traits, son beau teint & sa belle charnure
De la tarde vieillesse aloyent sentir l'injure :
Et le renom de Belle auecque sa beauté

Luy fust pour tout jamais par les hommes osté.
Mais jusques à la mort l'ayant vu toujours telle
Ne luy peurent oster le beau renom de Belle :
Agnes de belle Agnes retiendra le surnom
Tant que de la beauté beauté sera le nom.

AV ROY.

Ce n'est pas d'aujourdhuy, ô grand Roy de la France,
Que vous prouuez d'auoir en voz faits resemblance
A ce grand Hercules qui la terre purgea
De monstres & de vice, & au bien la rangea.
Vne fois recherchant quelque diuin presage,
Comme souuent ie sen m'époindre le courage
Repensant à mon Roy, quand j'eu bien retourné
Vostre beau nom Royal de nos Muses orné,
Les lettres rassemblant d'vne vraye rencontre
Vn tiltre à vos honneurs ie trouuay, qui demontre
L'enclin qu'auez du ciel heureusement fatal
Conforme à Hercules surnommé Chassemal,
Dict Alexicacos par l'ancienne Grece,
Qui de ce beau surnom honora sa prouëſſe :
Denotant qu'il auoit hors du monde chassé
Le mal, le repurgeant, & le bien auancé.
Ainsi que vous ferez, quand par droicte Iustice
Et vraye pieté vous banirez le vice,
Osterez l'ignorance, & du bien guerdonneur
Remettrez gentillesse en son entier honneur,
Chassant la barbarie, auançant la science,
Repolissant les arts, & prenant la defence
Des bons contre l'enuie, & par honneur & pris
Incitant à vertu les plus mornes esprits.
Mais voicy de nouueau l'aduenture admirable,

Qui mesme en vous jouant vous fait estre semblable
A ce grand Hercules. Car entre ses labeurs
Celle prise d'vn cerf n'est pas de ses honneurs
Comté pour le dernier : sa ramure doree
Luit encores aux vers des Poetes honoree,
Qui chantent Hercules, & nous viennent conter
Comme c'est que ce monstr' il alla surmonter.
Au mont Menalien Hercules si bien guette
Comme dehors du fort l'estrange cerf se jette,
Cherchant son viandis, que d'vn traict non fautif
Il trauerse le flanc de ce monstre fuitif :
Mais vous non pas d'aguet, combien que d'embuscade
Vous peussiez le tirer de seure arquebuzade,
Trop plus juste tireur que ce vaillant archer,
Mais tout ouuertement vous aimastes plus cher
A course de cheual le poursuiuant à veuë,
Vne chasse acheuer non encore cogneuë
Ny faicte d'aucun Roy, sans leuriers, sans clabauts
Auez forcé le cerf, & par monts & par vaux
Maumené de vous seul, monstrant que la vitesse
Ne sauue le couart quand le guerrier le presse.
C'est le cheual guerrier, qui sous vn Roy vaillant
Magnanime guerrier non vaincu bataillant,
Orgueilleux de sa charge, & de course non lente
Acconsuiuit la beste en ses membres tremblante,
Et sous vostre esperon ligier obeissant,
De la prise esperé'vous rendit jouissant.
Que ne suy-ie Conon, maistre en la cognoissance
Des astres du haut ciel ! Là haut vostre semblance
En veneur estoilé, la trompe sous le bras,
L'épieu dedans le poing, vostre cheual plus bas,
D'estoiles flamboyroit. Orion qui menace
La tempeste & l'éclair vous quicteroit sa place,
Non pour donner l'orage aux humains malheureux,
Mais pour fauoriser les veneurs bien heureux.
Moy donc (ce que ie puis, vous mon grand Roy ie chante
Auecque le cheual, la beste trebuschante
Au coup de vostre main : sur vn chesne branchu,

Vouant du chef du ſerf le branchage fourchu.
LE ROY CHARLES *neufvieme, & premier qui à-vuë,*
Sans meute, ſans relais à la beſte recrue
Piquant & parcourant fait rendre les abbois,
En conſacre la teſte à la dame des bois.

— —

EMBASSADE

DE VENVS.

—

AV SEIGNEVR DE MONDREVILLE.

IE *pourray bien,* DV VAL, *O Toy à qui la grace*
D'vn lien d'amitié m'a ſaintement lié,
Du grand Bembe ſuiuant l'Italienne trace,
Te doner en François cet eſcrit enuoyé
Aux rebelles d'Vrbin : et ſi quelque diſgrace
Ta maiſtreſſe te fait, il luy eſt dedié
Comme à la mienne auſſi. D'vne meſme ſecouſſe
Ce chant nous puiſſe rendre & l'vne & l'autre douce.
VERS LE SOLEIL *leuant en la terre odoureuſe*
Deſſous l'air plus ſerén du ciel mieux temperé
Dans le plaiſant païs de l'Arabie Heureuſe,
Où rit tant que l'an dure vn printems moderé,
Vne nation vit en pleſance amoureuſe,
Qui toute à bien aimer a le cœur atiré :
Telle eſt leur auanture & telle l'ordonance
De la dame qui prit en la mer ſa naiſſance.
A la douce Deeſſe, à qui du tout ſe vouent
Ces deuôs bien heureux (& vrayment ils ſont tels),
Mains temples ſont ſacrez, où dançans ils la louent

En cent belles chanſons alentour des autels.
Là cent Preſtres ſacrez, que les peuples auouent
Dignes de maintenir leurs ſtatuts immortels,
Ont le ſoin du ſeruice, & de la loy la garde
Qui la belle contree en amour contregarde.
Laquelle en ſomme dit qu'il faut que chacun viue
Suiuant en tous ſes faits d'Amour la ſainte ardeur :
Et s'il y a quelcun qui mutin ne la ſuiue,
Luy remontrent combien eſt grande ſon erreur :
Et que du plus grand bien le malheureux ſe priue
Contre ce doux plaiſir qui obſtine ſon cœur :
Et ſur tout que celuy fait vn forfait eſtréme
Qui emé n'aime point la perſonne qui l'éme.
Enhortant à cela les cœurs du populaire,
Ils ſeruent leur Deeſſe auecques pure foy,
Et reçoiuent d'autant plus gracieux ſalaire,
Plus d'eux elle reçoit d'honeur ſelon la loy :
Et chacun ſçait par tout ſon deuoir ſi bien faire
Que ſans autre debat chacun repond de foy :
Or elle au temple auant que lon veiſt la lumiere
Aparoiſſant à deux dit en cette maniere :
MES FEAVX, *qui auez aux gens de cette terre*
Autant que lon pouuoit eleué mon honeur,
Comme on n'a plus beſoin des toiles que lon ſerre,
Lors que le cerf eſt pris en la main du veneur,
Auſſi vous ne pouuez icy plus rien acquerre,
Tant vn chacun redoutte & priſe ma valeur :
Tout ce qu'il faut eſt fait : & faire dauantage
Qu'on y fait, c'eſt porter du ſablon au riuage.
Car ſi aucun d'entre eux des autres ſe debande
Quitant mon gonfanon me voulant deleſſer,
Des bandes que j'ay tant, aux quelles ie commande,
Il ſera le triomphe & ne pourra paſſer.
Maintenant il conuient qu'en d'autres lieux s'entande
Ma gloire par des gents, où faut vous adreſſer,
Qui n'ont juſques icy entandu ma puiſſance,
Et qui ne ſont rangez ſous mon obeïſſance.
Comme là où le cours de la Sene azuree

Embraſſe vne belle iſle au milieu de Paris :
Là deux pucelles ſont dont l'audace aſſuree
Mét de mon doux flambeau les flammes à mépris :
Qui ne ſe contentant de me tenir ſerree
La porte de leur cœur, encor ont entrepris
De faire que par tout toutes les damoiſelles
Autant comme elles ſont ſoyent contre moy rebelles.
Diſant pour leurs raiſons qu'on doit plus que la vie
Eſtimer & priſer la fleur de chaſteté :
Et remonſtrant combien de gloire eſt enſuiuie
A LVCRECE *d'auoir tel honeur merité,*
Qui aima beaucoup mieux ſe voir l'ame rauie
Que viure ſans l'honeur de ſa pudicité.
Ma gloire ſe va fondre ainſi qu'au feu la cire,
Et ſi vous ne m'aidez, c'eſt fait de mon empire.
Allez, remonſtrez leur, combien ſe trompent celles
Qui ne me donnent point la fleur de leur printems :
Apreſtez vous ſoudain d'aler à ces rebelles :
Ie ſçay comme en chemin vous ferez peu de tems.
Ne creignez de la mer les tourmentes cruelles :
Vous les pourrez paſſer en ma nacre montans,
Ou dans mon char doré les couples atelees
Des Cygnes vous pot'rront par ſus les eaux ſalees.
Ce dit el' diſparut : & ſes cheueux jetterent,
Quand elle s'en alla, mille douces odeurs.
Et ſes petits Amours qui ſon beau nom chanterent
Semerent tout le ciel de roſes & de fleurs.
Les preſtres d'obeïr à Venus s'apreſterent
Quand l'Aurore peignit l'air de jaunes couleurs :
Auec l'aube du jour en chemin ils ſe mirent,
Et par deſſus le Nil droit en la France tirent.
Les Pyramides ſont en arriere laiſſees,
Et les murs ſurnommez du jeune Macedon,
Sous lequel toutes gents ſe ployerent baiſſees,
Se rendant à ſa force ou creignant le ſeul nom.
Rhodes, Crete, Sicile & Corſe ſont paſſees,
Ils leſſent à coſté le Tibre au grand renom.
Ils paſſerent le Roſne, & Loire ils trauerſerent,

Et droit deuers la Sene à Paris s'adreſſerent.
Et les voicy venus, & tous deux ils demandent
Vous dire l'ambaſſade & la charge qu'ils ont :
Et parce qu'aſſez bien voſtre langue ils n'entandent
Pour haranguer pour eux trucheman ils me font.
Donques ie vous diray ce que dire ils commandent,
Et pourquoy deuers vous tranſportez ils ſe ſont.
Si vous m'oyez tenir propos duquel ne s'vſe
Entre vous, leur Deeſſe etrange m'en eſcuſe.
O Damoiſelle vnique au monde de noſtre âge,
Qui n'eut onc ny n'ara ſa pareille en beauté :
Qu'vn bon bruit juſqu'au ciel renomme comme ſage,
De ſçauoir, de vertu, pléne d'honeſteté,
Sur les autres ayant l'honeur & l'auantage :
Et ſi voſtre douceur n'exerçoit cruauté,
Belle Ame qui ſeriez treſdine d'vn empire,
Et qu'Homere entrepriſt vos louanges eſcrire.
Mais quelle opinion d'auoir ſans Amour aiſe,
(Sans lequel l'homme n'a vne heure de plaiſir)
Fait que ſuiure ſes loix tellement vous deplaiſe,
Que le mortel venin plus ne pourriez fuir?
Et ſeule vous fuiez comme choſe mauuaiſe
Celuy que tout chacun pourſuit d'vn tel deſir?
Quoy? faire d'vn ſeigneur doux conſtant amiable
Vn tyran inhumain dedaigneux variable?
Amour eſt vne douce afexion pleſante
Qui à l'honeſteté les plus ſauuages duit.
Amour les cœurs gentils de toute ordure exante,
Les deliure de peine, à joye les conduit.
Amour de s'eleuer les choſes baſſes tante,
Le mortel eternife & fait que l'oſcur luit.
Amour eſt de tout bien la ſemance feconde,
Qui entretient, regit & conſerue le monde.
Car non ſeulement l'air, le feu, la mer, la terre,
Les animaux diuers, les plantes, tous les biens
Couuers ou decouuers que cette boule enſerre
Deſſous ta main, Amour, tu gardes & maintiens,
Et des feux aigredous que ton bel arc deſſerre

Faifant tout engendrer le tout tu entretiens :
Mais nul autre que toy ne tourne & ne manie
De ce haut firmament la machine arondie.
Amour non feulement les etoiles errantes
Regit de cercle en cercle & gouuerne les cieux :
Mais encor les beautez fur toutes excellantes
Que fans mere engendra le Dieu de tous les Dieux
En tout heur & tout bien parfaites & contantes,
De la vertu qu'epand cet Amour gracieux
Prindrent leur premier être, & font la nourriture
D'Amour qui done vie à toute la nature.
Cette grande vertu par voye plus qu'humaine
Deualant icy bas fe fourre en nos efpris,
Qui fans elle feroyent dedans la maffe vaine
De nos terreftres cors d'vn lourd fomme affoupis :
Mais elle les éueille & les hauffe & les meine
Au ciel, les enhortant à chofes de grand pris,
Pour gagner à jamais vne louable gloire,
Et contre le deftin emporter la victoire.
Cette Vertu a fait que Lefbie immortelle
Vit encor aujourdhuy aux vers du Veronois :
Que lon eftime encor Corinne comme belle
Pour s'eftre fait aimer au Poete Sulmonois :
Que de Lydie on oit la louange eternelle
Aux chants que fur ton lut, Horace, tu fonois :
Et qu'on fçait que Tibulle a chanté la Delie,
Galle fa Lycoris, Properce vne Cynthie.
Cette Vertu depuis a fait que pour fa Rofe
Guillaume & Clopinel firent le beau Romant,
Où la gloire d'Amour & la force eft enclofe,
Pour inftruire à aimer & l'amie & l'amant :
Elle a fait que les chants que Petrarque compofe
Font que fa Laure vit belle immortellement,
Tant que mainte pucelle, étant toute rauie
Des louanges qu'elle a, luy porte grand' enuie.
Cette Laure cachee en éternel filence
Comme vne feche fleur feroit mife à mépris,
Si autant luy euft pleu cruauté que clemence

Vers celuy qui fut tant de ſon amour épris :
Et des autres auſſi, de qui les noms j'auance
Qui ont juſqu'auiourdhuy vn honeur de grand pris,
Qui s'eſt jamais montree enuers celuy cruelle
Qui pouuoit l'honorer d'vne gloire eternelle?
Cette belle vertu dedans vous s'eſt logee
Pour y choiſir & faire vn bien heureux ſejour :
En vous telle valeur enſemble s'eſt rangee
Qu'vne de plus grand pris ne vint jamais au jour.
Qui a du-tout d'aimer ſa rude ame étrangee,
Ou qui ne ſçait encor la puiſſance d'Amour,
Qu'vn ſeul petit regard à vos beaux yeux adreſſe,
Et qu'il eſſaye apres s'en ſauuer de viteſſe.
Vos deux joues ce ſont des roſes & vermeilles
Et blanches que lon vient de cueillir de nouueau.
Ces leures & ces dens ſont des perles pareilles :
Et des rubis vermeils, doù part ce parler beau
Qui les hommes rauit de douceurs non-pareilles :
Les yeux ſont deux ſoleils, le ris vn renouueau.
Mais voſtre courtoiſie honeſteté prudance
Le monde combleroyent de parfaite plaiſance,
Sans qu'vne opinion cruelle deteſtable
Contre Amour d'vn glaçon rempare voſtre cœur :
Et touſiours vous detient en état miſerable,
Vous oſtant le plaiſir de la plus grand' douceur,
Et à qui ſuit de vous l'exemple dommageable,
Qui les fait égarer en vne meſme erreur,
Comme quand des brebis la guide ſe déuoie,
Il faut que du troupeau tout le reſte ſoruoie.
Pour ce Amour me commande expreſſément vous dire,
Qu'à ſes plaiſirs heureux la porte ne fermiez :
Si le Ciel liberal vers vous, ami, ſe vire,
Que d'vn cœur liberal il faut que vous émiez.
Auoir vn champ fertil vous pourroit-il ſufire,
Sans que le labouriez, ſans que vous le ſemiez?
Vn vergier non ſoigné deuient bois en peu d'heure,
Et ſe fait des oiſeaux & beſtes la demeure.
C'eſt comme Auril & May le printems de votre âge,

Et votre beauté ſemble vn jardin à la voir.
Au printems, lors qu'il peut, le ſeigneur, ſ'il eſt ſage,
Ira dans ſon jardin pour plaiſir en auoir.
Mais apres que les fleurs auront ſenti l'outrage
Du grand chaud ou du froid, ne daigne ſe mouuoir,
Mais ſe tient en lieu frais tant que la chaleur dure,
Ou paſſe aupres du feu de l'hiuer la froidure.
O combien de grands Rois de leur bonne fortune
Sont indines du tout pour n'en pouuoir vſer?
Que ſert garnir le mât de voiles & de hune,
De cables, ſi au port la nef ſe doit vſer?
Si le Soleil qui luit & cette clere Lune
Nous écleroient en vain, qui voudroit les priſer?
La fleur de la beauté de laquelle on fait perte,
Eſt vne belle perle enterree & couuerte.
Quel ſeroit le chetif qui ſe fermant la vuë
Iamais à ſon beſoin ouurir ne l'oſeroit :
Ou ſe bouchant le ſens, qui la voix entanduë
Raporte à nôtre eſprit, rien ouïr ne pourroit,
Ou qui le pié planté (qui nous porte & remuë)
Pour demarcher d'vn lieu d'vn pas ne bougeroit?
Telle eſt celle qui, belle en ſa verte jeuneſſe,
Nonchalante entre vous aneantir ſe leſſe.
Dieu ne vous a pas mis en la vie mortelle
A fin qu'y veſquiſſiez ſans amour en ennuy,
Et ne vous a donné vne beauté ſi belle
A fin que vous l'euſſiez pour la peine d'autruy.
Si contre toute amour euſt eſté ſi rebelle
Chaque mere, en quel ranc fuſſiez-vous aujourd'huy?
Celuy entant qu'il peut le monde veut detruire,
Qui rompt les loix d'Amour ou leur veut contredire.
Comme lon blámeroit vn qui ſeroit auare
Vers vous qui luy auriez fait liberalité,
Auſſi à qui vous tient pour ſon treſor plus rare,
Dames, vous ne deuriez montrer ſeuerité :
Autrement vous feriez pis qu'vn Scythe Barbare,
Si vous guerdonniez moins qui a plus merité.
Puis que ſi vous tombez ſoudain je vous releue,

Tombant je doy trouuer en vous qui me ſouleue.
Le pris d'honeſteté, que tant lon aime & priſe,
Des Dames du vieil tems dont les liures ſont pleins,
Tout ce que du commun l'ignorante ſotiſe
Fait vice & deſhoneur pour les cerueaux mal ſains,
Toute l'opinion qui vient de ſa bétiſe,
Et court par tous païs, n'eſt rien que ſonges vains
Des Romans controuueurs d'ombres & menteries,
Qui les ſimples eſprits troublent de réueries.
Le miracle n'eſt grand qu'vne ou deux ſotes femmes
On ait veu quelque fois en l'vn des ſiecles vieux,
Qui ne daignant ſentir les amoureuſes flammes
Sans plaiſir ont paſſé tous leurs ans ocieux.
Comme vne Penelope entre les Greques Dames,
A qui ſon propre bien fut ſi fort odieux,
Qu'elle toutes les nuits détiſſoit ſes journees
Tandis qu'elle attendit vn homme vingt annees :
Qui, errant çà & là par maint cartier du monde,
De côte en côte alloit vogant deſſus la mer,
Et prenant les plaiſirs deſquels Amour abonde,
Se fit gaillardement à mainte dame aimer.
Car il ſçauoit comment en raiſon mal ſe fonde
Celuy qui ne ſçachant ſa fortune eſtimer,
Ne fait voile tandis que le vent de la vie
Et le port qu'il a preſt à voguer le conuie.
Dieu, la force d'Amour & la loy naturelle
Nous ayant mis au monde auroient peu de credit,
Si ce deſir, ſuiui d'vne lieſſe telle,
Et qui plaiſt tant, étoit ſi méchant que lon dit.
Si quand le feu montant contre-mont étincele,
Le fleuue court à val, le Soleil de jour luit,
Nulle offence ils ne font, vous ne faites offance
D'aimer le doux plaiſir doù vient voſtre naiſſance.
Voiez, quand le Soleil ſur nos teſtes remonte,
Et que tout le païs de verdure eſt couuert,
Si la vigne n'a rien où ſon pampre elle monte,
Pour deſſus apuier ſon beau cepage vert,
Ni du jardin ni d'elle on ne fait point de conte,

Et ſon ombre & ſon fruit toute ſa grace perd :
Mais quand ou quelque treille ou quelque ormeau l'apuye,
Le Soleil à veu-d'œil la fait croiſtre & la pluye.
La brebiette paiſt la verdure nouuelle,
Et voit pour ſon amour les beliers ſe hurter :
Dans le milieu des eaux le gay Daufin ſautele,
Qu'on voit humainement ſa compagne acoſter.
On voit le paſſereau deſſus la paſſerelle
En vne heure cent fois laſſiuement monter,
Et vous prenez plaiſir de rendre vôtre vie
Solitaire alécart de toute compagnie.
Que ſert d'auoir à ſoy beaucoup de grands domaines,
Et leuer des chateaux au ciel pour ſe loger?
Que ſert d'or monoié tenir cent chambres pleines,
Et les tapis velus par la place ranger?
Brauer & ſ'orgueillir en richeſſes mondaines,
S'abiller de drap d'or, en or boire & manger,
Eſtre autant en beauté que le Soleil parfete,
Pour dedans ſon lit froid ſe morfondre ſeulete?
Mais combien plus il ſert auoir amis fidelles,
Et leur communiquer ce qu'on a ſur le cœur,
Et deſirs & courroux, ſimpleſſes & cautelles,
La douleur, le plaiſir, l'eſperance & la peur :
Et par mille moiens de blandices nouuelles
Conuertir tout l'amer de la vie en douceur,
Et de lourdes qu'on eſt en propos ou en grace,
De toute honeſteté ſe faire l'outrepaſſe.
Que vous deuez aimer vn homme qui deſire
Voſtre contentement beaucoup plus que le ſien :
Qui pour voſtre beau nom inceſſamment ſoupire,
Qui ſans penſer en vous ne reçoit aucun bien :
Qui ſe mourant en ſoy, vif en vous ſe retire :
Et qui au pris de vous ne creigne & n'aime rien :
Par qui de vos doux yeux ſoit la clarté ſuiuie
En ce mortel ſejour pour guide de ſa vie.
O le plaiſir que c'eſt de ſentir venir moindre
Son ame, tant Amour heureuſement l'étreint!
Sçauoir comme vn ſeul teint deux viſages ſçait teindre,

Sçauoir comme vn ſeul mots deux volontez contreint :
Comme vne belle glace vn doux feu ſçait éteindre,
Comme vn ciel tenebreux d'vn air ſeren ſe peint :
Et comme vn doux regard ne ſçay quel heur enuoie,
Qui fait que le cœur gay ſautele de grand joie.
Celle ſe peut & doit eſtimer quaſi morte,
Dans le penſer de qui nul feu d'amour ne luit :
Ni jamais quelle elle eſt à ſon ſens ne raporte,
Ni ne profite au monde & à ſoi-meſme nuit :
Ni ne ſ'aime ſoi-meſme, & n'aime en nulle ſorte
Celuy qu'vne amour ferme à l'aimer a conduit :
Ni ne conoiſt comment l'ame peinte (à qui éme)
Sur le front cherche autruy & ſe trouue ſoi-meſme.
Car vous ni nous auſſi ne ſommes choſe entiere,
Mais chacun à par-ſoy d'vn tout eſt le demi.
C'eſt Amour qui nous rend noſtre forme premiere
Quand il lie & rejoint l'amie auec l'amy :
Lors l'vne & l'autre part goûte en telle maniere
Les plaiſirs mutuels, que ſi quelcun emmy
Si grande volupté faiſoit longue demeure,
Parfaitement heureux il deuiendroit ſur l'heure.
Ainſi cherchant autruy vous vous trouuez, & faites
Vous trouuant que tout heur ſe trouue dedans vous.
Et pourquoy eſt-ce donc que ſeules vous defaites
L'ordonnance d'Amour, dont l'empire eſt ſi doux?
Vous-meſmes contre vous ennemies vous eſtes,
L'empire vous oſtant que vous auriez ſur nous.
Vous refuſez d'auoir d'vn ſeur ami l'empire,
Lequel pour vous ſeruir deuers vous ſe retire.
Doncques je vous donray conſeil bon & fidelle,
De ne ſuiure le faux laiſſant la verité :
Si vous ne la cueillez, comme la roſe belle,
De ſoi-meſme cherra vôtre fraiche beauté.
La vieilleſſe ridee ameinant auecque elle
Tout chagrin, tout ennuy, toute maleureté,
Vient vous faire conoiſtre à vôtre grand dommage
Combien ſe repentir de ſoi-meſme eſt grand' rage.
Ie vous en diroy plus ſans que j'ay defiance

Que mon parler trop long ne vous soit ennuieux :
Outre que i'aperçoy que plus en vain ie panse
Depeupler tout ce bois d'arbres deuant mes yeux,
Plus ie le voy peupler. Mais vôtre bienueillance,
Dames, nous donnera vn congié gracieux,
Et ceux-ci le surplus vous pourront faire entandre,
Si tost qu'ils auront peu vôtre langage aprandre.

FIN DV SECOND LIVRE
DES POEMES.

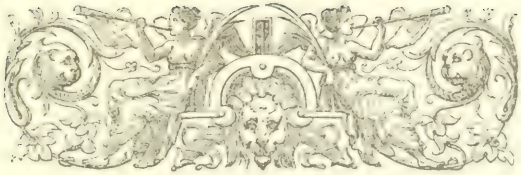
LE TIERS LIVRE

DES POEMES

A MONSIEVR BRVLARD

Secretaire d'Eſtat.

BRVLARD, *qui vas brullant en ton âme ſeuere*
De l'amour du vray bien, qu'elle hauſſe & reuere,
Comme elle abat le vice, excuſe mon erreur,
Où jeune me força l'aboiante fureur
D'vn peruers médiſant. Si ma nature douce
S'aigriſt par le courroux enflammé qui me pouſſe,
M'en ſoit donné pardon. L'injure telle étoit,
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.
DONC, *trop douce Deeſſe, encor d'vn tel outrage*
Tu contiens en tes flancs la vengereſſe rage
Contre ton blaſphemeur, qui vomit ſon venin
De ſon infette bouche, oſant ton cœur benin
Enflammer d'vn courroux que le méchant ſ'appreſte
Pour froiſſer de mes traits ſon execrable teſte?



LE TIERS LIVRE

DES POEMES

A MONSIEVR BRVLARD

Secretaire d'Eſtat.

BRVLARD, *qui vas brullant en ton ame ſeuere*
De l'amour du vray bien, qu'elle hauſſe & reuere,
Comme elle abat le vice, excuſe mon erreur,
Où jeune me força l'aboiante fureur
D'vn peruers médiſant. Si ma nature douce
S'aigriſt par le courroux enflammé qui me pouſſe,
M'en ſoit donné pardon. L'injure telle étoit,
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.
DONC, *trop douce Deeſſe, encor d'vn tel outrage*
Tu contiens en tes flancs la vengereſſe rage
Contre ton blaſphemeur, qui vomit ſon venin
De ſon infette bouche, oſant ton cœur benin
Enflammer d'vn courroux que le méchant ſ'appreſte
Pour froiſſer de mes traits ſon execrable teſte?

Puis que ce desloyal offençant mon honneur
A osé de ma vie empescher le bon heur,
Armons-nous contre luy. Si quelqu'autre fois, basse,
Rampant d'vn humble train, ô Muse, de ta grace
Tu as ceint mon doux front de myrte gracieux,
Sus, sus! éleue toy d'vn pas audacieux,
Démarche grauement, enfle toy toute d'ire,
Du creux de tes poumons ta voix grondante tire,
Vien d'if & de cypres vn chappeau torticer,
Fais-en mon poil rebours horrible herisser:
Et puis que luy premier de cette aigreur premiere
Ose bien dépiter ta douceur coustumiere,
Fay qu'il sente combien d'vn Poëte irrité
Peut le felon courroux justement dépité:
Fay qu'auec tel effet en vers irez je chante
Indigné justement, la trahison méchante
De ce traistre cruel: que, s'ayant en horreur
Pour son lasche forfait, chagrin en sa fureur,
Repentant de son tort, soy-mesme il se punisse,
Criminel & bourreau de son enorme vice.
Il m'a donc outragé, le traitre, s'efforçant
Souiller de son venin mon honneur innocent?
Il a donc bien voulu noircir de ma jeunesse
Par vn blasme songé l'innocente simplesse?
Il a doncque tasché d'abbattre & de troubler
Mon bruit & mon repos, & ma vie combler
(Si le méchant l'eust peu) de honte & de detresse?
« Qui veut blesser autruy, le premier il se blesse.
Tout ce qu'il brasse à tort contre moy de méchef
A bon droit recherra sur son parjure chef,
Sur sa méchanceté luira mon innocence:
Mais en luy seul témoin de sa propre méchance
Vn regret luy rongeant la moëlle en ses os,
Ne luy laschera prendre vn moment de repos.
Dessous deux yeux meurdris en face marmiteuse,
Quelque part qu'il se monstre vne paleur plombeuse
Monstrera que son cœur enflé de trahison
Se paist incessamment d'vne aueugle poison:

Monſtrera deuant tous que par ſa calomnie
Il táchoit voir ma vie honteuſement honnie,
Controuuant ce mechef contre moy mechamment :
Mais moy (qui ſçay mon cœur autant juſte, que toy
Tu ſens le tien meſchant) je veu mon innocence
Eſtre vuë de tous : je veu que ta méchance
Te face chagrigner ton viſage bleſmi,
Ainſi juſtifié par toy mon ennemi.
Ennemi, que je hay d'vne haine ſi forte,
Que pluſtoſt le Soleil ſa matinale porte
Pour éclaircir les cieux ſur les Gades fera,
Où l'Aube ſe decloſt, le jour ſe couchera :
Et pluſtoſt le lyon ceſſera de pourſuiure
Le daim fuyart : pluſtoſt en alliance viure
Se verront ſous vn tect les brebis & les loups,
Qu'en-contre ce Maſtin ſ'appaiſe mon courroux.
Ce Maſtin aboyeur de mon entiere vie,
Grincetant de ſes dents eſcumeuſes d'enuie
Traiſtrement contre moy, baua ſur mon renom :
Et j'ay en tel dédain ſon execrable nom
Que j'aurois en horreur de ma bouche le dire.
Comment pourroy-je donc deuant tes yeux l'écrire,
O Muſe, & te fouiller d'vn nom tant odieux?
Or Maſtin ſoit nommé ce méchant enuieux :
Toutes ces maudiſſons contre Maſtin jettees
Les ſente mon haineux à ſon chef ſouhettees :
Et ſous le nom Maſtin, ſ'entende le méchant
Sur qui j'enten vomir ce maugreable chant.
O ciel, ô mer, ô terre, ô beau jour, ô nuit brune,
O deux flambeaux de l'an toy Soleil & toy Lune,
O vous aſtres ardents luminaires des cieux,
Vous la troupe plus grande, ô redoutables Dieux
Des celeſtes manoirs, ô vous les populaires
Des Dieux ſuperieurs, Faunes, Satyres, Laires,
Race des demi-Dieux : ô foreſts, ô ruiſſeaux :
O vous Nymphes des boys, ô vous Nymphes des eaux,
Oyez, oyez ma voix, ça preſtez vos penſees
A mes aſpres fureurs juſtement eſlancees :

Entant qu'il eſt en vous permettez auoir poix
Et mon vengeur courroux & ma valable voix.
O vous Dieux infernaux, Princes des peuples palles.
Dieux & Nymphes d'embas, de qui les ondes ſales
Tournoyent emmurans les manoirs tenebreux :
Toy plein de dueil Cocyt, toy Phlegeton ſouffreux,
Lethe palud d'oubli, Stige treshonoree,
Stige qui n'es jamais des Dieux en vain juree,
Venez de vos enfers à ce joyeux feſtin,
A vous, j'immole à vous ce deuoué Maſtin,
Ce Maſtin execrable à vous je ſacrifie :
Çà, faittes que mon vœu non vain ſe ratifie :
Faittes que ce méchant de malheur accablé
Le ſente ſur ſon chef grieuement redoublé.
Tandis que mon courroux & ma douleur enſemble
Maudiſſent en mes vers ce condamné qui tremble
Sentant ſon damnement : venez, bourrelles Sœurs,
En vos mains ſecouez vos fouets puniſſeurs,
En vos mains brandiſſez vos torches petillantes.
En vos teſtes grouſlez vos couleuures ſifflantes,
De vos flambeaux puans ſes yeux eſblouïſſez,
De vos fouets ſifflans ſes joues depecez :
Quoy qu'il face ou qu'il ſoit, ſoit que le jour rayonne,
Ou les aſtres au ciel, que voſtre horreur l'étonne,
Touſiours vous rencontrant ſoit de vous tourmenté,
Deuant ſes yeux touſiours ſon tort repreſenté,
Luy remorde ſon cœur : accompagnez ſa vie
De vos triſtes hideurs ſans relaſche ſuiuie.
Talonez-le ſans fin, ſuiuez-le pas à pas :
Prendre ne luy laiſſez ne repos ne repas,
Sinon entant qu'il puiſſe eſtre icy miſerable
Pour fournir en partie au tourment deplorable
De ſon laſche forfait, par ſes tant griefs malheurs,
De mes yeux ennemis faiſant couler des pleurs :
Mais des pleurs tresheureux de moy plus ſouhettables
Qu'autre ris le plus doux : pleurs, o pleurs delectables,
Ce jour marqué de blanc bien-heureux me ſera,
Et par ces plaiſans pleurs d'aiſe me comblera.

Non non que pour ces pleurs ma haine ſ'affouuiſſe :
Non non que ma rigueur pour ces pleurs amolliſſe :
Non que pour ſes ennuis meu par force à pitié
Ie laſche en rien les nerfs de mon inimitié,
Qui obſtinee en moy, non, quand de main haineuſe,
(Comme vn Athlete fit en la luitte ſaigneuſe)
Son cœur encor mouuant de ſon ventre arraché,
I'aurois enragément en mes dens remaché,
Ne ſe ſouleroit pas : non, ſi comme Tydee
De ſon haï cerueau ſa teſte ayant vuidee,
I'auoy ſoulé ma faim, pour ce maudit repas
La faim de ma fierté ne ſe ſouleroit pas.
Tandis que les Daulphins dans les ondes ſallees,
Les cerfs repaireront aux arbreuſes valees,
Tant que le ciel flammeux ſa grand' maſſe roura,
Encontre toy Maſtin, ma fureur ne mourra,
Soit que premier ie meure ou que premier tu meures
Si m'enuoyant premier aux obſcures demeures,
La Parque detranchoit la toile de mes ans,
Ces jours à moy derniers me ſeroient bien plaiſans.
Tant te voir me déplaiſt, ne fuſt que ie creindroye
Que mon treſpas premier te donnaſt quelque joye,
Qui me pourroit cauſer, voire aux enfers là bas,
Trop plus de creuecœur que cent mille treſpas.
Mais ſi premier ie meur, ma rancune enragee
Dans l'eſtang oublieux plongee & replongee
Pour tous les flots Lethois n'ira pas en oubly :
Ou ſoit que dans mon lit d'vne fieure affoibly,
Ou ſoit que par le fer d'vne mort violente,
Ou ſoit que perillé d'vne ondeuſe tourmente,
Ie quitte la clarté de ce jour gracieux,
Offu hideuſement touſiours deuant tes yeux
Ie me preſenteray. Mais ſi je doy ſuruiure
Ta malheureuſe fin : ſi ma Parque doit ſuiure
Ton treſpas deſaſtré, puiſſe le triſte cours
De ces malheurs brouiller les ombres de tes jours :
A fin qu'icy viuant mes yeux rians je paiſſe
Des maux que je te voüe, & de ceux que je laiſſe,

De plus de maux encor te voyant tormenter
Que mon esprit troublé n'en sçauroit inuenter.
Les élemens dépits puissent contre ta vie
Conjurer, conspirans vne immortelle enuie.
Ton heur soit empestré d'innombrables ennuis,
Tous te puissent nier leurs desirables fruits :
La Terre sous tes piés sans relasche tremblante,
D'vne eternelle peur ton repos detroublante
Te face tremblotter douteux qu'entrebeant
Elle ne t'engloutisse en son gouffre effroiant :
Parmy l'air orageux sur ta poureuse teste
Se traine horriblement vne longue tempeste,
Te menaçant ta mort, & te brouille le sens,
Quand par toy condamné coupable tu te sens
Auoir pour ton forfait merité non pas vne,
« Mais mille & mille morts. La peur est importune
« A qui se sent coupable : où qu'il fuye caché,
« Le criminel attend le fruit de son peché.
Tremble tousiours, Mastin, où que ton œil s'élance,
Pense y voir les apprests pour punir ta méchance :
Soit qu'vn acier tranchant tu auises driller,
Crain qu'il ne soit voué pour dans toy se souiller :
Soit qu'vn feu deuant toy ardre vn peu grand se voye,
Crain que pour te brusler vengeur il ne flamboye :
Soit qu'vn fleuue profond tu voyes tournoyer,
Crain qu'il roulle ses flots pour dedans te noyer :
Soit qu'vn tombereau tourne encrouté tout de boué,
Crain que pour te trainer au supplice il ne roué :
Soit qu'vn chesne sur toy se branchoie étendu,
Crain que pour tes meffaits tu n'y soyes pendu.
Tout te soit plein de pleur, tout te puisse déplaire,
La clarté du Soleil, Mastin, ne te soit claire :
La Lune ne te luise, & les astres des cieux
Par la plus claire nuit se cachent à tes yeux :
Et le beau te soit laid, & la lumiere obscure,
Et le miel te soit fiel : du Printems la verdure
Te soit vn triste hiuer : le gazouil des ruisseaux
Te donne autant d'horreur que les rauines d'eaux :

Des mignõs oiſillons le gringoté ramage
Sous vn beau jour poignant, t'effroye le courage,
Comme te l'effroiroient au ſoir le plus ombreux
De mille chahuans les cris mal-encontreux.
Nu de biens, nu d'amis, banny, pauure, malade,
Reueſtu de haillons, d'huis en huis ta paſſade
Puiſſes-tu mandier : puiſſes-tu quemandant,
Au plus gelant hiuer tout vn jour attendant
Pour vn morceau de pain craquer la dent tremblarde :
Ne puiſſes-tu trouuer qui benin te regarde :
Nul ou ſoit homme ou femme ait de ton mal pitié :
Telle ſoit contre toy de tous l'inimitié.
Puiſſes-tu malheurer en ta fortune trouble :
De moment en moment ton ennuy ſe redouble.
Soit ſoit touſiours ton corps de douleurs tourmenté,
Soit ſoit touſiours ton cœur de dueil agrauanté.
Plus que les jours tardifs des nuits les triſtes ombres
Te puiſſent encombrer, & plus que les nuits ſombres
Puiſſent les jours ombreux pires maux atreiner,
Qui puiſſent rengregez au double te genner.
Le ſommeil point ou peu ſa molle aiſle tremouſſe
Deſſus tes yeux meurdris : mais ſi ſa force douce
Te les charme par fois, Morſé te face voir
Les ſonges plus hideux qu'il pourroit émouuoir.
Mille meurdres cruels, mille monſtres horribles,
De Scylles mille effrois, mille Harpies terribles
S'offrent deuant tes yeux, mille fantoſmes d'os
Par l'huis le moins obſcur te troublent ton repos.
Sois-tu chetiuement languiſſant, miſerable,
Mais ne ſoit ta miſere enuers nul deplorable :
Plus tu ſeras chetif, plus ta chetiueté
Gaigne de mal-talent ſur ta méchanceté.
Et bien que tes ennuis d'heure en heure ſ'accroiſſent,
Bien que ſe rengreger touſiours ils apparoiſſent :
Nul, tant ſoit-il benin, ne voye ta langueur,
Qu'encor il ne te juge à plus grieue rigueur.
Souuent de mort la cauſe à tes yeux ſe preſente,
Mais le moyen de mort à ton beſoin ſ'abſente :

Ta vie outre ton gré retenuë au dedans
Tes ſens par force anime à mourir pretendans.
En fin l'eſprit chagrin pour t'arracher la vie,
S'eſtant fort debattu dans ton cœur plein d'enuie,
Laiſſe tes membres las d'vn long tourment trainé,
T'ayant ains que partir cruellement geſné.
Deſſous deſaſtre tel (& les Dieux le voulurent)
De ta mere, Maſtin, les triſtes couches furent :
Nul aſtre qui rayonne auec heur ou ſans mal
Ne te fauoriſa ton trouble jour natal :
Ny Venus dou-luiſant n'œillada ta naiſſance,
Ny le bon Iupiter en paiſible influance
Ne te guigna d'enhaut : le Soleil radieux,
La Lune aux crins d'argent, Mercure ingenieux,
En bon regard tournez alors ne t'eclairerent :
Mais bien Saturne & Mars contre toy conjurerent,
Brouillans de ta naiſſance en leurs plus triſtes lieux,
Et plus troubles regards, le moment ennuyeux.
Le jour que tu naquis du ciel la torche claire,
(A fin que rien ne fuſt qui ne te fuſt contraire)
Obſcure ſ'ennublant d'vn brouillas épeſſi,
Par ce morne ſejour troubla l'air obſcurci :
Voire & lors que ta mere apres maintes & maintes
Importunes douleurs & cruelles épreintes,
Son ventre déchargea de toy, méchant Maſtin,
Son execré fardeau, ſous tant triſte deſtin :
Le nuit-volant hibou d'vne aiſle malheureuſe
Vola ſur ta maiſon, en voix malencontreuſe,
Du plus haut de ton teict huant ton chant natal,
A tes jours auenir mortellement fatal.
Les Eumenides lors en leurs feneſtres ſalles
T'enleuans tout ſoudain, dans les eaux infernales
Plongerent triſtement ton maudiſſable corps,
Du bourbier Stygien fouillant tes membres ords :
Elles te recueillant, de baue Cerberine
Et d'Hydrien venin, te frottent la poitrine :
Elles de lait chenin te venans alaitter,
D'vne chienne te font les tetaſſes tetter.

Ce fut là de Maſtin la premiere paſture,
De là le nourriſſon embut ſa nourriture,
Pour apres contre moy de ſa maline voix
Faire en vain éclatter les enragez abboys.
Elles des vieux haillons des ſepulchres oſterent,
Et ſes membres maudits dedans emmailloterent :
Elles les ont poſez en ce point reueſtus
Au lieu de lit mollet ſur des cailloux pointus.
Apres auoir fini leurs triſtes commerailles,
Qui paſſoient en triſteur les triſtes funerailles,
Ne laiſſant aucun point du myſtere ſacré
Au naiſtre d'vn enfant en la ſorte execré :
Ia dreſſant leur retour, leurs torches enflammees
Contre ſes yeux chetifs elles ont allumees,
Par l'amere fumee iſſant de leurs flambeaux
Attirans de ſes yeux deux larmoyans ruiſſeaux.
L'enfant né malheureux, meſlant vn piteux braire
A ſes pleurs marmiteux, contre leur flâme amere
Se ridoit renfrongné, quand l'vne ſœur des trois
Eſclatta contre luy ceſte deuine voix,
Que Clothon conferma, qui deſpite tournaſſe
En vn rouillé fuſeau vne noire filaſſe,
Tandis que l'autre ſœur ſon noir brandon puant
Sur la face à Maſtin touſiours va remuant.
POVR NE TARIR IAMAIS *de larmes eternelles*
En toy nous eſmouuons ces ſources perannelles,
Te dreſſans vn eſtat à jamais douloureux.
Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
Croy malheureux enfant ſous malheureux preſage,
Croy pour eſtre la honte & l'horreur de ton âge.
Car depuis que le ciel en ſon branſle eſlancé
Tournoye ce manoir en rondeur balancé,
Et tant qu'il roulera la grand boule en ſon eſtre,
Sous ſa voute il n'a peu ny ne peut faire naiſtre
Vn autre à meilleur droit en malheur plantureux.
Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
Qu'eſt-ce qui aujourdhuy en trouble malencontre
Pour ton naiſtre ennuyeux ſon horreur ne demonſtre?

La Lune cette nuit n'a telle pas deteint
En jaunastre palleur l'argentin de son teint?
Le soleil n'a til pas plus grand horreur monstree
Que jadis, quand il vit par l'inhumain Atree
Le banquet inhumain à son frere apresté,
Reguidant au rebours & son char arresté
Et ses cheuaux retifs? les eaux contre leur source
N'ont elles refloté d'vne ondee rebource
Et d'vn bourbier soudain troublé leurs flots poureux?
Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
Vi en malheure né: Iupiter qui t'apreste
Son tonneau de malheurs, le panche sur ta teste,
Et prodigue à ton mal les verse à grans monceaux,
Tournant la gueulle en bas du chetif des vaisseaux,
Qu'il a deux des deux pars sur le sueil de sa porte,
Dont il puise ses dons heurant en double sorte
Les humains, comme il veut, ou mal ou bienheureux.
Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
Voicy, voicy venir la Pandore fatale,
Qui de sa boiste en toy ses pires dons estale,
Et des maux par les dieux à l'enui derechef
Donnez, vient accabler ton detestable chef,
Pour malheurer les jours de ta chetiue vie,
Qui de mort ne sera seulement qu'vne enuie,
Sans l'espoir des chetifs seul confort doucereux.
Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
Espoir fuira ta vie, & despoir coste à coste
D'enuie dans tes flancs soit ton importun hoste,
Qui leurs griffes dans toy à l'enui cacheront,
Et ton cœur tenaillé par pieces hacheront,
Toy souffrant plus de mal qu'en sa negeuse roche
Ne souffroit le larron du feu, qui au bec croche
De l'aigle fournissoit vn poumon vigoureux.
Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
Tant d'encombres diuers, tant d'angoisses profondes
Ta vie engloutiront au goufre de leurs ondes,
Qui, comme flots enflez s'entrepoussans de ranc
Battent d'vn rude choc du nauire le flanc

Plongé dans la tormente, ainſin entrepouſſees
Troubleront coup ſur coup tes lieſſes froiſſees :
Tant d'ennuis te ſuiuront : ne crein, non que tes jours
Par tels & tant de maux te puiſſent eſtre cours :
« Aſſez & trop long tems vit celuy qui deſire
« La mort pour ſeul remede à ſon felon martyre,
« Et ne la trouuant point ſe traine malheureux.
Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
Voire à fin que tes maux auecque ta meſchance
Par le tems abolis ne ſouffrent l'oubliance,
Vn Poëte vangeur à tes faits deſtiné
Dans l'iſle d'Antenor doit bien toſt eſtre né,
Qui traitrement eſpoint de ta langue mal-caute
Encontre ſon honneur par ton énorme faute,
Son courroux enflera contre toy rigoureux.
Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
Ce Poëte offencé par ton malin outrage
A grans flots contre toy va deſgorger ſa rage,
Vengeant de traits portans ſa vangeance & ta mort,
Pour ce qu'à ſon honneur tu tâchas faire tort :
Et ce Poëte empraint telle marque en ta race
De ta meſchanceté, que nul tems ne l'efface,
Muant en cri tragic ſon chanter amoureux.
Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
AINSI L'VNE DES SŒVRS *parloit echeuelee*
Hochant ſa cheuelure hideuſement meſlee
De ſifflans couleureaux : quand Clothon arreſtant
Son fuſeau deuallé deſia pirouëtant
En terre le peſon, de l'Eumenide folle
Begayante en fureur arreſta la parole :
Et fit ſigne, beſſant ſon venerable chef,
De quitter le Maſtin en ce natal meſchef.
Lors la bande s'empart, & là s'empartant laiſſe
De ſes flambeaux cuiſans vne fumiere épaiſſe,
Qui, depuis ce deſtin en malencontre dit,
Et de cris & de pleurs comble l'enfant maudit :
Qui maintenant fait homme, en mon ire obſtinee
Des Parques doit ſentir vraye la deſtinee,

Mais, mais à ſon grand dam : ſi l'oreille des dieux
Ne dedaigne le vœu de mon chant furieux
Si le pere des Dieux, quand il fit le partage
Des eſtats eſtablis en ſon grand heritage,
Engraua des trois ſœurs l'auant chanté deſtin
Irreuocablement en œuure adamantin :
Qui fermement planté, fondé ſeur en ſa place
Ne craint le rude effort de rien qui le defface :
Ny des cieux deſmembrez la cheute, ny la dent
Du tems qui domte tout, ny le tonnerre ardent.
Mais, ſi de Iupiter la parolle promiſe,
Rompue ne peut eſtre en ſon entier remiſe,
A ton dam à ton dam par mon vers irrité
Sentir des Parques ſeurs la grieue verité,
Tu dois, tu dois Maſtin : à ton dam ſur ta teſte
Doit ſelon leurs deſtins ſe ruer ma tempeſte,
Te forçant confeſſer par tes maux, que ma voix
Aura contre ton heur aſſez & trop de pois.
Que tout cela d'ennuis que les âges paſſees
Ont peu veoir encombrer d'angoiſſes amaſſees
Les plus chetifs humains : tout cela de malheurs,
Qui les tirans Gregeois combla de tant de pleurs,
Se rue contre toy. La Tantalide race
Te quitte aux malheurtez que le deſtin te braſſe :
Que les troubles tombez ſur le ſang Cadmien
Aupres de tes trauaux ne ſemblent eſtre rien,
Ny tout ce que jadis aux larmoyables Scenes
Dans les Tragiques jeux des ſçauantes Athenes
On vit repreſenter, tiedes pleurs attirant
Par l'horreur des malheurs d'vn peuple ſouſpirant,
Pres tes maux ne ſoit rien. La Deeſſe diuerſe
Si mallement ton heur abbattu bouleuerſe,
Au plus bas de ſa roue enfondrant ſans mercy
De ton viure troubleux le deſtin obſcurcy.
T'auienne pour loyer de ton jangler infame
Ce qui jadis auint au blaſmeur de la femme
De l'Atride puiſné : mais pour ton dechanter
Comme à luy ton malheur ne ſe puiſſe abſenter.

Puiſſes tu de tes doits tes ſaigneuſes paupieres
Repentant de ton tort veuuer de leurs lumieres,
Comme fit le mari de ſa mere, à taſton
Qui ſes aueuglez pas conduiſoit d'vn baſton.
T'auienne comme à luy que tes veux execrables
Des Dieux ſoyent confermez ſur tes fils miſerables,
Leſquels, bien qu'innocens de tes commis forfaits,
Sur leur dos porteront & la peine & le fais.
Puiſſe autant deſſur eux ta felonne priere,
Que ſur le chaſte fils d'Hippolite guerriere
Eut de cruel effet des trois le pire vœu
Que ſon pere luy fit de ſa femme à l'aueu.
Tes fils ne ſoyent meilleurs que le Roy de Megare
Cogneut traiſtre ſon ſang en la juſtice rare
De ſon meſme ennemy, quand il perdit le crin
Qui luiſoit en ſon chef fatalement pourprin.
Meilleur ne ſoit ton ſang qu'au vieil tyran de Gnoſſe
Fut Ariadne lors qu'en la torteuſe foſſe
De ſon frere mibœuf le meurdrier reguidé,
Traitreſſe, elle ſauua par le lin deuidé.
Soit ton ſang moins feal qu'à ſon pere Medee,
Par qui folle d'amour, enleua l'or guidee
La force de Iaſon, quand auec l'eſtranger
De ſon frere la mort elle put eſchanger.
Quelle du violeur de la foreſt ſacree
A Cerés, fut la faim, en ta gorge execree
Telle faim ſe campant, dans tes boyaux goulus
Engloutiſſe tes biens à tes enfans tolus.
Qu'en ta plus aſpre faim comme à l'aueugle guide
Des preux par la coulombe, auolans par le vuide
Les oyſeaux importuns te fouillent ton repas,
Ny prendre vn repas ſain ne te permettent pas.
Qu'en ta plus aſpre faim, à fin qu'encor s'arreſte
Le Soleil d'vne horreur, vn repas lon t'appreſte
De l'vn de tes enfans, pour te ſouler, Maſtin,
D'vn & Thieſtien & Terien feſtin.
Au lieu de l'eſcarlatte, en ton dos noirciſſante
De ton bien triſte dueil vne robbe ſe ſente,

Auec pire meſchef, que Theſé n'éprouua
Quand pour la voile rouge vne noire il leua.
Ainſi que le donteur de l'empenné Pegaſſe,
Qui pour taſcher plus haut que n'atteint noſtre race
Trebucha renuerſé, renuerſé puiſſes-tu
Plaindre par ton orgueil tout ton heur abbattu :
Et comme luy boiteux vagoit rongeant ſon ame,
Solitaire echeuant ſon encouru diffame,
Par les chams Aliens, dans vn deſert recoin
Banni ronger ton cœur puiſſes-tu ſans temoin.
Puiſſes-tu forcené courant de terre en terre
Durant ta vie errer, pour ton abſoute querre,
Comme vn qui ſe fouilla, domeſtic eſtranger,
Dans le ſang maternel pour ſon pere vanger.
Quand tu voudras partir ourdiſſant vn voyage,
Chopant deſſus le ſueil preſentir le preſage
Puiſſes-tu d'vn malheur, qui, au malheur eſchu
Ne quitte pres Pithon dans le chemin fourchu.
Au milieu de ta voye vne tempeſte telle
Et de pluye & de greſle à grans flots te martelle,
Comme, par leur deſtins aux nopces appellez,
Le porc & le Lyon noiſerent martelez :
Soit ton chemin troublé comme eſtoit de Træſene
Le dangereux paſſage à la ville d'Athene
Deuant que l'autre Hercule eut encor abbatu
Les monſtres & brigans, montre de ſa vertu.
Soyent tes hoſtes plus doux, Cercyon d'Eleuſine,
Le Geant porte-maſſe, ou le courbepin Sine,
Ou Procruſte tyran, ou le bourreau Sciron,
Qui les rocs mal-nommez diffama de ſon nom.
Si tu vogues en mer, vn tempeſteux orage
Face perir ta nef, & du profond naufrage
Les flots te vomiſſans de leur gouffre tiré
A tard ainſi qu'Vlys, te ſauuent dechiré.
Ains qu'eſtre à bord pouſſé la Carybde gourmande,
Qui par trois fois le jour dedans ſa gorge grande
Aualle & reuomiſt la fange de ſon eau,
Aux vagues rote encor ton englouti vaiſſeau :

Qui de Scylle à ſix chefs raſant la roche creuſe
Perde ſix matelots de ſa chourme poureuſe,
Toy reſtant effroyé par ſa monſtreuſe voix,
Qui de mille maſtins entonne les abbois.
A ton tardif retour trouuer non moins brouillee
Puiſſes-tu ta maiſon de tes biens deſpouillee
Que le Duc Itacois : mais ton lit paillardé,
Comme à luy ne te ſoit chaſte contregardé.
Telle ta femme ſoit que le mal-caut Egide
Remonté des enfers trouua ſa Minoïde,
Qui morte éperdument, de ſon beau fils à tort
(Pour couurir ſon forfait) braſſa l'injuſte mort.
Ou, quelle à Prœte fut celle, qui deſperante
De pouuoir mettre à chef ſon amour forcenante,
L'auanture appreſta du monſtre, qui Lyon
Deuant, Cheure entre deux, derriere fut dragon :
Ou pluſtoſt quelle fut au fils aiſné d'Atree,
Ilion mis à ſac, la race à Tyndaree,
Chaſte ainſi puiſſes-tu & ta couche trouuer
Et de meſme heur que luy par ton mal l'eſprouuer.
Vn tel deſir paillard ſuiuant l'amour brutale,
Qui pour ſe contenter ait beſoin d'vn Dedale,
Ta femme aille eshontant, quel celuy qui toucha
La niepce du Soleil qui d'vn monſtre accoucha.
La race qu'elle aura nul trait de ton viſage
N'ait tracé ny du ſien, ains donne temoignage
Eſcrit deſſus le front du peu de chaſteté
De ſa mere paillarde, en ſon eſtrangeté.
Rien n'ayent tes enfans, rien qui de toy retienne
Fors les cœurs qui tiendront de la meſchance tienne,
A fin qu'en leur meſchance, ô meſchant malheureux,
Se venge meſchamment ta meſchance par eux.
Le grain que les ſillons de ta ſterile plaine
Prendront du laboureur penant de ſueur vaine,
Ne proffite non plus, que le grain qui grillé
Fut aux chans d'Athamas en vain eparpillé.
De membres & de bras cloué ſur vne roche
A cloux adamatins, repaiſtre le bec croche

D'vn aigle puiſſes-tu, d'vn poumon renaiſſant
Comme vn qui ſur Caucas giſt l'aigle repaiſſant.
Meur meur d'vne faim lente en geſne autant cruelle
Que celuy qui par trop aux parjures fidelle
Prodigue de ſa vie en meſpris de ce jour
De ſes captifs ſoldats empeſcha le retour.
Sois-tu vif eſcorché comme le fol Satyre
Dont la fluſte aſſaillit la Phœbienne lyre,
Qui fleuue en Phryge ſourd des racines d'vn pin
Sifflant encor les plains de ſa piteuſe fin.
Sois-tu, comme jadis le trop chaſte Theſide
Entre ſes fiers cheuaux mal-croyans à ſa bride,
Des traits l'enueloppans pelle-melle tiré,
Par ronces, par cailloux en lopins deſſiré :
Et comme par les chiens deſſous la nuit muette
Mourut cruellement le coturné Poëte
De leurs felonnes dens à l'enui detaillé,
Maſtin, ainſi ſois-tu des maſtins tiraillé.
Et mourir puiſſes-tu, comme de Calliope
Le trainebois enfant (qui par la folle troppe
Des Biſtones mourut en pieces detranché)
En torments inhumains membre à membre arraché.
Mais quoy? cuiday-je bien pouſſer dehors les peines
Qu'en courroux ie te voüe, egalant en mes veines
La haine qui bouillonne, egallant la rancueur
Qui m'enfle contre toy de rage tout le cœur?
On ne conte de nuit les eſtoilles menues
Quand les Zefirs de l'air ont balié les nues :
Le nombre on ne dit point au renouueau des fleurs,
Qui les prez piolez bigarrent de couleurs.
Qui dira par les chams combien d'eſpis ondoyent,
Quand des dons de Cerés les campagnes blondoyent?
Et qui pourra les grains de l'arene ſommer
Que l'eau de l'Ocean laue aux bords de la mer?
Tels & tant de malheurs, Maſtin, ie te deſire,
A qui mille & mille ans ne pourroyent pas ſuffire
Pour d'ordre les nombrer : non quand j'aurois encor
Auſſi puiſſante voix que celle de Stentor :

Non quand j'auroy de fer cent bouches & cent langues,
Qui fiſſent tout d'vn cri cent diuerſes harangues,
Pour deſgorger dans moy mon courroux eſtouffé,
Portant de double acier l'eſtomac eſtoffé.
Tel ſoit le triſte cours de ton malheureux viure :
Tels ordres de malheurs ſe puiſſent entreſuiure
Iuſqu'à ta mort, chaſſans par tourmens impiteux
De ſon orde priſon ton eſprit deſpiteux.
Nul ne ſe trouue adonc, qui, comme aux autres, rende
A ton cors execré la mortuaire offrende :
Soit ton cors rebouté de la terre & du feu,
Veuf du dernier honneur qui aux moindres eſt deu.
Entre les loups gloutons pour ta charongne infette
Eſparſe par les chams ſoit vne guerre faitte.
Les milans charongniers & les goulus corbeaux
Souillent leurs haues becs dans tes maudits boyaux.
Soyent tes os decharnez exents de ſepulture,
De la pluye & du vent, nuds de toute veſture,
Dedaignemment battus : cependant que là bas
Dans les palles enfers, ſans eſpoir d'vn treſpas
Qui mette encore fin à tes peines cruelles,
Ton eſprit tormenté de gennes eternelles
Seul autant ſouffrira de griefs puniſſements
Que tous les vieux damnez y ſouffrent de torments.
Là tu ſeras banny des brigades heureuſes
Du champ Elyſien, aux ombres langoureuſes
Où bannis par Eac les malheureux damnez
En eternels torments languiſſent condamnez.
Là Siſyfe obſtiné d'vne eſpaule vouſtee
Par le roide pendant d'vne haute montee
Pouſſe en vain ſon caillou, qui du mont le plus haut
Ia ja preſque monté luy eſchappe & luy faut :
Là Tityе alongé ſous ſa maſſe foulante,
Neuf arpens de païs du ſommet à la plante
Empeſche de ſon long, au couple rauiſſant
Des vautours acharnez ſon foye fourniſſant.
Là les Belides ſœurs vainement amuſees,
En vain cuident remplir leurs cruches pertuiſees

De l'onde qui se pert, qui des trouez vaisseaux
Et se prend & se rend dans les prochaines eaux.
Là sans fin Ixion se tourne & se retourne,
A sa roue attaché qui jamais ne sejourne :
Et d'eternelle volte en soy-mesme conduit
Esbranlé roidement, & se suit & se fuit :
Là Piritois craintif aguigne sur sa teste
Vne pierre pendante à tomber ja ja preste,
Sur vne table ayant des tasses & des plats,
Mais la Furie aupres luy trouble son repas.
Là Tantale beant sur les fruits & sur l'onde
Languist necessiteux de ce dont il abonde :
Pour sa bouche mal close, à bouche bee en vain
S'efforçant d'appaiser & sa soif & sa faim.
Là, ton esprit aussi en ces peines souffertes
De ton parler mal-caut receura les dessertes.
Car Eac rigoureux les torments, qu'il ostra
Aux plus punis dannez, dessus toy remettra.
Sisyf, tu luy lairras ta meule culbutante,
Et ta roue, Ixion, roura vireuoltante
Autre cors que le tien : d'vn foye tout nouueau
Se repaistra le bec du Tityen oyseau.
Cestui-cy, Piritois, sous ta pierre incertaine
La teste bessera pallissant de peur vaine :
Tantale, cestui-cy de tes moqueurs repas
En ton lieu poursuiura les reculans appas.
Voire & si ces tormens n'egallent la vengeance
Que merite, Mastin, l'excez de ton offence,
Eac pour te genner justement inuentif
Nouueaux tourmens contreuue à ta peine ententif.
Que des bourrelles sœurs l'vne son flambeau jette
Tes paupieres grillant, l'autre tes flans fouëtte
De courgets serpentins, l'autre aille tout joignant
De ses ongles crasseux ta face egratignant.
Qu'il rechauffe là bas le toreau, dont l'espreuue
Se feit par son ouurier, & d'vne frayeur neuue
T'y contraigne mugler, & dedans gemissant
Les ames estonner de ton cry mugissant.

Qu'il dreſſe le mortier, en qui jadis le Sage
Du Tyran inhumain conſtant ſouffrit la rage,
Et face d'vn pilon tous tes membres froiſſer
Touſiours frais aux tormens ſans pouuoir ſe caſſer.
Qu'il renouuelle en toy les peines les plus dures
Qu'onques peurent ſonger pour vanger leurs injures
Les tyrans les plus durs : & genné ſans ſejour
Te face martyrer de chacune à ſon tour.
Qu'il te pouſſe à chef bas dans les flammeuſes ondes
De Phlegeton roulant, ſes ſoufrieres profondes,
Puis en feu t'en oſtant (mais pour t'y rebruller)
Pour t'eteindre en Cocyt te face deualler,
Qu'il te jette deuant la monſtreuſe Chimere,
Qu'il te face là bas par le trechef Cerbere,
Qui fera ſes trois couls en ſerpens heriſſer,
De ſon triple dentier aſprement peliſſer.
Brief, deſirer cela (pour toute ma vengeance)
Que tu calomniois contre mon innocence
Pouuoir eſtre autant vray comme il eſt du tout faux,
Forcé de le vouloir par tes felons trauaux.
Ces maux & vif & mort en griefs tormentsſ te troublent,
Voire & plus mille fois rengregez ſe redoublent
Que n'en puis deſſeigner. Et non toy ſeulement,
Non toy, meſchant Maſtin, mais ſoit égallement
D'ennuis agrauanté, quiconque ma ſimpleſſe
D'vn machineur engin époint fauſſement bleſſe
Ou bien cuide bleſſer par controuuez propos
De mon viure innocent troublant le doux repos.
Soit-il en meſme nef pour endurer l'orage
Que mon courroux degorge, eſmeu d'vne aſpre rage
A vanger mon honneur, rempliſſant de mes cris
De ma Seine les bords au ſejour de Paris :
Paris ma nourriciere, où deſores ie jure
Par les Sœurs & leur Dieu ne laiſſer telle injure,
Sans vengeance couler, tant que de leur fureur
Elles à leur Poëte enflammeront le cœur.
Mais la voute du ciel, qu'vn tour d'erein embraſſe
Ciel l'ancienne peur de la mortelle race

M'accable de ſon fais, ſi doux à mes amis,
Ma rigueur ie n'obſtine enuers mes ennemis.

AMYMONE.

A PIERRE DE RONSARD.

DESIA *l'aſtre tempeſteux*
D'Arcture l'yuer amene :
Deſia parmi l'air moiteux
La rage des vents forcene,
Qui la branlante foreſt
De ſon fueillage deueſt.
Du renouueau floriſſant
L'arondelle meſſagere,
Ne volera plus froiſſant
Noſtre air de plume legere,
Fors quand elle annoncera
L'autre Printems qui ſera.
A Dieu les plaiſirs des champs :
Plus à l'abri de l'ombrage
Des oyſelets aux doux chants
On n'oit le caquet ramage :
Les triſtes prez ne ſont plus
De verdeur gaye veſtus.
Mais les debordez ruiſſeaux
Sur les détruictes prairies
Noyent ſous leurs troubles eaux
L'honneur des herbes fanies,
Et rauiſſent à nos yeux
Leur regard ſolacieux.

Plus la Nymphette n'ira
Piller les freſches herbettes :
Plus elle n'en ourdira
Des chapelets de fleurettes,
Pour en couurir honorez
En rond ſes cheueux dorez.
Plus la vendange ne geint
Sous l'abrier, qui de ſa charge
Criant enroué l'eſtreint :
Plus dedans la cuue large
Le paiſan d'vn pas coulant
Le raiſin ne va foulant.
Le vin n'eſt plus deſia mouſt,
Qui ſerré dedans la caue
Par le bondon plus ne bouſt,
Sifflant ſa fumeuſe baue :
Mais en ſon tonneau raſſis
Sur les chantiers eſt aſſis.
Maintenant le laboureur
Tenant ſa femme embraſſee
Cueult le fruict de ſon labeur,
Et de la choſe amaſſee
Durant l'autonne & l'eſté
S'eſiouit en gayeté,
N'abandonnant ſa maiſon :
Telle pluye reſpendue
Et telle neige à foiſon
Des champs la joye a perdue :
Tel vent ſiflant orageux
Empeſche les plaiſans jeux.
Mais, doux Ronſard, ny du tems
La trop faſcheuſe inconſtance,
Ny des amis t'attendans
L'attrayable ſouuenance,
N'ont encore le pouuoir
Dehors des chams te rauoir.
Quelque autre amoureux flambeau
Te bruſle t'il point ton ame,

Allumant d'vn œil nouueau
Dedans toy nouuelle flame?
Amour te retiendroit bien
Eſtreinct d'vn nouueau lien.
Ronſard, la nouuelle amour
D'vne ſimple païſante
Te regentant à ſon tour,
A ta joue rougiſſante
Ne face le ſang monter
S'elle t'a bien peu domter.
Apollon au chef orin
Admire en ſa beauté ſimple
Cyrene, bien que ſon crin
Non couuert d'vn dougé guimple
En l'air pendille tremblard
Et ne ſoit agencé d'art.
Voire & Neptune, le Roy
Qui braſſe la mer cruelle
A ſenty premier que toy
L'ardeur d'vne flamme telle,
Et ne peut à tout ſon eau
Noyer d'amour le flambeau.
CVPIDON *vn jour laſſé*
De meurdrir la gent humaine,
Apres vn cerf pourchaſſé,
Auoit mis toute ſa peine,
De Diane ayant les chiens,
Qui pour vn jour furent ſiens.
La vierge les preſte enuis
Premier le forçant qu'il jure
Que de ſes attraits laſcifs
Ne fera jamais injure
Aux filles, qui par les boys
Suiuront des chiens les abboys.
Amour apres grand labeur,
Ayant mis à chef ſa chaſſe,
D'vn chaud degout de ſueur
Arroſoit ſa tendre face,

Quand il alla de Cypris
Se rafreſchir au pourpris.
Au pourpris delicieux,
Que les Graces jardinieres
Cultiuent à qui mieux mieux
De mille & mille manieres
De compartimens dreſſez
Au parterre entrelaſſez.
Où les odorantes fleurs
En bel-eſclatant meſlange
De cent diuerſes couleurs,
D'vn gracieux entrechange
Font que tout y rit, d'vn flair
Ambroſin embaſmant l'air.
Là maint clair-coulant ruiſſeau,
Auec vn ſoüef murmure,
Roule mainte diuerſe eau
Argentine, belle, pure,
De qui la douce vapeur
Eteint toute eau de ſenteur.
Dans ce Cyprien jardin
Amour vint trouuer ſa mere,
Comme pour ſon chef diuin,
Auecque ſa troupe chere,
Vn tortis elle tiſſoit
Des fleurs qu'elle choiſiſſoit.
Les triant dans vn monceau,
Qui en ſon giron éclate.
Mais de ſon ouurage beau
Le doux ſoucy tant la flate,
Que pluſtoſt ſe voit tenir,
Qu'elle ne le ſent venir.
Comme vn paſſereau drillant
Dans vne ſeiche pouſſiere,
S'égaye dru fretillant
De ſa double aiſle legiere :
Ainſi l'enfant qui ſ'ébat
Menu des aiſles ſe bat.

Et les fleurettes gaſtant
Enfantinement ſ'y touille,
Par ſon giron ſe veautrant,
Et tout ſon ouurage brouille :
Mais pour ſa mere appaiſer
La vient tendrement baiſer.
Et d'vn bras maiſtre des Dieux
Ployé de façon mignarde,
Lace le col gracieux
De ſa mere, & la regarde
D'vn dru clignetant regard
Meſlé d'vn rire flatard.
Venus pointe des douceurs
D'affection maternelle,
Baiſe ſes yeux rauiſſeurs,
Et d'vne parolle telle
Ses deux coraux defermant
Elle va l'air embaſmant.
Doù viens-tu, mauuais garçon,
Qui deurois eſtre mes joyes?
Mais faux petit enfançon,
Tout le rebours tu m'enuoyes :
Par toy pour quelque bon heur
Ie n'ay que tout deſhoneur.
Bien que, petit éfronté,
Tu m'ays touſiours fait du pire,
Si faiſant ma volonté
Tu veux mettre à chef mon dire,
Ie te promets deſormais
De t'aimer mieux que jamais.
Et ſi, mon fils Cupidon,
Le plaiſir que ie demande
Tu ne feras ſans guerdon,
D'vne recompenſe grande,
Si le gain ne te ſuffit,
L'honneur ſuiura le proffit.
Honneur dy-ie bien plus grand,
Qu' (ô trop peruerſe nature!)

De ta mere il ne te prend,
Quand par ta folle bleſſure,
(O honte) d'amour humain
Tu me naures de ta main.
Mais c'eſt tout-vn, faux enfant,
Si tu veux ne m'écondire,
Tu es deſia triomphant
Sur vn & ſur vn empire
Des trois, que par ſort jadis
Les trois freres ont partis.
Iupiter prince des cieux
De tes traits ſ'eſt ſenti poindre,
Voire & Pluton furieux
Au jour tu as peu contraindre
Monter ſes retifs cheuaux
Hors des brouillas infernaux.
Neptune ſeul dans ſa mer
Se tient franc de ta ſagette,
Dont tu peux tout enflammer :
Mais demain vole & la jette
Où les flots Inachiens
Lauent les murs Argiens.
Inache fait vn feſtin
Dedans ſes palais humides
Aux Dieux du manoir marin
Et aux blanches Nereides :
Là le Roy Neptune ira,
Qu'Inache auſſi conuira.
Tu l'aguetteras veillant,
Comme du long du riuage
Il ira ſe ſoleillant
Alecart de ſon bernage :
Fiche vn trait dedans ſon cœur,
Te faiſant de luy vainqueur.
Pour l'honorable guerdon
D'vne ſi haute victoire
Ie te donray, Cupidon,
Vn don témoin de ta gloire,

Comme tu as ſurmonté
Le monde ſous toy domté.
Ie te donray le jouet
Qu'à Iupiter Adraſtee,
Bien fait, beau, riche à ſouhait,
Donna ſous la roche Idee,
Lors que petit il tétoit
La Nymphe qui l'aletoit.
C'eſt vn fetis moulinet
De ce grand monde l'image,
Que j'ay dans mon cabinet
Vn des plus exquis ouurage,
Conſtruit de cerceaux diuers
Mis de long & de trauers.
Deux croiſez en meſmes pars
L'ouurage quarrent & bornent,
Peints d'azur, où ſont eſpars
Mille aſtres d'or qui les ornent :
Vn eſſeul d'argent les joint
D'vn gon double en double poinct.
Au milieu de cet eſſeul
Vne boule eſt ſuſpendue
De Iaſpe, par qui à l'œil
Double couleur eſt rendue :
D'vne part vn palle-verd,
De l'autre vn teint plus couuert.
Cinq cercles mis de trauers
Eloignez d'egal eſpace,
Embraſſent le rond diuers
De la tournoyante maſſe.
Sous les trois vn eſtendu
Eſt de biais ſuſpendu.
Au deſſous par ſon contour
Mainte figure étoilee,
S'entreſuiuant tout-au-tour,
Marque les mois de l'annee :
D'argent vn bel aſtre blanc
Plus bas trauerſe en ſon ranc.

Soudee à l'eſſeul d'argent,
Comme vn Soleil, la voliere
D'or & d'azur ſe changeant,
Sureclate vne lumiere
Plus brillante que par l'air,
Ne luit l'aſtre le plus clair.
Deſſous le geant Atlas
Roidit ſon épaule large,
Et planté ne flechit pas
Deſſous ſi peſante charge,
Bien qu'au col & qu'aux jarrets
Ses nerfs tendent ſous le faix.
Ce joyau tel que Vulcain
Vn plus beau ne pourroit faire,
Ie te donneray demain,
Si tu daignes me complaire :
Si de Neptune vainqueur
Tu luy ſagettes le cœur.
Ainſi la gente Cypris
L'amadouoit de promeſſe :
Luy de conuoitiſe épris,
Déja de donner la preſſe
Le moulinet bigarré,
Dont el' l'auoit aſſeuré.
Et veut ſur le champ l'auoir
A tout rompre, & ſe courrouce,
Et ne veut ſ'en demouuoir,
Sinon quand d'vne voix douce
Sa tendre jouë pinſant
Venus vient l'adouciſſant,
Et le baiſe, & d'vn ſou-ris,
O ſang aimé (ce dit-elle),
Si de ta flamme ſurpris
Le Roy de la mer cruelle
(Et Styx j'en jure) ie voy,
Ie te garderay ma foy.
Ce dit-elle. Et Cupidon,
Meu de ſi grande aſſeurance,

Fremilloit apres le don,
Et ſ'animant d'eſperance
Depuis l'heure n'a ceſſé,
Que Neptune il n'ait bleſſé.
Déja le flambeau du jour
S'eſtoit éteint dans les ondes :
Déja du moite ſejour,
Quittant les vagues profondes,
La nuit au ciel tenebreux
Tendoit ſon pennage ombreux :
Quand la Deeſſe Venus
Enjoint à ſes trois compagnes
Coupler ſes oiſeaux chenus
Au char, qui par les campagnes
De l'air au ciel étoilé
Porte elle & ſon fils aiſlé.
Toſt que l'aube pourpriſſant
Du Soleil auant-couriere
A l'atlage grauiſſant
Eut debaclé la barriere,
Quand la terre porte-fruit
Se décache au jour qui luit.
L'oiſeau Cyprien recors
De la promeſſe accordee,
Veillant ſ'élance dehors
De ſa couche d'or brodee,
Brodee d'or bien choiſy
Sur vn ſatin cramoiſy.
Au col il pend ſon carquois
De ſon écharpe doree,
Il prend au poing l'arc Turquois,
Et ſans longue demouree,
Paſſant les manoirs des Dieux
Va droit aux portes des cieux.
Que de diligente main
Les belles Heures portieres
Luy ouurirent tout ſoudain,
Doù les fertiles jachieres

Des hommes laborieux
Apparurent à ſes yeux.
De là ſe jette à chef bas,
Entonnant l'air dans ſes aiſles :
Et plane alongeant ſes bras,
Et de ſecouſſes iſnelles
Fond, tirant d'Arges aux champs,
Que d'Inach les eaux lechans
Bagnent. A peine au milieu
De ſon entrepris voyage,
Lors eſtoit le petit Dieu,
Qu'il vit en bel equipage
Neptune, faire la mer
Soublanchiſſante écumer.
La bonne mere Tethys,
Neree & les Nereides,
Et les Tritons mi-partis
Fendoyent les plaines humides,
Les Tritons en bel arroy
Trompetans apres leur Roy.
Les Nerines par les flots
De la marine bonace,
Des Daufins preſſoyent les dos,
Les guidans de bonne grace,
Autour du vieillard raſſis
Sur vne baleine aſſis.
Six mi-poiſſons hanniſſans,
Faiſans jalir l'eau marine
Deſſous leurs piés peſtriſſans
La grand' campagne azurine,
Trainoyent vn char azuré
Sur vn rouage doré.
Ce char haut aſſis portoit
Le Dieu des manoirs liquides,
Vn Triton deuant eſtoit
Gouuernant les molles brides,
Mille Dieux marins en rond,
Et mille Deeſſes vont.

Amour qui des aiſles pend
Comme l'oiſeau ſur la proye,
En bas regarde ſuſpend
Où s'adreſſera leur voye.
Et dans l'air l'empenné Dieu
Tient œil & corps en vn lieu.
Iuſqu'à ce qu'il voit les Dieux
Entrer dedans l'onde coye
Où Inache gracieux,
Que mainte Nymphe conuoye
Pour bien veigner le grand Roy
Des eaux, l'attend de pié coy.
Adonc l'enfant Cyprien
Leger reprend ſa volee
Droit au cours Inachien,
Qui ſous la coſte aualee
Se heriſſante en foreſts,
Flotte alecart des guerets.
Là comme fait l'eſperuier,
Qui ſa proye au boys aguette,
Dans vn fueillu chaſtaignier
Au guet ſe branchant ſe jette,
Attendant l'heur opportun
De naurer le Dieu Neptun :
Qui au feſtin cependant
Entre dans la ſale aſconſe,
Deſſous l'onde s'épendant
Sur vne vouſte de ponce.
Là déja pour le repas
Sur les tables ſont les plats.
Du ciel les hautes roideurs
Titan auoit ſurpaſſees,
Quand les plus aſpres ardeurs
Seichent les plaines baiſſees,
Quand ſous les ronceux buiſſons
Le grillon meut ſes chanſons.
Lors que le paſtoureau cault
Son beſtail ſaoulé de paiſtre,

Retire, écheuant le chaud
Du pasturage champestre.
A l'ombre d'vn orme frais
Où le ruisseau coule aupres.
Là soufflant ses chalumeaux,
Ou bien enflant sa musette,
Il éjouit ses toreaux
De sa gaye chansonnette,
Qui remaschent peu à peu
L'herbage qu'ils auoyent peu.
A l'heure Amour qui guettoit
Caché dans l'epés fueillage,
Ententif par tout jettoit
Sa vuë atrauers l'ombrage,
Et loing vne Nymphe voit,
Qu'vn Satyre poursuiuoit :
Vn Satyre que pieça
De la beauté de la belle
L'archier Pasien bleça,
Comme la jeune pucelle
Suiuant des chiens les abois
Chassoit vn daim par les bois.
Tant ce mi-bouc a guetté,
Que sa Nymphe il a trouuee,
Qui fuit le chaud de l'esté
Dessous l'ombrage : & lauee
La suit de si viste pas,
Qu'il la saisit en ses bras.
De Danas Roy' Argien
C'estoit la fille Amymone,
Qui sentant ne pouuoir rien
De force, à crier se donne,
Et du cry qu'elle entonnoit
Toute la riue étonnoit.
Neptune apres le repas
Seul du long du beau riuage
Se promenoit pas à pas,
Quand du dedans du bocage

Le cry de la fille il oit,
Que le Satyr violoit.
Meu de la piteuſe voix,
Droit au cry Neptune tire,
Et les trouuant dans le boys,
Va deſſaiſir le Satyre,
Qui étriuant ne veut pas
Laſcher ne priſe ne bras.
Amour ſon heur oportun
Voyant, trie vne ſagette,
L'encoche, & dedans Neptun
D'vn coup aſſeuré la jette :
Neptune au fond de ſon cœur
Tout à coup receut l'ardeur.
A coup à plein poing preſſant
Le Satyre aux cornes ſerre,
Et ja ſa proye laiſſant
Le renuerſe contre terre :
La Nymphe fuit : là tous deux
Fruſtrez demeurent honteux.
Et comme quand l'aubereau
Aſſuit la race de Niſe
L'empietant : le fauperdreau
Suruient, fait laſcher la priſe:
Scylle échappe : & pour tout gain
A tous deux reſte la faim.
Ainſi des flots l'Empereur
Et le corne-bouc perdirent
Tous deux leur proye, & leur cœur
D'amour la proye rendirent :
Leur proye ils perdirent bien,
Mais non le trait Cyprien.
Amour ſe mocquant des deux,
De Neptune & du Satyre,
Se prend (ayant veu leurs jeux)
Enfantinement à rire:
Et ſe repouſſant en l'air
Va vers ſa mere voler.

Amour à ſes dons vola :
Neptune que ſon feu domte
Vers ſa bande ſ'en alla
Coupable en ſoy de ſa honte :
Mais où qu'il voiſe le Roy
Son mal traine dedans ſoy.
Et comme le cerf fuyart,
Qui au flanc la fleche porte,
Fuit touſiours : touſiours la part
Qu'il fuit, la traine : en la ſorte
Où que Neptune ſ'enfuit
La fleche d'Amour le ſuit.
La fleche d'Amour le poind
Dans le plus vif de ſon ame,
Et l'amant ne laiſſe point
Auoir répit de ſa flame,
Qui maiſtreſſe de ſon cœur
L'ard d'importune rigueur.
Suiuant la flamme qui l'ard
Neptun quitte ſon Empire
Sans en auoir nul égard,
Et droict deuers Arges tire,
Dés que l'Aube au l'endemain
Tendit ſa roſine main.
D'Arges les murs tant vantez
D'eaux adoncques eſtoyent vuides
Encor n'eſtoyent inuentez
Les puys par les Danaïdes,
Et qui lors de l'eau vouloit
Dans Inache la puiſoit.
D'vne cruche ſe chargeant
Amymone eſtoit venue
Au bord, & ſe ſoulageant
De ſa cruche, à jambe nue
Recourſant ſon ſimple habit
Au gay d'Inache ſe mit.
Et contre le cours de l'eau,
L'eau doucettement rebelle,

Demarchoit tout beau tout beau
La Danaïde pucelle,
Qui d'vn gracieux debat
Contre les doux flots ſ'ebat.
Le Dieu la voit en ce point :
Quand il la voit c'eſt à peine,
Que la fureur qui l'époind
Droit vers elle ne l'emmeine :
Tant eſt l'amour violant,
Qui Neptune eſt affolant !
Mais du jour d'hier recors,
Et de ſa vaine entrepriſe
Retient ſes roides effors,
Pourpenſant vne ſurpriſe,
A quoy l'aſſiette du lieu
Donnoit faueur pour le Dieu.
Eſpais & drus arbriſſeaux
Sur le ſourcil du riuage,
Voire iuſque aux claires eaux
Noirciſſoyent vn long bocage :
Là Neptune pas à pas
S'embuſche & ſe muſſe bas.
Comme vn loup quand vn troupeau
Il voit dans vn paſturage,
Se traine tout beau tout beau
Coſtoyant quelque bocage,
Et du paſtoureau le ſoin
Trompe, ſ'aprochant de loing :
Ainſi le Dieu ſe muſſoit
Pendant que la pauure fille,
Que l'eau clair-coulant deçoit
Sur le bord ſe deshabille,
Ne ſçachant le danger preſt,
Dont Neptune fait l'apreſt :
Ains ſe penſant à ſeurté
De tout eſtranger dommage,
Des eaux foule la clairté
A nu de ſon blanc corſage,

Froiſſant les flots de ſon flanc
Plus que freche neige blanc :
Vn poil plus qu'vn or bruny
Sous le Soleil étincelle,
Luiſant ſur le lis vny
Du beau ſein de la pucelle,
Tel que l'or reſplendiſſant
Sur vn ſatin blanchiſſant.
Ores à coup étendant
Bras & jambes, elle nouë,
Ores haut ſe ſuſpendant
Alenuers ſans mouuoir jouë,
Ores dedans l'onde fond
Se plongeant iuſques au fond.
O qu'adonc Neptune craint
Que la pauurette periſſe,
Toſt Amour qui le contraint
Luy rompt cette crainte nice,
Tantoſt la crainte à ſon tour
Refroidiſt la folle amour.
L'amour qui le forceroit
De faire dans l'eau ſa joye,
Sans le danger qui ſeroit
Qu'Amymone en l'eau ſe noye :
Parquoy retient ſon effort
Pour mieux la ſurprendre au bord.
Elle laſſe de noüer
S'en reuint prendre ſa buie,
Et faiſant fin de jouer
Dans le courant l'a remplie,
Puis de la riuiere ſort
Pour ſe rabiller au bord.
Amymone ſe veſtoit
Encore de ſa chemiſe,
Quand du Dieu qui la guettoit
Elle ſe ſentit ſurpriſe,
Ayant & les yeux bouchez
Et bras & mains empeſchez.

Neptune au cors la ſurprend.
Et de ſes bras forts l'enſerre,
Sous ſoy la baiſſe & la rend,
La renuerſe contre terre :
La vierge rebelle geint
Sous le grand Dieu qui l'eſtreint.
Elle a beau jetter des pleurs,
Pour pleurs amour ne s'alente :
Car le Dieu ſuit ſes ardeurs,
Et la fille violente,
Qui, nice, vn ſi grand bon heur
Met apres vn vain honneur.
Mais l'amoureux jouiſſant
De ſon joly pucelage
Cueult le fleuron verdiſſant
Sur le verdoyant riuage,
Où preſſant la Nymphe en bas
D'Amour l'aprit aux ébas.
Au cry qu'Amymone feit
Quand Neptun la depucelle,
Le Satyre qui l'ouit
Vint pour ſecourir la belle :
Le Dieu marin l'entendant
Saiſit au poing ſon tridant.
Et contre luy le brandit
Qui euſt blecé le Satyre,
Qui fuyart ne l'attendit
Ains peu vaillant ſe retire :
Le tridant ſans rien toucher
Se fiche dans vn rocher.
La fillette cependant
Son pucelage regrette,
Et deux ruiſſeaux répendant
De pleurs, ceſte plaincte a faicte,
Hors ſon eſtomac declos
Pouſſant des piteux ſanglots :
O moy pauurette, ô mon heur
Perdu auec moy chetiue !

Faut il qu'en tel deshonneur
Toute ma vie ie viue?
Las, vn joyau j'ay perdu
Qui ne peut m'eſtre rendu!
I'ay perdu le beau fleuron
De ma jeuneſſe honoree!
O pleuſt aux Dieux qu'au giron
De la riuiere azuree
Dauant le ſomme oublieux
De mort euſt fillé mes yeux!
Maintenant ie ne plaindroy
Ma beauté ſe fletriſſante,
Maintenant ie ne craindroy
La cruauté menaſſante
De mon pere rigoureux
Contre ſon ſang malheureux.
Ie ne reſpandroy ces pleurs,
Pour ne pouuoir me contraindre,
Deuant les yeux de mes ſœurs,
Où ma face j'iray teindre
D'vne honteuſe couleur,
Coupable de mon malheur.
Mais bien que dauant leurs yeux
De honte ne fuſſe teincte,
A la longue, helas, trop mieux
Helas ſi ie ſuis enceincte,
Mon ventre qui groſſira
Ma honte decouurira!
Tandis que j'ay ma beauté
Ie veu des beſtes cruelles
Requerir la cruauté,
Dauant que mes jouës belles
Perdent leur fraiche couleur
Par vne maigre palleur.
Pleuſt aux Dieux que d'vn Lyon
Ie peuſſe eſtre la paſture,
Pour m'oſter la paſſion
Que de grand' honte j'endure!

O terre, auec mon eſmoy
Dans ton ventre englouty moy.
Vn tourbillon tempeſteux
M'enuelopant toute viue
Vienne dedans l'air venteux
M'enleuer de ceſte riue,
En ce païs écarté
Où ne luit nulle clarté.
Là deſſous les longues nuits
Entre les Cimmeriennes,
Ie cacheray mes ennuis
Et toutes les hontes miennes,
Sans ſoupçon : car ces manoirs
D'ombre eternelle ſont noirs.
La vierge ſe plaint ainſi
Bagnant de larmes ſa face,
Quand le Dieu marin voicy
Qui flateuſement l'embraſſe,
Et meſlant vn doux baiſer
Va de ces mots l'appaiſer :
Mê fin à tes triſtes plaints,
O la Danaïde race,
Apaiſe tes ſanglots vains,
Eſſuie ta moite face :
En ton heur ne te deçoy,
Et plus gayment le reçoy :
Chetiue, tu ne ſçais pas
Que tu es femme à Neptune?
Tes regrets mê doncque bas
Pour bien veigner ta fortune,
Eſpouſe d'vn des grands Rois
Qui ne ſont qu'au monde trois.
Moy Roy des manoirs moiteux
Sur toutes eaux ie commande.
Ton cœur ne ſoit point honteux
De me faire vne demande
A ton choix, pour le guerdon
De ton doux amoureux don.

Ainſi Neptune diſoit
Adouciſſant la ſimplette,
Qui ſes ſanglots appaiſoit :
Et luy demande nicette,
Qu'Arges qui eſt ſans ruiſſeaux
Puiſſe foiſonner en eaux :
Et qu'encores pour temoing
De ſon raui pucelage,
Fiſt ſourdre non gueres loing
Vne eau, de qui d'âge en âge
Le non-tariſſant ſourgeon
Fuſt ſurnommé de ſon nom.
Le Dieu qui rauit ſa fleur
Luy accorde ſa demande,
Pour don de telle valeur,
D'vne valeur bien peu grande :
Tant peu la ſimple ſçauoit
Ce qu'à demander auoit !
Le Dieu (ce qu'elle a voulu)
Des puis luy monſtre l'vſage,
Et du lieu qu'elle a eſlu
Faiſant ſourdre vn neuf ondage,
De ſon trident donne vn coup
Au roc, qui vomit à coup
Vne onde à foiſon roulant,
Qui de la pierre bouillone :
La ſource aujourdhuy coulant
Porte le nom d'Amymone,
Et bruit encor tous les jours
De Neptune les amours.

REMONSTRANCE

SVR LA PRINSE DE CALAIS ET GVINE.

AINSI *Fortune change. & joüant à ſa guiſe*
Son jeu cruel, ceux-cy maintenant fauoriſe
Et maintenant ceux-là. Nous que nos ennemis
Les Eſpagnolz naguiere en grand' route auoyent mis,
Ayans perdu contre eux, nous auons à ceſte heure
Contre les fiers Anglois la Fortune meilleure:
Et nous auons repris les Villes & les Forts
Dont ils auoyent jadis mis nos ayeulx dehors.
Nous contraignons l'Anglois de tenir ſon empire
A part dans l'Ocean, faiſans qu'il ſe retire,
En nous abandonnant, auecques larmes d'yeux,
Le païs detenu long tems par leurs ayeulx.
Car ſelon le deſtin, CALAIS *ne deuoit eſtre*
Remis entre les mains de ſon ancien maiſtre,
Sinon quand on verroit leur Royne ſe ranger
A prendre le party d'vn eſpoux eſtranger :
Alors que meſpriſant des Rois l'antique race,
Elle mettroit vn Roy de dehors en leur place.
MERLIN *long tems deuant aduertis les auoit,*
Que du ſang de VALLOIS *viendroit vn, qui deuoit*
Vanger la mort de ceux qui à Creci moururent
Quand nous fuſmes deffaicts, lors que nos forces furent
Eſteinctes pour long tems : quand des jeunes François
La fleur fut preſque toute abatuë à la fois.
Mais le deuin Merlin (bien qu'il fuſt veritable)
N'a eſté creu non plus, que Troye miſerable
Creut la voix de Caſſandre. Encores tellement
Le cœur leur eſtoit creu : en tel contemnement
Encore ils nous auoyent : pour la double victoire
Gaignee contre nous ſi pleins de vaine gloire,

Qu'au portail du chaſteau eſcrit lon a trouué
Dedans le marbre dur ce dicton engraué :
Les François à Calais viendront mettre le ſiege
Quand le fer & le plomb nageront comme liege.
O parolle barbare! ô folle confiance,
Priſe trop hardiment pour l'humaine puiſſance!
Mais ny tous les mareſts qui les enuironnoyent,
Ny tous les forts auſſi qui les chemins tenoyent,
Garniz d'hommes dedans, n'empeſchent noſtre armee
De paſſer juſqu'aux lieux où elle eſt deſtinee.
Le grand LORRAIN *luy meſme amenant ſes ſouldarts*
Qu'il auoit aſſemblez braues de toutes parts,
Monté ſur vn courſier ils ont veu comparoiſtre
Pour aſſieger leur ville, auant que de cognoiſtre
Ou penſer ſeulement, qu'il euſt peu trauerſer
Tant de faſcheux deſtroicts qu'il auoit à paſſer.
Là vn autre labeur de nouueau le trauaille
Plus grand que le premier : vne forte muraille
De brique eſt alentour ceinte d'vn bon foſſé,
Mais derriere elle n'a nul rempar amaſſé.
Elle eſt loing de la mer preſque d'vn ject de fonde :
La riue eſt entre deux, que Neré de ſon onde
Bagne deux fois le jour, quand d'vn reflot rampant
Sa maree ordinaire aux terres il reſpand.
Qu'on ne me voye pas lors que la mer s'eſleue,
Des coquilles trier, ou jouër ſur la greue,
Mais bien quand le ſablon à ſec elle lairra,
Bien que malaiſément s'y tenir on pourra.
Le lieu n'y peut porter : ſouuent, ſi on la charge,
La terre y obeïſt, & fond deſſous la charge.
Ce fut par ceſt endroict que furent amenez
Tous les doubles canons ſur des clayes traiſnez.
Outre à coups de mouſquets, vne Tour haute & grande
Du long de ce riuage & ſur le port commande :
Mais nos braues ſoldats, & du Chef la vertu,
Tout cet empeſchement ont ſoudain combatu.
On a gaigné Riſban : la forteresſe forcee
Du chaſteau nous donnoit dedans la ville entree.

On les prend à mercy : Le peuple & le ſouldart,
Leur vie ſauue, on faict retirer autrepart.
O toy GVINE *trop fiere, il t'euſt mieux valu rendre*
A vn prince clement, que de vouloir apprendre
Combien noſtre grand Roy en armes eſt puiſſant.
Ton rempar renuerſé ne s'iroit tapiſſant
En terre, comme il faict : tes maiſons abatuës
N'endureroyent le ſoc des maiſtreſſes charruës
Aux laboureurs François, qui n'oſeroyent penſer
De te mettre en labour, ny de t'enſemencer.
Quelle fureur cruelle eſt-ce icy? quelle rage,
De n'eſtre pas content de faire le carnage
Des hommes, ſi enſemble on ne rue à l'enuers
Villes & Citoyens, ſi aux dieux des enfers
Tout n'en eſt deuoué? Nous auons veu naguiere
Du chaſteau de Hedin la forteresſe fiere,
Et Terouane auſſi : preſques on n'y voit plus
Les merques ſeulement des logis abatus.
Encores lon pourroit à l'ennemy permettre
De razer les citez : mais de voir ainſi mettre
Le feu dans ſes maiſons au meſme Citoyen,
Et ruiner ſes murs, & ne pardonner rien
A ſon propre païs, auquel l'ennemy meſme
Vainqueur pardonneroit, quelle fureur extreme
Penſez vous que ce ſoit? Des hommes ſont-ce icy
Les œuures, ou pluſtoſt des beſtes ſans mercy?
Tant y a, qu'aujourdhuy aux Chefs de noſtre armee
La victoire deuant impoſſible eſtimee,
Eſt venuë d'enhaut de la grace de DIEV.
Bien que le froid hyuer, & la mer, & du lieu
La grande renommee, & la honte ſoufferte,
Et toute fraiſche encor pour la derniere perte :
Et bien que la Fortune à nous trop longuement
Ennemie, euſſent deu y mettre empeſchement,
Et detourner alors de noz Chefs l'entrepriſe,
Quoy qu'ils fuſſent hardis : Toutefois on te priſe,
O vaillant Roy HENRI, *pour conſtamment n'auoir*
De ton premier deſſeing voulu te demouuoir :

Et pour auoir donné à tes gens l'aſſeurance
D'executer l'aduis de ta ſage conſtance :
Apprenant aux humains, que Dieu comme il luy plaiſt
Tire & pouſſe des Rois, par vn celeſte arreſt,
Le courage & le ſens, ſans qu'on doyue pretendre
Le motif de leurs faicts par la raiſon entendre,
Ny s'eſmaïer pourquoy ils auront faict cela :
Car l'eſprit des mortels n'atteint pas juſques là.
Mais ce Dieu qui premier de ce conſeil t'aduiſe,
O ſage Roy, luy-meſme a conduict l'entrepriſe,
Voire a guidé tes Chefs, juſqu'à ce que le tout
Ait eſté par les tiens parfaict de bout en bout.
Luy-meſme quand on vit, que les bandes émeuës
Leurs payës demandans, qui leur eſtoyent bien deuës,
Vouloyent abandonner leurs enſeignes, alors
Que la guerre trop longue eſpuiſoit nos treſors,
CHARLE, *ce meſme Dieu te meit en la penſee*
(A fin d'auoir ſoudain la finance amaſſee
Qu'on deuoit aux ſoldats) d'eſtre lors reſpondant
Plege pour le public, & d'aller demandant
Des emprunts à Paris. La finance requiſe
Par les bons Citoyens entre tes mains fut miſe,
Et par toy enuoyee à ton frere, & ſoudain
Par entre les ſoldats partie de ſa main.
Cela depuis les feit preſts deſireux de viure
Et mourir deuant luy, pour ſa volonté ſuiure :
Et tous ces moyens cy les Anglois ont chaſſez,
Qui loing de noſtre coſte oultre mer ſont paſſez.
Donc, quel remerciment faudra til que lon rende
A DIEV, *qui nous a faict cette largeſſe grande*
Et de joye & de biens? pour luy gratifier,
Cent bœufs & cent brebis faut il ſacrifier
Sur des autels ſacrez? ou faire la huee
D'io Triumphe io, à la mode vſitee?
Ou dire des chanſons & des brocards joyeux,
Comme on faiſoit jadis pour les victorieux?
Ce ſeroit trop ſuiuir la couſtume Payenne :
Mais nous deuons pluſtoſt (car la gloire en eſt ſienne)

Laiſſer l'honneur à DIEV *inuincible, puiſſant,*
Qui foule aux pieds le chef du Roy s'orgueilliſſant,
Et qui juſques au Ciel d'en bas leue, & ſupporte
Le Roy qui humblement tous ſes faicts luy rapporte.
Qui, quand l'heureux ſuccez nous hauſſe trop le cœur
S'en vient nous chaſtier d'vne douce rigueur
Comme vn pere ſon fils, nous donnant des trauerſes,
Et nous touchant par fois de fortunes diuerſes,
A fin que ne penſions que l'heur vienne de nous
Si de grace il nous eſt plus fauorable & doux:
A fin qu'en vn ſeul DIEV, *Princes, & populaire,*
Nous fondions de nos faicts tout l'eſpoir ſalutaire :
Ny ne perdans le cœur pour le faix du malheur,
Ny l'eſleuans auſſi ſi nous auons de l'heur.

A MONSIEVR DE FITTES

TRESORIER DE L'EPARGNE.

FITTES *ami d'vn cœur entier*
De ceux que l'honneſte meſtier
Des Muſes gentiles contente,
Ly ces vers que de toy recors
Suiuant les Calabrois accors
Au bord de la Sene ie chante.
BIEN *heureux qui d'afaires loing*
N'ayant de nulles debtes ſoing,
Et ne mettant la vieille guiſe
De la gent d'or à nonchaloir,
Auec ſes toreaux fait valoir
La terre par ſon pere acquiſe.
Ny par les tentes guerroyant

Le terrible bruit entr'oyant
Du fier cleron il ne s'esueille :
Il n'a frayeur des flots ireux,
Il n'est du Palais desireux,
Ny ne suit des Princes l'oreille.
Mais en sa maison il a soing
D'auoir du plant exquis de loing
Des vignes les plus excellantes :
Ou bien dedans vn val estroict
Il regarde, & par fois entroit,
De loing ses bestes mugissantes.
Mais bien d'vne serpe trenchant
Les fruictiers séueux esbranchant
Y met meilleures entelettes,
Ou serre le miel espuré
Dans vn vaisselet bien curé,
Ou tond ses ouailles foiblettes.
Puis quand l'Autonne retourné
Monstre son chef de fruicts orné,
Qu'il est aise en cueillant la poire,
Au fruictier mesme qu'il enta,
Et la grappe au sep qu'il planta,
Qui combat du pourpre la gloire.
Tantost estendu s'il luy plaist
A l'ombre d'vn vieil chesne il est
Alenuers sus l'herbe coquine :
Les oyseaux tandis par les bois
Gringottent en doucettes voix
Mainte & mainte chanson diuine.
Tandis d'enhaut gliſſent les eaux :
Au gazouillis de leurs ruisseaux,
L'onde suit d'vne onde suiuie,
De qui le doucereux accord
Par vn murmure qui endort
Le berger au sommeil conuie.
Et quand l'yuernale saison
Reuient jettant grande foyson
D'eaux & de neiges respandues :

Ores auecque ſon limier
Il enceint le felon ſanglier
Au dedans des toiles tendues :
Ores en des perches il tend
Les filets, auſquels il attend
De pied coy les griues goulues :
Ores prend le lieüre couard
Au collet qu'il tend alecart,
Ores les paſſageres grues.
Quel faſcheux trauail, quel ſoucy,
N'eſt de ces joyes adoucy ?
O ſi tant fortuné ie fuſſe
Que là parmy tant de plaiſirs,
Pour le ſommet de mes deſirs,
O bons Dieux, la maitreſſe j'uſſe !
Auroit bien des Rois la grandeur
En ſa grandeſſe vn plus grand heur?
Si m'en reuenant de la chaſſe
Du courir penible laſſé
Ie fuſſe à l'heure foulaſſé
Rencontrant ſa riante face?
Si le foyer à mon retour
Serenoit la chambre alentour
Pour me ſeicher vne chemiſe :
Si force mets non acheptez
Par elle m'eſtoyent appreſtez,
Deſſus la blanche nappe miſe.
Ny le turbot, ny le phaiſant
Me ſeroit manger ſi plaiſant
Comme la cicoree, ou comme
La blanche aſparge, ou le lapas,
Ou des mauues le ſain repas,
Ou la poire, ou la franche pomme :
Ou comme le tendre aignelet,
Ou comme le cheureau de laict,
Ou bien l'oyſon tout blanc de greſſe.
Quel plaiſir durant ce manger,
Voir ſes troupeaux repeus renger

Dedans ſa court en grande preſſe!
Voir aſſis les toreaux venans,
Et le coultre enuers amenans
Le trainer d'vn col vain & laſche :
Voir les laboureurs de retour
Couronner la table alentour
Chacun aquitté de ſa taſche?
Et quel plaiſir eſt plus plaiſant
Que voir le deliure paiſant
Aux jours chomables d'vne feſte
Trepigner au pied tout ſoucy,
Et ſous le rebec adoucy
Gayement ſecouer la teſte?
Ou bien de voir ſur l'herbe aſſis
Le vieillard follement raſſis
Hochant ſa perruque griſonne,
Quelque joyeux brocard jetter
Aux garçons qui font éclater
Vn ris de qui tout l'air reſonne?
Heureux, heureux le laboureur,
S'il pouuoit cognoiſtre ſon heur!
Sa vie n'eſt pas vie humaine,
Mais bien, FITTES, *telle qu'és cieux*
La race bien aiſe des Dieux,
Vne plus gaye ne demeine.

AMOVR VANGEVR.

A MONSIEVR DE POVGNI.

HONORANT *mes amis des preſents de ma Muſe,*
DANGENNES, *ie ſeroy dehors de toute excuſe*
Si j'aloy t'oublier : car c'eſt toy (ie le ſçay)
Qui defens le party de mon nouuel eſſay

De mesurer les vers en la langue Françoise
A l'antique façon & Romaine & Gregeoise.
Là ie te payeray quelquefois mon deuoir :
Cependant vien icy l'auance receuoir
En ces vers vsitez, où du Grec Theocrite
D'vn malheureux amour l'histoire j'ay transcrite.
Que ta Maitresse vn jour par ébat y lisant
Creignant l'Amour vangeur t'alât fauorisant.
DAMES, *oyez vn comte lamentable*
D'vn pauure amant & d'vne impitoyable,
Qui, pour n'auoir voulu le secourir,
Sentit combien on doit creindre encourir
L'ire des Dieux, en se monstrant cruelles
Contre la foy des seruiteurs fidelles.
De cet exemple, ô Dames, apprenez
De faire grace à ceux que vous gennez :
Et n'irritez la diuine vengeance,
Qui de bien pres accompagne l'offence :
Si vous sauez quelcune de bon cœur
Apprenez d'elle à fuïr la rigueur :
Si d'autre part vous en sçauez quelcune,
Qui contre Amour s'emplisse de rancune,
Remonstrez luy & la faites changer,
Luy racontant cet exemple estranger.
A fin qu'à voir cette auanture grande
Chacune ait peur de forfaire, & s'amende,
« M'en sçachant gré : Bienheureux est celuy
« Qui se fait sage à la perte d'autruy.
AV TEMS IADIS *en vn païs de Grece,*
Vn jeune amant seruit vne maistresse
Bien accomplie en parfaitte beauté,
Mais endurcie en toute cruauté :
De son amant elle estoit ennemie,
Et n'auoit rien de douce courtoisie,
Ne cognoissant Amour, quel [illegible],
Quel estoit l'arc, qu'en ses mains il portoit,
Ny comme grief par les fleches qu'il tire
Aux cœurs humains il donne grand martyre :

Mais de tous points dure en toute rigueur,
Ne luy monſtroit nul ſemblant de faueur :
N'en doux parler, n'en douce contenance,
Ne luy donnant d'Amour nulle allegeance :
Non vn clin d'œil, non vn mot ſeulement,
Non de ſa leure vn petit branlement,
Non le laiſſant tant approcher qu'il touche
Tant ſoit petit, à ſa main de ſa bouche,
Non luy laiſſant prendre vn petit baiſer
Qui peuſt d'Amour le tourment apaiſer.
Mais tout ainſi que la beſte ſauuage
Fuit le chaſſeur ſe cachant au bocage,
Elle farouche & pleine de ſoupçon
Fuioit cet homme en la meſme façon.
Luy cependant cuidant venger l'injure
Que luy faiſoit cette cruelle & dure
Par vn courroux, chagrin & deſpiteux,
Contre ſoi-meſme, helas, fut impiteux :
Car en vn rien ſes deux leures tant belles
Se vont ſecher : il rouoit ſes prunelles
Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint
Iuſqu'à la mort : il perdit ſon beau teint :
Vne jauniſſe enuironna ſa face :
Mais cependant pour tout cecy l'audace
De ſa cruelle en rien n'adouciſſoit,
Ny ſa fureur de rien n'amoindriſſoit.
Tant qu'à la fin ayant ſon ame outree
De deſeſpoir, il ſ'en vint où l'entree
On luy auoit refuſé tant de fois,
Ne luy faiſant qu'vn viſage de bois :
Et deuant l'huis maudit de ſa meurdriere
Il ſanglota ſa complainte derniere,
Et larmoyant donne vn baiſer dernier
A l'huis ingrat : puis ſe met à crier :
Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure,
D'vne Lionne ô fiere nourriture,
Toute de fer, indigne d'amitié,
Puis que tu as en horreur la pitié.

Ie ſuis venu deuers toy pour te faire
Le dernier don d'vn cordeau, dont j'eſpere
Plus de confort que de toy : car l'ennuy
Que j'ay par toy ſe guerira par luy.
Ie ne veu plus doreſenauant eſtre
Tant importun, parlant à ta feneſtre :
Mais ie m'en vas où tu m'as condamné,
Au lieu d'exil, que tu m'as ordonné,
Par le ſentier qu'on dit qui achemine,
Là où ſe prend la ſeule medecine,
Qui reſte plus aux amans langoureux,
Dedans le lac de l'oubly bienheureux.
Mais, las, j'ay peur (tant d'vne amour extrême
Ie bruſle tout) que, bien qu'eſtant à meſme
I'euſſe en boiuant tout ce lac épuiſé,
Mon chaud deſir n'en ſoit point apaiſé.
Ie va mourir : par la mort deſiree
Ma bouche ira bien-toſt eſtre ſerree :
Mais cependant qu'encor je puis parler,
Ie te diray deuant que m'en aller.
La Roſe eſt belle, & ſoudain elle paſſe :
Le Lis eſt blanc, & dure peu d'eſpace :
La Violette eſt bien belle au Printems,
Et ſe vieilliſt en vn petit de tems :
La neige eſt blanche, & d'vne douce pluye
En vn moment ſ'écoule euanouïe :
Et ta beauté belle parfaittement
Ne pourra pas te durer longuement.
Le tems viendra (ſi le deſtin te laiſſe
Iouïr vn tems de ta belle jeuneſſe),
Le tems viendra qu'aprement à ton tour,
Tu languiras comme moy, de l'amour.
Ie va mourir, & de ma mort cruelle
Tu n'entendras par autre la nouuelle :
Mort à ton huis icy tu me verras,
Et ſur moy mort tes yeux tu ſouleras.
Puis qu'en viuant je n'ay pu ſi bien faire,
Qu'en vn ſeul point je t'aye pu complaire :

Quelque plaiſir, je croy, je te feray
Quand pour t'aimer tué je me feray.
Au moins au moins, ſi mon treſpas t'apporte
Quelque plaiſir, ſi en ouurant ta porte,
Pour ton amour ſi tu m'auiſes mort,
Que j'ay' de toy ce dernier reconfort.
De ce cordeau, dont tu me verras pendre,
Deſlië moy : aïde à me deſcendre.
Au moins des yeux répan moy quelque pleur :
Quelque ſouſpir tire moy de ton cœur.
Si ta rigueur ſe peut faire tant molle
Pers à moy ſourd quelque douce parolle :
Et donne moy pour ton dueil appaiſer,
Et le premier & le dernier baiſer :
Non, ne crain point qu'il me rende la vie,
Ne laiſſe pas d'en paſſer ton enuie,
Et ſi tu as de moy quelque ſoucy,
Sur mon tombeau fays écrire cecy :
AMOVR *tua celuy qui ſe repoſe*
Icy deſſous : vne belle en fut cauſe,
Demeſuree en grande cruauté,
Comme l'amant le fut en loyauté.
Quand il eut dit, vne pierre il ameine
Au ſueil de l'huis, & la dreſſe à grand' peine :
Monta deſſus, & la corde attacha
A vn crampon, que bien haut il ficha :
D'vn neu coulant ſon goſier il enſerre,
Puis de ſes piés il rejette la pierre :
Et ſe debat demeurant là pendu,
Tant qu'à la fin l'eſprit il a rendu.
Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
Comme la mort à ſa jeuneſſe forte
Se debattoit, vn ſeruant qui ſortit
Vit ce mechef, & la dame auertit.
Qui venant là ſans eſtre en rien émuë,
Eut bien le cœur de repaiſtre ſa vuë
Du pauure cors, qui pour elle eſtoit mort,
Et ne monſtroit en auoir nul remord :

Nulle douleur ſa dure ame ne perce,
De ſes yeux fiers vne larme ne verſe :
Vn ſeul ſouſpir ne tire de ſon cœur :
Tant la meurdriere eſt pleine de rancœur.
Ce meſme jour celle femme inhumaine,
Qui ne deuoit bien loing trainer la peine
De ſon forfait : à fin qu'il fuſt vangé,
Vint droit au Dieu qu'elle auoit outragé :
Car en paſſant aupres d'vne coulonne
(Deſſus laquelle en beau marbre Dione
Tenoit la main de ſa fille Venus
Qu'accompagnoyent Plaiſir & Deſir nus)
Plaiſir ſ'ébranle & chet ſur la cruelle :
Et de ſon pois ecrazant ſa ceruelle
La terraſſa : la pauure ſous le coup
Perdit la vie & la voix tout à coup.
Riez, Amans, puis que cette ennemie
De tout Amour, eſt juſtement punie :
Filles, aimez : puis que pour n'aimer point
Vne cruelle eſt traittee en ce point.

A IAN DORAT.

DORAT, *d'vne certaine main,*
Oſant emprifes malaiſees,
Dans le pré Gregeois & Romain,
Tu triras les fleurs mieux priſees
Pour t'en lier vn chapeau rond,
Ornement à ton docte front.
Moy que l'Apollon étranger
Autant que toy ne fauoriſe,
Me chargeant d'vn faix plus legier
Ie ſuiuray ma baſſe entrepriſe,

Sans mes nerfs lafches employer,
A ce qui les face ployer.
Peut eftre qu'auec l'âge vn jour
Les neuf Sœurs me feront la grace,
Que de me donner à mon tour,
DORAT, *non la derniere place,*
Entre vous qui d'vn ofer beau
Vous ceignez d'étranger chapeau.
Tandis ma force cognoiffant,
Non le dernier de nos Poëtes,
Ains de pres les premiers preffant,
Les chanfons que jeune j'ay faittes
Par les François ie chanteray,
Et tes honneurs ie ne teray.
A peine eftant hors du berceau
Ie ne teray qu'en mon enfance,
Au bord du cheualin ruiffeau
I'allay voir des Mufes la dance,
Par toy leur faint Preftre conduit
Pour eftre à leurs feftes inftruit.
Là tour à tour les faintes Sœurs,
Qu'ainfi comme Apollon leur guide,
Sous tes rauiffantes douceurs,
Du long de l'onde qui fe ride,
Tu conduis cueillans des rameaux
En leurs lauriers toufiours nouueaux :
En vindrent aplanir mon chef,
Deflors m'auouant pour leur preftre,
Que guarenti de tout mechef,
Fait grand depuis ie deuois eftre :
Car puis le tems que ie les vy
Autre meftier ne m'a rauy.
Toufiours franc depuis j'ay vefcu
De l'ambition populaire,
Et dans moy s'eft tapy vaincu
Tout ce qui domte le vulgaire :
Et conftant aupres de leur bien
Ie n'ay depuis eftimé rien.

Pres de leurs dons j'ay mépriſé
Tout ce que le commun honore,
L'honneur & le bien tant priſé
Et tout ce que le monde adore :
Pauure & libre j'ay mieux voulu
Pourſuiure leur meſtier eſlu.
Volant par le Gaulois païs,
Ieune de ma louable empriſe,
I'ay mieux voulu rendre ébahis
Ceux-là dont la voix m'autoriſe,
Deſquels ſi gloire ie reçoy,
La plus part, DORAT, *eſt à toy.*
Et que ſert monceaux amaſſer
D'or & d'argent, quand noſtre vie
Freſle & verrine à ſe caſſer
N'en permet jouyr? quelle enuie,
Aueugles auaricieux,
Vous ronge vos cœurs vicieux?
Ah chetifs! ne ſentes-vous pas
La pale mort triſte-riante
Qui vous talonne pas à pas,
Et de tous vos biens vous abſente?
Et que porterez-vous au cercueil
Fors vn miſerable linceuil?
Seul linceuil, que le foſſoyeur
Ne lairra pas pourrir enſemble
Quant & vous! ſur qui, ô douleur!
Vn tas de vers deſia ſ'aſſemble :
Mais qu'auous au monde acqueſté,
Qui témoigne qu'ayez eſté?
O que l'homme eſt bien plus heureux,
Qui tient à mépris vos richeſſes :
Et jouit du bien doucereux
Qu'élargiſſent les neuf Deeſſes.
Tandis que du jour jouiſſez
Semblables à l'or paliſſez.
Mais nous pendant que nous arons
Reſpit de la Parque gloutonne,

Vaincueurs malgré les ans larrons,
Nous nous tordrons vne couronne,
Dont le fueillage verdiſſant
Pour l'âge n'ira fletriſſant.

FIN DV TIERS LIVRE
DES POEMES.

LE QVATRIEME LIVRE

DES POEMES

LE MEVRIER,

OV

LA FABLE DE PYRAME ET THISBE

A MADAME CLAVDE CATERINE DE CLERMONT

COMTESSE DE REES.

PVIS *que l'enfant qui m'a fait longue guerre,*
Relâche vn peu l'attache qui m'enferre,
Ne me laiſſant de ſes faits écarter :
Ie veu, COMTESSE, *en vers triſtes chanter*
Pyrame & Thiſbe, attendant que deliure
Du laqs d'Amour, je te batiſſe vn liure
Plein de ton los, orné des belles fleurs
Du ſaint pourpris des Pierides ſœurs,
Que ie triray (ſ'il auient que m'égaye
Dans leurs jardins, ſain d'amoureuſe playe)

A fin que rien n'en ſoit paré, ſinon
L'antique honneur de CLERMONT *& le nom.*
Tandis à gré pour les arres te vienne
Cette chanſon d'vn autre toute tienne :
Et cependant de ce Meurier le jeu
A tes honneurs ſerue d'vn auant-jeu.
CHANTE *Deeſſe, & l'amour mutuelle*
De deux amans, & la fin trop cruelle
Pour telle amour : qui teignit de leur ſang
Le fruit d'vn arbre à l'heure encore blanc.
Ces deux amans en la grand' ville antique,
Que Semirame enuironna de brique,
Prindrent naiſſance : Où l'vn d'eux fut nommé
Pyram pour lors deſſus tous renommé,
Tant pour beauté de face, que pour eſtre
De cors agile, à tous ébas adextre,
Auſquels la fleur des jeunes s'exerçoit,
Et s'eſſajant par ébat s'addreſſoit :
Fuſt à domter le poulain tout farouche,
Le façonnant aux voltes par la bouche,
Fuſt à luitter entre les mieux apris,
Fuſt à leuer de vitteſſe le pris.
L'autre c'eſtoit Thiſbee la pucelle,
Qui de rien moins ſes compagnes n'excelle
En double honneur & de cors & d'eſprit :
Pallas l'aimant ſur toutes luy aprit
A bien ouurer : de beauté la Deeſſe
De ſes preſens luy fit grande largeſſe :
Mais de tous deux la grace & le ſçauoir
Heureuſe amour ne luy firent auoir.
Las, leur amour eut trop piteux iſſue,
Bien qu'en enfance heureuſement conçuë,
Quand leurs parens n'empeſchoyent leur plaiſir,
Et les laiſſoyent s'entre voir à deſir.
Mais auſi toſt que l'enfance ſimplette
Eut fait ſon cours en petis jeux complette,
Lors que déja leur âge fait plus meur
Epaniſſoit de jeuneſſe la fleur :

Lors que Venus, de rire coutumiere,
Aux jeunes cœurs fait ſentir ſa lumiere,
Les allumant du petillant brandon
Que porte au poing le raillard Cupidon.
De Thiſbe alors la mere trop ſoigneuſe
Fit reſerrer ſa fille vergongneuſe :
Cuidant ainſi de ce feu l'empeſcher,
Mais elle fit la belle trebucher
« En plus grand feu. La choſe deffendue
« Plus áprement eſt touſiours pretendue :
Ce qui n'eſtoit qu'amitié ſimplement
Se fait Amour, qui bruſle egallement,
Deux cœurs d'vn feu, qui Thiſbe de Pyrame,
Pyram de Thiſbe ard d'vne egalle flamme :
« Et ces feux ſont, entre eux n'eſtant ouuerts,
« D'autant plus chauds qu'ils ſont moins découuerts.
D'vn clair argent la Lune auoit comblees
Six fois déja ſes cornes raſſemblees,
Que ces amans bruſlez ſegrettement
Ne ſe voyoyent l'vn l'autre nullement,
Quand leur ardeur croiſſant auecque l'âge
Eſt preſque preſte à ſe tourner en rage :
Tant l'vn & l'autre atteint d'vn aigre ſoin
De plus en plus s'enflamme ſans témoin.
Or leurs maiſons ſe joignans, de fortune
Vn trou ſe trouue en la paroy commune,
Que nul deuant n'auoit encores ſceu,
Mais tout ſoudain ils l'eurent apperceu :
« Car eſt il choſe au monde tant couuerte,
« Qui par Amour ne ſoit bien toſt ouuerte?
Ce de quoy nul ne peut ſ'apperceuoir
Par ſi long tems, toſt vous peuſtes le voir,
Soigneux amans : premiers vous l'apperceutes,
Par là le cœur l'vn de l'autre vous ſceutes :
Par ce doux lieu vous euſtes le moyen
D'aſſeurer mieux le mutuel lien
Qui vous couploit, de maint ſecret murmure,
Vous fians bien en ſa ſeure ouuerture

Souuentesfois Thifbee on demandoit,
Que de ce lieu beante elle pendoit :
Souuentesfois de toutes pars cherchee
Auec Pyrame elle eftoit empefchee :
Souuent Pyrame eftoit auffi cherché,
Qu'auec fa Thifbe il eftoit empefché.
Là mainte nuit, bien qu'elle fust tardiue,
Pour leur deuis leur fembloit trop haftiue,
Et fans ennuy maint fouhetable jour
S'eft écoulé dans cet heureux fejour.
L'Aube fouuent les cieux reblanchiffante
Vous y trouuoit dés la nuit bruniffante :
Souuent la nuit les cieux rebruniffant,
Vous y trouuoit dés l'Aube blanchiffant.
O voftre amour faintement fortunee,
Si de ce trein vous l'eufficz demenee !
Heureux vraiment on vous pourroit vanter,
Si le deuis vous euft peu contenter.
Mais, hé ! vouloir toufiours plus entreprendre
Auec malheur vous fit ainfi méprendre :
« O que fouuent par trop haut efperer
« Pour malheurer on laiffe à profperer !
Premier Pyrame, en fon bouillant courage,
Efperdûment épris de chaude rage,
De jouïffance à fa Thifbe entama
Le doux propos : elle ne l'en blafma :
Ains, qui dans foy tout le mefme defire,
Souffrant au cœur non moins afpre martyre,
N'eftoit moins promte à ce deuis ouyr,
Que fon Pyram defiroit de joüir.
Et fut cent fois d'en parler toute prefte,
(Tel fut fon feu) fans la vergongne honnefte,
Qui, quand plus fort Amour la paliffoit,
D'vn teint honteux fa face rougiffoit,
Au pale lis meflant la rouge rofe :
Si que la flamme en fa poitrine enclofe
Ne pouuoit plus fon ardeur contenir,
Quand ce propos Pyram luy vint tenir.

O toy qui es & ma flamme premiere,
Et qui luiras en mon cœur la derniere :
O toy, qui m'es plus chere que mes yeux,
Iusques à quand, sans gouster rien de mieux,
Languirons-nous en cet' amour cruelle,
Gesnez ainsi d'angoisse mutuelle?
Iusques à quand nous de nous egarez
Bruslerons-nous en langueur separez?
Si cet' amour tant pressante & si forte
A peu coupler nos ames en la sorte,
Pourquoy nos cors aussi ne couplons-nous
Ensemble joints d'vn couplement plus doux?
Que vaut cent fois remourir la journee
De mainte mort coup sur coup retournee,
Lors que lon a de viure le moyen
Sans detourbier dans vn aisé lien?
Quoy? par les chams les douces tourterelles
Font librement leurs amours mutuelles,
Et, sans perir comme nous languissans,
En doux baisers sont d'amour jouissans?
Quoy? ne vois-tu que le brassu lierre
De longs fueillars son chesne aimé referre,
Et que la vigne en ses pampreux rameaux
A tout souhait enlasse ses ormeaux?
Nous éloignez, chetifs amans, à peine
Recueillon-nous l'vn de l'autre l'aleine,
Hee! tant s'en faut que puissions appaiser
Nôtre langueur d'vn allegeant baiser!
Mais si Venus peut tant dessus ton ame
(Ma chere Thisbe) enuers ton cher Pyrame:
Mais si le feu qui m'éprend viuement
Brusle ton cœur d'vn mesme embrazement,
(Ainsi ne soit mon ardeur refusee,
Comme de moy tu n'es point abusee)
Cherchon, mon cœur, par vn commun plaisir
De rafreschir nostre bruslant desir.
Ainsi disoit Pyrame : & sa parolle
Perça le cœur de la pucelle folle,

Qui luy répond, ayant en foy repris
Apres long tems ses égarez esprits:
O doux pillier sur qui mon heur s'appuyë,
A qui ie doy ce tout que j'ay de vie:
Car en ce jour pour moy tant je ne vy,
Puis le moment que premier je te vy,
Comme je fay pour rendre obeïssance
A ton vouloir de toute ma puissance.
Mê-moy sous l'Ourse, où la frilleuse nuit
Epessist l'air & le Soleil ne luit:
Mê-moy Pyrame aux bouillonnantes plénes
Doù le Soleil dessèche les arenes,
Promte j'iray, mais que j'aye l'espoir,
(O mon seul heur) seulement de te voir.
Mais or que j'ay, non l'esperance vaine,
Ains de joüir l'asseurance certaine,
Si d'vn tel bien tu me veux asseurer,
Combien plustost me doy-je auanturer?
Or pense donc dés cette heure, & t'auise
Où tu voudras guider ton entreprise:
Si grand peril tu ne sçaurois trouuer,
Que ton amour ne me fist l'éprouuer.
Ces mots finis acertenant son dire,
Trois doux soufpirs de son cœur elle tire:
Et lors Pyrame en aise tout confit
Telle réponse à son amante fit:
Puis que je voy si preste ton enuie
D'essayer tout pour joüir, ô ma vie,
D'vn cœur si promt: puis qu'il te plaist, entens
Pour nostre amour & la place & le tems:
Tu sçais où est le vieil tombeau de Nine:
Aupres tu sçais la fonteine argentine,
Qui par le val de deux tertres jumeaux
Sus des cailloux crespe ses claires eaux:
Au bas pendant bien pres de la vallee
Du tertre droit, tu sçais bien vne allee
De Romarins, qui par vn plein sentier
Conduit tirant à l'ombre d'vn Meurier.

Sous ce Meurier, par la nuit plus muette,
Ren toy t'emblant d'vne alleure ſegrette
Hors ta maiſon : & là, mon doux ſoucy,
Ne failliré de me trouuer auſſi.
Mais n'y fau point : or contraint je te laiſſe
Pour retourner où la creinte me preſſe :
Bien que cent jours ſans repos, ſans repas
Parlant à toy je ne m'ennuiroy pas :
Mais ton honneur deſſus tout je reuere,
Et le courroux de mon pere ſeuere :
Parquoy voulant plus grand bruit euiter
Ie va le voir de peur de l'irriter.
Toy attendant que l'heure ditte vienne,
Penſe de moy, & de moy te ſouuienne,
Comme en mon cœur la part que je ſeray
Sans autre ſoin de toy je penſeray.
Ainſi dit-il, & les accords ſe firent
Selon qu'il dit : puis ils ſe departirent,
De chauds baiſers de l'vne & l'autre part
L'accord ſeellé parauant leur depart.
Luy vers ſon pere, & Thiſbe ſe retire
Dedans ſa chambre, où l'amoureux martyre,
Qui s'étoit creu par ce dernier propos,
Ne laiſſe prendre à ſon ame repos.
Mais tout ainſi que la nef ébranlee
Entre les flots, ore en bas auallee,
Ores en haut s'éleuant, roide & court
Au gré des vens deçà delà recourt :
Sa douteuſe ame entre joye & triſteſſe
Soudain ſe haulſe & ſoudain ſe rebaiſſe :
Et de l'accord, dont elle eſt en ſuſpend,
Toſt ſe contente, & tantoſt ſe repend.
Mais bien que foible à peine elle s'aſſeure,
Touſiours amour d'elle vainqueur demeure :
Et tant ne peut la friſſonneuſe peur
Comme ſon feu cruellement trompeur.
En ces debats de douteuſe penſee
Du jour tardif la plus part fut paſſee

Quand par amour ce qu'elle auoit promis
Lui est toujours deuant les yeux remis:
Si bien qu'en fin quoy qu'elle se tempeste
De n'y faillir pour certain elle arreste:
Et ja le tems luy deuient ennuyeux,
Ia le Soleil elle appelle enuieux
Contre son bien, qu'il n'esteint la lumiere
Trainant trop tard sa course journaliere.
Elle se pleint que la Lune ne luit
Luy ramenant la desirable nuit,
Mais triste nuit, que la pauure simplette,
Las à son dam! trop chaudement souhaitte,
Nuit qui trompeuse en lieu de doux confort
Ces deux amans doit conduire à la mort!
Le jour couché, desia par la nuit claire
De son œil plein la double Lune esclaire
Au ciel serein, & desia l'heure estoit
Que chacun d'eux tant ardant souhaittoit,
Lors que le somme euente de son aiste
Des animaux la race vniuerselle.
Lors les valets, qui lascheement souffloyent,
D'vn profond somme en leurs chambres ronfloyent,
Quand la pucelle à guetter bien-veillante
Trompe sans bruit la bande sommeillante,
Et seule part d'vn pas sourd se feignant,
Par la maison quelque embusche creignant:
Si ne peut elle aller de telle sorte
Qu'elle ne chopast sur le sueil de la porte,
Qui luy estoit presage malheureux
Ne fust son cœur plus que trop amoureux.
Pour ce meschef de rentrer toute preste
Au sueil de l'huis trois fois elle s'arreste,
Et par trois fois se remet en chemin,
Qu'elle poursuit s'asseurant à la fin.
Quand elle fut hors la ville renduë,
Au loin deuant elle jette sa vuë
Pour decouurir si Pyrame est deuant:
Puis comme plus elle marche en auant,

A chaque pas se retournant regarde
Deuers la ville, à chaque pas retarde:
Mais en chemin son amy ne voyant
Elle souspire en son cœur s'esmoyant
Si rien ne s'offre ou deuant ou derriere.
Et prenant cœur, d'vne course legiere
Haste ses pas, pensant à l'arriuer
Sous l'arbre dit son Pyrame trouuer.
Mais au Meurier la pucelle arriuee
En lieu desert seulette s'est trouuee,
Et son Pyram que si fort souhaittoit
Party pour lors à peine encor estoit,
Pour n'auoir peu, suiuant son entreprise,
Se desrober, sans qu'elle fut surprise:
Car les seruans n'estoyent pas endormis,
Et retardoyent ce qu'il auoit promis.
L'amante adonc seulette dessous l'ombre
En soy les pas de son amy denombre,
Disant, il peut s'empartir maintenant,
Puis il viendra, dit-elle, incontinant.
Au premier bruit qui frappe ses oreilles
Ou d'vn oyseau ou d'vn vent par les fueilles
Ne l'entroyant soigneuse qu'à demy,
Voicy venir, dit-elle, mon amy.
Mais, se voyant par plusieurs fois trompee,
Elle s'escrie en voix entrecouppee
De drus sanglots hors d'vn cœur affoibly:
O faux Pyrame, as tu mis en oublý
L'accord fraudé de tes vaines promesses?
Aa, donc tu dors? aa, doncque tu me laisses,
Amy cruel, en des lieux pleins d'effroy,
Conduitte ainsi sous ta parjure foy?
Que di-je ainsi? mais si ne puis-je croire
Que mon amour ait trompé ta memoire:
Aincois (ie croy) les vallets seulement
A ton partir ont mis empeschement.
Haste toy donc sans plus longue demeure,
Si tu ne veux que de languir ie meure:

Vien, vien Pyram, j'ay trop foible le cœur
Pour endurer vne telle langueur.
Thifbe crioit mainte telle parolle
Qui vaine en l'air auec le vent s'enuolle,
Sans qu'elle puiffe à Pyram paruenir
Qui fon accord à tems ne peut tenir.
Tandis d'amour la vierge mal raffife,
Ores fous l'arbre en bas eftoit affife
De fon manteau fon vifage preffant,
Or fe leuoit deffus pieds fe dreffant:
Et fon efprit qui maint difcours balance,
Tantoft icy, tantoft de là s'eflance:
Comme lon voit vne lueur qui part
D'vn baffin d'eau fous le rayon tremblart
Du clair foleil, par le planchier treluire:
Thifbe ainfi promte à maints propos deduire,
Ores deçà, ores difcourt delà,
Toft à cecy, toft penfant à cela:
Quand elle entend vn fier Lyon, qui froiffe
Les Romarins. Dauant qu'il apparoiffe
Le bien pour mal à gré fe promettant
L'œil & l'oreille ententiue elle tend:
La folle au bruit qui de joye s'efpafme,
Cuide premier que ce foit fon Pyrame:
Mais fon abus elle cognut apres
Que le Lyon elle apperceut de pres,
Qui murmurant felonnement grommelle,
A qui chaque œil d'vne flamme jumelle,
Comme deux feux, terrible rougiffoit,
Dequoy premier la vierge s'apperçoit.
Lors de frayeur fon pas vifte elle preffe,
S'encourt, s'enfuit: de fes efpaulles laiffe
Choir fon manteau: & d'vn galop poureux
Se va cacher deffous vn antre creux.
L'ireux Lyon (qui venoit d'vn charnage
De bœufs tuez, tout alteré de rage
Comme il fouloit, dans le ruiffeau chercher
L'eau fres-coulant pour fa foif eftancher)

Le manteau treuue, & tout flamboyant d'ire
En cent lopins efcharpi le deffire:
Et quelque part que de fa dent l'atteint
Il l'enfanglante, & du meurtre le teint:
Puis il paffe outre : & Pyrame fur l'heure
Apres l'ennuy d'vne lente demeure
Vient arriuer, penfant le malheureux
Cueillir le fruit du defir amoureux:
Mais fe haftant à la joye amoureufe
Il fe haftoit à fa mort douloureufe,
Pour faire, mort, fon amante mourir.
Lors defireux fe mettant à courir
Tant loin qu'il peut droit au Meurier addreffe
Ses yeux fichez pour y voir fa maiftreffe:
Mais quoy que l'arbre il approche plus pres
Il ne voit rien : & remarquant apres
En bas les pieds de fa Thifbe paffee
Et du Lyon mainte pate tracee,
Tranfy foudain de creinte d'vn malheur,
Il fe blemit d'vne trifte paleur.
Mais quand il vit le manteau par la terre
Souillé de fang, vn dueil le cœur luy ferre
Tant afprement, que fans l'iré dedain
Qui l'animoit, il fut pery foudain.
Premier cuidant degorger fa deftreffe,
Il perd la voix qui fa gorge luy preffe:
En fin fon dueil en defpoir ramaffant
Il fit ces cris la defpouille embraffant:
Ha! ie voy bien, ô Pucelle innocente,
Que tu es morte ou que tu fois abfente,
Et moy meurdrier ie vy, qui ay foubmis
Ton cors trahi aux Lyons ennemis
Ont bien les dieux inhumains peu permettre
Vn meurdre tel par Lyons fe commettre?
Telle douceur en fi grande beauté
S'endommager par telle cruauté?
Ont doncques eu ces beftes le courage,
Ha! d'employer leur exceffiue rage

En tel honneur? ton parler adoucy
Ne les a point attirez à mercy,
Dont la douceur de pleurs vne riuiere
Euſt peu tirer hors d'vne roche fiere?
Quoy? ton regard confit en amitié
Ne les a point incitez à pitié?
He! des Lyons l'outrage n'eſt coupable
Tant que le tort de moy trop miſerable,
Qui t'ay contreinte, inſenſé de fureur,
De venir ſeule en ces lieux pleins d'horreur.
Tu deuois donc mourir, pauure Thiſbee!
Entre les dens de ces felons tombee,
Et celuy-là qui t'aimoit le plus fort
Deuoit braſſer la cauſe de ta mort?
O cruauté! les Lyons t'ont mangee,
Mais par ma mort ta mort ſera vangee:
Mon ſang coupable à ton ſang meſlié,
Me lauera de ce meurdre expié.
O doux manteau, doux & chere deſpouille
Que triſtement de mes larmes ie mouille!
Au moins que j'euſſe, au moins que j'euſſe l'heur
De voir ma Thiſbe en ce piteux malheur,
A fin que morte encores ie la peuſſe
Tenir mourant: à fin que ie receuſſe
Quittant ce jour, des deffunts le repos
Pour tout confort dedans vn meſme clos!
Mais où prendray-ie, où prendray-ie à telle heure,
Par tel deſert, parauant que ie meure,
De ton cher cors quelque aimé demourant,
O Thiſbe, à fin que le tinſe en mourant?
Mais vous Lyons, qui l'auez deuoree,
Lyons oyez cette voix eſploree,
Puis que ie n'ay ce ſeul piteux confort
Que de la voir toute morte à ma mort:
Faittes de moy, faittes voſtre paſture,
Vos gorges ſoyent au moins la ſepulture
De deux amans, & vos ventres comblez
Soyent le cercueil de nos cors aſſemblez.

Que vaut ce dueil, puis qu'en vain ie desire
Par eux la mort? donc encor ie respire,
Et ma Thisbee est au nombre des morts?
O doux manteau! rien d'elle ie n'ay fors
Toy seulement : à toy faut que ie die
Ces derniers mots : Reçoy ma triste vie,
Reçoy cette ame : en toy ce triste cœur
Perde sa vie auecque sa langueur.
Faisant ces plains mainte larme roulee
Sur cet habit il auoit escoulee,
Et l'auoit ja rebaisé mainte fois
Quand il mit fin à sa dolente voix :
De son fourreau il tire vn simeterre
Qu'il auoit ceint, & le fichant à terre
La pointe amont sous le pied du Meurier
Tombe dessus luy de soy le meurdrier.
Le fer pointu luy perce la poitrine,
De sang ondeux vne source pourprine
Coule du long, & Pyrame le beau
Chet sur le flanc embrassant le manteau.
Desia la vie en la source sanglante
L'abandonnoit par la playe coulante :
Son teint vermeil desia se palissoit,
Et la vigueur de ses yeux fanissoit :
Lors que voicy l'amante malheuree
Venir courant, encor tout espouree
De la frayeur du Lyon ennemy :
Et s'apprestoit de dire à son amy
De ce danger l'auanture écheuee :
Mais la chetiue à sa triste arriuee
N'a qui l'escoute, & trouue (ô desconfort!)
Son palle amant qui tiroit à la mort.
Thisbe, quel fut le maintien de ta face,
Quand esperdue estendu par la place
Tu vis Pyrame? à l'heure tu n'as pas
Vaincu ton dueil le voyant au trespas.
De coups de poing tes mammelles meurdries,
Battant à l'heure aigrement tu t'escries :

D'ongles dépits ta face egratignant,
Briſant ton poil, tu dis en te plaignant.
Pyram demeure, encor vn peu demeure,
A fin Pyram que premier que ie meure,
Et que premier que mort auſſi tu ſois
Thiſbe te baiſe pour jamais cette fois.
Parle Pyram : ta Thiſbe t'y conuie:
Si pour parler tu n'as aſſez de vie,
Voy donc ta Thiſbe. Au nom de Thiſbe alors
Il redreſſa ſes doux yeux preſque morts:
Et tout ſoudain que ſa Thiſbe il ut vuë
En reſillant piteuſement ſa veuë,
Ses membres froids par la terre eſtendit,
Et d'vn ſouſpir ſa chere ame rendit.
Elle tandis de ſes moites paupieres
Verſant de pleurs deux ondeuſes riuieres
Lauoit la face à Pyrame, & du clos
De ſes poumons pouſſoit triſtes ſanglos:
Et recueillant d'vne leure dolente
Ce qui reſtoit de l'ame s'eſcoulente
Deſſus ſa bouche, en pitié la baiſoit
D'vn baiſer, las! qui bien peu luy plaiſoit.
Or auſſi toſt que la fille eſperdue
Le vit tout froit ſon ame auoir rendue,
Le fer meurdrier hors de la playe oſtant
Le prit au poing depite ſanglotant.
Comme en Hyrcargne vne lyonne eſmeuë,
Quand, cependant qu'en queſte elle ſe ruë,
Le caut paſteur ſes petis a tirez
De leurs taniers, les trouuant adirez,
Single en courroux ſes flans, ſon dos, ſa teſte
De ſa grand' queuë : & rugiſt & tempeſte:
Comme la tourtre en regrets periſſant
Son mary mort veuue va gemiſſant.
Ainſi Thiſbee en ſa douleur deſpite
Toute en fureur encontre ſoy s'irrite,
Se bat, ſe plaint, & ſa mort deſſeignant
En ces laments alla ſe complaignant:

Pourquoy Pyram, pourquoy m'as-tu laiſſee,
Seule ſans toy, d'ennuis tant oppreſſee,
En te mourant? quel mal doy-ie penſer?
Doù doy-ie, ô moy, mes regrets commencer?
Que deuiendray-ie? où ſera ma retraitte?
Retourneray-ie en ma ville, pauurette?
Où, ſi ie va, la honte auoir ie doy
D'eſtre, ô douleur, la meurdriere de toy?
Qui ſus mes ſœurs eſtois autoriſee,
Voir me pourray-ie entre elles meſpriſee,
Par qui touſiours pour le moindre peché
Tu me feras à bon droit reproché?
Quand me monſtrant coupablement bleſmie
Quelquun dira : Voila la belle amie,
Dont la beauté fut cauſe de la mort
Du beau Pyrame. O trop triſte remord!
Seroit-il bien poſſible que j'endure
Sans me creuer, vne ſi juſte injure?
Pluſtoſt, pluſtoſt qu'en ce malheur ie foy
S'ouure la terre, & m'eſtouffe dans foy.
« Il faut mourir : bien chetiue eſt la vie,
« Qui pour jamais de reproche eſt ſuiuie.
Thiſbe, ce cœur feminin abbatu,
Arme ton bras d'vne maſle vertu:
Et par ta mort veinquereſſe ſurmonte
D'vn triſte viure & le dueil & la honte:
La pointe encor toute tiede du ſang
De ton amy cache toy dans le flanc.
O ciel, ô terre, oyez ma voix derniere,
Adieu beau jour, adieu belle lumiere,
Dont la douceur tandis m'éjouïſſoit
Que mon Pyram de vos dons jouïſſoit:
Mais où qu'il ſoit pour en mourant le ſuiure,
De franc vouloir ie quitte voſtre viure.
O Lune adieu, qui verras deux amis
En ceſte nuit, l'vn pour l'autre à mort mis:
Ceux dont l'amour fut ſi bien alliee
Que ſans la mort n'euſt eſté deſliee,

En la mort mesme accouplez s'allier,
Sans que la mort les puisse deslier.
Mais, ô vous Dieux, ô vous saintes Deesses
Qui presidez à ces forests épesses,
O si d'amour la cognoissance auez,
Si comme il poind chaudement vous sçauez:
Ne laissez pas de nostre amour fidelle
S'esuanouïr la souueuance belle
Auec la vie : au moins ne laissez pas
Nostre renom se sentir du trespas.
Que ce Meurier, de qui le triste ombrage
Nous tient couuerts, repeigne son fruitage
Pour tout jamais (qui est encores blanc)
Du pourpre aimé de nostre rouge sang.
Vous nos parens, qui sçachans la nouuelle
De ce meschef, ferez mainte querelle,
Pour nostre mort demenez moins de dueil,
Et nous joignez en vn mesme cercueil:
A fin que nous, qui d'vne mesme flame
En mesme tems & d'vne mesme lame
Serons tuez, des deffunts le deuoir
Puissions rejoints en mesme tombe auoir.
Ces cris finis, sa poitrine elle enferre,
Et l'enferrant, quand elle chet à terre
Chaste rabat son plissé vestement,
Se donnant soin de choir honnestement,
Et se mourant la pucelle témoigne
D'vn cœur bien né la modeste vergongne:
Voire & prend garde en ce piteux meschef
Que son chef pose auecque l'aimé chef
De son Pyrame : & face contre face,
Iouë sur jouë, ainsin elle trespasse.
De ces amans les visages pallis
Ensemble joints sembloyent deux blesmes lis,
Dont les blancheurs de long tems espanies
S'entrapuyans se deteignent fanies,
Quand les fleurons en leurs tiges blessez
Se vont baisant l'vn sur l'autre bessez.

Or ne fut pas de Thiſbe la priere
Par les bons Dieux repouſſee en arriere,
Qui pour marquer cet inſigne malheur
Firent muer à ce fruit de couleur.
Le ſang pourprin, qui de leurs playes roule
Sous le Meurier, dans la terre s'eſcoule,
Et tiedement aux racines s'emboit
Comme deſſus goute à goute il tomboit.
Puis remontant par tout le tige encore
De ſa rougeur la ſeue recolore,
Qui juſqu'aux fruits de branche en branche atteint,
Et leur blancheur en ſon vermeil reteint.
L'aube deſia de ſa clairté luiſante
Auoit eſteint la preſſe eſtincellante
Des feux du ciel : la nuit s'eparpilloit
Deuant les raiz du Soleil qui ſailloit
De l'Ocean : quand les terres couuertes
Sous l'obſcurté, ſont au Soleil ouuertes :
Au frais matin quand les gays paſtoreaux
Partent chaſſans aux paſtis les taureaux :
Lors quelqu'vn d'eux tenant la droite ſente
Qui paſſoit là, du premier s'eſpouuante,
Tant loing qu'il voit les Meures auoir pris
Vn autre teint, qu'elles n'auoyent apris.
Puis fait plus pres bleſmy d'horreur friſſonne,
Et de frayeur le poil luy heriſſonne
Voyant ainſi par la terre ces cors
L'vn pres de l'autre eſtendus roides morts.
Qui tout ſoudain courant d'vn pas habille
Son beſtail laiſſe : & retourne en la ville
Dire l'eſclandre, & les faits apparents
Des puiſſans Dieux, à leurs pauures parents :
Leſquels ſçachans l'auenture piteuſe
Accourent voir cette couple amoureuſe,
D'Amans tuez l'vn ſur l'autre (ô pitié!)
Pour s'eſtre aymez d'exceſſiue amitié :
Sous le Meurier leurs parens s'amaſſerent,
Et d'vn vouloir vn Sepulchre y dreſſerent

A double front, ſur pilliers eſleué,
Dans les deux flancs de ces vers engraué :
VNE AMOVR FIT TOVS-DEVX MOVRIR ENSEMBLE
THISBE ET PYRAM : VN TVMBEAV LES RASSEMBLE,
PAS VN DES DEVX SANS L'AVTRE NE POVVANT
NY ESTRE MORT, NY SANS L'AVTRE VIVANT.

HELENE.

A MADAME DE LA TOVR.

TOY *la bonne Helene de France,*
Vien t'ébatre à voir la deffence
De la Gregeoiſe que les Grecz
Font fourſe de tant de regrets :
Rejetans la cauſe ſur elle
De celle ſanglante querelle,
Doù ſourdirent cent mille maux,
Qui fit equiper mille naux.
Cette Helene abondroit ie done
A toi qui es HELENE BONE,
HELENE *de nom & beauté,*
BONE *de ſurnom & bonté.*
VOICY *le grand fleuue du Nil,*
Qui trempe le païs fertil
D'Egypte, debordant ſon onde
En lieu de la pluye feconde
Que les cieux repandent d'enhaut
Quand la nége ſe fond au chaud.
Proté tint ſous ſa ſigneurie
Ce païs tant qu'il fut en vie,

Et l'ifle de Fare abitoit
Prince d'Egypte qu'il étoit.
Or Pſamathe, l'vne de celles
Nymphes, delicates pucelles
Qui hantent le marin ſejour,
Apres auoir quité l'amour
D'Eolus le ſeigneur des vents,
Fit à Proté deux beaux enfans
En bon mariage & loyal,
Acouchant au palais royal.
Le maſle eut nom Theoclymene,
Qui toute ſa vie a mis pene
D'vn cœur bon & deuocieux
De maintenir l'honeur des Dieux.
La fille agreable & bien nee,
De beautés & graces ornee,
Tout le tems de la ſimple enfance
Fut l'honneſte rejouiſſance
De ſa mere & ſon doux ſoulas.
Mais la mignone ne fut pas
Si tôt en celle âge ariuee
Qui eſt des maris deſiree,
Que Theonoë on l'apela
Pour ce que la ſcience elle a
De deuiner & preſagir
Tant le paſſé que l'auenir,
Etant d'vn tel don honoree
Par ſon ayeul le vieil Neree.
Quant à moy, mon pere, mon nom,
Et mon païs, ſont de renom.
Sparte c'eſt ma natiuité,
Le Roy Tyndare eſt reputé
Mon pere, combien que lon face
Vn autre conte de ma race:
Car il eſt bruit que Iupiter
Dans le giron ſe vint geter
De Leda ma mere, en la forme
D'vn Cygne auquel il ſe transforme,

En feignant de fuir la chaſſe
De ſon égle qui le pourchaſſe,
Et qu'ainſi par fine ſurpriſe
Acomplit l'amour entrepriſe
Auec ma Mere, ſi la fable
Que lon a féte eſt veritable.
Le nom que j'eu ce fut Helene :
Or ie raconteray la péne
Que j'endure, & doù ſont venus
Les maux qui me ſont auenus.
L'origine de mes detreſſes
C'eſt le debat des Trois Deeſſes,
Quand elles prennent la querelle
D'eſtre chacune la plus belle,
Lors que s'en étant raportees
A Paris, ſe ſont tranſportees
Aux caueins cachés du mont d'Ide,
A fin que le paſtoureau vide
Leur diferant de la beauté.
Or Venus, ayant preſenté
Ma beauté (s'il faut qu'on apele,
La cauſe de tant de mal, belle)
A ſon juge le paſtoureau :
Pour vn mariage nouueau,
De ſa cauſe emporte le gain.
Paris Alexandre ſoudain
Quite les Idiens bordages
Son betail & ſes paturages :
S'en vient à Sparte en eſperance
D'auoir de moy la jouiſſance.
Mais Iunon, qui eſt indignee
De ſe voir ainſi condannee
Et n'auoir emporté le pris,
Fruſtre le deſir de Paris,
Et ſon attente deceuant
Tourne tout ſon eſpoir en vent.
Au fils de Priam elle donne,
Non moy-meſme en propre perſonne,

Mais vn fantôme à moy ſemblable,
Mouuant, viuant (choſe admirable)
Qu'au ciel elle auoit compoſé
Pour eſtre pour moy ſoupoſé.
Et Paris penſe bien m'auoir
Me tenant ce luy ſemble à voir,
Mais il tient ma ſemblance véne
Non moy qui ſuis la vraye Heléne.
Or tous ces malheurs ſont ſuiuis
D'autres malheurs. Ce fut l'auis
De Iupiter, qui par la guerre
Veut aleger la mere Terre
De la foule & peſante preſſe
Des chetifs hommes, qui l'oppreſſe :
Et fait armer par ces moyens
Les Grecs encontre les Troyens,
Pour faire aparoir la prouëſſe
Du plus braue preu de la Grece.
Ainſi pour le pris de la lance
Des Gregeois, & de la vaillance
Des Phrygiens, lon me propoſe
Non moy, mais mon nom qu'on ſoupoſe.
Car Iupiter eut quelque ſoin
De me garder à mon beſoin,
Qui, conoiſſant la preuähomie,
Et de Proté la bonne vie,
Me fit enleuer par Mercure,
Couuerte d'vne nuë oſcure,
Et me rendre en cette maiſon
Pour fuïr toute ocaſion
D'offenſer au lit nuptial
Menelas mon mary loyal.
Cependant qu'en ce lieu je ſuis
Mon pauure mary plein d'ennuis
Aſſemble vne armee, qu'il paſſe
Aux murs d'Ilion : & pourchaſſe
De me rauoir ardentement,
Par vn autre rauiſſement.

Là plusieurs ames sont peries
Dessus les ondes Scamandries:
Et moy de tous maux miserable,
Suis maudite & suis execrable
A tous eux : car ils croyent tous,
Qu'étant traitresse à mon époux
I'ay allumé cette grand' guerre.
Pourquoy vi-ie encores sur terre?
Aussi j'ay sceu du Dieu Mercure
Vne parole, qui m'assure
Qu'encores te retourneray,
Et qu'encores sejourneray
En la noble ville de Sparte,
Sans que jamais plus ie m'écarte
De mon mary, sçachant adoncques,
Que dans Troye ie ne fus oncques,
Pour ne honir point deloyale
De son lit la foy nuptiale.
Or tandis que le Roy Proté
Voyoit du Soleil la clarté
Nul n'attentoit mon mariage:
Mais depuis que le noir ombrage
De la terre le tient caché,
Le fils du defunct a tâché
De m'épouser. Mais honorant
Mon mary, j'ay pris à garant
Proté, faisant sa sepulture
Ma franchise, à ce qu'il ait cure
De preseruer de tout outrage
L'honeur de mon saint mariage :
A fin que si ma renommee
En Grece est à tort diffamee,
Au moins icy en ma persone
Ie ne soufre aucune vergogne.

CARTEL DES TENANS

POVR AMOVR.

—

A MONSIEVR D'ENTRAGVES.

POVR *honorer les noces de ta ſœur*
Ie compoſay ces vers en ta faueur,
Sur les combats qui par jeu s'y dreſſerent,
Les vns louans, les vns blamans l'amour.
Puiſſe ma rime, ENTRAGVES, *dire vn jour*
Que tes vertus dans le cœur me paſſerent.
NOVS QVI PORTONS *les armes nuit & jour*
Pour maintenir la mageſté d'Amour,
A qui rendons tout ſeruice fidelle,
En ce Perron auons ouuert le pas,
Où cheualiers s'offriront aux combas
Sur le deffi de ſi juſte querelle.
Nous ne voulans manquer à tel deuoir,
Mais ayans tous ce bon heur que d'auoir
Chacun Maitreſſe en vertus acomplie,
Pour ſoutenir l'excellente valeur
Au meſme fait & d'Amour & la leur,
Cy preſentons & l'honneur & la vie.
Nous maintenons qu'Amour jeune & gaillard
Ne vieilliſt point. Des jeunes ne depart,
Ieune s'aimant auecques la jeuneſſe.
Qu'il eſt touſiours le plus jeune des Dieux:
Qu'il rajeuniſt le courage des vieux:
Que delicat il fuit toute rudeſſe.
Pour ce il choiſit ſa demeure dedans
Les doux eſpris, de bon deſir ardans

A la vertu : ce ſont eux qu'il aprouche.
Si quelque eſprit dur ſauuage & retif
Rejette Amour, luy benin & creintif,
Fuit le ſejour de telle ame farouche.
Il eſt tout beau : l'ennemy de hideur,
Luy gracieux : Amour & la laideur
Ont par entre eux guerre perpetuelle.
Beauté le fuit : il aime la beauté :
Où qu'il s'aſſiét la gaïe nouueauté
Des belles fleurs du printems renouuelle.
Il eſt tout bon : les hommes ne les Dieux
Ne luy font tort. En terre ny aux cieux
Il ne reçoit ny ne commét outrage :
Entier & droit il tient ce qu'il promet.
La violence (où c'eſt que s'entremet
Ce juſte Dieu) n'exerce point ſa rage.
De gré à gré parfait ſes beaux deſirs :
Mais il refraint tous les ſales plaiſirs,
Leur commandant par bonne Temperance.
Il eſt vaillant : Mars le Dieu des vaillans,
Sous qui flechit le cœur des bataillans,
Domté d'Amour témoigne ſa vaillance.
Il eſt ſçauant : il ſçait tout. Qu'ainſi ſoit
Nul, ſi dans l'ame Amour il ne reçoit,
Ne parfait rien en nul art qu'il exerce.
C'eſt luy qui rend les hommes inuentifs :
Grans Maiſtres fait de nouueaux aprentifs,
Maiſtre parfait en ſcience diuerſe.
Amour grand Dieu donne aux humains la paix,
Vniſt les cœurs, redouté des mauuais,
Cherché des bons, aux heureux agreable :
Pere de joie, amy de vray plaiſir.
C'eſt luy qu'il faut ſeul & ſuiure & choiſir
Pour conducteur en tout acte louable.
Marchans ſous luy, conduis de ſa faueur,
Nous maintiendrons à preuue de valeur,
Qu'Amour fleuriſt en plaiſante jeuneſſe :
Treſbeau, treſbon, temperant, droiturier,

Sage, ſçauant, magnanime guerrier,
Qui joint en vn & Sageſſe & Proueſſe.
Quiconq loyal ſon enſeigne ſuiura,
Ferme & conſtant, à la fin receura
De ſes trauaux l'heureuſe recompenſe.
Voire oublira tout le mal enduré,
Prenant heureux en repos aſſuré,
D'vn rare bien la ſainte iouïſſance.

CARTEL

DES ASSAILLANS

CONTRE AMOVR.

MOY, *qui portant les armes pour l'honneur,*
De nos trauaux le certain guerdonneur,
Me ſuis aquis du vray bien cognoiſſance,
Proteſteray pour l'honneur, contre Amour
Et ſes tenans, preſt de montrer au jour
L'abus de ceux qui luy portent creance.
Mon poil chenu le témoin de mes ans,
Deuroit gagner les cœurs des jeunes gens
Pour ſe regler à noſtre long vſage :
Si quelcun d'eux par ſa temerité
De l'âge vieil foule l'autorité,
Vieillard je ſuis de poil, non de courage.
Venons aux mains. S'aucun ſe peut trouuer
Si mal conduit, qu'il me force à prouuer
Qu'Amour n'eſt rien qu'vne aparence vaine
D'vn bien trompeur, qui naiſt d'vn fol deſir,

Par mille maux cherchant vn faux plaiſir,
Ie luy promé la prouue tres certaine.
Ie maintiendray que les hommes deçuz
Pour ſe flater en leur mal, ont mis ſus
D'vn Dieu d'Amours la miſerable idole :
Amour n'eſt rien qu'vne poiſon d'eſprits
Enforcelez iuſques au cœur ſurpris
Par le regard qui la raiſon afole.
Amour n'eſt rien qu'vne aueugle fureur :
Et qu'ainſi ſoit, qui tombe en telle erreur,
Fuït & pourſuit : il ſuplie & menaſſe :
Il ſe trauaille & cherche le repos :
Il eſt muet forgeant mille propos :
Il ſe courrouce & ſe remet en grace.
Signe vraiment d'vn courage mal ſain.
Nul doncque plus n'adore ce Dieu vain,
Qui des humains eſt la peſte & la rage.
Lon chet par luy en mille auerſitez :
Par luy ſouuent Royaumes & citez
Sont mis à ſac & jettés en ſeruage.
Donque fuïez ce mauuais guerdonneur
Qu'on nomme Amour. Ne ſuiuez que l'honneur.
Le ſaint honneur luy-meſme ſe guerdonne :
Qui le ſuiura par penible ſentier,
Sur le haut mont receura pour loyer
De la vertu, l'immortelle couronne.

SALMACI.

AV SIEVR MANDAT.

MANDAT, *il ne faut pas que de ta courtoiſie*
I'aye cueilly du fruit, ſans de ma poëſie
Te donner quelque fleur, par qui ſoit confeſſé

Que tu m'as le premier en plaiſir dauancé.
LES *Najades jadis deſſous les caues d'Ide*
Nourrirent vn enfant, que la belle Cypride
Et Mercure auoyent fait : dans ſa face le trait
De la mere & du pere eſtoyent en vn portrait:
Des deux il eut le nom. Apres que cinq années
Furent au jour natal par trois fois ramenees,
Les lieux de ſa naiſſance ardant abandonna,
Et Ide ſa nourrice : & du tout s'adonna
A courir le païs par terres inconnuës,
Et paſſer mons nouueaux & riuieres non vuës :
Le deſir & plaiſir qui de voir luy venoit
Amoindriſſant touſiours le trauail qu'il prenoit.
Il va par les citez de Lycie, & tant erre
Qu'il arriue en Carie, vne voiſine terre
Du labour Lycien, où il auiſe vne eau
Claire juſques au fond argenté, net & beau.
Là ny le jonc pointu, ny la canne eſtulee,
Ny le greſle roſeau de l'onde reculee
N'entoure le baſſin : l'étang eſt découuert,
Et le jet eſt paué d'vn gazon touſiours verd.
Vne Nymphe s'y tient : mais qui le tems ne paſſe
Ny à tirer de l'arc, ny à ſuiure la chaſſe,
Ny à courre à l'enuy. Seule Najade elle eſt,
Qui de Diane viſte en la court ne ſe plaiſt.
On dit que bien ſouuent ſes ſœurs l'ont auertie:
Salmaci, pren le dard, pren la trouſſe garnie,
Pren l'arc dedans le poing : le loiſir que tu as
Employ'-le de la chaſſe aux honneſtes ébats:
Mais étant, Salmaci, de tes ſœurs auertie,
Tu n'as pris ny le dard ny la trouſſe garnie,
Ny l'arc dedans le poing, ny ton loiſir tu n'as
Employé de la chaſſe aux honneſtes ébats.
Mais tantoſt dans ſon eau ſon beau cors elle baigne,
Toſt d'vn buys dentelé ſa cheuelure peigne:
Par fois en ſe mirant au tranſparant ſourjon,
S'y conſeille que c'eſt qui luy ſied bien ou non.
Puis de creſpe ſubtil ſur le nu habillee

S'étend ſur l'herbe drue ou l'épeſſe fueillee.
Souuent cueille des fleurs : & lors meſmes auint
Qu'elle cueilloit des fleurs quand le garçon y vint.
Elle le voit venir : & le voyant ſur l'heure
Deſire d'en jouïr : mais quelque tems demeure
(Bien que bouillant d'amour) à ſes cheueux treſſer,
Agencer ſa veſture, & ſa face dreſſer,
Tant qu'elle merita vraiment de ſembler belle.
Beau fils, pour ta beauté treſdigne (ce dit-elle)
Qui ſois eſtimé Dieu, ou ſoit que Dieu tu ſois,
Le beau Dieu Cupidon tu peux eſtre & le dois :
Ou ſoit que ſois mortel, heureuſes les perſonnes
De qui fus engendré pour l'aiſe que leur donnes:
Bien-heureuſe ta mere, & ta ſœur ſi en as,
Et la nourrice à qui les mammelles ſuças :
Mais ſur toutes la mieux & la mieux fortunee
Celle qui te ſera pour épouſe donnee:
Celle que daigneras combler de tant d'honneur,
Que de luy departir de ton lit le bon heur.
Or s'aucune eſt déja de tant d'honneur comblee,
Qu'aumoins le don d'Amour je reçoiue à l'emblee:
Ou ſi nulle ne l'eſt, que celle là je ſoy,
Et dans ton lit noſſal ſeul à ſeul me reçoy.
Ce dit, elle ſe teut : vne honte naïue
Les jouës du garçon peignit de couleur viue,
Qui les ruſes d'Amour encor ne comprenoit :
Toutefois le rougir ne luy meſauenoit.
Vne telle couleur ſur les pommes éclatte,
Qu'à demy le Soleil a teint en écarlatte:
Tel eſt l'iuoire peint de ſanguin vermillon:
Telle eſt la Lune auſſi, quand le haut carillon
Du reſonant érein n'a puiſſante efficace
Pour rendre clair-bruny l'argenté de ſa face,
Lors que les charmes forts de ſa trouble paleur
Ont taché la clarté de vermeille couleur.
La Nimphe requerant au moins d'eſtre baiſee
Du baiſer dont la ſœur ne ſeroit refuſee,
Déja tendant les bras, à fin de ſe jetter

A ſon col iuoirin : Veux-tu point arreſter :
(Dit-il) ou je m'en fuy & te quitte la place.
Lors Samalci creignant, Non, non, amy, de grace,
(Dit-elle) je t'y laiſſe en toute liberté :
Et par feinte reprend vn chemin écarté :
Mais elle tourne court, & ne s'eloignant guiere,
Met vn buiſſon épais deuant elle : & derriere
Des arbriſſeaux branchus s'embuchant ſe plia
Sur vn genoil en terre, & l'enfant épia.
Tandis, comme celuy qui ne ſe donne garde
Pour le happer d'aguet qu'on le guette & regarde,
En enfant qui n'a ſoin, le voicy le voila :
De là reuient icy, d'icy reua delà,
Par l'herbe ſe jouant : deſſus la riue humide
Mouille le bout du pié, puis là où l'onde ride
Trampe la plante entiere : & gagné tout ſoudain
De la trampe de l'eau ſe propoſe vn doux bain :
Et de ſon cors douillet la jointiſſe veſture
Il dépouille & met bas ſur la molle verdure.
Lors Salmaci s'éperd & bruſle de deſir
De celle beauté nuë, eſperant la ſaiſir :
Ses yeux eſtincelloyent comme vn miroir éclaire,
Qui du Soleil ſerein reçoit la flamme claire :
Et ne peut delayer, ne ſe peut contenir :
Le plaiſir qu'elle attend eſt trop long à venir.
Luy de ſes creuſes mains bat ſes flancs & ſes hanches,
S'élançant dans l'étang : là où ſes cuiſſes blanches
Et ſes bras ſous l'eau claire à ſecouſſes jettoit,
N'étant non plus caché, que ſi quelcun mettoit
Des images d'iuoire ou des lis ſous vn verre,
Qui net & tranſparant ſans les cacher les ſerre.
Victoire, tu es mien (dit la Nimphe en huant)
Sans robbe ny chemiſe emmy l'eau ſe ruant.
Bon gré maugré le tient : & quelque reſiſtance
Qu'il face, luy rauit plus d'vn baiſer d'auance :
Met les mains deſſous luy : de ſes tetins étreint
Son eſtomac douillet qu'ardante elle contreint :
Et tantoſt d'vne part, puis de l'autre s'attache

Alentour de l'enfant, qui au contraire tasche
D'échapper, mais en vain: car elle le retient
Empetré, comme on voit vn serpent que soustient
En l'air l'oiseau royal, & qu'amont il emporte:
Il luy ceint des replis de sa queuë retorte,
Iambes, aisles & col : ou comme court lacé
Le lierre importun sur le chesne embrassé:
Ou comme les pescheurs souuent prennent le poupe
Dans le fond de la mer, qui veincueur enueloupe
Son ennemy surpris jettant de toutes pars
Les liens étreignans de ses fouets espars.
Le jouuenceau s'obstine : & plus elle s'abuse
De l'espoir du plaisir, d'autant plus la refuse:
Elle tousiours le presse, & se laissant aller
Sur luy de tout son cors, se met à luy parler:
Deba-toy fort, Mauuais : tu as beau te debattre,
Si ne pourras-tu pas d'auec moy t'ecombattre:
Dieux, ordonnés-le ainsi : que depuis ce jourdhuy
Iamais ne nous laissions, ny luy moy, ny moy luy.
Ce veu fut exaussé : leurs cors meslez ensemble,
Des faces de tous deux vn visage s'assemble,
Comme qui deux rameaux d'vne écorce enceindroit,
Et nourris d'vne feue en vn tronc les joindroit:
Ainsi les membres pris d'vne étroitte meslee,
Ils ne furent plus deux : leur forme fut doublee,
Si qu'on ne pouuoit dire ou fils ou fille il est:
Car où l'vn seul n'est pas, l'vn & l'autre apparoist.
Or s'étant apperçu que l'eau de force étrange
Auoit fait dedans luy si merueilleux échange,
Qu'homme entier y entrant n'en sortoit que demy,
Et son cors émâslé s'y estoit afemmy,
Tendant les mains en haut d'vne voix agrelie :
Hermaphrodite dit, Vostre enfant vous supplie,
Vous son pere & sa mere, estant nommé d'vn nom,
Que tous deux vous portez, luy ottroyer vn don :
Quiconques abordant dans cette source forte
Homme entier entrera, que demy-homme en sorte,
Et depuis qu'il sera teint de cette liqueur,

Sente amollir ſoudain ſa premiere vigueur.
L'vn & l'autre parent émuz de la priere
De leur biforme fils, l'accorderent entiere :
Et par venins ſegrets cette promte vertu
Verſerent dans les eaux, que depuis ell' ont u.

LES ROSES.

AV SIEVR GVIBERT.

GVIBERT, *qui la vertu cheris,*
A fin que l'âge à venir ſçache,
Que ma Muſe ingrate ne cache
Le nom de ſes plus fauoris,
Pren de ces Roſes le chapeau,
A qui ne chaleur ne gelee
N'oſtera ce qu'il a de beau
Pour honorer ta renommee.
AV *mois que tout eſt en vigueur,*
Vn jour que la blanche lumiere
Poignoit, comme elle eſt couſtumiere,
Soufflant la piquante freſcheur
D'vn petit vent qui deuançoit
Le char de l'Aube enſafranee,
Et deuancer nous auançoit
Le chaud prochain de la journee :
L'vn chemin puis l'autre prenant
Autour des planches compaſſees,
Atrauers les ſentes dreſſees
Ie m'en allois me pourmenant.

Au point du jour m'étant leué,
A fin que me regail'ardise
Dans vn jardinet abreuué
De mainte rigole fetisse.
Ie vy la rosee tenir
Pendant sous les herbes penchantes,
Et sur les simes verdissantes
Se concreer & contenir:
Ie vy dessus les choux fueillus
Iouster les goutes rondelettes,
Qui de l'eau tombant de là-sus,
Se faisoyent déja grosselettes.
Ie vy les rosiers s'ejouïr
Cultiuez d'vne façon belle:
Ie vy sous la clarté nouuelle
Les fresches fleurs s'épanouïr:
Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets rosoyans nées,
Leur mort du Soleil attendoyent
A ses premieres rayonnees.
Les voyant vous eussiez douté
Si l'Aurore son teint colore
De ces fleurs, ou si de l'Aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.
Sur la belle étoile & la fleur
Venus pour dame est ordonnee,
Vne rosee, vne couleur,
Et vne mesme matinee.
Peut-estre qu'elles n'ont qu'vn flair:
Nous sentons celuy qui est prouche,
A nostre sens l'autre ne touche,
Car il se perd là haut dans l'air.
De la belle étoile & la fleur
Venus la Deesse commune,
Veut que l'odeur & la couleur
En l'vne & l'autre soit tout-vne.
Entre peu d'espace de tems
Les fleurons des Roses naissantes

Diuerſement s'épaniſſantes,
Par compas ſe vont departans :
L'vn de l'étroit bouton couuert
Se cache ſous la verde fueille,
L'autre par le bout entrouuert
Pouſſe l'écarlatte vermeille.
Cetui-cy plus au large met
La haute ſime de ſa pointe,
Et l'ayant à demy déjointe
Decouure ſon pourprin ſommet :
Cetuy-là ſe deſafubloit
Le chef de ſa tenue coiffure,
Et déja tout preſt il ſembloit
D'étaller ſa belle fueillure.
Bien toſt apres il a declos
Du bouton riant l'excellence,
Decelant la drue ſemence
Du ſaffran qu'il tenoit enclos.
Luy qui tantoſt reſplendiſſant
Monſtroit toute ſa cheuelure,
Le voicy palle & fletriſſant,
Qui perd l'honneur de ſa fueillure.
Ie m'emerueilloys en penſant
Comme l'âge ainſi larronneſſe
Rauit la fuitiue jeuneſſe
Des Roſes vieilles en naiſſant :
Quand voicy l'incarnate fleur,
Ainſi que j'en parle s'efueille :
Et couuerte de ſa rougeur
La terre en éclatte vermeille.
De toutes ces formes l'effet,
Et tant de ſoudaines muances,
Et telles diuerſes naiſſances,
Vn jour les fait & les defait.
O Nature, nous-nous pleignons,
Que des fleurs la grace eſt ſi breue,
Et qu'auſſi toſt que les voyons
Vn malheur tes dons nous enleue.

Autant qu'vn jour eſt long, autant
L'âge des Roſes a duree:
Quand leur jeuneſſe s'eſt montree,
Leur vieilleſſe accourt à l'inſtant.
Celle que l'étoille du jour
A ce matin a veu naiſſante,
Elle-meſme au ſoir de retour
A veu la meſme vieilliſſante.
Vn ſeul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de tems periſſent,
Par ſuccés elles refleuriſſent,
Et leur ſaiſon plus longue font.
Fille, vien la Roſe cueillir
Tandis que ſa fleur eſt nouuelle:
Souuien-toy qu'il te faut vieillir,
Et que tu fletriras comme elle.

AV SEIGNEVR

BERTELEMI.

ICI, BERTELEMI, *tu verras la compleinte*
Qu'Amour tyran tira d'vne ame au vif ateinte
D'vn Prince qui (parmi les deſſeins turbulents
Pratiqués en ſon nom par eſprits violents:
Lors que pleins de fureur enflés d'outrecuidance
Atentoyent renuerſer les vieux droits de la France)
Sent les feux amoureux, quand Amour elanſa
D'vne tirade vn trait qui deux cœurs offenſa.
I'en teray ce qu'on ſçait. Par ma Muſe empruntee
En faueur de l'amant cette rime dictee

S'alant montrer au jour dira, BERTELEMI,
Que tu me fus courtois & gratieux ami.
SI IE NE PVIS ASSEZ *comme ie le desire,*
O mon vnique soing, decouurir le martyre
Que j'ay de ton ennuy, aux larmes dont verras
Cest escrit effacé, mon dueil remarqueras:
Et cognoissant ma main ie ne fay point de doubte
Qu'vne pluie de pleurs de tes yeux ne degoute:
Mais n'en verse pas tant qu'ils t'empeschent de voir
Ce discours douloureux temoing de mon deuoir.
Las! si tost que j'ouy la piteuse nouuelle
De ta triste aduenture, vne marrisson telle
M'enuironna le cœur, que ie cheus esperdu
Ayant auec l'esprit tout sentiment perdu.
O moy lors trop heureux si mon ame sortie
Sans jamais reuenir fust de moy departie.
Hé doncques ie reuy, si me vanter ie doy
Que ie vy, puis qu'il faut que ie viue sans toy.
La vie n'est pas vie où tant de mal abonde,
Qu'on souhaitte sans fin d'aller en l'autre monde.
Et j'iroy volontiers si ce n'estoit l'espoir
Qu'en mourant ie perdroy d'encores te reuoir.
La vie n'est pas vie où l'ame separee
S'enfuit cent fois le jour de son corps egaree,
Tellement qu'il me faut tous les jours encourir
Cent morts pour ne pouuoir d'vne mort bien mourir.
Entre tous les tourmens qu'absent de toy j'endure
Nul me tourmente tant, ma belle ie t'en jure,
Que penser à ton mal, lequel ie sens autant
Que tu peus le sentir, me le representant.
O que ie sçeusse bien quelques oublieux charmes
Pour appaiser les plains & retenir tes larmes:
Ie sçay que si pouuoy tes peines alleger,
Le faix de mes ennuis me seroit plus leger.
Mais de quelles raisons, Maistresse, est-il possible
Que j'aille consoler ta douleur indicible,
Quand moy-mesme dolent, abbatu, desolé
Ne puis trouuer de quoy puisse estre consolé?

Au moins que j'uſſe à qui mes trauaux pouuoir dire:
Mais faute d'en auoir, ma langueur qui s'empire
Auec tous les ennuis, ſeul me faut digerer
A par moy, pour n'auoir à qui me declarer.
O pauure reconfort, ie n'ay d'autre alegeance
Que de penſer comment de ceſte doleance
I'acompagne la tienne! ô ſoulas trop cruel
Qu'ainſi comme l'amour le mal eſt mutuel!
Aucunement heureux lors que la douleur tienne
I'eſtime de beaucoup moindre que n'eſt la mienne,
D'autant que ton ennuy naiſt d'vn tout ſeul malheur,
Mais de pluſieurs malheurs ie ſouffre la douleur.
Car tous les maux paſſez deuant mes yeux reuiennent
Et d'angoiſſe oppreſſé, tout doubteux me retiennent
Lequel ie doy plus plaindre : & tout bien repenſé,
De ce dernier mechef ie ſuis plus offenſé.
Lors meſme que ie voy qu'à l'inſtante pourſuite
De mon ardente amour en ces maux t'ay conduicte:
Et ſi l'amour lon doit grande faute eſtimer,
I'ay commis grande erreur, ô belle, de t'aimer:
Et failliray touſiours, n'eſtant en ma puiſſance
Me garder de t'aimer ayant ta cognoiſſance.
Car faudroit que ie fuſſe ou de roc ou de fer
Si ie ne me ſentoy, ie ne dis échaufer,
Mais tout bruſler d'amour, puis que j'ay peu cognoiſtre
Tes beautez & vertus, & te faire paroiſtre
Qu'elles m'auoyent faict tien, ſi bien que ta douceur
D'vn mutuel deſir me donna gage ſeur.
Maintenant j'ay grand peur que durant mon abſence
Lon charge griefuement vers toy mon innocence,
Et qu'auſſi mon bon droict pour n'eſtre defendu
Comme il peut meriter, ne s'en aille perdu.
Mais ie me trompe fort ſi ta bonté naïue
Et ta ferme amitié demourant touſiours viue,
Ne meſpriſe l'effort du deſaſtre enuieux,
Plus m'aimant, plus lon fait pour me rendre odieux.
Las! ſoit jour, ou ſoit nuict ſans ceſſe en toy ie veille:
Souuent de mon dormir en ſurſaut ie m'eſueille,

Apres t'auoir ſongee en l'eſtat quelque fois
Que belle, propre, & gaye en la Court triomphois:
Quelque fois te voyant auecque triſte mine,
Nonchalante d'habits, pale, ſombre, chagrine,
Comme vne qui auroit perdu ſa liberté
Reſſerree en priſon hors de toute clairté.
Or quand tu m'apparois en ce gracieux ſonge
Ie me pay quelque peu d'vne douce menſonge:
Puis ie me láche au dueil, & dolent & deſpit
D'vn ſur l'autre coſté ie me tourne en mon lict:
Et quand la viſion à mes yeux repreſente
En quel ennuy te tient ta fortune preſente,
Helas c'eſt faict de moy! ie ſuis comme au treſpas,
Et ie hay le repos, & ie hay le repas.
Nul plaiſir ne me plaiſt: ny par les frais ombrages
Ouir des roſſignols les babillars ramages,
Ny les chants muſicaux, ny du fleury printems
La gaillarde verdeur, ny tous les paſſetems
Des armes & cheuaux n'appaiſent ma triſteſſe:
Mais où que puiſſe aller, vne griefue detreſſe
Me poiſe ſur le cœur: de mon cœur ennuyeux
Sortent mille ſouſpirs, mille pleurs de mes yeux.
Cependant cet ennuy ne ſert que d'vne amorce
A mon affection qui touſiours ſe renforce,
Et l'amour qui jamais ne fut mince en mon cœur
Au milieu du tourment redouble ſa vigueur.
Ainſi de ton coſté ie m'oſe bien promettre
Que tu ne veux ſouffrir ton amour ſe remettre
Ny flechir ſous les maux: mais comme l'or fondu
Et refondu au feu plus fin en eſt rendu:
Ainſi noſtre amitié plus lon en fera preuue
Dans les plus griefs tourmens plus nette ſe retreuue:
Et recuicte au fourneau de toute aduerſité,
Sorte pure touſiours noſtre fidelité.

CONTRETRENE.

—

A NICOLAS VERGECE,

CANDIOT.

Fee, ces mignardiſes laiſſe,
Ie ne puis entendre à tes jeux:
Lachons vn peu couuer nos feux,
A fin que m'acquite à Vergece,
Qui m'a mis en ſoucy plaiſant,
M'étrenant d'vn mignard preſant
Que la Muſe auec la Charite
Ont ourdi de fleurons d'eſlite.
Ces beaux vers en langue Latine
Confits au miel Catullien,
Vers de bon heur, meritent bien
Que beuſſe de l'eau Cabaline:
Mais verſe-moy de ce bon vin
Plein ce verre, qui tout diuin
M'echauffe de fureur non vaine,
Pour n'eſtre ingrat en Contretréne.
Amy, qu'en la prime jeuneſſe
I'acointay chez le bon Tuſan,
Voicy cinq fois le cinquieme an
Tout nouueau venu de la Grece :
Lors que j'eſtoy ſi jeune d'ans
Que venoy de muer les dents,
Et mon Printems n'entroit qu'à peine
Dedans la deuxieme ſemaine.
Compagnons d'vne meſme eſcole,
De meſme eſtude & meſmes mœurs,

Et presque de pareils malheurs,
Pareille amitié nous affole.
Bien jeune tu vis escumer
Dessous toy la ronflante mer
Tiré de l'Isle ta naissance
Qui vit de Iupiter l'enfance.
Moy chetif enfantelet tendre,
Ce croy-ie, encore emmailloté,
En des paniers ie fus osté,
Pour dur à tout ennuy me rendre,
Hors la maternelle Cité:
Où la noble posterité
D'Antenor dans le fons de l'onde
(Miracle grand) ses manoirs fonde.
Depuis auoué de la France
Mon aimé païs paternel,
Par quinze ans d'heur continuel
I'accompagnay ma douce enfance.
Mais dés que mon pere mourut
L'orage sur mon chef courut:
Pauureté mes espaulles presse,
Me foule & jamais ne me laisse.
Ie suis pauure, & tu n'es pas riche:
Vien-t'en me voir, Amy tresdoux:
Embrassons-nous, consolons-nous:
Le ciel ne sera tousiours chiche
Enuers nous du bien qui des mains
De fortune vient aux humains:
Or viuons vne vie estroitte
En pauureté, mais sans souffrette.
Nature, mere charitable,
De ses factures n'a mis loin
Ce qu'à leur estre fait besoin,
A qui est de façon traitable:
Le bien croissant ne le fait tant
Estre ny riche ny contant
Que la conuoitise, qui franche
Tout desir superflu retranche.

LA FVRIE.

MEGERE.

—

ENTREMETS DE LA TRAGEDIE

DE SOPHONISBE.

Or ay-ie bien raiſon d'auoir le cœur en joye
Moy qui ris des malheurs qu'aux hommes on enuoye
De nos hideux manoirs. Sus ſerpens ſur ce chef,
Sus ſifflez ſautelans joyeux de ce mechef:
Sus ſus flambeau fumeux en ſigne de lieſſe
Ta flamme noire eſpan pour la grande triſteſſe
Qui tient toute l'Afrique : & ſur tout pour les Rois
Auſquels j'oſte l'Empire, & leurs braues arrois.
Cecy me meine icy, moy hideuſe Megere,
Qui ſuis des infernaux ſergente & meſſagere:
Car aux triſtes enfers le plus de leurs eſbas
C'eſt quand quelque malheur ie rapporte là bas.
Syphax qui penſoit bien d'vn plaiſant mariage
Recueillir le doux fruict, de Roy mis en ſeruage,
Eſclaue eſt enchainé de pieds, de bras & mains,
Pour mener en Triomphe au plaiſir des Romains.
Sophoniſbe ſa femme aujourdhuy s'eſt donnee
(Deſſous condition de n'eſtre point menee
Captiue dedans Rome) à ſon plus grand amy,
Mais qui ſe doit monſtrer ſon plus grand ennemy.
C'eſt Maſiniſſe Roy, qui luy a fait promeſſe,
Qu'il ne pourra tenir, car il faut qu'il la laiſſe
Emmener aux Romains, & de la ſecourir

Il n'a plus beau moyen qu'en la faisant mourir:
Masiniſſe aujourdhuy fait à ſa mieux aimee
Preſent d'vne poiſon: la poiſon eſt humee:
Sophoniſbe aime moins la vie que l'honneur:
L'amy de ſon amie eſt fait l'empoiſonneur:
Le mary de ſa femme. A moy toute la gloire,
A moy ſeule appartient de tant belle victoire:
L'honneur en ſoit à moy, puis que ſeule j'ay mis
Les amis en rancueur au gré des ennemis.
Puis que j'ay rebrouillé tout le bon-heur & l'aiſe
De ces Rois, les tournant en malheur & malaiſe:
Puis qu'en ſi piteux point ſeule ie les ay mis,
Que leur pitié fera pleurer leurs ennemis.
Seule de Cupidon ſeule j'ay fait l'office,
De ma rage empliſſant Syphax & Masiniſſe
Auec ce flambeau meſme: & ſeule on m'a peu voir
De ce meſme flambeau faire tout le deuoir,
Enſemble de Iunon & du bel Hymenee
Le jour que Sophoniſbe à Syphax fut menee:
Car l'vn & l'autre Dieu ſur moy ſe repoſa
A l'heure que Syphax Sophoniſbe eſpouſa.
Telle eſt touſiours la fin de ceux que la furie
D'vn nœu malencontreux hayneuſement marie:
Or puis qu'en cet endroit ie voy fait mon vouloir,
Il faut qu'en autre lieu ie me face valloir:
I'irois à nos enfers en porter la nouuelle,
Mais tout ce qui en eſt ils ſçauront bien toſt d'elle:
Parquoy plus d'vne part adreſſer ie me veux,
Touſiours en plus d'vn lieu Megere fait ſes jeux.

A NICOLAS NICOLAI.

I'AY grand' pitié de nôtre race humaine,
Nicolaï, quand ie penſe à la peine
Dont nous troublons nous meſmes noſtre vie,
Faits malheureux, ſoit par noſtre folie,
Soit par deſtin, auquel dés la naiſſance
Nous a ſommis la diuine ordonnance.
Mais ie ne puis que ie ne m'eſmerueille
Conſiderant cette ame nompareille
Qui de tant d'arts nous a fait ouuerture
En renforçant noſtre foible nature.
Lon a domté mainte beſte farouche:
Mettant à l'vne vn mors dedans la bouche,
A l'autre on a ſous le joug qu'elle porte
Lié le front d'vne courroye forte:
L'vne nous ſert en tems de paix & guerre,
L'autre d'vn ſoc ouure la bonne terre:
Lon a trouué le ſoigneux labourage,
Et du fourment & des vignes l'vſage:
Lon a cherché dans le terreſtre ventre
Le dur acier. Deſſus la mer on entre
Dans les vaiſſeaux : & à rame ou à voile
Lon vogue ayant l'œil fiché ſur l'etoile
S'il fait ſerein : s'il fait nuble, en la carte
Par le quadran lon voit ſi on s'écarte.
Mais de cecy rien ſi fort ie n'admire,
Ny de cent ars que ie delaiſſe à dire,
Comme ie ſuis rauy de l'eſcriture
Que tu as jointe auecque la peinture,
Quand ayant vu tant & tant de contrees
Tu nous en as ces figures monſtrees:

Où ton burin & ta plume naïue
Nous font de tout voir la nature viue:
Soit que par art au vif tu repreſentes
En tes portraits les perſonnes viuantes,
Le Turc hautain, le triſte Iuif auare,
L'Arabe caut, le Perſe moins barbare:
Soit que l'habit de mainte & mainte ſorte
Tu faces voir comme chacun le porte,
L'homme ou la femme, à la mode Gregeoiſe,
A la façon Perſienne ou Turquoiſe,
Le tout tu as par ta main bien appriſe
Sceu imiter d'vne peincture exquiſe,
N'oubliant rien de ce qu'on peut comprendre
Entant qu'on voit l'art du Peintre s'étendre.
Puis par eſcrit les meurs tu viens depeindre
Que ton burin ne pourroit pas ateindre.
Ayant depeint comme toute contree
D'habillements tu trouuois acouſtree,
Tu viens apres raconter leurs polices,
Leur naturel, leurs vertus & leurs vices.
Du grand ſeigneur la court tu viens decrire
Et ſa maiſon, & quel eſt ſon Empire,
Et quels eſtats il a ſous ſa puiſſance,
Et quel tribut, & quelle obeiſſance
Par ſes païs de lointaine eſtendue
A ſes Bachas eſt des peuples rendue:
En quel arroy il fait chaque voyage,
Quel en eſt l'ordre, & quel eſt l'equipage:
Puis tu ecris quelles ceremonies
Sont en leur Loy : & de quelles manies
Aucuns enclins à meſchante luxure
Aux yeux de tous la font contre nature:
Aucuns leur honte en des boucles enferrent,
Et demi-nus dedans les villes errent:
D'autres hachez de taillades ſanglantes
Ont par le cors mille playes coulantes.
Tu dis apres des païs les montagnes,
Les eaux, les bois, les deſerts, les campagnes,

Les habitants : les biens que lon y ſerre,
Quels animaux viuent en chaque terre,
Et de quoy plus chacune à part ſe vante,
Comme tout eſt en cet âge preſente.
Et cependant tu ne laiſſes arriere
Ce qu'ont eſcrit de leur race premiere
Les anciens, qui parlent des Barbares:
Mais les ſuiuants du vray tu ne t'egares,
Nicolaï, car non contant de ſuiure
Ce que lon voit eſcrit dedans le liure,
Tu as voulu voir tout, à leur ſcience
Fidellement joignant l'experience:
Que tu acquis au danger de ta teſte,
Par mille morts que le ſort nous appreſte
Deſſus la terre & la mer : Les naufrages
Deſſus les eaux, les perilleux paſſages
Et les aguets des inhumains corſaires
Font aux paſſants embuſches ordinaires:
Et d'autre part mille voleurs ſur terre
Aux voyageurs font ſans mercy la guerre,
Et de ſerpents vne enjance infinie
De ſes venins aguettent noſtre vie.
Mais animé d'vn deſir de cognoiſtre
De quelles mœurs la nature fait naiſtre
Chacune gent, aux terres plus lointaines
En eprouuant ces hazars & ces peines
Toy ſeul pour nous, des dangers tu rapportes,
(Ayant paſſé de perils mille ſortes)
Hors des dangers tu rapportes ce liure
Où chacun peut de tout danger deliure
Sans voyager auoir la joüiſſance
De ton labeur & de ta cognoiſſance.
Qui à couuert regarde du riuage
En pleine mer le nauire en naufrage,
Il eſt heureux : qui tes eſcrits veut lire
Il voit du bord aux vagues la nauire.
Mais, las, j'ay peur qu'à la peine bien grande
Que tu as pris, dignement on ne rende

La recompence : O ſiecle deteſtable!
Auquel on voit la vertu miſerable
Sans nul honneur, ſans loyer meſpriſee
Eſtre du peuple, & des grands la riſee.
Age peruers, qui ſe veautre en ordure!
Vne putain, vn monſtre de nature,
Vn nain, vn fou, vn mataſſin emporte
Tout ce qu'il veut : la vertu demi-morte
Pleure & ſe plaint de voir trainer leur vie
En pauureté à ceux qui l'ont ſuiuie.
Age peruers! ny Vertu ny Iuſtice
Ne regnent plus : Tout ploye ſous le vice.
Que pleuſt à Dieu, ou qu'il nous euſt fait eſtre
Deuant ce ſiecle, ou long tems apres naiſtre.

DITHYRAMBES A LA POMPE DV BOVC D'ESTIENNE IODELLE. 1553.

—

AV SEIGNEVR IAN DE SADE SIEVR DE MAZAN.

QVAND *Iodelle bouillant en la fleur de ſon âge*
Donnoit vn grand eſpoir d'vn tout diuin courage,
Apres auoir fait voir marchant ſur l'echaufaut
La Royne Cleopatre enfler vn ſtile haut,

Nous jeuneſſe d'alors deſirans faire croiſtre
Cet eſprit que voyons ſi gaillard aparoiſtre,
O SADE, *en imitant les vieux Grecs qui donnoyent*
Aux Tragiques vn bouc dont ils les guerdonnoyent,
Nous cherchâmes vn bouc : & ſans encourir vice
D'Idolatres damnez, ſans faire ſacrifice,
(Ainſi que des peruers ſcandaleux enuieux
Ont mis ſus contre nous pour nous rendre odieux)
Nous menâmes ce bouc à la barbe doree,
Ce bouc aux cors dorez, la beſte enlierree,
En la ſale où le Poete auſſi enlierré,
Portant ſon jeune front de lierre entouré,
Atendoit la brigade. Et luy menans la beſte,
Peſle meſle courans en ſolennelle feſte,
Moy recitant ces vers, luy en fiſmes preſent,
Le pris de ſon labeur honorable & plaiſant.
Ces vers ſans art ſans loy ie te dedi', ô SADE,
De nom Sade & de cœur : & qui n'es ami fade.
Mais qui ſçauras treſbien rembarrer & tanſer
Les mechants qui voudroyent nos honeurs offenſer.
AV *Dieu Bacchien ſacron ceſte feſte*
Bacchique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le lierre on ſecouë
Qui nous ceint la teſte:
Qu'on jouë,
Qu'on trepigne,
Qu'on face main tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant enuironné
De noſtre eſſain couronné
Du lierre amy des vineuſes carolles.
Iach iach ia ha.
Le bouc ne ſçait pas
Où ſes fourchus pas,
Se guident ainſi de nos dextres folles :
Mais ſa fiere trogne

Aſſez nous temoigne,
Gourmant ſon maintien,
Que rogue il ſent bien
Son poil aualé d'vn or riche teint.
Et le reply jumeau
De ſes cornes peint,
Se biclant ſi beau.
Euoé iach ia ha,
Crion d'vne voix
Trois & quatre fois,
Sentans la fureur
Du Dieu conquereur
Des gemmeux riuages d'Inde :
Monſtron qu'il nous guinde
Hors de la terre au ciel
De ſa gaillarde liqueur
Nos veines bouillantes enflant.
Crion recrion ſouflant reſouflant
Le joyeux fumet
De ſon miel,
Qui du fond du cœur
Remonte au ſommet
Flater la ceruelle.
Ha ha ha rion
Crion recrion
La chanſon nouuelle
Iach iach ia ha
Euoé iach ia ha.
C'eſt ce doux Dieu qui nous pouſſe
Eſpris de ſa fureur douce
A reſuſciter le joyeux myſtere
De ſes gayes Orgies
Par l'ignoranee abolies,
Qui nous pouſſe à contrefaire
(Crians iach ia ha
Euoé iach ia ha)
Ses Satyres antirſez :
Qui vers de pampre & de lierre

Les tigres preſſez
Folaſtrans ſuiuoyent à coſté
Retrepignans la terre :
Quand il eut domté
Celle gent haſlee
Qui loing reculee
Voit de pres
Ce ſoleil
Apres
Son reueil
Tirer ſes cheuaux
Aux nazeaux flammeux
Hors des flots gemmeux
A leurs journaliers trauaux :
Quand du ciel vouſté
Grimpans la roideur,
Haletans d'ahan,
Vne epeſſe haleine
De feu toute pleine :
Leur fumeuſe fueur
Au creux Ocean,
Degoutent laborieux
Du plancher des Dieux.
Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.
Sur cette gent noire
Le Dieu foudrené gaigna la victoire.
Ce Roy triompheur,
Ores ores commande,
Que d'vn deuot cœur
La raillarde bande
Son chantre guerdonne
Du bouc merité,
Pour auoir de voix hardie
Reueillé la tragedie
Du ſomme oublieux
De l'antiquité,
De lierrine couronne,

Audacieux,
En vn gay rond
Verdoyant
Son jeune front
Ombroyant.
Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.
O pere Euien
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la ſoufreuſe flambe
Dedans l'antre Nyſien,
Aux Nyſides tes nourrices
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fus baillé jadis à nourrir:
De tes fureurs propices
Vien nous vien,
Vien Euien
Secourir,
A fin que Iodelle
Ton cher enfançon
Reçoiue la dine gloire
D'immortelle
Memoire,
Qu'il merite au braue ſon
De ſon enflee chanſon.
Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.
A celle fin qu'en dine verue,
Comme à ta deité conuient,
Noſtre promte fureur le ſerue,
Rendant le pris à ton Poëte:
C'eſt c'eſt de ta deité
Que nous vient
La ſainte gayeté,
Qui dehette
Tellement
Ce troupeau tempeſté

De ton chatouillard affolement,
Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.
C'eſt en ton honneur,
Dieu donnebonheur,
Que cette feſte
Ainſi
S'appreſte,
Dieu briſe-ſoucy,
O Nictelien,
O Semelien,
Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.
En ta gloire, ô Dieu,
Par ce lieu
Rebondiſſant,
Dieu dou-rauiſſant
Cette Muſe jolie
De gaye folie
Ores nous chantons :
C'eſt en ton honneur,
Dieu donnebonheur,
Que de libre cadence
La terre battons,
Sous des vers
Librement diuers
En leur accordance :
O Semelien,
O Nictelien
Daimon aime-dance,
Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha

L'AVRORE.

A PEROTON ET BATISTE

TIBAVS.

DES MVSES *douce cure,*
D'Apollon nourriture,
O chantres de mes vers,
TIBAVS, *aimez l'Aurore*
L'honneur de l'vniuers,
Qu'en cet hymne j'honore.
A vous deux ie l'adresse
A fin que de paresse
Ne vous assommeillez :
Mais dés la matinée
Au labeur éueillez
Vostre âme si bien née.
Par là sur vostre teste
Plus d'vn chapeau s'apreste,
Qui vous guerdonnera :
Quand par toutes prouinces
Vostre art s'estimera
Des peuples & des Princes.
DEESSE *auant-couriere*
De la belle lumiere,
De qui le teint vermeil
Et le rosin visage,
Deuance du Soleil
Le grimpant attelage :
Il me plaist, ô Deesse,

(*Puis qu'auec toy ie laiſſe*
Le ſomme pareſſeux,
A fin que me recree
Dedans l'antre mouſſeux
De la Muſe ſacree.)
Il me plaiſt, Aube amie,
De ma Muſe endormie
Reueiller la chanſon,
Pour celebrer ta gloire.
Ca depen-moy, garçon,
Ma guiterre d'yuoire,
A fin que ie la ſonne,
De la Deeſſe bonne
Entonnant les honneurs :
Et que ma chanterelle
Sous mes doigts fredonneurs
Fredonnent de la belle.
Mais quoy premier diray-ie?
Par où commenceray-ie?
Celuy qui va bucher
Dans vn toffu bocage,
Deuant que rien toucher
Deſſeigne ſon ouurage.
La trop grande cheuance
A coup me deſauance.
Et quel chant dinement
A tes louanges dire,
O des cieux l'ornement,
Me pourroit bien ſuffire?
A chanter de voix dine
Ta cheuelure orine,
De ſaffran ton chapeau,
Tes doigts de Roſes belles,
Et ton viſage beau,
Peint de cent fleurs nouuelles?
Et comme quand tu montes
Dans les cieux, tu ſurmontes
De ta claire beauté

Les étoiles plus claires,
Qui perdent leur clarté
Quand là haut tu éclaires :
Voire la Lune mesme
Quand tu viens, toute blesme
Du ciel s'éuanouit.
Sans que la gent mortelle,
De tes presents jouit,
D'vne nuit eternelle
Seroit ensevelie.
Sans toy la rude vie
De l'homme sans honneur
Nous seroit demeuree :
Rien n'auroit sa couleur,
O Deesse honoree,
Sans toy, dont la rosee,
Par la terre arrosee
De ta douce liqueur,
Rafreschit les herbettes,
Et de gaye vigueur
Restaure les fleurettes.
Les paupieres oysiues
Du lourd somme tu priues,
Somme image de mort :
Sous ta clarté benine,
A l'œuure l'homme acort
Gayement s'achemine.
Le voyager deplace
Quand tu montres ta face,
Et les gais pastoureaux
Leur betail menent paitre :
Sous le joug les toreaux
Vont au labeur champêtre.
Chacun tu dessommeilles,
Mais sur tous tu reueilles
Celuy qui ardant suit
Le mestier des neuf Muses,
Languissant toute nuit,

Quand tardiue tu muſes.
Deeſſe vigoureuſe,
Qui te fait pareſſeuſe?
Ton vieillard ne vaut pas,
Que de nous deſiree,
Tu te caches là-bas
Si long tems retiree.
Vien donc, & fauoriſe
Ma petite entrepriſe,
D'écrire des chanſons,
Qui facent immortelles
Mes amours de leurs ſons,
Et mon nom auec elles.
S'ainſin eſt, ie te jure
D'vne volonté pure
De te rendre l'honneur,
Comme des neuf Pucelles
A la dizieme ſœur,
Te reuerant comme elles.

A IAN VATEL.

QVEL *Pan, ou quel fol Corybante*
Peut tant d'vne erreur forcenante
Le ſens de Maſtin embrouiller,
Que d'outrager vn ſaint Poëte,
Oſant bien de ſa langue infette
Traitrement ſon renom ſouiller?
Ainſi d'vn enuieux médire,
Ma douceur enfielant d'ire
L'amy de la Muſe offenſer?

Le non-irritable courage
Ainſi d'vn ſaint Poëte, en rage
Outrageuſement élancer?
Quoy? penſoit-il le miſerable,
Qu'ainſi qu'vn enfant larmoyable,
Enfantinement outragé,
Sans rejetter ſur luy le blaſme,
Sans luy redoubler ce diffame,
Ie pleuraſſe non reuengé?
Quoy? eſt-ce tant peu de merueilles,
Qu'outrant des Muſes les abeilles,
Leurs ſaintes ruches attoucher?
Que d'agacer par jangleries
De leurs eguillons les furies,
Que le tems ne peut reboucher?
Qui playent d'eternel outrage,
Et l'outrageur & ſon lignage,
Pour auoir le cœur irrité,
D'vn de qui la voix eſt vallable
De faire au faux le vray ſemblable,
La menſonge à la verité?
O VATEL, *ce n'eſt pas l'injure*
Qu'on dit de bouche, & qui ne dure
Qu'autant que l'homme eſt furuiuant :
Contre celuy qui nous irrite
L'injure bruit touſiours écrite
D'vn âge en l'autre âge ſuiuant.
Contre les flancs la Muſe porte
Deux arcs tirans en double ſorte,
Dont l'vn chatouille, & l'autre poind :
L'vn eſt d'If, & l'autre d'iuoire :
L'vn eſt bandé par ire noire,
Et l'autre par les Graces oint.
Heureux pour qui la ſainte bande
Son doux arc iuoirin débande!
Celuy fuyant le triſte oubly
Au lac de Lethe ne ſe bagne,
Mais aux immortels s'acompagne

Immortellement ennobly.
Ce bel arc decocha la gloire
Des heros, de qui la memoire
Vit au monument des chanſons,
Qui malgré le tems qui tout mine,
Encor en voix Grecque & Latine
Sous l'archet retrainent leurs ſons.
Par cet art Hercule indomtable
D'Hebe mary, boit à la table
Des dieux le Nectar ſauoureux:
Et par luy des freres de Sparte
Le calme feu l'orage écarte
Du pilot qui palit poureux.
Des Muſes le hautain Pindare
Eut cet arc : & du gouffre auare
Des étangs Stygiens par luy
Etrangea le nom des Athletes,
Qui dedans ſes chanſons bien faites
Encores viuent aujourdhuy.
Ce doux arc la Deeſſe preſte
A celuy qu'elle ha pour Poëte
Dés le lange enfant auoué,
Si quelcun amy de la Grace
Benin le cherit & l'embraſſe
Pour en ſes chants eſtre loué.
Cet arc, ô louangere Muſe,
Mon cher ſoucy ne me refuſe
Pour chanter d'vn amy le nom,
Si que tant bien mon lut ie touche
Qu'où le Soleil ſe leue & couche,
On puiſſe entendre ſon renom.
De l'autre arc encontre Lycambe
Archiloc pouſſa ſon ïambe
Tant aigrement injurieux,
Que luy & ſes filles honnies
D'vne hart eſtouffans leurs vies
Perdirent leur honte & les cieux.
Callimach, & depuis Ouide

Sous le nom de l'oiſeau qui vide
Ses boyaux de ſon bec plein d'eau,
Contre leurs ennemis leurs rages
Pouſſans, vengerent leurs outrages,
Et diffamerent cet oiſeau.
Hipponax encontre Bubale,
En decochant ſon ire pale,
Feit què ſes miſerables doigts,
Qui mal-cauts ſes outils guiderent,
Eux-meſmes le cordeau nouerent,
Qui boucha ſa vie & ſa voix.
Prenant au poing cet arc qui tire
Des traits plongez en trempe d'ire,
Qui ronflent l'air ſifflant trenchans
Pour cheoir ſur le criminel pale,
Comme vne eau qui roulant deuale
Troncs & cailloux des monts aux chams,
Ie veu, ie veu de ma tempeſte
Ecrazer l'execrable teſte
A mon Maſtin vain aboyeur,
Ne ſouffrant qu'il ait ſa dent noire
Monſtré pour offenſer ma gloire
Sans ſentir mon bras foudroyeur.
Mais, Amy, veux-tu bien qu'il meure
Sans éprouuer la playe ſeure
De tes iambes enflammez,
Qui pouſſez de voix furieuſe
Contre la beſte iniurieuſe
Vangeront tes amis blaſmez?
Ca, Ronſard, ça Filleul auance:
Belleau, Felippe, à la vengeance:
O des Sœurs les cheris mignons,
Tonnez contre elle par la France,
Et prouuez que qui l'vn offenſe,
Offenſe tous ſes compagnons:
Si que nul tant hardy ſe montre,
Que de blaſphemer alencontre
De l'honneur d'vn Poëte ſaint,

Chacun se courbant sous leur foudre,
Qui peut eparpiller en poudre
Tout l'heur du chetif qu'il atteint.

FIN DV QVATRIEME LIVRE
DES POEMES.

LE CINQVIEME LIVRE

DES POEMES

L'HYMNE DE

LA PAIX.

A LA ROYNE DE

NAVARRE.

Vos *beautez & vertus (ô des Graces aimée,*
De roys soevr fille et femme) *en tous lieux renommée,*
Vous crioyent loing & pres, deuant qu'euſſiez tant d'heur,
Que porter l'ornement de royale grandeur:
Et vont refleuriſſant depuis que la courone
Du peuple Nauarrois voſtre chef enuirone.
Or ſi vous aprouuez le beau nom que portez,
Qui la Muſe & les ſiens a touſiours ſuportez,

Vous ne dedaignerez ny ma baſſe perſone,
Ny le petit preſent que ma Muſe vous donne.
Selon voſtre bonté les petis vous priſez,
Et voſtre ſçauoir fait que vous fauoriſez
Les Muſes & leurs dons. Or en voſtre preſance
Auecque leurs preſens pour chanter je m'auance.
Mais que doy-ie chanter? Deeſſes inſpirez
Mon cœur, & je diray ce que vous me direz.
Diray-ie vos valeurs, ô treſdigne Princeſſe?
Mal-hardy je craindroy que leur grande richeſſe
N'apauurît mon deſir : & que ma foible voix
N'entreprît pour ſa force vn chant de trop de poix.
Mais ſur tout j'auroy peur que voſtre modeſtie
(Quand bien ma voix ſeroit aſſez forte & hardie
Pour ſonner vos honneurs) n'acuſât mon chanter,
Come ſi je vouloy voſtre bonté flater.
Ie fuy l'outrecuidance en ſi haute entrepriſe,
Ie fuy qu'opinion ſi mauuaiſe ſoit priſe
Par vous de mon bon cœur. De vous je me teray,
Et d'vn autre argument vn chant je chanteray.
IE VEV *louer la* PAIX : *c'eſt la Paix que je chante,*
La fille d'amitié deſſur tout excellante.
Amitié nourrit tout : tout vit par amitié,
Et rien ne peut mourir que par inimitié.
La concorde & l'amour ſont l'apuy de la vie,
Et l'effroyable mort vient de haine & d'enuie.
Le ciel, la terre, l'air, & la mer & le feu,
Et tout le monde entier, d'vn amiable neu
S'entretienent conjoints. Cette belle machine
Sans la bonne amitié tomberoit en ruine.
Car, s'ils n'eſtoyent liez de liaiſons d'émant,
On verroit rebeller tout mutin element,
Et guerroyer l'vn l'autre : & ſoudain toutes choſes
Dans l'ancien chaôs retomberoyent encloſes.
Le ciel refuſeroit aux terres ſon ardeur,
Et de ſes chauds rayons la vitale tiedeur
Ne departiroit plus les benines ſemences,
Dont toutes choſes ont leurs premieres naiſſances.

Le feu ſec bruleroit l'air ſon moite voiſin,
L'air ne degouteroit (ſeché d'vn chaud malin)
La pluye en la ſaiſon : la terre deſertee
Ne raporteroit plus : par la mer debordee
La chaleur s'eteindroit : ou la profonde mer
Tarïe ſe lairroit par le feu conſumer :
Come il auint jadis, quand le fils de Clymene
L'inſenſé Phaëthon ne put tenir la réne
Aux cheuaux ſoufle-feus : telle peur il reçut
Quand les monſtres eſpars dans les cieux aperçut.
Alors que (dedégnant la bonne remontrance
Que ſon cher pere fit) par grand' outrecuidance,
Trop plein de ſon vouloir mit tout le monde en feu :
Et tout aloit perir : mais Iupiter l'a veu,
Qui lâchant de ſa dextre vne orrible tempête
Au malureux Charton ecarbouille la tête.
Il tombe de ſon char d'vn ſoudain foudre ateint,
Et le feu qui l'ardoit dans le Pô fut eteint.
O qu'on deût bien cherir la Paix toute diuine,
La fille d'Amitié ſur toutes choſes dine !
Tout bien & tout plaiſir par ſes graces fleurît :
Les arts ſont en honneur : la vertu ſe nourrît,
Le vice eſt amorty. Lors ſans peur de domage,
De meurdre & de danger le marchand fait voyage :
Alors le laboureur au labeur prend plaiſir
Quand le champ non ingrat répond à ſon deſir.
L'ennemy fourageur ſon beſtial n'emmene,
Et pillant ne rauît le doux fruit de ſa péne :
Le vin eſt à qui fait des vignes la façon,
Et qui fait la ſemaille en leue la moiſſon.
Et Ceres & Bacchus & Palés & Pomone
Font que parmy les chams grande planté foiſone
De fruits & de betail. Par tout regne le jeu,
Et le gentil Amour chaufe tout de ſon feu.
Par tout roullent les fruits du plein cor d'abondance :
Sous l'ombrage lon voit s'egaïer en la dance,
Trepignant pellemelle & filles & garçons,
Tantoſt au flageolet & tantoſt aux chanſons.

Quand Saturne fut Roy ſous vne ſaiſon telle
La Paix auoit ſon regne, & le nom de querelle
Pour lors n'etoit conu : ny l'homicide fer
N'auoit eſté tiré des abyſmes d'enfer.
Mais humains inhumains quelle fureur ſi forte
Vos eſprits forcenez d'aueugle erreur tranſporte,
D'anoblir le cruel qui dans le ſang humain
Trampe plus hardiment ſon inhumaine main?
Et vous n'eſtimerez ny louange ny gloire
Digne de meriter eternelle memoire,
Si vous ne l'emportez par outrager celuy
Qui jamais ne penſa de vous doner ennuy?
Certes il n'y a choſe au monde plus maline,
Ne qui ſoit plus contraire à la raiſon diuine,
Qu'eſt la brutale guerre : & ſa rage faudroit,
Qui voudroit honorer la raiſon & le droit.
Mais Erinnys comande : on obeït au vice.
L'ambition des grands & la gloute auarice
Font qu'ils tentent les Rois de rancueur animez,
Pour ſe trouuer aux chams camp contre camp armez.
Là le premier armé la ville forte aſſiege :
L'autre hatif apres vient pour leuer le ſiege,
Ou s'il ne vient à tems d'aſſaut la ville on prend,
Ou ne pouuant tenir ſans force elle ſe rend.
Apres le pauure peuple & la foible vieilleſſe
Les femmes & l'enfance en cris & larmes leſſe
Son païs ſacagé. L'injurieux ſoudard
Rauît le ſaint honeur aux filles ſans égard.
O la pitié de voir la flamme qui ſacage
Deuorant ſans mercy les maiſons d'vn vilage!
De voir dans le faubourg le pauure citoyen
Qui ne pardonne pas au logis qui eſt ſien!
O la pitié de voir les meres deſolees,
De leurs piteux enfans tendrement acolees,
S'en aler d'huis en huis leur vie quemander,
A qui bien peu deuant lon ſouloit demander!
O la pitié de voir labourer vne ville!
O la pitié de voir la campagne fertile

Faite vn hideux defert! O pitié, mais horreur
De voir l'exploit cruel d'vne chaude fureur!
De voir en fens raffis vn horrible carnage
De morts & demi-morts cacher vn labourage:
Ouir les triftes cris : Voir hommes & cheuaux
Pefle-mefle entaffez : Voir de fang les ruiffeaux !
Et quel plaifir prens-tu, race frelle chetiue,
De te hâter la mort, qui jamais n'eft tardiue,
Sinon qu'en te donnant mille maux ennuieux
Tu fais le viure tel que le mourir vaut mieux?
Ta fote outrecuidance & ta folle auarice
Redouble ton malheur faifant de vertu vice.
O de la bonne terre inutile fardeau,
(Qui dois en peu de jours geté fous le tumbeau
Auiander les vers) tu partroubles ta vie
De vaine inimitié de tant de maux fuiuie.
Que veux-tu conquefter? Ie croy tu te promês
En ce monde incertain vne vie à jamês.
Aueugle ouure tes yeux: Regarde miferable
Que ta condition eft pauure & peu durable.
Où vont les plus grands Rois & plus grands Empereurs?
Mais que font aujourdhuy les plus grands conquereurs?
Qui par force ont donté, rangeans fous leur puiffance
Les trois parts de la terre en ferue obeïffance?
Ils ne font plus que poudre, & n'en refte finon,
(Si nous en refte rien) que le fon de leur nom,
Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommee,
Qui n'eft apres la mort qu'vne ombre de fumee.
Mais qui veut en ce monde vn bon bruit aquerir,
Qui foit loüé de tous, & ne puiffe perir,
Guerdonne la vertu, face punir le vice,
Maintienne le bon droit : exerce la juftice:
Detourne du forfait les courages peruers
Leur propofant la peur de chatimens diuers:
Qu'il enhorte à bienfaire : & donne recompanfe
Aux fages qui prendront la difcrete prudance
Pour guide à la vertu : Elle montre le bien
Faifant juger le bon & ce qui ne vaut rien.

Qu'il mette en tous eſtats la bonne diſcipline :
Que preſtant ſa faueur aux hommes de doctrine
Il honore les arts, & qu'il n'ait à mepris
Ceux à qui les neuf Seurs leurs ſegrets ont apris.
Que, droiturier, prudent, liberal, debonaire,
Ne mefaiſant à nul, tâche à tous de bien faire.
Rigoureux aux plus fiers, aux humbles gracieux,
Qu'il ait touſiours l'honeur de Dieu deuant les yeux,
(Qui ſont euures de Paix) ſon renom & ſa gloire
Seront dignes alors d'immortelle memoire,
Et ſera mieux famé que quand il aroit mis
En route le pouuoir de cent Rois ennemis.
Doncques Rois *puis que Dieu a voulu vous elire,*
Et mettre dans vos mains les Sceptres de l'Empire,
Pour regir & garder ſes enfans bien-voulus,
Penſez à quelle charge il vous a tous élus.
Non le dur Canibal, non le More Barbare,
Non l'infidele Turc, non le vagant Tartare,
Il a fait vos ſugets : Il vous ſoumét les ſiens,
Nous, qui de Chriſt ſon fils auons nom Chreſtiens :
Nous qui ſommes laués de l'eau du ſaint Batteſme :
Nous qui ſommes ſacrés & croizés du ſaint Creſme :
Nous qui au ſacrement de la communion
Sommes freres de Chriſt par diuine vnion,
Auoués fils de Dieu, qui à voſtre puiſſance
A voulu que rendions la deuë obeïſſance,
Vous commetant ſur nous : & du gouuernement
Faudra que rendiés conte au dernier jugement.
Las! que de Chreſtiens ont enjonché la terre
Entretués pour vous par l'exploit de la guerre!
Que de ſang execrable (ô forfaits inhumains!)
Pour rien s'eſt repandu par fraternelles mains!
O Rois *penſés à vous : & puis que Dieu vous done*
Le beau don de la Paix, chacun de vous s'adone
A l'aimer & garder. Qui premier l'enfreindra,
Qu'il tombe à la mercy du Roy qu'il aſſaudra.
Que de ſon ennemy ſon païs ſoit la proye :
Qu'en ſon trone royal jamais ne ſe reuoye :

Iamais ceux de ſon ſang n'y puiſſent reuenir,
Puis que la bonne Paix il n'a ſceu maintenir.
Mais ce DIEV, *qui les cœurs des grands Princes inſpire.*
Vous conduiſe ſi bien, qu'à jamais voſtre empire
Demeure à vos enfans, ſi vous prenez le ſoin
D'entretenir la Paix chaſſant la guerre au loin.
DIEV *veille detourner la diſcorde mortelle*
D'entre les ROIS *Chreſtiens ſur le peuple infidelle.*
Chacun de vous renclos aux confins anciens
N'entrepregne plus loin que de garder les ſiens.
Nul ne paſſe la borne (ou de la mer barbare,
Ou du fleuue, ou du mont, qui vos païs ſepare)
Sinon pour s'entraider. La concorde & la Paix
Par vous & vos ſugets ſoit gardee à jamais.

AV ROY.

SIRE, *Si vous ſouuient de la bonne journee,*
Que le Mois de Feurier nous auoit amenee
Lors premier commmençant. O mon Roy vous diſniez,
Et diſnant ſobrement audience doniez.
Il vous pleut de m'ouir : Sire ie vous ren comte
Du tems de voſtre abſence, & du long vous racomte
Que c'eſt que nous faiſions. Ie di premier commcnt
En voſtre academie on euure inceſſamment
Pour, des Grecs & Latins imitant l'excellence,
De vers & chants reglez decorer voſtre France
Auecque voſtre nom : & quand il vous plairoit
Que vous orriez l'eſſay qui vous contenteroit.
Ie di qu'eſtant piqué de la fureur plaiſante
Des Muſes, plus d'vn chant en voſtre honeur ie chante
Declarant le deſir qui d'vne douce ardeur
Bruſle mon cœur deuoſt enuers voſtre grandeur.

Ie di que j'essayoy la graue Tragedie
D'vn stile magesteux, la basse Comedie
D'vn parler simple & nét : Là suiuant Sophoclés
Auteur Grec qui chanta le decés d'Herculés :
Icy donnant l'abit à la mode de France
Et le parler François aux joueurs de Terence,
Terence auteur Romain, que j'imite aujourdhuy
Et comme il suit Menandre en ma langue j'ensuy,
Ce que j'ay fait m'étant commandé de le faire
A fin de contenter la Royne vostre mere,
Qui de sur tout m'enjoint fuir lassiueté
En propos offensant sa chaste magesté.
Apres ie vous disoy comment ie renouuelle
Non seulement des vieux la gentillesse belle
Aux chansons & aux vers : mais que ie remettoys
En vsage leur dance : & comme j'en estoys
Encores en propos vous contant l'entreprise
D'vn ballét que dressions, dont la demarche est mise
Selon que va marchant pas-à-pas la chanson
Et le parler suiui d'vne propre façon.
Voicy dessous la table vne rumeur emuë
De chiens s'entregrondans qui à coup ce remuë.
Vous leuastes soudain. Là finit mon propos
Des chiens entrerompu. Vous gaillard & dispos
Auecque le baston, qu'entre les mains vous pristes
Du maistre qui seruoit, cesser alheure fistes
Le gronder de ces chiens, qui sans plus rechigner
En repos & en paix vous laisserent disner.
Sire, ce di-j'en moy, Tout à mon auantage
A l'honeur de mon Roy ie prens ce bon presage.
Les chiens s'entregrondans ce sont mes enuieux
Qui jettent deuant vous des abbois ennuieux
A vostre Magesté contre mon entreprise
Qu'en vostre sauuegarde, ô bon Prince, auez prise.
Le baston auez pris : le baston vous prendrez
Et contre le malin la vertu deffendrez.
Soudain les menassant vous les auez fait taire :
Aussi nos enuieux (car vous le pouuez faire)

Ferez taire tout coy, quand les menasserez :
Ainsin imitateur d'Hercules vous serez
Qui tira des enfers le Cerbere à trois testes.
Et qu'est-ce l'assemblage en vn cors de trois bestes
Sinon que l'Ignorance & l'Enuie & l'Erreur?
Iette Vilain Cerbere autrepart ta fureur
Loing bien loing de mon Roy. Mais si en sa presence
Tu oses degorger contre mon innocence
Quelques malins abbois, Que puisses-tu sentir
Par sa bonté vers nous vn juste repentir.

LA GENEVRE,

PAR SAINGELAIS

ET BAIF.

—

A MONSIEVR DE

ROYSSI CHANCELIER

DV ROY DE NAVARRE.

Cy prend son cours de Geneure l'histoire
Par Saingelais de son âge la gloire.
Baïf apres (O MEMME) *la poursuit*
Et promtement à sa fin la conduit
En ta faueur, plustost voulant te plaire
Que proposant quelque bel œuure faire :
Mais tel qu'il est (car tu l'as conuié

De l'acheuer) il te l'a dedié.
Apres le long & perilleux orage
Qui tourmenta la nef & le courage
Du fort Regnaut, & luy feit mille ennuis
Deux jours entiers, & deux entieres nuicts.
En luy faisant toucher presque les nues,
Puis tout soudain les arenes menues,
Et le poussant par differentes courses
Or vers midy, or vers les froides ourses :
En fin de loing il descouurit la terre
Et veit premiere Hirlande & Angleterre,
Doù plus poussé du vent que du desir
Il s'approcha, & sans loy de choisir
Il se trouua sourgir au vert riuage
De la plus rude Escoce & plus sauuage,
Vers le quartier où espesse encore est
De Calydon la fameuse forest.
Là jour & nuict retentissent les places
De coups donnés sur armets & cuiraces,
Estant le lieu, ce semble de nature
Faict pour auoir rencontre & aduenture.
Là vont errans entre apparans dangiers
Maints cheualiers, voisins & estrangiers,
Ceux que la mer Aquitanique baigne,
Ceux de Noruege, Holande, & Alemaigne,
Et ne faut point qu'homme soit la trouué
Qui ne se sente en armes esprouué.
Là feirent voir leurs forces & vertus,
Iadis Tristan, Lancelot, & Artus,
Et autres preux cogneus par tout le monde
De l'ancienne & neuue table ronde :
Et y voit on encores pour trophees
De leurs hauts faicts colomnes estoffees.
Quand donc Regnault eut terre ferme pris,
Et l'aspre lieu entendu & compris,
Il commanda au patron du nauire
Que quand Eurus feroit place à Zephire,
Il ne faillist de ses voiles estendre,

Et de l'aller à Beroich attendre.
Ainſi au port laiſſa ſon equipage,
Et ſans conuoy d'eſcuyer ny de page
Ny autre eſpoir qu'en ſa propre vertu,
Sa lance a pris, & ſon harnois veſtu :
Puis à cheual ſe meit en l'eſpeſſeur
De l'ample bois, n'y tenant chemin ſeur,
Mais trauerſant par où il ſe propoſe
Quelque nouuelle & hazardeuſe choſe.
Et tant alla de ſentier en ſentier
Sans faire arreſt ce jour là tout entier,
Qu'il deſcendit le ſoir en vn conuent
Où eſtrangers arriuoyent bien ſouuent,
Lieu eſtimé tant du bel edifice
Que de l'honneſte & charitable office,
Que les deuots au ſejour demourans
Faiſoyent à tous les Cheualiers errans :
Car ils mettoyent leur ſçauoir & leur bien
Et leur plaiſir à les recueillir bien.
Grand fut l'honneur & bon le traitement
Que receut d'eux vniuerſellement
Le nouuel hoſte, & la façon plus rare
Qu'il n'eſperoit en païs ſi barbare.
Ia ſatisfaict auoit à ſa faim grande
Par maint ſeruice & diuerſe viande,
Et penſoit-on deſia de ſon repos,
Quand s'eſtendant de propos en propos,
Il les pria leur dire en quel endroit
De la foreſt prendre voye il faudroit,
Pour y trouuer, comme on dit qu'il ſe treuue,
Quelque aduenture, où par louable eſpreuue
Vn Cheualier deſirant quelque nom,
Peut faire voir s'il en merite ou non.
Il n'eſt endroit (dirent-ils) là dedans
Où lon ne trouue eſtranges accidens :
Mais tout ainſi que la forte abondance
Des cheſnes grands, & la longue diſtance
Du clair Soleil rend le lieu obſcurci,

Obſcurs y ſont les faits d'armes auſſi,
Tant qu'à grand' peine apres longue ſouffrance
De mille l'vn reuient à cognoiſſance.
Cherchez, ſeigneur (diſoyent-ils) à vos geſtes
Lieu qui les rende au monde manifeſtes,
A fin qu'au moins apres le labeur pris,
Louange enſuiue, & vous mette à haut pris:
Et ſi deſir d'eſſayer vous auez,
Comme vn grand fait demeſler vous ſçauez,
Suiuant d'honneur la perſuaſion,
Maintenant s'offre à vous l'occaſion
De la plus digne & plus haute entrepriſe
Qui oncques fut de Gentil-homme priſe.
Noſtre Princeſſe & du Roy fille vnique,
Par vn eſtrange accuſateur inique,
Nommé Lurcan, de crime eſt pourſuiuie,
Qui met au vent ſon honneur & ſa vie,
S'elle ne treuue en camp qui ſe preſente
Pour la prouuer honneſte & innocente.
Ce Lurcan là, plus pource qu'il la hait
Que pour raiſon (peut eſtre) qu'il en ait,
L'a accuſee à noſtre Roy ſon pere
(Qui s'en tourmente & preſque deſeſpere)
De l'auoir veuë entour my-nuit chez elle
Vn ſien amy tirer par vne eſchelle
Sur vn perron: & s'il ne vient exprés
Dedans vn mois, dont la fin eſt bien prés,
Qui la deffende & ſon honneur aſſeure,
Selon nos loix par feu faut qu'elle meure.
L'aſpre, ſeuere & rigoureuſe loy
De noſtre Eſcoce, & du trop juſte Roy,
Veut que ſi femme à homme s'abandonne
Autre qu'honneur & foy ne luy ordonne,
Viue elle purge en violante flâme
L'ardeur d'amour violante & infame.
Or a le Roy fait entendre & ſçauoir
Par tous les lieux où s'eſtend ſon pouuoir,
Que qui prendra en ſa protection

(Soit d'Eſcoçoiſe ou autre nation)
Dame Geneure (ainſi ſa fille on nomme)
Pourueu qu'il vainque & qu'il ſoit Gentil-homme,
Aura pour pris de ſa bonté loyale
Enſemble eſpouſe & cheuance Royale.
Telle entrepriſe eſt ſans comparaiſon
A vous plus propre & a plus de raiſon,
Qu'aller ainſi par lieux couuers & forts
Enſeuelir vos belliqueux efforts:
Car outre l'heur de louange immortelle
Qui en viendra, vous aurez la plus belle
Maiſtreſſe, amie, obligee & compagne
Qui ſoit du Gange à la derniere Eſpagne.
Puis vn eſtat ſuperbe & plantureux,
Qui vous rendra contant & bien-heureux,
Sans ce qu'oſtant au Roy ſon dueil extrême,
Il vous tiendra non moins cher que luy meſme:
Et quand ne los, ne biens, ny alliance,
Ny autre eſgard n'auroyent point la puiſſance
De vous induire à ce faix receuoir,
Si eſtes vous tenu par le deuoir
De noble ſang & de cheuallerie
De reſiſter à fraude & menterie,
Et de tant plus à ceux qui par diffames
Rendent ſuſpect l'honneur des gentifemmes:
Et ſi d'aucune il vous print onc enuie
N'en attendez ſeruir de voſtre vie
A meilleur droit, au moins plus apparant
Que ceſte-cy: car elle a pour garant,
Premierement le cours des ans paſſez,
Où elle a tant d'exemples amaſſez
De ſa valeur, qui peuuent ſeuls dedire
Quiconque auroit entrepris d'en medire:
Puis les majeurs dont elle eſt deſcendue,
Rendent aſſez ſa cauſe deffendue,
Entre leſquels l'antiquité ne cache
Nul qui ait eu de vice aucune tache.
Renaud penſif tint les yeux abaiſſez

A terre vn temps, puis les ayant hauſſez
Vers eux tretous, leur reſpondit ainſi :
Ne prenez point, mes amis, de ſouci
De ce combat, ny craignez qu'on offenſe
Telle beauté par faute de deffenſe.
Nul Roy, ne peuple, ou leur commandement
Sçauroit contraindre vn libre entendement,
De trouuer bon, que pour auoir laiſſé
Vn ſeruiteur de forte amour preſſé
Venir à ſoy & ſes maux alleger,
On doyue à mort vne Dame juger :
Pluſtoſt deuroit eſtre à mort deſtinee
Vne cruelle, ingrate & obſtinee,
Qui peut pour elle vn amant voir mourir
Deuant ſes yeux, & ne le ſecourir.
Soit vray ou non que Geneure ait tiré
Sur vn perron ſon amy martyré,
Ce m'eſt tout vn, & la choſe auouëe
Seroit de moy encores plus louëe
Si tellement elle l'auoit receu
Qu'il n'euſt eſté de nul homme apperceu.
Mais quoy qu'on vueille en ſon honneur reprendre,
I'en veu la cauſe & querelle entreprendre :
Faites ſans plus que j'aye vn conducteur
Iuſques au lieu où eſt l'accuſateur :
Car, Dieu aydant, certain d'oſter ie ſuis,
Luy de ce monde, elle de ſes ennuis :
Non que pourtant maintenir ie propoſe
Qu'il ne ſoit rien de ce qu'on luy impoſe :
Car ie pourroy, n'en eſtant pas bien ſeur,
Eſtre du faux & du tort deffenſeur :
Bien ſouſtiendray que pour vn tel effect
Mal ne luy doit ny outrage eſtre faict,
Et ſi diray injuſte & hors du ſens
Quiconque feit ces ſtatuts indecens,
Et qu'on les doit comme fols reuoquer,
Et loy meilleure en leur lieu colloquer.
Si conuiez, voire & forcez nous ſommes

Egallement tretous, femmes & hommes,
Par mesme ardeur & semblable desir,
De tendre au but de l'amoureux plaisir
Si fort blasmé du vulgaire ignorant:
Pourquoy va-lon femme vituperant
Qui auecq'vn, ou plus d'vn a commis
Ce qui de faire aux hommes est permis
Auecq' autant que l'appetit les meine,
Et dont ils ont louange au lieu de peine?
En ces statuts inegaux & infames
Est fait vn tort expres aux pauures femmes:
Et si Dieu plaist, de monstrer ie m'attens
Qu'on fait tres-mal d'en vser si long temps.
Chacun loua de Renaud la raison,
Disant que ceux de l'antique saison
Qui approuué telle ordonnance auoyent,
Bien peu du monde, & du droit moins sçauoyent,
Et que le Roy qui peut loix eriger,
Faisoit tres-mal de ne la corriger.
Si tost que l'aube au teint clair & vermeil
Auec le jour eut chassé le sommeil,
Renaud armé son fort Bayart a pris
Ensemble vn jeune Escuyer bien apris,
Qui le guida par ces estranges lieux
Bien seurement vn bon nombre de lieux
Vers la cité, où la querelle neuue
Armes & gens deuoit mettre en espreuue.
Or auoyent-ils le grand chemin laissé
Pour vn sentier droit & mieux addressé,
Quand retentir ils ouirent les bois
D'vne piteuse & lamentable voix,
Vers ce bruit là leurs cheuaux courir font:
Si ont de loin en lieu bas & profond
Veu deux brigans & vne Damoiselle,
Qui mesme ainsi de loin leur sembla belle:
Bien qu'espleuree & triste fut autant
Qu'onques fut femme extreme ennuy portant.
Ces deux meschans tenoyent dagues estreintes

Pour de ſon ſang rendre les herbes teintes:
Et elle eſtoit à pleindre & requerir,
Pour differer quelque peu le mourir,
Tant que Renaud vint à grans cris & cours
Et grand' menace apporter le ſecours.
Toſt les vilains tourner l'eſchine ſceurent
Quand tel ſecours eſbranler apperceurent,
A l'obſcur bois remettant leur ſalut,
Où de les ſuiure à Renaud ne chalut.
Mais à la Dame il vint & s'enquiſt d'elle
De quel mesfait luy venoit peine telle,
Et cependant en croppe la fit prendre
Pour gaigner temps, & le chemin reprendre.
Lors en allant mieux & mieux la regarde
Au teinct, aux traits, aux façons il prent garde,
Tout luy en plaiſt, & plus de biens y voit
Que promptement eſtimé il n'auoit,
Bien qu'elle fuſt encore eſpouuantee
De la frayeur de la mort preſentee:
Mais quand requiſe elle fut derechef
De raconter d'où venoit ſon meſchef:
Elle à voix baſſe & cœur preſque tranſi
Leuant les yeux ſe mit à dire ainſi:
Vous entendrez, Seigneur, la plus nouuelle
Meſchanceté, la choſe plus cruelle
Qui en Mycene, Arges, ou Thebes oncques
Fut perpetree, ou autres lieux quelconques,
Et ſi d'icy le ſoleil n'eſt ſi pres
Comme d'ailleurs, ie croy que tout expres
Il s'en retire & au loin ſe pourmeine,
Pour ne voir gent ſi fiere & inhumaine.
Car procurer mal à ſes ennemis
Eſt excuſable, & eſt preſque permis,
Mais donner mort à qui rien ne demande
Que tout ſeul bien, eſt cruauté trop grande:
Et pour la cauſe au vray ſçauoir vous faire,
Pourquoy ceux-cy eſtoyent preſts à defaire
Mes jeunes ans & ma fin auancer,

Le tout vous veu de tous points commencer.
Sçachez, ſeigneur, qu'on fit preſent de moy
Dés mon enfance à la fille du Roy,
Là où croiſſant j'eu le vent ſi à gré,
Qu'en court ie tins honnorable degré :
Mais dur amour portant, ie croy, enuie
A ma tranquille & trop heureuſe vie,
Feit que de moy ſa ſuitte s'augmenta,
Feit qu'à mes yeux nul ne ſe preſenta
De tant de grans, dont l'Eſcoce eſt garnie,
Qui me pleut tant que le Duc d'Albanie :
Lequel de moy ſe monſtrant plus qu'épris
Se veit tout ſeul regner en mes eſpris.
« Las, on voit bien des hommes le viſage,
« On en entend la voix & le langage,
« Mais ce qu'ils ont en leur entendement
« Fuit noſtre veuë & noſtre jugement !
De croire en luy & d'aimer ne ceſſay
Tant qu'en mon lict entrer ie le laiſſay,
Sans regarder (ſi peu j'eſtoy diſcrette)
Que celle chambre eſtoit la plus ſecrette
Qu'euſt ma maiſtreſſe, & où eſtoyent encloſes
Les grans valleurs de ſes plus cheres choſes,
Que ſi honneſte & ſeure la tenoit,
Que bien ſouuent coucher elle y venoit :
Et pouuoit-on entrer de meſme place
Sur vn perron découuert en terrace
Sortant du mur, par où quand ie vouloy
L'auoir tout ſeul quant & moy, ie couloy
En temps obſcur (qui aux amans s'accorde)
Segrettement vne échelle de corde,
Et luy faiſoys autant de fois venir
Que le moyen m'en pouuoit aduenir.
Qui eſtoit lors que Geneure changeoit
De lit ou chambre & ailleurs ſe logeoit,
Selon ce qu'elle alloit l'ennuy fuyant
Du froid humide, ou du chaud eſſuyant :
Et de le voir monter on n'auoit garde,

Car du palais ce cotté là regarde
Sur vn décombre & cheute de maisons,
Où nul n'alloit en aucunes faisons,
Bien qu'à maints tours mauuais l'eusse pu voir
Si i'eusse esté saine & en mon pouuoir.
Maints jours & mois entre nous à loisir
Dura segret cet amoureux plaisir :
Tousiours croissant mon amoureuse flâme,
Ie me senty toute en feu dedans l'âme,
Et ne conu, m'aueuglant de mon jeu,
Qu'il feignoit prou, & qu'il aimoit bien peu.
Bien peu apres touché d'amour nouuelle
Se montre amant de Geneure la belle :
Ie ne sçay pas s'à l'heure il commença,
Ou si dauant de m'aimer se lassa.
Voyez comment & de quelle arrogance
Dessus mon cœur exerce sa puissance,
Quand sans rougir requiert de moy secours
Me decouurant ses nouuelles amours?
Bien, disoit-il, que l'amour enuers elle
N'étoit pas vraye, & si n'étoit pas telle
Comme la nostre, ains feignoit de l'aimer
En esperant les noces consommer,
Estant aisé que le Roy s'y consente,
Pourueu qu'on eust le vouloir de l'Infante :
Car son païs n'en auoit aujourdhuy
D'estat & sang vn plus digne que luy.
Ie le croyoy quand me donnoit entendre
Que s'il pouuoit du Roy deuenir gendre
Par mon moyen, aupres de son seigneur
Il monteroit au premier lieu d'honneur :
Qu'il m'en seroit à jamais redeuable
Sans oublier vn bien-fait si notable,
Et que tousiours aimer il me pourroit
Plus que sa femme ou autre n'aimeroit.
Moy qui à rien qu'à luy plaire ne tire,
Ie ne voulu ny ne pu l'éconduire,
N'ayant nul bien qu'aux jours que j'auoy pu

Trouuer de quoy ie luy euſſe complu.
Donc le pluſtoſt que ie puis, ie la tante,
De luy ie parle & ſes louanges chante,
Bref, ie n'ay rien vers Geneure oublié
Pour mon amant mettre en ſon amitié.
Ie fy de cœur & d'effet (j'en appelle
Dieu à témoin) tout deuoir enuers elle,
Mais ie ne ſceu tant faire de deuoir
Que le Duc peuſt ſa bonne grace auoir:
La raiſon eſt, que toute ſa penſee
Eſt de Deſir & d'Amour empeſchee
Pour vn ſeigneur beau, gentil & courtois,
Venu de loin au païs Eſcoſſois,
Qui d'Italie auec ſon ieune frere
Vint à la court pour y eſtre ordinaire,
Et ſe rendit ſi adroit bataillant
Que le païs n'en eut vn plus vaillant.
Le Roy l'aimoit: & faiſant demontrance
D'vn bon vouloir luy donna grand' cheuance
Le fit ſeigneur de chaſteaux & maiſons,
Et l'égalla voire aux plus grans Barons.
Ce cheualier Ariodant s'appelle:
Il plaiſt au Roy, mais bien plus à la belle:
Luy le conoiſt preux, hardy, valeureux,
Elle ſçait bien qu'il eſt ſon amoureux.
Le mont Veſuue, & celuy qui flamboye
En la Sicile: & la ville de Troye
Ne ſentit onc vne ſi grande ardeur,
Qu'elle conoiſt vn grand feu dans ſon cœur
Pour ſon amour. L'amour qu'elle luy porte
D'vn cœur loyal, ſincere, ardente & forte,
Fit que parlant pour le Duc ie ne fu
Trop bien ouye: & que nul mot ie n'u
De bon eſpoir: car plus ie la ſupplie,
Plus d'obtenir mercy ie m'eſtudie
Pour mon amy, plus le deſeſtimant
Se va touſiours de haine enuenimant.
Souuentesfois le Duc ie reconforte,

Luy conſeillant que d'heure il ſe deporte
Du vain eſpoir de flechir à pitié
Celle de qui vn autre a l'amitié :
Et clairement luy découure & l'auiſe
Qu'elle eſt ſi fort d'Ariodant éprise,
Que l'Ocean de toute ſon humeur
N'éteindroit pas ſa plus lente chaleur.
Or Polynés (ce Duc ainſi lon nomme)
Bien auerty qu'en vain il ſe conſomme
Par mon raport, meſme ayant apperçu
Que ſon amour n'ettoit pas bien reçu :
Non ſeulement ne taſche s'en defaire,
Mais mal-contant que l'autre on luy prefere,
Comme orgueilleux le prenant fort à cœur,
Se laſche tout à courroux & rancœur.
Telle diſcorde il oſe ſe promettre
Entre Geneure & ſon amoureux mettre,
Et les pouſſer en telle inimitié,
Qu'ils ne nouront jamais leur amitié :
Voire honnir Geneure d'vn diffame
Dont viue & morte on la dechire & blaſme :
Et ne fait part à d'autre ny à moy
De ſa traiſon, mais la braſſe à par ſoy.
Le projet fait, il me dit, Ainſi comme,
O ma Dalinde (en ce point lon me nomme),
L'arbre couppé par trois & quatre fois
Rejette apres par le pié plus de bois,
Mon plus conſtant que bien-heureux courage,
Bien qu'on l'abbatte en tout defauantage,
Ne laiſſe pas de plus fort regermer
Pour à la fin ſon deſir conſommer.
Pour le plaiſir tant ie ne le deſire,
Que pour l'honneur du combat où j'aſpire
Reſter veincueur : ne le pouuant d'effet,
I'auray ſoulas d'imaginer le fait.
Parquoy ie veu, lors que Geneure nuë
Repoſera, que tu viennes, veſtuë
De ſon atour & tout l'accouſtrement,

Me receuoir au doux contentement.
Comme tu ſçais que ſon poil elle agence,
Range le tien : mê toute diligence
Pour luy ſembler. En ce point te rendras
Sur le perron, doù l'échelle tendras.
I'iray vers toy croyant que tu es celle
De qui l'habit te deguiſe & recelle.
Faiſant cecy j'oſe bien eſperer
Dans peu de jours mon deſir moderer.
Il dit ainſi : moy, qui d'amour ſurpriſe
Suis hors de moy, ſimple ie ne m'auiſe
Qu'en tout cela, dont il me preſſe tant
Vne traiſon il alloit appreſtant.
Comme il vouloit, en Geneure habillee,
De ce Perron l'échelle ay deuallee,
Pour deceuoir en ce deguiſement
Deux qu'il vouloit trahir injuſtement :
Moy qui n'eſtoys aucunement coupable
De trahiſon ſi fort abominable,
Ie ſçay plus toſt le mal executé,
Que le conſeil de ſa mechanceté.
Ariodant & le Duc qui ſe tindrent
Pour grans amis, deuant qu'ils entreprindrent
D'aimer Geneure, entre eux eurent propos
Deſſus la fin, & ſe dirent ces mots :
Ie m'ébahy (le Duc tint ce langage)
Veu que ie t'ay ſur tous ceux de mon âge
En grand reſpect & grand amour tenu,
Que mon bien-fait ſoit tant mal reconu.
Tu ſçais pour vray (comme i'ay conoiſſance)
De ma Geneure & de moy l'alliance
Pieça parfaitte, & que bien toſt la doy
Pour femme épouſe obtenir de mon Roy :
Pourquoy viens-tu me troubler? Pourquoy eſt-ce
Que ſans nul fruit tu luy fais tant de preſſe?
Ie te portroy reſpect, j'en jure Dieu,
Si nous tenions toy le mien, moy ton lieu.
Mais moy (reſpond Ariodant à l'heure)

De m'ébaïr i'ay bien raiſon meilleure,
Ayant cet heur pour Maiſtreſſe l'auoir
Long tems dauant que tu l'ayes peu voir.
Ie ſçay que ſçais noſtre flâme telle eſtre
Qu'elle ne peut d'auantage s'accroiſtre :
Ie ſçay que ſçais qu'elle ne veut de toy :
Et ne deſire autre mary que moy.
Doncques pourquoy (puis que ſi fort reſpectes
Noſtre amitié) maintenant ne me tretes,
Comme de moy veux eſtre reſpecté,
Si mieux que moy d'elle fuſſes treitté?
Tu tiens du bien par deçà dauantage,
Mais ie m'atten l'auoir en mariage.
Ie n'ay pas moins de credit vers le Roy,
Et vers ſa fille en ay bien plus que toy.
O, dit le Duc, fauſſe erreur & trop vaine
Où maintenant la folle amour te meine!
Tu cuides eſtre (& ie le cuide auſſi)
Le mieux aimé. Pour auerer cecy,
Fay moy paroir que fait pour toy la belle,
Et tu verras la faueur que j'ay d'elle :
Et qui de nous ſe verra moins auoir,
Cede au veincueur & ſe voiſe pouruoir.
Ie jureray de ne dire nouuelles
(I'en ſuis tout preſt) de ſegret que reueles,
Si par ſerment auſſi tu me promets
Sçachant le mien de n'en parler jamais.
Or par entr'eux de jurer ſe promirent,
Et les deux mains ſur les ſaints liures mirent
Puis quand la foy fut priſe çà & là,
Ariodant tout le premier parla,
Et ſans mentir ou déguiſer expoſe
Comme auec elle alloit toute la choſe :
Comment Geneure écrit & dit auoit
Qu'autre que luy épouſer ne deuoit,
Et quand le Roy voudroit tout le contraire
Luy promettoit d'à jamais ſe retraire
De tous maris qu'elle refuſeroit,

Et que ſes jours touſiours ſeule vſeroit.
Quant à ſa part qu'il auoit eſperance
Par ſa vertu, ſa proüeſſe & vaillance,
(Dont auoit fait déja preuue & feroit
Lors que le tems des faits-d'armes ſeroit)
De meriter tant de faueur & grace
Enuers le Roy, que du bien qu'il pourchaſſe
De ſon bon gré digne l'eſtimeroit,
Si que ſa fille épouſer luy feroit.
Il dit apres : Si pres du but ie touche,
Que ne croy pas que nul autre en approuche,
Et ie ne cherche & ne ſuis deſirant
De ſon amour ſigne plus apparant,
Ny ne voudroy de plus grand auantage
Qu'entant que Dieu permît le mariage :
Car autrement on n'y gagneroit rien :
Ie ſçay qu'elle eſt par trop fille de bien.
Ariodant dit au vray du ſalaire
Qu'à ſes trauaux amoureux il eſpere.
Mais Polynés qui en l'eſprit s'eſt mis
Comment que ſoit de les rendre ennemis,
Commence ainſi : Ton heur du mien n'approuche,
Ie te feray le dire de ta bouche,
Et confeſſer (quand mon bien auras ſceu)
Que ſeul ie ſuis heureuſement receu.
Elle t'abuſe, & ne t'aime ny priſe,
Mais te repaiſt d'eſperance & feintiſe :
Voire elle tient ton amoureux émoy
Pour grand' ſotiſe en parlant auec moy.
Moy d'étre aimé i'ay preuues treſcertaines
Bien autrement que de promeſſes vaines :
Et ſur ta foy te les va reueler,
Bien que ie ſçay que duſſe les celer :
Mois ne ſe paſſe auquel ou trois ou quatre
Six ou dix nuits ie ne voiſe m'ébattre
Nu dans ſes bras, receuant le plaiſir
Qui ſatisfait à l'amoureux deſir.
Or tu peux voir ſi à ma iouïſſance

Dois égaller ta friuole eſperance.
Quitte moy donc : & puis que te fay voir
Que t'ay vaincu, cour ailleurs te pouruoir.
Ie ne te veu (dit Ariodant) croire
De tout cecy : c'eſt menſonge notoire
Qu'en ton cerueau tu es allé forger
Par mal-talent, pour me decourager
De l'entrepriſe : Il faut que tu ſouſtiennes
Tous ces propos pleins d'injures vilaines :
Et ſur le champ te prouueray comment
Traitre tu es, non menteur ſeulement.
Le Duc reſpond : Il ne ſeroit honneſte
Mettre au combat la choſe qui eſt preſte,
Quand tu voudras, à mettre tout à cler
Deuant tes yeux, ſans plus auant aller.
Ariodant à ce propos ſe plante
Tout éperdu : vne friſſon tremblante
Court par ſes os : & s'il euſt creu cela
De deplaiſir alloit treſpaſſer là.
Nauré au cœur & palle outre couſtume,
A voix tremblant la bouche en amertume,
Il dit ainſi : Quand tu me feras voir
Le rare bien qu'on te fait receuoir,
Ie te promê de te laiſſer la belle
Qui t'eſt ſi douce & qui m'eſt ſi rebelle :
Mais ne croy pas que ie t'ajouſte foy,
Si de ces yeux premier ie ne le voy.
Ie t'en feray l'occaſion entendre,
Dit Polynés, ains que de congé prendre.
Ie penſe bien que dans deux nuits apres
De m'apoſter le Duc fit ſes apprets.
Donc pour s'aider de ſa rê déja miſe
Si finement, ſon corriual auiſe
La nuit ſuiuant de ſe venir cacher
Dans ces maiſons où nul ne vient coucher.
Et vis à vis du Perron, alencontre
Doù ie ſortoy, vne place luy montre.
Ariodant ſe doutant ſur cela,

Qu'il ne cherchaſt le faire venir là,
Comme en vn lieu d'aſſiette propre, éluë
Pour l'aguetter, a creinte qu'on le tuë,
Sous fiction de luy faire vn fait voir
Qui luy ſemble eſtre hors tout humain pouuoir.
Il ſe reſout d'y venir, mais en ſorte
Qu'il puiſſe auoir ſa partie auſſi forte,
Si qu'auenant qu'on vint ſur luy courir,
Ne ſe trouuaſt en doute de mourir.
Or il auoit en la court vn ſien frere,
Sage au conſeil & vaillant à bien faire,
Nommé Lurcain, duquel plus s'aſſeuroit
Que quand pres luy dix autres il auroit:
Le fait armer, la nuit à ſoy l'appelle
Pour le mener, non que rien luy decele
De ſon ſegret : car jamais dit ne l'uſt
Ny à Lurcain ny autre quel qu'il fuſt.
De ſoy le place à vn bon jet de pierre:
Et quand m'orras t'appeller, vien grand-erre
(Ce luy dit-il) ſi tu ne m'ois, & ſi
Tu me veux bien, frere, ne par d'icy.
Va ſeurement, dit Lurcain. Sans plus dire
Ariodant à ſon embuche tire,
Et ſe cacha dans la vuide maiſon
Tout vis-à-vis de mon ſegret Perron.
D'autre part vient le trompeur qui ſe baigne
A diffamer celle qui le dedaigne.
I'enten le ſigne entre nous vſité
N'entendant rien de ſa mechanceté.
Moy, qui m'eſtoy pour luy plaire, paree
De robbe blanche au fons toute barree
De bandes d'or, & par les bords encor,
Ayant le chef voilé d'vn rezeul d'or,
De rouges fleurs parſemé, de la ſorte
Qu'autre ſinon Geneure ne la porte:
Le ſigne ouy couru ſur le perron,
Où lon pouuoit me voir d'alenuiron.
Tandis Lurcain (ou craignant que ſon frere

Ne ſe jettaſt en perilleux affaire,
Ou, comme c'eſt, que la volonté prend
Voulant guetter ce qu'vn autre entreprend)
Tout bellement le ſuit & le coſtoye
Tenant touſiours la plus obſcure voye,
Et pres de luy à des pas moins de dix
Se vient tapir dans le meſme logis.
Moy ne ſçachant rien de telle entrepriſe
Vien au perron, habillee en la guiſe
Que vous ay dit : comme auoy déja fait
Plus de deux fois auec heureux effet.
L'habit treluit aux rayons de la Lune :
Et preſque ayant la rencontre toute vne,
La taille auſſi comme Geneure l'a,
Fit que le mien ſon viſage ſembla.
D'autant que plus il y auoit d'eſpace,
Doù me monſtray iuſques à celle place,
Où à l'abry les deux freres eſtoyent,
De tout l'abus d'autant moins ſe guettoyent,
Croyans le faux. Or penſe la detreſſe,
Qui le las cœur d'Ariodant empreſſe.
Polynés vient, à l'échelle ſe prend
Que luy deualle, en haut à moy ſe rend.
A l'aborder les bras au col luy jette,
Ne penſant point que pas vn nous aguette :
Et bouche & front de baiſer ſy deuoir,
Comme ſouloy quand il me venoit voir.
Luy plus qu'il n'a de couſtume, s'efforce
Me careſſer, & ſa fraude renforce :
L'autre conduit au ſpectacle piteux
Voit tout de loin, miſerable honteux :
Voire en conçoit ſi grande faſcherie
Que tout à l'heure en veut perdre la vie :
Met le pommeau de ſon épee en bas,
Veut s'enferrer. Lurcain ne ſçachant pas
Que fuſt le Duc, monter à moy l'auiſe
Emerueillé de ſi haute entrepriſe :
Et ne bougea qu'alors qu'il apperçoit

L'indigne fait que ſon frere braſſoit.
Va l'empeſcher qu'il ne ſe fiſt outrage,
Et s'enferraſt en celle chaude rage :
S'il fut moins pres ou moins toſt accouru,
Iamais à tems n'euſt eſté ſecouru.
Ah (cria-t'il) pauure frere mal ſage,
Pourquoy pers-tu de la raiſon l'vſage?
A l'appetit d'vne femme mourir!
Puiſſe pluſtoſt tout leur ſexe perir.
Braſſe la mort à qui l'a deſſeruie,
Et contregarde à plus d'honneur ta vie :
Si l'as aimee ignorant ſa traiſon,
Or tu as bien de la haïr raiſon,
Puis qu'elle s'eſt à tes yeux decouuerte
Priſer ſi peu de ſon honneur la perte.
Garde ce fer que tournes contre toy
Pour ſon forfait prouuer deuant le Roy.
Ariodant, quand ſurpris il s'auiſe,
A delaiſſé pour lors ſon entrepriſe :
Mais du deſſein qu'en ſon eſprit auoit
D'aller mourir, point ne ſe démouuoit.
De là s'en part, & le cœur piqué porte
Ainçois nauré d'vne douleur tresforte :
Feint toutesfois n'auoir plus la fureur
Qui le pouſſoit en ſi felonne erreur.
Le lendemain (ſans decouurir l'affaire
A nul amy, ny meſmes à ſon frere)
S'en va conduit d'vn mortel deſeſpoir.
Lon fut vn tems ſans nouuelle en auoir,
Nul ne ſçachant, fors le Duc & ſon frere,
Qui l'auoit fait ſi promtement retraire.
Par toute Eſcoſſe & par toute la Court
Vn bruit diuers de ſon partement court.
Au bout de huit ou neuf jours ſe preſente
Quelque paſſant à Geneure dolente,
Qui donne auis d'vn miſerable ſort :
Qu'Ariodant dans la mer eſtoit mort,
Mort & noyé, non par vn vent contraire

D'Oeſt ou de Nord, mais de mort volontaire,
D'vn roc qui boute en la mer droit en haut
Piés contre-mont ayant pris vn grand ſaut.
Il raportoit qu'auant ce malencontre
L'ayant trouué en chemin de rencontre,
Luy dit: Vien-t'en auecque moy, à fin
Qu'au vray Geneure oye de toy ma fin.
Tu luy diras ce que me verras faire,
Et le motif de toute la miſere
Venir d'auoir veu par trop, & trop ſceu:
Las trop heureux ſi des yeux ie n'euſſe eu!
Nous eſtions lors deſſus Cap bas qui boute
Loin dans la mer vers l'Irlandoiſe coute:
Quand il eut dit, ie le vy du coupeau
D'vn roc tomber à chef bas dedans l'eau.
Ie l'ay laiſſé dans la mer en la ſorte,
Et promtement la nouuelle t'apporte.
Geneure lors perdant voix & couleur
Chet demy-morte outree de douleur.
O Dieu, depuis que dit-elle & fit-elle
Quand ſeule fut dedans ſon lit fidelle?
Se bat le ſein, deſſire ſon habit,
Ses beaux cheueux arrache par dépit,
Diſant ſouuent en piteuſe maniere
D'Ariodant la parole derniere,
Que le motif du mechef auenu
D'auoir trop veu ſeulement eſt venu.
De ce malheur le bruit s'épand & ſeme
Que par deſpoir il s'eſt tué luy-meſme.
Le Roy lon vit auoir la larme à l'œil,
Les Cheualiers & Dames en font dueil.
Mais par ſus tous ſon frere ſe tranſporte,
Et ſon cœur plonge en detreſſe ſi forte,
Qu'à ſon patron peu s'en faut que d'ennuy
Il ne s'occiſt pour aller apres luy.
Souuentesfois des regrets il va faire,
Dit que Geneure a fait mourir ſon frere:
Que rien, ſinon l'acte vilain & ord

Qu'en elle il vit, ne l'auoit mis à mort.
S'aueugle tant & de douleur & d'ire,
Que rien ſinon le vanger ne deſire:
Mais qu'il ſe vange, ayant mis à mépris
Haine & faueur du Prince & du païs.
La ſalle eſtant de plus de gens enceinte,
Deuant le Roy s'en vient faire ſa pleinte:
Sire, dit-il, ſçaches que la fureur
Qui print mon frere, & toute celle erreur
Qui le conduit à mort ſi miſerable,
Vient de ta fille: elle eſt ſeule coupable:
Car pour ſa faute il s'attriſta ſi fort
Qu'il aima mieux que la vie la mort:
Il luy eſtoit ſeruiteur, & pour l'eſtre
Honneſtement, le fait à tous paroiſtre,
Par ſes vertus & loyaument ſeruir,
L'auoir pour femme eſperant deſeruir:
Mais cependant que le pauuret s'amuſe
Flairant de loin la fueille, vn autre en vſe
Monté ſur l'arbre, & recueut à plaiſir
Tout le doux fruit de ſon chaſte deſir.
Il conte apres que Geneure il a vuë
Sur le perron, dont elle a deſcenduë
L'échelle en bas, par laquelle vn ribaut
Qu'il ne cognoiſt, monta vers elle en haut.
Car il auoit ſous fine deguizure
Couuert ſon poil & changé ſa veſture.
Ajouſte apres qu'aux armes prouueroit
Qu'il eſtoit vray tout ce qu'il découuroit.
Tu peux penſer ſi le pere ſe faſche
D'vn tel forfait, dont ſa fille on atache,
Tant pour ouïr (dont eſt tout éperdu)
Ce que jamais il n'euſt d'elle attendu,
Que pour ſçauoir que ce luy ſera force
(S'vn Cheualier, qui de prouuer s'efforce
Lurcain menteur, ne la vient recourir)
La condamner & la faire mourir.
Ie ne croy pas que ne ſoit de vous ſceuë

La loy, Seigneur, en ce païs receuë,
Qui toute femme & fille met à mort
S'il eſt prouué qu'à l'honneur face tort,
Si dans vn moys Cheualier ne ſe treuue
Deſſus les rancs, qui le contraire preuue,
En maintenant contre l'accuſateur
Elle innocente, & luy faux delateur.
Le Roy benin cherchant ſa deliurance
(Car accuſee à grand tort il la penſe)
A fait crier que qui la deffendra
Auec grand dot pour femme la prendra.
On ne dit point qu'aucun guerrier ſe mette
Deſſus les rancs: mais l'vn l'autre ſe guette:
Car ce Lurcain connu preux & vaillant
Eſt redouté de chacun bataillant.
Le mal-heur veut que Zerbin frere d'elle
N'eſt au païs pour prendre ſa querelle:
Mais long tems a qu'aux Martiaux dangers
Braue il s'épreuue entre les etrangers.
O s'il eſtoit aſſez pres pour entendre
Nouuelle à tems, peu ſe feroit attendre
Ce grand guerrier, ce gaillard defenſeur,
Qui ne faudroit au ſecours de ſa ſœur.
Le Roy tandis cherchant, par autre preuue
Que du combat, ſçauoir ce qui ſe treuue
Du faux ou vray: ſi à droit ou à tort
Sa chere fille on iroit mettre à mort,
Des femmes tient, qui toutes choſes duſſent
Sçauoir au vray, ſi vrayes elles fuſſent:
Parquoy preuy que ſi lon me prenoit,
Au Duc & moy grand danger en venoit.
La meſme nuit de la Court me retire
Droit chez le Duc: promptement luy va dire,
Et luy fay voir, s'en priſon m'arreſtoyent,
En quel hazard nos deux teſtes eſtoyent.
Il m'en loua: me dit que ie m'aſſeure:
Puis me parlant de la retraitte ſeure
D'vn ſien chaſteau qu'il a tout icy pres,

Me fait mener par deux hommes expres.
Seigneur, tu as ouy de quelle forte
L'ay fait certain de l'amour que luy porte:
Et vois aſſez ſi pour ceſte raiſon
Eſtoit tenu de m'auoir chere ou non.
Oy maintenant le loyer qu'il me donne,
Et voy comment mon merite il guerdonne:
Voy ſi jamais femme doit eſtimer
Qu'on l'aymera pour loyaument aymer:
Quand cet ingrat, inhumain & parjure
A la parfin de ma foy ne s'aſſure,
Se defiant de moy qu'au long aller
Ses trahiſons n'alláſſe deceller.
Il feint, à fin qu'il m'eſloigne & me cache
Iuſques à tant que le Roy ſe defache,
De m'enuoyer en vn lieu ſeur & fort,
Et me vouloit enuoyer à la mort!
Car en ſecret à la guide commande
(Quand me tiendroit dans ceſte foreſt grande)
De me tuer, en payment de ma foy.
Ce complot fuſt exploitté contre moy,
Sans que tu vins à la clameur qu'ay faicte:
Voy comme amour ceux qui le ſuiuent, traicte!
Dalinde ainſi tout le fait deduiſoit,
Et cependant le chemin ſe faiſoit.
Le Cheualier trop plus aiſe ſe monſtre
De ce bon-heur que de nulle rencontre,
Prenant plaiſir à ce qu'elle contoit
De l'innocence en qui Geneure eſtoit:
Et s'en alloit auec plus d'aſſeurance,
Sçachant le tort, empoigner ſa deffence,
Bien reſolu que l'honneur luy gard'roit,
Quand meſme on l'euſt accuſée à bon droit.
Vers ſaint André la cité bien peuplee,
(Là où le Roy tient ſa Court aſſemblee,
Là où deuoit ſe faire le combat,
Auquel l'honneur de la fille on debat)
Renaud ſe haſte: & juſques à la ville

Ne reſtoit rien qu'vn petit plus d'vn mille:
D'vn Eſcuyer qu'il trouue s'eſt enquis,
Qui luy donna ce plus nouuel auis.
Que là eſtoit vn Cheualier eſtrange
Qui de Geneure entreprend la reuange:
Et qui depuis qu'il eſtoit là venu,
Touſiours eſtoit demouré inconnu:
Non remarqué d'aucune enſeigne aperte,
N'ayant à nul ſa face deſcouuerte.
Son Eſcuyer propre qui le ſeruoit,
Iuroit diſant que ſon nom ne ſçauoit.
Apres cecy long temps ils ne marcherent
Que juſqu'aux murs de la ville approcherent.
D'aller plus loin la Damoiſelle a peur:
Soudain Renaud luy fait reprendre cœur.
La porte eſt cloſe, il s'enquiert à la garde
Pourquoy c'eſtoit que fermee on la garde:
Et luy fut dit que tout le peuple eſtoit,
Où le duel alheure s'appreſtoit,
(A l'autre bout de la ville où la pree
Vnie & large au camp eſt preparee)
Entre Lurcain & vn non-découuert,
Et que deſia le combat eſt ouuert.
On leur ouurit pour leur donner entree,
Puis derriere eux la porte fut barree.
Renaud Dalinde en vn logis laiſſa,
Et le deſert de la ville paſſa.
Mais il luy dit qu'en ſeurté là ſejourne
Iuſques à tant que vers elle retourne,
Qui ſera toſt: puis court droit au combat
Où les guerriers en maint douteux debat
S'entre-mandoyent ſur reſponce demande.
Ainſi Lurcain branſle en detreſſe grande
Contre Geneure: & là pour ſon honneur
L'autre ſouſtient auec plus de faueur.
Six Cheualiers auec eux en la place
A pied marchoyent armez de leur cuiraſſe,
Quand & le Duc d'Albanie monté

D'vn fort courſier de bon haras oſté:
Il a le ſoin & la charge honorable
De tout le camp, comme grand Conneſtable,
Le cœur joyeux, l'œil orgueilleux & fier
De voir Geneure en ce mortel dangier.
Renaud arriue, & par la foule paſſe:
Son fier Bayard s'ouure vne large place:
Qui voit venir ſon foudre tempeſteux
En ſon chemin, n'eſt tardif ny boiteux.
Haut deſſus luy Renaud vient comparoiſtre,
Tel que la fleur on le jugeoit bien eſtre
Des plus gaillards: & ſe plante alendroit
Là-où le Roy tous venans eſcoutoit:
Renaud luy dit, Ne permé pas, ô Sire,
Que plus auant ceſte bataille tire:
Car de ces deux qui que mourir verras,
Sçaches qu'à tort mourir tu le lerras.
L'vn penſe auoir la raiſon, & s'abuſe:
Ment & ne ſçait que l'innocent accuſe:
Le meſme abus qui jetta dans la mer
Son frere aimé, ceſtui-cy fait armer.
L'autre ne ſçait s'au tort ou droit ſe donne,
Mais ſeulement d'vne volonté bonne
Vient le hazard de la mort encourir
Pour ne laiſſer ſi grand beauté mourir.
La ſauueté j'apporte à l'innocence,
Et la ruine à la fauſſe meſchance:
Pour Dieu depar le combat de ces deux,
Puis entendras ce que dire te veux.
L'autorité d'vn Cheualier ſi dine,
Comme Renaud en portoit bien la mine,
Emut le Roy: qui ſit ſigne, approuuant
Que le combat ne paſſaſt plus auant.
Aux Roy, Barons & Cheualiers, enſemble
Au peuple eſpaix, qui pour l'ouïr s'aſſemble,
Le laſche tour Renaud a proclamé,
Que Polynés à Geneure a tramé.
Il s'offre apres par armes faire preuue

Qu'il dit le vray, & que rien n'en contreuue.
Là Polynés appelé comparoiſt,
Mais ſon regard tout effaré paroiſt :
Si nia-il effrontément l'affaire.
Or, dit Renaud, la preuue t'en veu faire.
Tous deux armez trouuent tout preſt le camp,
Si qu'il faut joindre au combat ſur le champ.
O que le Prince & ſon peuple deſire
Que du hazard Geneure lon retire !
Tous ont eſpoir que Dieu monſt'ra comment
On l'a voulu honnir iniuſtement :
Et nul ne tient pour bien grande merueille,
Que Polynés telle fraude appareille,
Auare, fier, faux, meſchant & cruel,
Car de tout temps on le tenoit pour tel.
Là Polynés auec face chagrine,
Le cœur tremblant ſous blemiſſante mine,
Au tiers ſignal met la lance en l'arreſt :
De l'autre part Renaud qui n'eſt moins preſt,
Mais plus ardant de finir celle feſte,
A le paſſer d'outre-en-outre s'appreſte
Auec ſa lance : & fit ce qu'il penſa,
Car à my-fuſt dans le corps l'enfonça.
Tout embroché de ſa grand' lance forte
A ſix pas loin de ſon deſtrier le porte :
Soudain Renaud diſpos à pié ſe met :
Ains qu'il releue empoigne ſon armet :
Le luy defait : luy que le ſang delaiſſe,
Requiert pardon humblement, & confeſſe,
Le Roy l'oyant & ſa Court, ſon forfait,
Et ſa traiſon qui mal finir le fait.
Il n'acheua : car la voix & la vie
Fuit au milieu de ſon propos rauie.
Le Roy qui voit ſa fille en ſauueté
Et de ſa vie & de ſa chaſteté,
Plus de ſoulas & de joye ſe donne,
Que ſi eſtant priué de ſa couronne
Se la voyoit reſtablir promptement.

Parquoy Renaud honore vniquement :
Et quand il fut desarmé par la teste
Le recogneut, & luy fit grande feste,
(Car d'autres fois le bon Roy l'auoit veu)
Et loua Dieu, qui luy auoit pourueu
« D'vn tel secours. Malheureux est qui pense
« En mal-faisant deguiser son offense :
« Quand bien plongee en tenebres seroit,
« L'air la criroit, la terre en parleroit.
« Dieu fait souuent en retardant la peine,
« Que le peché le pecheur si bien meine,
« Que sans poursuitte & sans s'en auiser
« Coupable vient luy-mesme s'accuser.
Faux Polynés tu prins ferme creance
D'enseuelir ta peine & ton offence,
Faisant mourir Dalinde qui sçauoit
Seule ton fait, & parler en pouuoit.
Or adioustant vne traison derniere,
Plus desloyale encor que la premiere,
Ton grand mal-heur tu vins precipiter,
Que tu pouuois pour vn temps repiter,
Le repiter, voyre parauanture
Fuir le pris de celle forfaiture :
Mais ton meschef t'a fait plustost courir,
Esperonné par toy-mesme à mourir.
T'a fait mourir : & perdre auec la vie
En mesme temps amis & seigneurie :
Voire l'honneur, sans lequel ny le bien
Ny l'amitié ny le viure n'est rien :
Auecques toy ton nom & ta memoire
Deuoyent perir couuerts de la nuit noire,
Si ton patron ne monstroit, nul peché
Ne se sauuer tant puisse estre caché.
Le Cheualier qui pour l'honneur deffendre
De sa Geneure en son plus grand esclandre,
Gaillard estoit auec armes venu,
Pour voir le tout apar s'estoit tenu.
Le Roy courtois dire son nom le presse,

A tout le moins que regarder ſe laiſſe
A decouuert, pour guerdon receuoir
De ſon bon cœur, qu'à tous auoit fait voir.
L'armet il oſte : & ſa face fut veuë
A decouuert, tant chere & tant cogneuë,
Et leur parut que c'eſt Ariodant
Que par l'Eſcoce on auoit pleuré tant :
Ariodant, pour qui Geneure atteinte
De grand regret auoit fait tant de pleinte,
Le penſant mort : que ſon frere eſploré,
Le Roy, la Court, le peuple auoyent ploré.
Adoncques faux le meſſage ſe monſtre
Que le paſſant a fait de ſa rencontre :
Si fut-il vray que du haut d'vn rocher
Dedans la mer l'auoit veu trebuſcher.
Mais comme fait vn que le deſpoir tire,
Qui quiert la mort & de loin la deſire,
Et puis la hait, & la fuit par-apres,
(O facheux pas!) quand il s'en trouue pres.
Ariodant plongé dans la marine
Se repentit d'vne mort tant indine,
Et comme il eſt hardy, vaillant & fort,
Se met à nage & regagne le bort :
Et ſe blaſmant appelle grand' folie
Son fou deſir d'abandonner la vie :
Puis s'achemine, & trampé qu'il eſtoit
Vient au logis qu'vn hermite habitoit.
Là delibere en ſecret ſur-attendre
Tant qu'en ce lieu nouuelle peuſt entendre,
Si ſon meſchef à Geneure plaira,
Ou ſi plus triſte & piteuſe en ſera.
Premier il ſceut que de triſteſſe grande
Ne veut plus viure & le mourir demande,
Contraire effet à ce que par erreur
Croit auoir veu qui luy fait grand' douleur :
Depuis il ſceut comme Lurcain ſon frere
Auoit blaſmé Geneure enuers ſon pere,
Dont contre luy ſon courroux s'enflâma,

Plus ardamment que Geneure il n'ayma.
Tant luy ſembla cet acte deteſtable
De cruauté par trop abominable.
Bien que Lurcain, ſinon en ſon egard
Pour le vanger, ne tentaſt ce hazard.
Apres ſçachant que nul à la deffendre
N'eſt comparu, qui l'oſaſt entreprendre
Contre Lurcain, d'autant qu'il a renom
D'eſtre tant ſage & diſcret & ſi bon
Qu'il n'euſt voulu, s'il ne fuſt veritable,
Se hazarder à mort ſi deteſtable:
Ariodant penſe de s'oppoſer
Contre Lurcain qui la vient accuſer.
Ah, moy chetif! (dit-il) que ie ſouffriſſe
Qu'ainſi par moy ma Princeſſe periſſe?
Ma mort apres trop faſcheuſe ſeroit
Si deuant moy ma Geneure mouroit.
Elle eſt ma Dame & Deeſſe adoree:
Ma vie n'eſt d'autre jour eſclairee:
Pour elle faut ou à droit ou à tort
Que j'entre au camp, & qu'y demeure mort.
I'auray le tort? le tort me plaiſt deffendre:
Et j'en mourray? la mort à gré veu prendre,
Si ne ſçauoy que quand ie ſeray mort
Si grand' beauté lon ira mettre à mort.
Mais au mourir vn poinct me reconforte,
Son Polynés, qui tant d'amour luy porte,
Deuant ſes yeux elle a deſia peu voir
Pour ſon ſecours nullement s'eſmouuoir.
Et moy à qui elle a fait telle offence,
Me verra mort & pour ſa deliurance.
Du frere mien encor me vengeray
Qui meut ce mal: dueil ſur dueil luy feray
Luy faiſant voir vn exploit deplorable
De ſa ſanglante entrepriſe execrable,
Cuidant vanger vn ſien frere germain
L'auoir en fin mis à mort de ſa main.
Ayant conclu ſur entrepriſe telle,

Nouueau harnois & monture nouuelle
Va recouurer : de noir il s'eſt couuert :
Porte eſcu noir, bordé de jaune & vert.
Vn Eſcuyer eſtranger d'auanture
Se rencontra, le prend & s'en aſſure :
Et deſcognu comme ay deſia conté,
Contre ſon frere au camp s'eſt preſenté.
Renaud ſuruient, & vange l'innocence :
D'Ariodant on fait recognoiſſance :
Et moins joyeux le Roy n'en a eſté,
Que quand on mit ſa fille à ſauueté.
Penſe apar ſoy qu'on ne ſçauroit où prendre
Amant plus vray : qui prompt à la deffendre,
Croyant auoir tant d'outrage ſouffert,
Contre ſon frere au combat s'eſt offert.
Or tant preſſé de ſa volonté meſme,
Que par ſa Court, outre cela qu'il l'aime,
Et par Renaud qui l'en requiert ſur tous,
Le fait ſon gendre & de ſa fille eſpoux.
Polynés mort la Duché d'Albanie
Retourne au Roy à ſon domaine vnie :
A meilleur temps n'y pouuoit retourner,
Car à ſa fille en dot la va donner.
Renaud obtient pour Dalinde ſa grace,
Qui de ce monde eſtant & ſoule & laſſe
Delibera s'en oſter, & fit vœu
L'abandonnant ſe donner toute à Dieu.
Soudainement hors d'Eſcoce partie
Nonnain recluſe en la baſſe Dacie
Alla ſe rendre, où elle vſe ſes jours
Plourant l'erreur de ſes jeunes amours.

FIN.

FLEVRDEPINE.

—

A MONSIEVR DE MAINTENON, CHEVALIER DE L'ORDRE DV ROY, Grand Marchal des logis.

A TON AMI *qui tes dons fauorife,*
Mufe, conton l'amoureufe entreprife
De Richardet frere de Bradamant :
Mais commençon à l'amoureux tourment
De Fleurdepine, & la folle pointure
Qu'elle receut par eftrange auanture
Sous faux-femblant, quand elle rencontra
En habit mafle vn bel œil qui l'outra.
De Montauban la guerriere vaillante
Seulete vn jour par le païs errante
Se va trouuer envloppe' alentour
D'oft Sarrazin : là fe fit vn eftour
Cruel fur elle : & de malle fortune
Deffus le chef n'ayant armure aucune,
Y fut bleffee : & non fans fe vanger
Se demefla de ce hurt eftranger :
Mais pour guerir la vierge fut contrainte
De fe coupper fa cheuelure fainte,
Qu'elle apendit d'vn haut Pin, au milieu
De la foreft, la vouant à fon Dieu.
Depuis toufiours, jufqu'à la reuenuë
De fon beau poil, alécart s'eft tenuë,
A trauers boys broffant deçà delà,

Iuſques à tant qu'vne fois elle alla
Se repoſer, laſſe de longue peine,
A la freſcheur d'vne ombreuſe fontaine.
De ſon deſtrier à bas elle deſcend:
Son chef deſarme: & gagner ſe laiſſant
Au doux ſommeil, ſur la terre couuerte
Du mol tapis de l'herbe druë & verte,
Se va coucher: & ſes yeux deſia clos
Eſtoyent voylez d'vn ſommeilleux repos:
Quand Fleurdepine allant à l'aſſemblee
Paſſe par là: & la voit toute armee
Fors le viſage: & penſe fermement
Vn Cheualier dans cet accouſtrement.
Toſt qu'elle vit, en cette face belle
De Damoyſeau, grace de Damoyſelle,
La voyla priſe: & ſoudain par les yeux
Amour luy lance vn deſir furieux:
Or luy tardant que tant elle ſommeille,
Le cœur en feu de ces doux mots l'éueille:
Beau Cheualier, cependant que tirant
Vn profond ſomme icy vas reſpirant,
Ne creins-tu point qu'vn paſſant ne t'emmeine
Ceſte monture, & ne te laiſſe en peine
Dans ce deſert à pied, à la mercy
Des bandoliers qui trauerſent par cy?
Reueille toy, debout, & pren la bride
De ton deſtrier, & me ſuiuant pour guide,
Si ie le vaus, monte ſur ton cheual:
Vien à la chaſſe auec moy dans ce val.
D'Emon la fille à l'honneſte demande
Prompte s'eſueille, & ſe met de la bande:
Suit l'Eſpagnole, & ſans ſe deceler
En deuiſant la fait chaude bruſler
De plus en plus: & d'amour enflamee
La fait vouloir en aymant d'eſtre aymee:
Car le deſir eſt deſia ſi ardant
Qu'il va l'honneur & la honte perdant.
Plus ne luy plaiſt l'entrepriſe premiere

De queſter beſte : elle met en arriere
Et chaſſe & chiens & toiles & veneurs :
Meute & relais elle laiſſe aux piqueurs.
Vne autre queſte, vne chaſſe nouuelle
D'amour veneur luy entre en la ceruelle :
Les piqueurs, ſont les penſers : les clabauds,
Sont les ſouſpirs de ſon cœur prompts & chauds :
L'œil, le limier : & la beſte eſlancee
Qui court au fort de ſa vague penſee,
C'eſt la beauté : la priſe qu'elle attend,
Eſt de jouïr de ce qui luy plaiſt tant.
Se trouuant donc en vn lieu ſolitaire
Loin de la chaſſe, & ne pouuant plus taire
Le chaud deſir qui luy bouſt dans le cœur,
Se reſolut à deſcouurir l'ardeur
De ſon amour, & chercher ſans rien feindre
Tous les moyens jouiſſant de l'eſteindre :
Auec regards d'yeux tous eſtincellans
D'amoureux feu, par des ſouſpirs bruſlans,
Par geſtes pleins de folie & de rage,
Decele vne ame eſperduë mal-ſage.
Palliſt, rougiſt, tremble, ſouſpire, & tant
Se hazarda qu'vn baiſer elle prand :
Non vn baiſer que la fille à ſon pere,
Ou que la ſœur donneroit à ſon frere,
Mais vn baiſer vn des plus chaleureux
Que tireroit vn vray cœur amoureux.
Par ce baiſer commença Bradamante
De voir l'abus de la peu fine amante,
Qui la prenant pour autre que n'eſtoit
Trop vainement ſon amour ſouhettoit :
Mais il vaut mieux (en ſoy-meſme elle penſe)
Rompre du tout ceſte folle creance,
Me decouurant femelle de valeur,
Que de ſembler homme de laſche cœur.
Auſſi ſeroit-ce vne laſcheté grande
A Cheualier d'auoir à ſa commande
Si belle Dame, apres ſi doux baiſer,

Et ne ſçauoir de ſi belle offre vſer.
Pour ce luy dit, comment elle eſtoit fille
Nee en Afrique en la ville d'Arſille
Deſſus la mer : qu'enſuiuant la valeur
D'vne Hippolite ou Camille au grand cœur,
Pour acquerir le renom de prouéſſe,
Elle exerça dés ſa tendre jeuneſſe
Le maſle fait des armes aux tournoys,
Acouſtumant la lance & le pauoys.
Et que depuis en ſon âge plus forte,
Cuiraſſe au dos, armet en teſte porte :
En temps de paix auantures querant,
En temps de guerre aux batailles courant.
Mais pour cela d'vne ſeule eſtincelle
Ne s'amoindriſt le grand feu de la belle
Pleine d'amour : peu luy vaut tel entrait,
Trop eſt auant de Cupidon le trait.
Pour cela n'eſt moins belle celle face,
Pour cela n'eſt moins belle celle grace,
Pour cela n'eſt moins beau le doux regard
Qui ont nauré ſon cœur de part en part.
Car la voyant en l'habit qu'elle porte,
Ne peut garder que deſir ne l'emporte
Hors de raiſon, qui par le faux-ſemblant
Toute ſe perd hors de l'ame s'emblant.
Rien ne luy ſert de ſonger apar elle,
Comme il eſt vray, que c'eſt vne femelle :
Mais d'autant plus que vain eſt ſon deſir,
Plus à ſon mal elle prend de plaiſir.
Se deut, ſe plaint, crie, ſouſpire, pleure :
Tantoſt benit, & tantoſt maudiſt l'heure
Que rencontra l'obiet de ſon malheur :
Puis en ces mots degorge ſa douleur :
Quelle douleur fut jamais ſi cruelle,
Que ceſte-cy, qui mon eſprit martelle,
Ne ſoit plus grieue? Amour, puis que mon heur
Et mon repos t'eſtoit à contrecœur,
Tu me deuois trauailler d'vn martyre

Acouſtumé, que ton arc commun tire,
Sans deſſus moy la nature forcer
Pour mon tourment de deſpoir renforcer.
Mon deſir fuit la façon naturelle:
On ne voit pas que femelle à femelle
Les animaux s'entrefacent l'amour:
Les doux oyſeaux qui nichent dans la tour,
Le beſtial qui l'herbage paſture,
Et les poiſſons ployans ſous la nature,
Femelle au maſle apariez, ſe vont
Entrechercher, & leur enjance font:
Et folle moy femelle malheureuſe,
D'vne femelle, helas! ſuis amoureuſe.
Toute autre amour, ſoit ou bon ou meſchant,
A quelque but ſon mal va relaſchant.
Le mien me tient hors de toute eſperance
De recueillir le fruit de jouïſſance.
Paſifaé peruerſe trouua beau
Au temps jadis dedans Crete vn Toreau:
Villainement elle fut amoureuſe,
Mais en cela plus que moy fut heureuſe:
Elle femelle vn maſle deſira,
Et ſon amy par fineſſe attira
Pour en jouïr ſous vne feinte vache,
Où non en vain furieuſe ſe cache.
Reuole auec ſon pennage ciré
L'ouurier Dedale: à mon cœur martyré
Que fera-til? pourra-til de femelle
Par ſon bel art me faire maſle ou elle?
Si ie pouuoy (mais helas! ie ne puis)
Faudroit tuer ceſte flamme où ie ſuis.
Ainſi ſe plaint l'amante Fleurdepine,
En larmes fond, ſe frappe la poidrine,
Rompt ſes cheueux. Bradamant de pitié
Taſche l'oſter de ſi folle amitié.
Reuien à toy, reuien à toy, dit elle,
Chaſſe de toy ceſte chaleur nouuelle
Qui eſt ſi folle, & hors de tout moyen

Et de conſeil : ſi ne t'abuſes bien,
Si n'es du tout de ſens abandonnee,
Tu conois bien & vois qui tu es nee,
Et qui ie ſuis : ne corrom point les loix
De la nature : aime ce que tu dois
Eſtant femelle : & penſe qu'eſperance
Ioint & ſouſtient l'amoureuſe alliance :
En ce que fais l'eſperance te faut :
« Eſpoir eſt vain où nature defaut.
Sont mots perdus : car elle qui deſire
Non reconfort, mais ſecours, ſe martyre
De plus en plus. Dans l'Ocean le jour
S'alloit plonger : & la nuit à ſon tour
Venant au ciel, à faire la retraitte
Les conuioit : alheure la pauurette
Pri' Bradamant pour ſa peine alleger
De s'en venir auec elle loger.
Ce qu'elle fit : & là fut recueillie
De Fleurdepine en toute courtoiſie :
Qui la veſtant de feminin habit,
Pour damoiſelle à tous la decouurit,
Tant pour n'auoir trouué nulle allegence
La regardant en virile apparence,
Que pour oſter toute l'occaſion
De mal penſer de ſon affection :
Et ce faiſant (mais c'eſt en vain) eſſaye
De refermer la douloureuſe playe,
Qu'elle reçut du maſle accouſtrement,
Par luy reuoir feminin veſtement.
Toute la nuit elles couchent enſemble,
Mais le repos des deux ne ſe reſemble.
L'vne dormoit : de l'autre gemiſſant
De plus en plus le mal va s'aigriſſant :
Le lit luy eſt vn dur champ de bataille :
Son cœur bouillonne, & ſon eſprit trauaille :
Et ſi par fois vn ſommeil ennuieux
D'vn voile noir ferme ſes triſtes yeux,
Il dure peu, voire ce peu qu'il dure

Eſt plein de ſonge & de menſonge pure,
Dont le ſemblant à ſes deſirs reuient:
Sa Bradamant de femme homme deuient.
Comme vn fieureux (dont la gorge eſt bruſlee
D'ardante ſoif) quand ſa vuë eſt voilee
D'vn lent ſommeil, en dormant ramentoit
L'eau qu'il deſire : ainſi ſe preſentoit
A Fleurdepine en ſonge ſa penſee
Comme auenuë : & tout ſoudain laiſſee
Du ſomme & ſonge, elle allonge la main,
Et taſtant bien, trouue le ſonge vain.
Combien de vœux & combien de prieres
Fait à Mahon, qui ne luy vallent guieres,
En ſouhaittant que Bradamant il fiſt
Homme parfait qui ſon aiſe parfiſt.
En tels ſouhaits auſſi vains que fumee,
Pleins de douleur, la nuit fut conſumee:
Mais quand le jour le monde eut decouuert
De ſa clairté, Fleurdepine qui perd
Ce qu'elle aimoit, augmente ſa triſteſſe:
Car Bradamant de la grieue detreſſe
Qui l'empreſſoit, cherchant ſe depetrer,
Prent toſt congé : l'autre fait accoutrer
D'vn harnois d'or vn beau ginet d'Eſpagne
Qu'elle luy donne : & promte l'accompagne
Dehors la ville où l'àdieu s'entredit.
En ſon chaſteau dolente ſe rendit
La pauure amante : & Bradamant en joye,
De ſa maiſon tire la droitte voye:
Et pique tant que de jour arriua
A Montauban : là où elle trouua
Sa mere triſte & ſes freres en peine
Pour ſon abſence : où le dueil qui ſe meine
Se tourne en feſte à ce joyeux retour.
Freres & mere elle a tout-alentour
A la feſter, qui en joyeuſes larmes
A qui pluſtoſt, la deueſtent des armes.
L'armét oſté tous furent étonnez

De ne trouuer ſes cheueux cordonnez,
Qui longs ſouloyent, trouſſez deſſus le feſte
De ſon beau chef, luy enceindre la teſte:
Et ſi reſtoyent émerueillez de voir
Tout autre habit que ne ſouloit auoir.
Or Bradamant conte ſon auanture
De point en point, & premier ſa bleſſure:
Apres comment ſon poil elle tondit,
Et comme errant vn tems elle attendit
Qu'il luy reuint: la chaſſe & la rencontre
De Fleurdepine: & l'amour qu'ell' luy montre,
Amour bien folle: & comme elle logea
Dans ſon chaſteau, & comme en delogea.
Là Richardet, fils d'Emon, jeune frere
De Bradamant, l'oyant dire s'altere
De promte ardeur, luy qui auparauant
Auoit pu voir l'Eſpagnole ſouuant
En maint endroit, & d'Eſpagne & de France,
Non ſans gouſter quelque gaye plaiſance
Dedans le cœur d'vn amour chatouilleux
Qu'elle dardoit du regard de ſes yeux:
Mais n'auoit pas laiſſé prendre racine
A ce deſir, craignant d'auoir l'eſpine
« Et non la fleur: car ſans jouïr aimer
« Eſt ſans eſpoir de recueillir, ſemer.
Or quand il vit occaſion ſi belle,
L'ancien feu ſoudain ſe renouuelle,
Qui l'auiſa (quand ſouuent pour ſa ſœur
On l'auoit pris) que l'accés ſeroit ſeur
Vers Fleurdepine: & quoy que fuſt ruzee,
Qu'elle ſeroit aiſément abuſee,
Quand le verroit au meſme accouſtrement
Qu'elle auoit veu ſa belle Bradamant.
Il ſe reſoult, ſoit qu'il vienne ou qu'il faille
A ſon deſſein: & dit qu'il faut qu'il aille:
Ne s'en decouure à nul autre, & ne prend
Conſeil d'vn autre en ce qu'il entreprend
Va s'accouſtrer, & des meſmes armures

Qu'auoit ſa ſœur, & des meſmes veſtures:
Prend ſon cheual, s'achemine la nuit:
Autre ſinon Amour, ne le conduit.
S'en va trouuer la belle Fleurdepine
Dans ſon chaſteau, deuant que la marine
Euſt dans ſon fons le Soleil retiré.
Heureux celuy qui de luy deſiré,
Peut le premier à la Princeſſe belle,
Venir porter la joyeuſe nouuelle,
Eſperant bien pour meſſage ſi bon
Gaigner ſa grace & rapporter vn don.
Tous le prenoyent pour ſa ſœur, tant de face
Luy reſembloit, & d'habits & de grace:
Soudain apres Fleurdepine au deuant
De luy s'en vient, & va le receuant
Le bien-veigner auec tant de careſſe,
Si gay viſage & ſi grand' allegreſſe,
Que plus ne peut: luy jette ſes beaux bras
Autour du col: temoigne le ſoulas
Qui tendrement dedans le cœur la touche:
L'etreint, le ſerre & luy preſſe la bouche
D'vn long baiſer. Dieu ſçait ſi le cœur chaud
A Richardét d'aiſe & d'amour treſaut.
Luy prend la main, en ſa chambre le meine,
Ne veut ſouffrir qu'autre prenne la peine
Le deſarmer, & ſi fait promtement
Luy apporter vn riche habillement.
Et tout ainſi que s'il fuſt vne fille
De-feminin accouſtrement l'habille,
D'vn rezeul d'or luy couurant les cheueux.
Le fils d'Emon modeſtement ſes yeux
Et baiſſe & tourne: & curieux agence
Son mol regard, ſa marche & contenance
Et ſon parler, de ſi fine façon
Que nul n'en prend aucun mauuais ſoupçon.
Puis vont ſortir dans vne ſalle grande
Où de ſeigneurs & dames vne bande
Les attendoit, qui auec grand honneur

Les recueillit. Là quelque homme de cœur
Gaillard & gay trompé de la ſemblance
De Bradamant, d'yeux amoureux élance
Regards laſciſs, & dedans ſon eſprit,
Richard qui fait bonne mine, s'en rit.
La nuit ayant ſes tenebres jettees
Par l'air obſcur, quand les tables oſtees
Eurent fait place au bal qui peu dura,
Lors Fleurdepine ardente n'endura
Que Richardet luy declaraſt l'auance
De ſon retour : mais elle le deuance
Et le conuie à coucher celle nuit
Auecques elle, & dans vn meſme lit.
Quand d'auec eux ſe furent retirees
Dames d'honneur & filles bien parees :
Et les ſeruans & ſeruantes dehors
Furent ſortis de celle chambre : alors
Au jour que font les flambeaux, toutes nuës
Dedans vn lit ſe trouuant deueſtuës,
En vn cotté la fauſſe Bradamant,
De l'autre part Fleurdepine : Vrayment
(Dit Richardet fretillant de grand' joye)
Vous ne penſiez quand ie me mis en voye
Pour m'en aller, Madame, mon retour
Eſtre ſi pres : Ie jure voſtre amour,
Qui m'eſt plus cher que n'eſt ma propre vie,
Ie ne feindray de ma promte partie
L'occaſion, & le motif heureux
De mon retour des plus auantureux.
Si j'euſſe peu faiſant cy demourance
A voſtre mal donner quelque allegeance,
Si j'euſſe peu voſtre ardeur ſecourir,
I'euſſe voulu viure ſerue & mourir
Auecques vous, ſans que ie pourſuyuiſſe
Vn plus grand heur que vous faire ſeruice :
Mais vous voyant de m'auoir empirer,
Ne pouuant mieux, conclu me retirer.
Or m'en allant, m'écartay d'auenture

Au plus eſpais de la foreſt obſcure
Loin du chemin : où d'vne dame j'oy
Sonner vn cry plein de piteux effroy,
Criant à l'aide. Accourant là j'auiſe
Vn Faune fier, qui d'aguet auoit priſe
La damoiſelle, ainſi que dedans l'eau
Elle nageoit au plus clair du ruiſſeau,
Les membres nuds : Et le mechant ſauuage
Afriandé à l'inhumain carnage,
L'alloit cruel viue & cruë manger,
Quand ſuruenant ce monſtre bocager
(Ne pouuant mieux) d'outre en outre ie perce
De mon eſtoc. Il chet à la renuerſe:
Lache ſa priſe : & la belle d'vn ſaut
Se relança dans le fons le plus haut
De la riuiere : & tremblante s'arreſte,
Monſtrant ſur l'eau tout le ſein & la teſte :
Et quand elle eut recueilly ſes eſprits
Me dit ainſi : Vrayment vous n'aurez pris
En vain le ſoin de me ſauuer la vie :
Dittes dequoy vous auez plus d'enuie,
Ie le feray. Moy Nymphe que ie ſuis
Viuant dans l'eau maint miracle ie puis :
Mes charmes forts la Lune font deſcendre,
Le feu ie fay comme la glace prendre,
Ie fay trembler la terre s'il me plaiſt,
La mer grondant, ſi ie parle, ſe taiſt.
Quand i'entendy ſon offre, & moy bien aiſe:
Et ne l'ay point requiſe qu'il luy plaiſe
Me faire auoir plus de bien & d'honneur
Ou de vertu : que reuinſe vaincueur
De tous combats : ſeulement luy demande,
Qui m'eſt bien plus, que de ſa vertu grande
Par tel moyen qu'elle ſçaura choiſir,
Soit accomply voſtre amoureux deſir.
Ie n'eu ſi toſt ma demande acheuee
Que la voyla plongee & releuee :
Et ſans me dire autre choſe, ſoudain

Puiſant de l'eau dans le creux de ſa main,
Et l'enchantant me la jette à la face.
Ie la ſenty, enſemble l'efficace:
Ne ſçay comment ie change: ie le voy:
Ie le ſen bien, & ſi ie ne le croy:
Tranſmué ſuis en maſle de femelle:
Et comme lors que j'eſtoy damoiſelle
Suis touſiours voſtre: & nouueau Damoiſeau
Ne ſuis pouſſé d'autre deſir nouueau.
Lors ie vouloy vous rendre obeïſſance,
Encor le veux-ie: employez ma puiſſance:
Commandez moy: ne pouuant ie vous ſuis
Tout dedié, mais plus quand ie le puis.
Quand Richardet eut acheué de dire,
Comme il auient à celuy qui deſire
Long tems vn bien: & ne pouuant l'auoir
Entre à la fin du tout en deſeſpoir:
Mais s'il échet qu'apres il ſe preſente,
Et qu'il luy vienne, encores qu'il le ſente,
Le voye & touche, à ſoymeſme ne croit:
Son heur ainſi Fleurdepine mécroit.
Penſe dormir, & dormant qu'elle ſonge,
Et que tout tant qu'elle taſte eſt menſonge.
O Dieu, ſi c'eſt vn ſonge menſonger,
Fay moy (dit-elle) à tout jamais ſonger.
Ny des tabours, ny le ſon des trompettes
Aux chauds combats des gayes amourettes
De ces amans, le ſignal ne donna:
Mais ce tournoy Cupidon ordonna.
Baiſers mignards, & laſciues œillades,
Enlaſſements, morſures, accollades,
C'eſtoyent les coups de ces deux champions:
Et ſi le lit fut plein de paſſions
Et de ſouſpirs & de grieues complaintes
La nuit dauant, lors de joyes non feintes
Il fut témoin: de mille beaux deſirs
Là renaiſſoyent mille amoureux plaiſirs.

COMPLAINTE DE LA ROYNE MARIE.

—

AV SEIGNEVR SIMON NICOLAS.

VOY, NICOLAS, *d'vne Royne les plains*
Faits à la chaude : & qui lors n'etoyent feints :
Mais il n'eſt point de ſi ferme douleur
Qui par le tems ne s'arrache d'vn cœur.
POVR *Dieu ceſſez : n'eſſayez par raiſon*
Au mal que j'ay d'apporter gueriſon :
Ie vous ſçay gré de voſtre bon vouloir,
Mais ie ne puis laiſſer à me douloir.
Or ie vous pry ne plus vous trauailler
Me deſirant aider ou conſeiller :
Mon mal eſt tel, que plus on taſchera
De l'alleger, plus ſe rengregera.
Las! ie le ſçay, les pleurs ne peuuent rien
Enuers la mort qui m'a rauy mon bien :
On ne peut plus la vie racheter
Puis qu'il luy plaiſt vne fois nous l'oſter.
Mais n'eſperant que mon Roy qu'ay perdu
Me ſoit jamais en ce monde rendu,
Ie luy donray, ne pouuant faire moins,
Mes pleurs qui ſont de ma douleur témoins :
De ma douleur & de l'entiere amour
Qui dedans moy font eternel ſejour :
Et les regrets qu'en mourant m'a laiſſez,
Par moy ſeront cherement careſſez.

Tel eſt l'amour, tel le dueil, & l'amant
N'eſt guiere plaint qu'on aime froidement:
Celuy auſſi n'eſt guiere attaint au cœur
Qui peut borner à ſon gré ſa douleur.
Le feu bruſlant ne peut eſtre couuert
En lieu ſi clos, qu'il ne ſoit découuert:
On ne pourroit empeſcher que touſiours
Du fleuue enflé la grand' eau n'ait ſon cours.
Le feu caché s'accuſant de ſon bruit,
Ou fait fumee, ou ſa flamme reluit:
Le fleuue gros ſe fait voye à trauers
Vne grand' digue, & la jette à l'enuers.
Le dueil auſſi dans ma poitrine enclos,
Ne ſe tiendra qu'il ne ſorte à ſanglos:
Et par mes yeux deux chauds fleuues de pleurs
Courront touſiours degorgeant mes douleurs.
Qui-que ſoyez voſtre conſeil n'ay pris.
O trop heureux, ô non encore apris
Aux hurts cruels de fortune, celuy
Qui donne loy aux triſteſſes d'autruy!
Celuy redouble & mon mal & mon dueil,
Plus que deuant ouure aux larmes mon œil,
Ouure aux ſoupirs la porte de mon cœur,
Ouure ma bouche à pleindre ma langueur.
Et qui pourroit me blaſmer qu'à grand tort
De regretter mon Roy, mon mary mort?
Si ie faiſois autrement, à bon droit
D'impieté mon ame on reprendroit.
Dieu n'y eſt point (ce penſe-je) offencé:
Car ce mal-heur par luy m'eſt diſpencé:
En ce mechef ſa juſtice me met,
Et ſa bonté le douloir me permet.
De fait ou dit ie ne veux attenter
Contre ſon vueil, mais ie veu lamenter.
Que peut-on moins? ſouffrez qu'en liberté
Le mal-heureux pleigne ſa malheurté.
Au moins peuſſé-je à l'aiſe ſoupirer,
Peuſſé-je au moins de l'eſtomac tirer

En ma dolente & ſanglotante voix,
Tous les ennuis qu'ay reçus à la fois.
Ie le voudroy, pour vous faire apparoir
L'occaſion que j'ay de me douloir:
Mais le grand dueil qui tout à coup s'emeut
Romt mon propos, & rien ſortir ne peut.
Venez, voyez, oyez, mes pleurs & pleins,
Et les voyans, croyez qu'ils ne ſont feins,
Reconoiſſez le gaſt de ma douleur,
Les yeux battus, cette palle couleur.
Dieu m'auoit fait quelque don de beauté,
Mais aujourdhuy le ſoin m'en eſt oſté,
Ayant perdu mon ſeigneur & mon Roy,
Pour lequel ſeul l'auoir ie deſiroy.
Las, j'en ſuis veuue! O veuues, ſi de vous
Aucunes ont tant aimé leurs époux
Lors qu'ils viuoyent, que meſme apres la mort
Les ont aimez, fuyant tout reconfort.
S'aucunes ont entre l'eſpoir de mieux
Veuues ſenty le depart enuieux
Ainſi que moy, au beau de leur Printems
Lors qu'ils auoyent leurs deſirs plus contens.
Venez me voir, nos triſteſſes joignons,
En dueil commun nos fortunes pleignons,
Rempliſſons l'air des ſoupirs de nos cœurs,
Faiſons couler vn fleuue de nos pleurs.
Mais entre vous, puis qu'il plaiſoit à Dieu
Durant mon heur qu'euſſe le premier lieu,
C'eſt bien raiſon qu'encores aujourdhuy
Me ſoit quitté le premier de l'ennuy.
O mon doux Roy, ſeul amy, cher époux,
Pour qui dauant le viure me fut doux,
Maintenant m'eſt plus que la mort amer,
Perdant l'amy que ſeul voulois aimer!
Tu m'es rauy, la mort t'a deuancé
A peine ayant ton Printems commencé:
Tu m'es rauy, rauis ſont auec toy
Tous les eſpoirs, las, que ie projettoy!

Tu m'as laiſſee, & rien apres ta mort
Ne m'eſt reſté qu'vn piteux deconfort!
Rien que de toy le triſte ſouuenir,
Que ie te jure à jamais retenir.
Pluſtoſt ira toute choſe au rebours,
Les jours, les nuits: les nuits ſeront les jours
Que ie t'oublie, & que ce vieil faucheur
Qui finit tout, finiſſe ma langueur.
Mais comme on voit que les petits ruiſſeaux
Plus vont auant plus accroiſſent leurs eaux:
Auſſi mon dueil plus auant il ira
Ferme & conſtant, moins il affoiblira.
Or ſi du tems j'eſpere quelque bien,
Non, ce n'eſt pas qu'il me donne moyen
De t'oublier, ne qu'il puiſſe guerir
Mon cœur dolent, ſans me faire mourir.
Ce ſera lors que ce long medecin
M'approchera de mon heureuſe fin,
En me faiſant quelque jour conceuoir
L'eſpoir certain de bien-toſt te reuoir.
O ame heureuſe, ô ſi là haut d'icy
Iuſques à vous monte quelque ſoucy,
Pren bien à gré ces pleurs & vrais ennuis,
Le ſeul preſent que donner ie te puis.

A MADAMOISELLE VICTOIRE.

Si *de ſon fils Venus étoit en queſte,*
Ie lui criroy: Mere d'amour arreſte:
Ie t'en diray la nouuelle bien ſeure.
Ou dans mon cœur trouueras ſa demeure,

Ou dans le ſein de la belle Victoire.
VICTOIRE *donc, ô des Graces la gloire*
Et des Amours, quand à vous ie dedie
Amour fuitif, la raiſon ie n'oublie.
CONTRE *ſon fils vn jour Venus la belle*
Se courrouça : s'enfuit d'auecques elle,
Et tout dépit vagabond ſe pourmeine
Seulet, ſans garde, où ſon plaiſir le meine.
Elle durant le feu de ſa colere
N'en faiſoit cas, apres comme ſa mere
Le regretta d'vn doux deſir atteinte,
Qui de chercher ſon cher fils l'a contreinte.
Elle courant de village en village
Alla chercher ſon petit Dieu volage,
Quelque chemin que Venus puiſſe prendre
Rien de certain elle n'en peut entendre.
A la parfin, non du tout refroidie
De ſon courroux, à voix haute elle crie :
Qui me dira de mon fuyart nouuelle
(C'eſt Cupidon que mon fuyart j'appelle)
Il receura de Venus pour ſa peine,
Non vn baiſer ſeulement s'il l'ameine,
Mais plus encor qu'vn baiſer amiable.
Ce garçonnet eſt bien fort remarquable :
Tu le pourras entre vingt reconoiſtre.
Il n'eſt point blanc : ſon teint tu verras eſtre
Comme de feu : ſes yeux comme chandelles
Brillent autour d'ardentes eſtincelles :
D'autant qu'il ha la parolle benine,
Dedans ſon cœur ſa penſee eſt maline.
Il dit de l'vn lors que de l'autre il penſe :
Ce n'eſt que miel le parler qu'il auance :
Son cœur eſt fiel : il eſt impitoyable,
Fier, dedaigneux, abuſeur, variable,
Menteur, trompeur : qui lors qu'il jouë, braſſe
Ses cruautez : ſa teſte eſt frizotee
De beaux cheueux : ſa face eſt effrontee.
Il ha les mains petites, & ne laiſſe

D'en fraper loin quelque part qu'il s'adreſſe:
Témoin ſera que bien loin il en tire
Le Roy Pluton, qui d'Enfer ha l'Empire.
Son cors eſt nu, mais ſon ame veſtuë
De traïſons & fraude, n'eſt pas nuë.
Comme vn oiſeau il vole ayant des aiſles
De cœur en cœur des maſles & femelles:
Son arc petit, & petite eſt ſa fleche,
Deſſus l'arc preſte à faire touſiours breche:
L'arc eſt petit, mais il ha grand' portee,
Car juſqu'au ciel la fleche en eſt portee:
Sa trouſſe d'or il a deſſous l'aiſſelle,
Et dedans eſt mainte fleche cruelle,
Dont bien ſouuent il me bleſſe moy-meſme.
Tout tout eſt plein d'vn' amertume extreme:
Mais par ſur tout vne torche qu'il porte,
Qui eſt petite, & de ſa flamme forte
Ard le Soleil. Si tu peux me le prendre,
Vien ſans mercy garroté me le rendre:
Et ſi tu vois que de larmes il vſe,
Garde toy bien, garde qu'il ne t'abuſe:
Et s'il te rit, amene & ne le laiſſe:
Si te voulant baiſer il te careſſe,
Son baiſer eſt dangereux, ne l'attouche,
C'eſt tout venim, ſes leures & ſa bouche:
Et s'il te veut toutes ſes armes rendre,
Te les tendant, garde bien de les prendre,
N'y touche point: qui les touche il s'alume
D'vn feu cruel, qui ſans pitié conſume.

FIN DV CINQVIEME LIVRE
DES POEMES.

LE SIXIEME LIVRE

DES POEMES

HYMNE DE VENVS.

A MADAMOISELLE DE CHATEAVNEVF.

NOBLE *Sang de Rieux, Si mes vers ne dedaignes,*
Nymphe, ſi ta beauté par les Graces compagnes
Eſt digne d'vn grand Dieu meriter le haut cœur,
A cét Hymne chanté preſte quelque faueur.
MVSE, *di-moy les faits de Venus bien-doree,*
La Deeſſe mignarde en Cypre veneree,
Qui pouſſe vn doux deſir dans les Dieux immortels,
Et domte des humains tous les peuples mortels,
Et les oyſeaux volans, & toute ſauuagine
Qu'en grand nombre nourrit la terre & la marine.

Tout ſent l'aigre ſoucy de la douce Venus,
Trois cœurs tant ſeulement ſe ſont touſiours tenus
En franche liberté, qu'elle ne peut ſeduire,
Ny par ſes mols attraits à laſciueté duire.
Le premier c'eſt le cœur de Minerue aux yeux vers,
Fille de Iupiter qui regît l'vniuers:
Car les faits de Venus onc ne luy ſceurent plaire,
Mais bien l'œuure de Mars, l'exercice ordinaire
Qui plaiſt à la guerriere : alarmes & combas,
Eſcarmouches, aſſauts, ce ſont tous ſes eſbas.
Elle premierement ſe ſurnommant ouuriere
Aux hommes ſuſterrains enſeigna la maniere
De façonner le bois, & de barrer d'erein
Les chars & chariots charpentez de leur main:
C'eſt elle qui apprend aux pucelles tendrettes,
Tout le temps qu'elles ſont cloſes en leurs chambrettes,
Mille gentils labeurs, mettant l'honneſteté
Dans leur chaſte penſee, oſtant l'oiſiueté.
Iamais auſſi Venus la riarde Princeſſe
Ne domte en amitié Diane chaſſereſſe,
Par ce qu'elle aime l'arc dont elle fait broncher
Les beſtes qu'elle va aux montagnes chercher.
Elle aime auſſi la danſe, & les gayes hulees
Qui reſonent bien loin dans les creuſes valees,
Et le bocage ombreux, & la belle cité
Des hommes bien-viuans où regne l'Equité.
Le doux fait de Venus auſſi n'eſt agreable
A la vierge Veſta, la fille venerable
Enee de Saturne: & par vouloir expres
De ce grand Iupiter, puis-nee par apres:
Neptune & Apollon tous deux amoureux d'elle
Voulurent l'epouſer, mais jamais la Pucelle
N'y voulut conſentir, ains niant fermement
Aplat les refuſa, & feit vn grand ferment
(Qu'apres elle accomplit) en touchant à la teſte
Du pere Iupiter qui brandit la tempeſte,
Qu'à la chaſte Deeſſe à perpetuité
Demeureroit l'honneur de ſa virginité.

Le pere Iupiter en lieu de mariage
Luy donne vn beau preſent & fait cet auantage,
Qu'elle ſe placeroit des maiſons au milieu
Choiſiſſant le plus gras & le plus digne lieu:
Qu'en tous Temples aux Dieux la premiere honoree,
Par tous hommes aux Dieux elle fuſt preferee.
De ces trois Dames cy Venus n'a le pouuoir
Ny de gagner les cœurs ny de les deceuoir:
Au reſte il n'y a rien qui deuant elle eſchappe
De tout cela qui vit qu'en fin elle n'atrape:
Nul ne la peut fuïr, ny des Dieux bien-heureux
Ny des hommes mortels, qui ne ſoit amoureux:
Meſmes elle a ſeduit la penſee eſgaree
De ce grand Iupiter, à qui le foudre aggree,
Combien qu'il fuſt le Roy treſgrand & treſpuiſſant,
Et de treſgrand honneur deſſus tous jouïſſant:
Toutesfois deceuant quand bon ſemble à la belle
Son ſage eſprit gagné d'vne douce cautelle,
El le fait aiſément d'Olympe deualler,
Et par amour en terre aux femmes ſe meſler,
Par ſes ruſes faiſant qu'oublieux il dedaigne
La prudente Iunon ſa ſœur & ſa compagne,
Encore qu'elle paſſe en parfaitte beauté
Les Deeſſes des Cieux, & bien qu'elle ait eſté
De Saturne le caut & de la bonne Ree,
Pleine de majeſté & d'honneur, engendree,
Et Iupiter ſçachant toute l'eternité
Se ſoit fait ſon mary pour ſa pudicité.
A Venus meſme vn jour il fit que ſa penſee
Fut d'amoureux deſir doucement élancee
A vn homme mortel de donner ſon amour:
A fin qu'elle ne peuſt s'affranchir à ſon tour
D'humaine affection, & qu'en eſtant exempte
La folaſtre Cypris doucetement riante
Seule entre tous les Dieux ne s'en allaſt vanter
De les auoir bien pu d'humaine amour domter,
Les faiſant engendrer en des femmes mortelles
Des fils qui ſont mortels, meſlant des immortelles

Auecques des mortels, & qu'elle ſeule eſtoit
Celle qui ſon amour aux hommes ne mettoit:
Et pource Iupiter a ſon ame ſurpriſe
D'vn gracieux deſir, l'enamourant d'Anchiſe,
Qui pour lors paſtoureau par les roides coupeaux
De la montagne d'Ide, où ſourdent maintes eaux,
Menoit paiſtre les bœufs dedans le gras herbage,
Aux heureux immortels reſſemblant de corſage.
Elle en fut amoureuſe auſſi toſt qu'el-le vit
D'vn merueilleux deſir qui le cœur luy rauit:
Et s'en allant en Cypre en Paphos eſt entree
Dans ſon temple odoureux, où elle eſt adoree:
Là elle s'enferma les portes rebarrant:
Les Graces l'ont lauee, & d'vn baſme odorant
Delicat & diuin l'ont toute parfumee.
Le temple fut empli de l'odeur embaſmee
De l'huile Ambroſien ſouëf & precieux,
Qu'on luy auoit ſacré tel qu'il faut pour les Dieux.
Venus aimant le ris proprement accouſtree
De beaux habillements: & richement paree
De joyaux d'or fringant: vers Troye s'eſlança,
Et Cypre bien flairante en arriere laiſſa:
Puis deſpechant chemin en haut par les nuages
Deſcendit en Ida, mere aux beſtes ſauuages,
Doù ſourdent maintes eaux, & trauerſant le mont
Va droit où d'Anchiſes les longs eſtables ſont.
Tout du long du chemin venoyent cherir la belle
Les Loups & les Lyons à la face cruelle,
Auec les Ours velus, les viſtes Lyepars
Qui ne ſe ſoulent point des Cheureux montaignars.
Les voyant elle ſent dans l'eſprit grande joye,
Et ſoudain en leurs cœurs vn doux deſir enuoye,
Qui les feit à l'inſtant accoupler deux à deux,
Et s'en aller bourdir par les buiſſons ombreux.
Elle marchant touſiours vient à la metairie,
Et trouue ſeul apart pres de ſa vacherie
Le bel Anchiſe Heros des autres écarté,
Anchiſe à qui les Dieux donnerent la beauté.

Luy tout ſeul demeuré çà & là ſe pourmeine
Parmi la court ſonnant de ſa Lyre hautaine :
Tous les autres vallets par les paſtis herbeux
Eſtoyent allez aux chams à la garde des bœufs.
La fille à Iupiter Venus debout ſe plante
Tout à coup deuant luy, à vne reſſemblante
Qui ſeroit vierge encor de face & de grandeur,
A fin que de la voir il ne prinſt quelque peur.
Anchiſe la voyant émerueillé regarde
Sa taille, ſa beauté, ſa veſture bragarde :
Son guimple plus que flamme eſtincelloit dehors,
Bordé, ſemé par tout de gazerans retors
Et de boutons luiſants : Deſſus ſa gorge tendre
On voyoit alentour de belles chaines pendre
D'or piolé d'email : & ſon ſein delicat
Iettoit, comme vne Lune, vn merueilleux eſclat.
Anchiſe incontinent d'vn chaud deſir s'affole,
Et vers elle tourné luy dit telle parole :
Dame, ie te ſaluë, qui que ſois, qui ainſi
Des Deeſſes t'en viens en ces maiſons icy :
Ou Diane ou Latone ou Venus atournee
Ou Minerue aux yeux verds, ou Themide bien-nee,
Ou que l'vne tu ſois des Charites qui vont
Accompagnans les Dieux & immortelles ſont :
Ou des Nymphes d'icy qui ces bocages hantent,
Ou qui le beau ſejour de ces hauts monts frequentent,
Et les ſourgeons des eaux & les valons herbeux :
Quant à moy te dreſſer vn bel autel ie veux
Sur quelque haut ſommet en place decouuerte,
Où en chaque ſaiſon te feray mon offerte.
Mais toy m'eſtant propice encline à ma faueur,
Fay qu'entre les Troyens ie ſoys homme d'honneur,
Et fais à l'aduenir que ma race fleuriſſe :
Et des hommes aimé fay que long temps ie puiſſe
Voir la clarté du jour : & viuant longuement
Au ſueil de la vieilleſſe atteindre heureuſement.
A ce propos Venus reſpondit en la ſorte :
O le plus honnoré des hommes que ſupporte

La grande terre leur mere, Anchiſe, ie ne ſuis
Aucunement Deeſſe ainſi que tu me dis.
Pourquoy me penſes-tu ſembler quelque immortelle,
Veu que mortelle ſuis, & ma mere fut telle?
Mon pere c'eſt Otreus de nom bien renommé,
(Il n'eſt pas qu'autre fois ne t'ait eſté nommé)
Qui commande aujourdhuy par toute la Phrygie,
De chaſteaux bien murez & de citez munie.
Or ie ſçay voſtre langue & la noſtre, à raiſon
Que chez Tros j'ay eſté nourrie en ſa maiſon
Encor petit enfant par ma nourrice chere,
Qui m'auoit priſe és mains de ma treſdouce mere,
Et c'eſt pourquoy ie ſçay voſtre langage encor.
Mais le tueur d'Argus à la baguette d'or
Eſt venu maintenant m'enleuer de la feſte
De Diane, à qui plaiſt de parcourre la beſte:
Pluſieurs Nymphes enſemble & filles de grand lieu
Par ébat nous dancions en vn rond, au milieu
D'vn grand peuple infini. De là ie fu tiree
Par le tueur d'Argus à la verge doree,
Qui m'emporta deſſus maints labeurs des humains,
Et deſſus maint païs non touché de leurs mains
Ny rayé ny baſti, que les beſtes ſauuages
Hantent tant ſeulement par les cachez ombrages.
Et comme il me ſembloit (tant mes pieds furent hauts)
La terre ils ne touchoyent, mere des animaux.
A tant il me diſoit que j'eſtoy deſtinee
Pour eſtre en mariage à Anchiſe donnee
Pour ſa premiere eſpouſe : enſemble que j'eſtoy
Priſe pour engendrer de beaux enfans de toy.
Apres t'auoir monſtré, & m'auoir fait entendre
Quelle fin ce voyage à l'inſtant deuoit prendre,
Le vaillant Tu-Argus s'en vollant de mes yeux
Eſt retourné là haut vers la troupe des Dieux.
Mais icy deuers toy ie me ſuis addreſſee,
Comme ce m'a eſté vne force forcee.
Où pour l'honneur de Dieu & de tes bons parents
(Car tel tu ne pourrois eſtre iſſu des meſchans)

Me prenant (moy qui ſuis auec mon pucelage,
Et qui ne ſçay d'amour ny l'eſſay ny l'vſage)
A tes mere pudique & pere monſtre moy,
Et tes freres qui ſont de meſme ſang que toy,
(Car ie ne feray point honte à ton parentage)
Pour voir ſi ie feray digne de ton parage.
Mais ſoudain il te faut en Phrygie enuoyer
Vers ma mere dolente & mon pere, vn courrier:
Et puis ils t'enuoiront de l'or en abondance
Et force draps tiſſus, louant noſtre alliance.
Or tous ces beaux preſents te faudra receuoir:
Et apres tout cecy tu feras ton deuoir
D'appreſter de la nopce vn feſtin de lieſſe,
Aux hommes & aux Dieux en faiſant allegreſſe.
Venus parlant ainſi ſe ſentoit dans le cœur
Chatouiller juſqu'au fond d'amoureuſe douceur:
D'autre part Anchiſes qu'vn deſir meſme affolle,
S'enhardit de luy dire vne telle parolle.
S'vne femme eſt ta mere, & mortelle tu es,
Si Otreus eſt ton pere ainſi que tu le fais,
Si l'immortel Mercure a conduit ce voyage,
A fin que tu me ſois donnee en mariage,
Nul ny homme ny Dieu ne pourroit m'empeſcher
Qu'en ton amour meſlé ie ne t'aille toucher,
Icy tout maintenant: quand Apollon, qui jette
De ſon arc argentin au loin mainte ſagette,
Meſſagere de mal, s'en viendroit à l'effroy
Luy-meſme decocher ſes fleches contre moy:
Ie ſuis content apres (ô femme qui es telle
Que ta beauté te fait ſembler vne immortelle)
Si j'ay pris dans ton lit les amoureux ébas,
De deſcendre au palais du noir Pluton là bas.
Cecy dit, il la prend par la main & la tire:
La Deeſſe Venus, à qui plaiſt le doux rire,
Marchoit tournant la face ayant le front baiſſé,
Où le lit du ſeigneur ſouloit eſtre dreſſé
De mattelats mollets & de mantes laniſſes,
Et tendu par deſſus des fauuages peliſſes

De gros Ours montagnars & rugiſſans Lyons,
Qu'il auoit aſſommez de ſa main par les mons.
Quand ils furent entrez dans la chambre paree,
Premier tous les joyaux dont elle eſtoit doree
Deſſus elle il deffit, boucles & ardillons
Et gazerans retors & chaines & boutons.
Apres il deſnoua ſa proprete ceinture,
Et puis la deſpouilla de ſa belle veſture:
Et ſes riches habits à grand' haſte rangeant
Il mit ſur vn placet ferré de cloux d'argent.
Anchiſe puis apres par fatale ordonnance
Et du vouloir des Dieux receut la jouiſſance
De Deeſſe immortelle, eſtant homme mortel,
Sans cognoiſtre ſon heur n'attendant rien de tel.
Mais lors que les paſteurs ramenent aux eſtables
Des herbages fleuris les brebis amiables,
Et les bœufs remachans, alors deſſus les yeux
D'Anchiſe elle repand vn ſomme gracieux:
Et de ſes beaux habits la Deeſſe gentille
Ses membres delicats entierement habille:
Puis s'eſtant habillee en beau lieu ſe plaça
Sus vn placet faitis, & ſe contenança
Tenant la teſte droitte: Vne beauté diuine
En ſes jouës reluit qui de Venus eſt dine:
Lors de ſon doux ſommeil elle romt le repos,
L'appellant par ſon nom: & luy tient ce propos:
Debout Dardanien: qu'as-tu que tu ſomeilles
D'vn ſomme ſi profond qu'à peine t'en éueilles?
Pren garde ſi ie ſemble eſtre telle comment
Ie me ſuis apparue à toy premierement.
Comme elle l'appelloit, en ſurſaut il s'éueille
Entendant ſa parole: & paſmé s'emerueille,
Voyant la belle gorge & les yeux de Venus.
Long temps ſur ces beautez les ſiens il n'a tenus,
Ains les a deſtournez: & deſſous la couuerte
Soudain ſa belle face a voilee & couuerte:
Puis en la ſuppliant de ſon humble parler,
Hors de ſa bouche il fit ces paroles voler:

Si toſt que ie te vi premierement, Princeſſe,
Deſlors ie cognu bien que tu eſtois Deeſſe:
Mais tu me le nias. Pour Dieu ie te ſuppli,
Vif entre les humains ne me laiſſe en oubli
Comme homme de neant: ains ſois moy pitoiable:
Car l'homme ne doit pas viure icy miſerable,
Qui mortel a receu tant d'heur & de credit,
Que d'eſtre paruenu des Deeſſes au lit.
La fille à Iupiter la parole a repriſe:
O, le plus honnoré de tous hommes, Anchiſe,
Aſſure toy, ne pren nulle creinte en ton cœur:
Tu n'as occaſion d'auoir aucune peur,
Qu'aucun mal de ma part à ta perſonne on face,
Et moins des autres Dieux, car tu es en leur grace:
Tu auras vn cher fils à qui obeïront
Les Troyens, & de qui des enfans ſortiront,
Et des enfans apres d'vne longue lignee.
Le fils que tu auras portra le nom d'Enee,
En ſigne de l'ennuy qui m'eſt venu ſaiſir,
Pour au lit d'vn mortel auoir mis mon deſir.
Mais on voit de tout tems que ceux de voſtre race
Sont approchans des Dieux de beauté & de grace
Sur tous autres mortels. Iadis pour ſa beauté
Ganymede le blond fut là haut emporté
Par le caut Iupiter en l'immortelle gloire,
A fin qu'en ſon palais il preſentaſt à boire
Aux Dieux, fait échanſon (à voir miracle grand)
Et chacun immortel honneur luy fait & rend
Quand le rouge nectar d'vn vaſe d'or il verſe.
Tandis vn long ennuy l'eſprit dolent trauerſe
De ſon cher pere Tros, pource qu'il ne ſçauoit
Qu'vn diuin tourbillon raui ſon fils auoit.
Depuis l'auoir perdu touſiours il continuë
De ſe pleindre & douloir de la perte auenuë.
A la fin Iupiter s'en compaſſionna,
Et pour ſon cher enfant vn preſent luy donna
De cheuaux hauſſepieds, pris du haras, doù ſortent
Les genereux courſiers qui les Dieux meſmes portent,

Defquels le Tu-Argus du mandement expres
De Iupiter luy fit vn prefent : puis apres
Luy conta tout du long, comme il viuoit fans ceffe
Immortel à jamais exempt de la vieilleffe.
Or dés l'heure que Tros ce meffage ut ouï,
Il mit fin à fon dueil, & s'en eft refiouï:
Et fur ces beaux cheuaux de legiere viteffe
Il s'alloit pourmenant plein de toute lieffe.
En la mefme façon Tithone fut encor
Enleué par Aurore au fiege eftoffé d'or:
Lequel eftoit iffu de voftre noble race
Semblant aux Immortels & de taille & de face.
Iupiter Roy du foudre elle va requerir
De prolonger fa vie à jamais fans mourir:
Iupiter luy accorde, & parfait fa demande:
Mais Aurore auoit fait vne faute bien grande,
La pauure ne fçachant ce qu'elle fouhettoit,
De qui le fimple efprit auifé ne s'eftoit
Demander pour Tithone à toufiours la jeuneffe,
Et luy racler du tout la fafcheufe vieilleffe.
Or tandis que la fleur de la jeuneffe il eut,
Le mignon de l'Aurore au fiege d'or il fut,
Faifant fa demourance és confins de la terre
Au bord de l'Ocean qui de fes bras l'enferre.
Mais dés le premier poil blanchiffant qu'elle a vu
Deffus fa belle tefte & fon menton barbu,
La venerable Aurore encommence dés l'heure
Decoucher d'auec luy, & voulant qu'il demeure
Toufiours en la maifon, luy fait bon traittement
De nectar, d'ambrofie, & de beau veftement.
Mais depuis que du tout l'odieufe vieilleffe
L'ut gagné, le jettant en fi greue deftreffe,
Qu'à ce chetif vieillard defaillit tout pouuoir
En fes membres perclus de leuer & mouuoir,
A l'heure pour le moins elle auife en la forte
Le tenir en la chambre & bien fermer la porte:
Là fa voix fe renforce, & ne demeure plus
Si foible que deuant en fes membres crochus.

Tel ie ne te voudroy, combien que jamais euſſes
A viure entre les Dieux, & qu'immortel tu fuſſes.
Mais ſi tu pouuois viure en l'eſtat où tu es
De taille & de beauté le gardant à jamais,
Quand ie ſeroy de tous ton eſpouſe appellee,
Et toy noſtre mary, ne m'en tenant foulee,
N'en auroy point de dueil : mais tout incontinant
La vieilleſſe viendra d'aguet te ſurprenant,
Vieilleſſe ſans mercy, à tous hommes commune,
Penible, malheureuſe, otieuſe, importune,
Des Dieux meſmes hayë. Or j'auray quant à moy
Entre les Immortels grand vergongne pour toy :
Qui parauant craignoyent mes mignardes cautelles,
Par qui tous Immortels à des femmes mortelles
Ie meſloy par amour : car à ma volonté
Tout chacun d'eux eſtoit par mes ruſes donté.
Or entre eux maintenant ie n'auray plus courage
Me vanter de cecy : Pay par eſtre mal ſage
Grand blaſme & grand malheur, d'auoir mis vn enfant
Deſſous mon ceinturon, d'vn mortel me coïffant.
Or ſi toſt que ſorti du ventre de ſa mere
Il aura veu premier du Soleil la lumiere,
Les Nymphes au beau ſein montegnardes ſeront
Nourrices de l'enfant, & qui l'eleueront :
Nymphes qui aux deſerts de ces montagnes viuent,
Et ny les immortels ny les mortels ne ſuiuent :
Elles viuent long temps, & pour viure elles ont
Vn manger non humain, dont leur paſt elles font.
Elles ſouuentesfois font par reſiouïſſance
Auec les immortels mainte plaiſante dance.
Silens & Tu-Argus qui de guetter a ſoin,
Des antres écartez dans le plaiſant recoin
Se meſlent par amour auec ces Nymphes belles.
Quand elles vont naiſſant, enſemble auecques elles
Ou des ſapins tigeus ou des chesnes branchus
De la terre produits ſur les ſommets boſſus,
Sont plantez beaux & verds : & leurs tiges ſacrees
Ce ſont aux immortels les touches conſacrees :

Où ne feroit permis aux hommes de bufcher.
Mais lors que de leur mort le temps vient approcher
Les beaux arbres premier dans la terre fe meurent,
Et leur feue fe perd tant que fecs ils demeurent :
L'efcorce fe pourrit, toute la fime chet :
Lors des Nymphes auffi la vie fe dechet.
Celles-cy nourriront mon fils en leur mefnage :
Et fi toft qu'il verra le printems de fon âge,
Les Deeffes viendront l'amener jufqu'icy,
Et te monftrer l'enfant : mais à fin qu'en cecy
Ie ne te cele rien, tu dois encor entendre
Qu'au cinquieme an apres ie viendray te le rendre :
Et quand ce beau plantard verras deuant tes yeux,
Te plairas de le voir tant reffembler aux Dieux.
Soudain il te faudra le mener dedans Troye.
Et fi quelque mortel de fortune s'efmoye
Quelle mere t'a fait ce cher fils, ne fau point
Suiuant ce que diray luy refpondre en ce point.
Ils difent qu'il eft né d'vne Nymphe incognuë
De celles par qui eft la montagne tenuë,
Là où l'ombreufe horreur de l'efpaiffe foreft
De hauts arbres facrez fon efchine reueft.
Car fi tu t'oubliois fi fort que par vantife
Tu t'allaffes vanter, ou comter par fottife
D'auoir eu la faueur te mefler par amour
Auecque Cytheree au riche & bel atour,
Iupiter courroucé te viendroit mettre en poudre
Dardant deffus ton chef fon eftincellant foudre.
Or ie t'ay dit le tout qu'il te falloit entendre :
Més-le dans ton efprit : garde toy de mefprendre,
Et ne me nomme point : mais crein l'ire des Dieux.
Ce dit, en s'élançant elle faillit és cieux.
VENVS, *ie te faluë ô Royne redoutee,*
Princeffe, qui regis Cypre bien abitee.
Ayant fini ton hymne icy ie cefferay,
Et quelqu'autre chanfon ie recommenceray.

LA SORGVE.

—

A MONSIEVR DE LA TOVR.

GONDI, *qui de plus d'vne grace*
As de ma Muſe merité,
A fin que la memoire en paſſe
Iuſques à la poſterité,
Sous ton nom coure la fonténe
Où le Touſcan chante ſa péne.
O SORGVE *fontaine ſacree,*
Qui par vn clair coulant ruiſſeau,
Comme verre, atrauers la pree,
Belle & nette répans ton eau:
Où Laure la gente pucelle
A laué ſa perſonne belle.
O toy le bien heureux ombrage
Qui t'egayes de rameaux verds:
Dont ce bien meſuré corſage,
Et ces beaux membres as couuerts:
Où Laure ſa teſte a poſee,
Et de ſon long s'eſt repoſee.
Et toy floriſſante verdure,
Qui dans ton giron amoureux
As receu toute ſa veſture,
Voire ſon beau flanc vigoureux,
Qui dans ton herbe plus épaiſſe
Sa chaleur amoureuſe laiſſe.
Et vous petits vents dont les œles
L'air ſerén vont rafrechiſſant:
O vous touts les temoins fideles
De l'amour dont ſuis languiſſant,

Venez voir en quelle maniere
Ie vous fay ma plainte derniere.
Si la cruelle deſtinee
L'a deſia conclu dans les cieux:
Si c'eſt choſe determinee
Par le certain vouloir des Dieux:
Qu'Amour d'vne mort (qui n'eſt duë)
Dauant vous me ferme la vuë.
Si j'ay touſiours eu l'ame entiere,
Deteſtant la mechanceté,
A ma demande la derniere
Soit faite gracieuſeté.
Ie veu ſans plus que voſtre terre,
Froid & mort que feray, m'enferre.
Si vous m'en donnez aſſurance,
Ie mourray gaillard & de hait,
Auecque la douce eſperance
D'acomplir vn ſi bon ſouhait.
Ie ne ſçay lieu que ie choiſiſſe
Où mon eſprit mieux ie rendiſſe.
O s'il pouuoit échoir alheure,
Que celle qui hâtant mon jour
M'oſte de la claire demeure,
Pour me chaſſer au noir ſejour!
O ſi come elle eſt coutumiere,
Elle aporte icy ſa lumiere!
Si elle remarque la place,
Où par ce beau jour bien-heureux
Elle me vit dauant ſa face
Soupirer d'vn cœur langoureux:
Si des yeux, dont mille amours tire,
Elle me cherche & me deſire.
Si me voyant eſtre pouſſiere
Entre ces pierres enfermé,
Dans la poitrine de la fiere
Vn feu pouuoit eſtre allumé:
Et d'affection ſi ardente
Du ſort me rauoir elle tente,

Qu'elle puiſſe obtenir la grace
De me remettre l'ame au cors:
Et qu'enuers les Dieux elle face
Que ne ſoy du nombre des mors,
Torchant de ſa main blanche & nette
Sa jou' de larmes toute moette.
En celle journé' deſirée
Des gentiles branches plouuoit
De fleurs vne nege pourprée,
Que ſon beau giron receuoit:
Qui voloyent autour de ſa teſte
En ſigne de luy faire feſte.
Telle Venus s'ejouïſſante
Dans l'Idaliene foreſt,
Se couche à l'ombre floriſſante
Du mirte plaiſant, qui ſe veſt
Touſiours d'vne fueillure verte:
Venus rit de roſes couuerte.
Vne fleur luy baiſe la jouë:
Vne en ſes cheueux blondelets,
L'autre plus hardie ſe jouë
Entre ſes tetins rondelets.
L'vne en paſſant le nés luy touche:
L'autre ſa vermeillette bouche.
Vne volee de fleurétes
Chute dans l'herbe ne bougeoit:
L'autre deſſus les ondes nétes
Du clair-coulant ruiſſeau nageoit:
L'autre d'vne ronde ſecouſſe
Come vn tourbillon ſe tremouſſe.
Vous euſſiez ouï le Zefire
Par tout ce lieu ſolacieux,
Aſſez ouuertement vous dire
De ſon murmure gracieux:
C'eſt icy vrayment que regente
Du bon Amour la Mere gente.
Lors à par-moy trois fois & quatre,
Ou elle (ce di-je) des cieux

Vient Deeſſe en terre s'ebatre
Dans ce valon delicieux:
Ou c'eſt quelque tendre Naïade,
Ou c'eſt quelque blanche Oreade.
Tellement ſa douce rudeſſe,
Tellement ſa gaye vigueur,
Et ſa puceline ſimpleſſe,
Et ſon parler plein de douceur,
Tout enſemble d'amour extreme
M'auoyent enleué de moy-meſme:
Que du profond de ma poitrine
Tirant des ſoupirs chalureux,
Come plein de fureur diuine
Ie dy haletant langoureux.
En ce lieu par quelle auenuë
Suis-je entré? quand fut ma venuë?
Tant mon eſprit éperdu erre,
Come ſi je fuſſe empenné,
Il me ſembloit que hors de terre
Au ciel j'auois eſté mené,
Pour viure en la joye eternelle
Bien-heureux auecque ma Belle.
Depuis cette heureuſe journee,
Cette fontaine & ſa freſcheur,
Et cette verdoyante prée,
Et ce bel arbre tout en fleur,
M'ont ſi folement enlacée,
Et de telle Amour ma penſee.
Que ſoit que la nuit ſombre chaſſe
De ſes tenebres le beau jour:
Soit qu'au Soleil quitte la place
Pour eclairer noſtre ſejour:
Soit que ie viue ou que ie meure,
Ie ne deſire autre demeure.

A PHELIPPES DES PORTES.

Il ne faut pas, ô Muſe chere,
(Qui te plais d'aller bien diſant
De ceux qui d'vn ſoucy plaiſant
Outrent mon cœur) il ne faut taire
Celuy qui d'vn ſoucy plus doux
M'a bleſſé l'ame par ſus tous,
Pour ſes vertus qui reſplendiſſent,
Et qui de leur gentil honneur
Tant à gré les yeux m'eblouïſſent,
A moy qui feray leur ſonneur.
A moy qui le carcan admire,
D'vn cabinet l'honneur plus beau,
Qui luit ſur maint autre joyau
Où mainte pierre lon voit luire :
Là l'emeraude verdoyant,
Icy le Rubis flamboyant,
Le Iacinte & la Cryſolite.
Luy ſe ſent ſoudain attaché
Sur vn beau Diamant d'elite,
Qui retient ſon regard fiché :
Ainſi tout rauy je regarde,
O DES PORTES, *tant de joyaux*
De tes vertus, qui brillent beaux
Au treſor que ton ame garde.
Là des Muſes le beau preſent
M'aueugle ſur tous me plaiſant,
Et premier ſaute ſur ma lyre,
S'égayant d'y eſtre ſonné,
Bien qu'vn ſon ie ne ſçache élire
Qui vaille luy eſtre donné.

Mais de ma peu hautaine Muſe,
Ta douce & nette volonté
D'vne gracieuſe bonté
Les petis preſens ne refuſe:
Car toy, qui rond ne me deçois,
Lors que mes chanſons tu reçois
D'vn cœur ennemy de l'enuie,
Tu demens d'Aſcre la chanſon,
Qui dit que des hommes la vie
Nourrit l'enuieuſe tançon,
Quand vn métier meſme ils pourſuiuent:
Toy qui es vn ſçauant ouurier
Auec moy d'vn meſme meſtier,
Tu m'aimes, & de ceux qui viuent
Le meſme métier rauaudans,
La pluſpart jaloux clabaudans
Contre nous d'enuie ſe creuent.
Noſtre bon heur les fait creuer,
Qui miſerables plus ſe greuent
Quand plus ils nous taſchent greuer.
En ce monde cy chaſque choſe
Engendre ce qui la pourrit,
Et dans ſes entrailles nourrit
En ſoy-meſme ſa peſte encloſe:
La rouille conſomme le fer,
Le bois ſe mange par le ver,
La tigne les veſtemens mine,
Et l'enuie d'vn mal-talent
Nuiſant dedans l'ame maline
Le trahiſt de ſon venim lent.
Le mechant qui ſe paiſt d'enuie
Souffre chetif double douleur,
Greué de ſon propre malheur,
Et de l'heur qui pare la vie
De celuy qui ſuit la vertu:
Tandis de tout heur deueſtu
Contre ſoy forcenant ſe bleſſe,
Bourrelé d'vn cruel ennuy,

Sentant oiſiue la foibleſſe
De ſa dent contre l'heur d'autruy.
Mais qui veut aller au ſolage
Tirant contre le clair flambeau
D'vn jour luiſant ſerein & beau,
Sans trainer derriere vn ombrage?
Mais, ô Des-Portes, voudrois-tu
Tirer à la claire vertu
Sans trainer, maugré ta lumiere,
Vne ombre noire d'enuieux,
Qui n'obſcurcit que par derriere,
Au deuant des plus troubles yeux?
L'ombre la clarté ne deuance:
Les ouuriers qui ſont les meilleurs,
Ne peuuent addonner leurs cœurs
A machiner quelque nuiſance
Contre ceux qui en demarchant
En meſme jour, vont decachant
En leur ouurage leur merite:
Mais l'ignorant qui ſuit de loin
Des vertueux la courſe viſte,
Se traine en ſon penible ſoin.
Si les biens du cors & de l'ame
Eſtoyent partis égallement,
On n'orroit gronder nullement
De ces malins le méchant blaſme:
Mais puis qu'ils ne ſont departis
D'égal poix, touſiours les petis
Sur les grans s'enflent de rancune:
Et touſiours le plus malheureux,
Diſgratié de la fortune,
Creue ſur l'heur du bien-heureux.
Touſiours le liege deſſus l'onde
Maugré le plomb, s'éleue en haut,
Aux filets, que le peſcheur caut
Traine aux eaux, & jamais n'afonde:
Ny du palmier le roide bois
Ne flechit point deſſous le pois:

Ny la gloire bien meritee
Ne ſe laiſſe jetter en bas:
La vertu non jamais domtee
Sous l'enuieux ne ploye pas.
Plus, d'vn vouge crochu lon tranche
Le tige verdoyant du houx,
Plus vigoureux contre les coups
L'arbre ſe peuple en mainte branche:
Non l'enuie, mais la pitié
Au malheur joint ſon amitié:
Ie ne veux eſtre pitoyable:
Des-Portes, il me plaiſt bien mieux
Eſtre heureuſement enuiable,
Que chetiuement enuieux.

L'AMOVR DE MEDEE.

—

A MONSIEVR DE MAINTENON.

Tv as voulu que je raconte en ryme
Comme Medee en ſa jeuneſſe prime,
D'ANGENNES, *ſent du nouueau Cupidon,*
Premierement la fleche & le brandon:
Ie te complais, encores que bien rare
Ie prenne en main cette mode barbare,
Me plaiſant plus aux nombreuſes chanſons

Des vieux Gregeois, qu'aux modernes façons.
Telle qu'elle eſt, puis que l'as demandee,
Te vienne à gré cette ardente Medee,
Qui ſe va pleindre en ce vers rechanté
Apres le chant qu'Ouide en a chanté.
IAZON *déja dans le palais d'Aëte*
Du Mouton d'or la demande auoit faitte,
Et le labeur luy eſtoit commandé
Pour conquerir le joyau demandé.
Du Roy Colchois en ce pendant l'infante
Couuoit au cœur vne ardeur violante:
Apres auoir ores bien debatu
Pour ſon deſir, ores pour la vertu,
Quand elle voit qu'auecques la ſageſſe
De la fureur ne peut eſtre maitreſſe,
Medee dit, Tu debas vainement,
Ne ſçay quel Dieu te donne empeſchement:
Ie m'emerueille, helas! que ce peut eſtre:
Ie ſen le mal, & ne le puis conoiſtre:
Seroit-ce point ce qu'on appelle Aimer?
Car doù me vient que j'entrepren blaſmer
Du Roy mon pere, ainſi que trop cruelle
La volonté? vraiment auſſi eſt-elle
Par trop cruelle: & comment puis-je auoir
Crainte pour vn qu'ores je vien de voir
Le premier coup? & ſi crain qu'il ne meure?
Qui peut cauſer ſi grand' crainte ſur l'heure?
Chaſſe, Medee, hors de ton chaſte cœur
Le feu conçu: racle ceſte fureur,
(Si tu le peux) de ton laſche courage.
Si je pouuoy, je ſeroy bien plus ſage,
Mais ie me ſen d'vn violent émoy
Toute enleuer & tirer maugré moy.
Amour de l'vn, la raiſon me conſeille
Soudain de l'autre, ô peine non-pareille!
I'aprouue & voy ce qui eſt pour le mieux,
Ie ſuy le pis: ô deſir vicieux!
Pourquoy bruſlant, pauure fille Royale,

Vas-tu donner ton amour defloyale
A l'étranger? Comment defires-tu
D'vn autre monde vn mary non conu?
Tu trouueras en ce païs où mettre
Ton amitié: les Dieux peuuent permettre
Qu'il viue ou meure: Il viue toutesfois!
Le fouhaitter je le puis & le dois,
Sans que mon cœur fon amour en luy mette:
Et quelle faute a jamais Iazon faite?
Qui, s'il n'eftoit trop cruel fans raifon,
N'attendriroit pour l'âge de Iazon,
Pour fa nobleffe & fa vertu? le refte
N'y eftant point, qui fa beauté celefte
N'émouueroit? Certes elle a pouuoir
Dans l'eftomac de mon cœur émouuoir.
Mais fi ie faux de luy prefter mon ayde,
Ie le verray mourir fans nul remede:
Ou des Taureaux le feu l'enflamera:
Ou la moiffon cruelle le tu'ra
Par l'ennemy engendré de la terre,
Iettant fur luy tout le flot de la guerre:
Ou bien fera fait le repas piteux
Du goulu ventre au dragon impiteux.
Si deuant moy ce maffacre j'endure,
Faut confeffer qu'en ma poitrine dure
Ie porte vn cœur de rocher & d'acier,
Et que ie fuis fille d'vn Tigre fier.
Pourquoy mourir donc ne le regardé-je?
Pourquoy mes yeux de fa mort ne foulé-je?
Et que ne vâ-je eguillonner les bœufs
A renflammer encontre luy leurs feux?
Et que ne vâ-je encourager l'armee
Des fiers geans contre luy animee?
Et que ne vâ-je enhorter le dragon
Toufiours veillant, pour deuorer Iazon?
Que Dieu luy doint bien meilleure auenture!
Ce n'eft pas tout d'vne volonté pure
Luy fouhaitter du bien: mais or endroit

Luy pourchaſſer par effet il faudroit.
Quoy? de mon pere iray-je, déloyalle,
Ainſi trahir la couronne Royalle?
Et ne ſçay quel etranger auolé
De mon ſecours ſe verra conſolé?
A fin qu'étant par moy ſauf, il deploye
La voile au vent, & qu'vn autre en ait joye
En l'épouſant? & que Medee icy
Porte la peine, helas! de tout cecy?
S'il pouuoit bien vn ſi grand tort me faire,
Qu'en prendre vn autre à mon deſir contraire,
Qu'il meure ingrat : Mais la beauté qu'il a,
Et ſon gent cœur ne me promet cela.
Son œil deffend que j'aye deffiance
Qu'il me deçoiue, ou mette en oubliance
Mon grand merite : & puis il jurera,
Et me jurant les Dieux atteſtera
Ains que rien faire : étant bien aſſuree
Que craindras-tu? tu as ſa foy juree.
Depeſche donc & franchy tout arreſt.
A tout jamais Iazon redeuable eſt
En ton endroit de ſa propre perſonne
Et de ſa vie : à toy ſeul il ſe donne:
Te prend à femme : & ſolennellement
Eſt ton époux : perpetuellement
Tu acquerras titre de ſauuereſſe:
Et bien veignee en treſgrande allegreſſe
Tu te verras, des meres qui ſçauront
Que leurs enfans de toy leur vie auront.
Donc par les vens hors d'icy emportee
Bien loin ſur mer, dans la Grece jettee,
Ie quitteray ſœur, frere, pere, & Dieux,
Et mon païs? Ce ſont barbares lieux:
Mon pere eſt rude, & mon frere en bas âge,
Et ma ſœur eſt tout d'vn meſme courage
Auecques moy : & puis vn Dieu treſgrand
Regne en mon cœur, qui ce fait entreprend :
Ce que ie cherche eſt grand: ce que ie quitte

N'eſt pas fort grand : ce n'eſt gloire petite
Que de ſauuer de la Grece la fleur.
Et ce n'eſt peu voir vn païs meilleur,
Mieux cultiué, & ces illuſtres villes
Dont on nous parle, ars & façons ciuilles,
Et ce Iazon, pour qui (tant il m'eſt chier)
Ie quitteroy le monde tout entier.
L'ayant mary, bien heureuſe eſtimee
Seray de tous, & des Dieux bien-aimee
Et des humains. Quand ſa femme ſeray
Du haut du chef les cieux ie toucheray.
Mais quoy? lon voit ſur les profondes vagues
S'entreheurter deux hautes roches vagues:
Vne Charybde ennemie des naus
Tantoſt humer, tantoſt vomir les flots :
Meſme vne Scylle aux eaux Siciliénes
Aſpre glappir entouree de chienes
Fieres à voir : ie n'auray point de peur
Si vne fois ie puis auoir tant d'heur
Que de tenir d'vne douce embraſſee
Ce qu'aime tant : ſi de peur ſuis preſſee,
Si j'ay frayeur, ſeulement ce ſera
Pour mon Iazon, qui lors m'embraſſera.
Quoy? Penſes-tu que ce ſoit mariage?
A ton forfait, ô Medee mal ſage
(Pour le maſquer) tu donnes vn beau nom.
Regarde, voy quelle grande traiſon
Tu entreprens : regarde, conſidere
Le grand forfait, & ta proche miſere,
Si tu le fais : parauant qu'il ſoit fait,
Si tu le peux, garde toy du forfait.
Elle auoit dit : Droitture & reuerance
Deuant ſes yeux renforçoit la conſtance
Du cœur brulant : deuant ſon bon propos
Amour vaincu déja tournoit le dos.
Elle s'en va de ſes paſſions vuide
Au vieil autel d'Hecate Perſeïde,
Qu'vn bois ombreux & ſegret encouuroit :

Déja l'ardeur plus ne ſe decouuroit,
Ains au dedans ſous la honteuſe crainte
Eſtoit cachee & comme toute éteinte.
Mais auſſi toſt que Iazon elle vit,
La flamme morte incontinent reuit:
Vne rougeur ſes deux jouës va prendre,
Et par ſa face vn grand feu ſe repandre,
Et comme on voit par le ſouffle du vent
Vne bluette aſſoupie dauant
Deſſous la cendre au deſſus étenduë,
Se rallumer par la paille ępenduë,
Et s'augmenter prenant nourriſſement
Et ſe remettre, à force du tourment,
En moins de rien, en ſa vigueur premiere:
Ainſi l'Amour qui t'euſt ſemblé n'aguiere
Déja languir, déja tout adoucy,
Voyant Iazon, par vn ardent ſoucy
De ſa beauté qu'elle voit en preſence,
Plus violent que deuant recommence:
Et de hazart ce jour le jouuenceau
Se montroit plus que de couſtume, beau:
Si qu'aiſément l'affection renée
Pour ſa beauté, luy euſſes pardonnee.
Le regardant, comme s'elle venoit
Lors de le voir premierement, tenoit
Ses yeux fichez touſiours en ſon viſage,
Ne penſant voir (la pauurette mal-ſage)
Face mortelle: & tant luy plaiſt à voir,
Ne peut de luy ſon regard demouuoir.
Incontinent que l'etranger commance
D'ouurir la bouche, & tout priué s'auance
Iuſqu'à la prendre & tenir par la main,
Et la requiert que d'vn courage humain
(Parlant tout bas) au beſoin le ſequeure,
Et luy promet mariage: ſur l'heure
Medee dit, reſpandant larmes d'yeux:
Ie voy mon fait: l'ignorance de mieux
Ne me ſeduit, c'eſt Amour qui me meine,

Par mon moyen mis ſeras hors de peine.
Quand tu ſeras dehors de peine mis,
Fay d'accomplir ce que tu m'as promis.
Iazon adonc promtement aſſermente,
En atteſtant la deïté preſente
Dans ce lieu ſaint : Par le pere jurant
De ſon beau pere : & ſa foy raſſurant
Par luy qui ſçait toute ſon entrepriſe,
Et ſon iſſuë, & l'amitié promiſe,
Et les hazars auſquels il ſe mettoit :
Luy eſtant creu de ce qu'il promettoit,
D'elle reçoit les herbes enchantees,
Et d'elle entend les façons vſitees
Pour s'en aider : puis joyeux departant
En ſon logis s'en retourne contant.

HYMNE DE PAN.

AV SEIGNEVR DE BRAY

TRESORIER ORDINAIRE

DES GVERRES.

BRAY, *liberal amy d'effét,*
Pour le plaiſir que tu m'as fait
Pren cette grace petite,
Qui apres nous plus de cent ans,
Diſant qu'auons eſté d'vn tems
Témoignera ton merite.

CALIOPE *à la belle voix,*
O Muſe habitante des bois
De la ſime Olympiene,
Et toy qui ton chef blondoyant
Pares du laurier verdoyant,
O race Latoniene:
Au pié de ce beau cheſne ombreux,
Ou venez dans cet antre creux
Guider ma main fredonnante,
De ſorte qu'en doux bruyant ſon
Elle reueille vne chanſon
Sur ma corde reſonante:
Dont l'accord pinſé doucement
Retienne en ébayſſement
La mere louue affamee,
Qui oublira ſes louueteaux
Affamez dans ces cheſneteaux,
Et ſa queſte accouſtumee.
Mon chant ſi bien ſoit entonné,
Que le flot de Seine étonné
De douceur rauy s'arreſte,
Et que tout arbre l'écoutant,
Ententif aux vers ſe voutant,
Panche ſon encline teſte.
Mais lequel d'entre tous les Dieux
Pour de ce chant melodieux
L'orner deuons nous élire?
N'eſt-ce pas toy Dieu des troupeaux,
Amy des bois & des coupeaux
A qui j'ay voué ma lyre?
Soit donc ſur ma lyre loué
Le fils de Mercure auoué,
Pan le cornu le mi-beſte.
Oyez ſa douce fluſte oyez:
Voyez comme il branle, voyez,
Le pin qui luy ceint la teſte.
Le voicy venir: ie le voy:
Les Nymphes, les Satyres j'oy:

Loin, loin, qui ſe ſent coupable.
Chacun, ô Pan n'a le pouuoir,
O Dieu cheurepié de te voir,
Tout œil n'en ſera capable.
Loin tout ce jour plaints & douleurs,
Loin tout ennuy, loin toutes pleurs :
Lieſſe y eſt ordonnee.
Paſſon-le, paſſon-le en ébats.
Sus danſon, ſus drillon nos pas,
Suiuans la notte ſonnee.
O Pan, ſous les ombrages noirs
Parmy les montagneux manoirs,
Au plat d'vne haute roche
(De qui nul errant bergeret
Par nul paſſable ſenteret
Ny ſon troupeau ne s'approche)
Tu dreſſes, couplant le doux ſon
De ta muſette à ta chanſon,
Le rond bal des Oreades,
Qui de main en main carolant
Iette en l'air, la verdeur foulant,
Gayment leurs gayes gambades.
A ces plaudiſſemens joyeux
D'Echon les rochers enuieux
De tous coſtez rebondiſſent :
Les pins ſurſaillans doucement
En double retentiſſement
Par les monts leur aplaudiſſent.
Des Nymphes laſſettes du bal
La flotte apres deſcend au val
A la fontaine frechette,
Où le riuage verdelet
Du long du bruyant ruiſſelet
Fournit de molle couchette.
Où le melilot ſauoureux :
Où les violiers odoureux,
Le thin & la marjolaine,
De toutes parts embaſment l'air,

Parfumé d'vn celeſte flair
Sous la Zephirine haleine:
Là s'aſſied de rang ce troupeau:
Là, toy reueſtu de la peau
De loupcerues mouchettees,
Tu rampes d'elles au milieu,
T'eſiouïſſant d'ouir, ô Dieu,
En voix d'vn accord jettees.
Comme le meſſager des Dieux,
Quitant les hauts palais des cieux,
Dieu bleſſé d'amour humaine,
En Cyllene où eſt ſon autel
Immortel ſeruant vn mortel,
Aux paſtis ſes troupeaux meine.
Comme là maiſtre de ſes vœux
De ſa Dryope aux blonds cheueux
Dormant au ſein, il oublie
Pour la foreſt le ciel vouté:
Tant ſon cœur à luy meſme oſté
Amour à la Nymphe lie.
Comme auec elle il ſe meſla,
Et la gente Nymphe de là
La neufieme Lune pleine,
Son deſiré fardeau mit bas:
Et le poupard ne ſouffloit pas
La douceur de l'air qu'à peine:
Quand les Dryades, qui eſtoyent
Lors à ces couches, ſe mettoyent
A fuir toutes de crainte:
Premier Lucine le laiſſa:
Sa mere meſme ſe dreſſa
D'horreur nouuelle contrainte.
Voyant ſon fils vn monſtre tel,
Qui du fourchon de ſon ortel
Eſtoit bouc juſques aux hanches:
Au reſte eſtoit tout homme, fors
Deux cornes qui ſailloyent dehors
De ſon front comme deux branches.

Mais ſon pere non eſtonné
Seul ne l'a pas abandonné,
Ains raſſeura les craintiues:
Où fuyez vous pleines d'effroy,
O Nymphes, dit-il, voſtre Roy
En allures ſi haſtiues?
Demeurez: voicy voſtre Dieu:
C'eſt à luy tout champeſtre lieu:
Honorez-le dés ceſte heure.
C'eſt luy qui doit les bois ombreux,
Les champs, les monts, les antres creux
Retenir pour ſa demeure.
Et c'eſt luy qui d'eaux ondoyans
Et qui d'herbages verdoyans
Paiſtra les brebis foiblettes:
Qui nommé garde des troupeaux
Creſpera leurs eſpeſſes peaux,
Mouſſant leurs toyſons molletes.
Le beſtail ſera bien gardé
Qui paiſtra l'herbe, regardé
Par luy d'vne œillade ſaincte:
La louue ne le rauira:
Ny l'œil ſorcier ne luy nuira:
Ny l'herbe de venin teincte.
Heureux le roc, le bois heureux,
Où bruira ſon chant doucereux:
Soit qu'aux vouſtes azurines
Flamboyent les aſtres ardans:
Soit que le jour ſe plonge dans
Le gouffre des eaux marines.
Alors les aſtres par les cieux
Rebrilleront à qui mieux mieux:
L'air ſerenera ſa face:
La plus fiere eau ſe calmera:
Flore de fleurs parſemera
Toute la voyſine place.
Ny l'oyſeau blanc qui ſur le bord
De la Touure chante ſa mort:

Ny l'oyſeau qui ſur la branche,
Gemiſſant ſon meurdre cruel,
D'vn lamenter continuel
En doux fredons l'air detranche,
Sa chanſon n'égaleront pas.
Sus arreſtez doncques vos pas
O troupe ore en vain poureuſe:
Vn tems viendra qu'à meilleur droict
Maintes de vous en maint endroict
Fuirez ſa courſe amoureuſe.
Ce dit Mercure. Puis apres
De ſon fils s'aprochant plus pres
Dans vn lieure il l'enuelope:
Et tout joyeux partant de là
En diligence il reuola
Sur l'Olympienne crope.
Il entre au milieu du parquet
Et là déploye ſon paquet
Deuant la bande celeſte:
Le pere aux Dieux de joye épris,
Le premier entama le ris
Mettant en train tout le reſte.
Dedans ſes bras Bacchus le prit:
Le Dieu de Dele le cherit:
Et Venus, quittant ſa place,
Put de ce monſtre gracieux,
Aſſez long temps ſes haues yeux:
Puis baiſſant ſa rouge face,
O Dieu mi-bouc, ô Dieu petit,
Petit ores (ç'at' elle dit)
Mais qui le plus grand dois eſtre
De tous les autres demy-Dieux:
Croy garçon, croy, pour en tous lieux
Te faire à mes jeux adeſtre.
Ie te ſaluë, ô Cheure-pié,
De ce chant à toy dedié,
Attendant que ie façonne
Vn vers, ô Dieu des paſtoureaux,

Qui joint au bruit des chalumeaux
Bien mieux tes louanges ſonne.

ATALANTE.

—

AV SEIGNEVR IVLES GASSOT.

VOVDROYS-*tu, doux* GASSOT, *entre vn millier d'afaires*
Importuns & preſſans, qui te ſont ordinaires,
O des Muſes l'ami, derober le loiſir
Pour lire ce diſcours, & t'en donner plaiſir?
DV *temps des Heros fut l'Heroine Atalante,*
On ne ſçait lequel plus en viteſſe excellente
Ou parfette en beauté. Comme elle s'enqueroit
A l'oracle d'vn Dieu du mary qu'elle auroit,
Le Dieu luy reſpondit : Fuy fuy la compagnie
D'vn mary Atalante, & ne t'en prenne enuie.
Tu t'en paſſerois bien : ne t'en pouuant paſſer
Toy-meſme en ton viuant te conuiendra laiſſer.
De ſon deſtin ouï la pucelle eſpouree,
Par les buiſſons toufus du monde retiree
Vit en virginité : mais d'vn cruel marché
Son noſſage promis eſt toufiours recherché.
Ell' dit aux pretendans : Nul n'aura jouïſſance
De moy, ſi parauant ma courſe ne deuance :
Courez donques à moy : qui me deuancera
Pour le pris & pour femme il me fiancera :
Mais qui ie paſſeray, pour loyer faut qu'il meure :
C'eſt la loy du combat, où ie veu qu'on demeure.

Bien felonne eſt la loy, mais (tant peut la beauté!)
Encor y a il preſſe à telle cruauté.
Hippomene voyant la courſe depareille,
Entre les ſpectateurs, ſe moque & s'emerueille:
Eſt-il homme (dit-il) ſi follement épris
Qui pourchaſſe vne femme atrauers tels perils?
Blaſmant des jouuenceaux la fureur exceſſiue:
Mais quand il vit ſon trait, & ſa face naïue,
Et ſon faitis corſage, & ſes beaux membres nus
(Car nuë elle couroit) dignes d'vne Venus,
Il ſe tut eſpamé. Recouurant la parole,
Pardonnez moy, dit-il, ma repriſe trop folle,
O vous que j'ay repris: quand ie vous ay repris
Ne cognoiſſois encor de vos courſes le pris.
Plus la belle il louoit, plus il la trouuoit belle,
Et plus de feux d'amour en ſon cœur amoncelle:
Il ſouhaitte que nul ne l'aille deuancer,
Il creint pour ſon honneur, puis commence à penſer.
Faut-il que lâchement ce combat ie regarde
Sans tenter la fortune: il n'a qui ne hazarde:
Dieu conduit qui a cœur: Tandis qu'il diſcouroit
Atalante volant d'vn pas aiſlé couroit:
Et bien qu'elle ſemblaſt decocher plus ſoudaine
Que la fleche de l'arc, tout beant Hippomene
Admire ſa façon: car ſa grace croiſſoit,
Et plus belle au courir la fille paroiſſoit.
Hachant menu des pieds luy volletoit derriere,
Où ſembloit volleter la double talonniere:
Ses longs cheueux eſpars par le dos yuoirin
Treluiſoyent au Soleil comme l'or le plus fin:
Sous le ſouple jarret la peinte banderole
D'vn jartier ondoyant ſur la greue bauole:
Et parmi la blancheur des membres qu'elle eſtend
Vn incarnat roſin flambe s'entrejettant,
Tel que celuy qu'on voit au rougiſſant fueillage
De la roſe nageant deſſus le blanc letage,
Ou quand la rouge vitre ardante du Soleil
Peint le marbre poli ſi bien qu'il trompe l'œil.

Tandis que l'eſtranger à tout cecy repenſe
Et remarque des yeux ce qui donne accroiſſance
Au feu de ſon amour, la courſe miſe à chef
La vierge veinquereſſe emporte ſur le chef
La couronne en grand feſte, & tous les perdans bleſmes
Payent ſelon l'accord les amandes extrémes:
Mais luy non effroyé du triſte euenement
Des pauures jouuenceaux, ſe reſout promtement
Et ſe preſente au camp, & l'œil fiché ſur elle
Hardi vient l'aſſaillir d'vne parole telle.
A ces tiltres d'honneur aiſez à conqueſter
Sur hommes de neant cuides-tu t'arreſter?
Prouue-toy contre moy: ou ſoit que te ſurmonte,
Eſtre gagné d'vn tel ne te ſera point honte:
Megareus eſt mon pere: Oncheſte mon ayeul:
Neptune Roy des eaux j'ay pour mon biſayeul:
Et ie tay la vertu qui la race accompagne:
Ou ſoit que la fortune ordonne qu'on me gagne,
D'Hippomene veincu à ton nom demourra
Vn glorieux honneur, qui jamais ne mourra.
Comme il diſoit cecy, Scheneïde amiable
Arreſte deſſus luy ſon regard pitoyable:
Et commence à douter qu'elle aimeroit le mieux
Qu'il fuſt d'elle veincu ou bien victorieux.
Puis ſouſpirant, Quel Dieu (dit-elle) aux beaux contraire
Veut perdre ce beau fils, en le picquant à faire
Cette folle entrepriſe, & de me demander,
Et de ſa chere vie à la mort hazarder?
Non, ie ne vau pas tant : & ſi ne ſuis atteinte
De ſa beauté, combien qu'en duſſe eſtre contreinte:
Sa jeuneſſe m'atteint : Ie ne porte amitié
A la perſonne, mais l'âge me fait pitié.
Quoy? n'eſt-ce rien auſſi de celle vertu grande
Qui de la mort hideuſe à la creinte commande?
Quoy? n'eſt-ce rien qu'il eſt le quatrieme conté
Du Dieu ſous qui flechit l'Oceane domté?
Quoy? n'eſt-ce rien qu'il m'aime? & d'amitié ſi forte
Que mon ſeul mariage il eſtime, de ſorte

Que mesme il veut mourir, si le contraire sort
Me deniant à luy le conduit à la mort?
Garçon, retire toy tant qu'en as la puissance,
Et delaisse de moy la sanglante alliance:
Mon nossage est cruel: y n'est fille, combien
Que tressage elle soit, qui ne te voulust bien.
Mais doù vient que pour toy tellement me soucie
Tant d'autres mis à mort qui ne m'ont adoucie?
A son dam: meure donc: puis qu'il n'a profité
De voir les autres morts par leur temerité:
Puis qu'il n'aime sa vie. Et faudra-til qu'il meure
Pour auoir voulu faire vne mesme demeure
En viuant auec moy: & qu'il perisse à tort,
Pour loyer de l'amour guerdonné de la mort?
En lieu d'auoir honneur, ie seray diffamee:
En lieu de bon renom, ie seray mal-nommee
De gain si malheureux. Mais si mal t'en aduient
Il ne part de ma faute, ains de la tienne vient.
Pleust à Dieu maintenant que desister voulusses,
Ou, puis qu'es obstiné, que plus viste tu fusses!
Ha, que lon recognoist en ce visage beau
Du trait de Damoiselle entre le Damoiseau!
Ha chetif Hippomene, & pourquoy m'as-tu veuë?
Vne vie plus longue, ô pauuret, t'estoit deuë:
Mesme si de ma part plus heureuse eusse esté,
Et les destins fascheux ne m'eussent rejetté
Bien loin de tout espoir du triste mariage,
Triste à moy seulement par vn maudit presage:
Vraiment tu es l'vnic & le seul qu'eusse eslu,
A qui joindre mon lit j'eusse plustost voulu.
Voila ce qu'elle dit, & comme encor nouuelle
Et lors goustant d'amour la premiere estincelle.
Ne sçachant qu'elle fait elle aime, & n'y consent:
Elle est pleine d'amour, & son amour ne sent.
Et le peuple & son pere au champ de la carriere
Ia demandoyent à voir la course coustumiere,
Quand le Neptunien de soucis empressé
Vers la douce Venus s'est ainsin adressé:

Ie te pry Citheree, aujourdhuy fauorife
Et meine à bonne fin l'amoureufe entreprife
D'vn qui fe voüe à toy : foufhien de ta faueur
Le feu qu'as allumé toy-mefme dans mon cœur.
La requefte foudain à Venus annoncee
D'vn vent non enuieux, d'elle fut exaucee :
Qui pour l'heure preffant (car ils alloyent courir)
Haftiue s'auança de toft le fecourir.
Dans Cypre la plaifante eft vne belle pléne,
Que les gens du païs appellent Damafcene :
Qui du terroir fertile eft le plus gras endroit,
Où nul autre, finon la Deeffe, n'a droit :
A qui des bons vieillars de jadis fut laiffee
A fon temple facré pour jamais annexee.
Dans le milieu du champ eft l'arbre jauniffant
En fueilles & rameaux de fin or fplendiffant :
Là Cypris de fa main cueût trois pommes dorees,
Les porte à Hippomene & les baille, faees
Si que nul qu'Atalante & luy feul les verroit,
Et l'inftruit promptement de ce qu'il en feroit.
Le fignal fut fonné quand à tefte baiffee
L'vn & l'autre decoche à la courfe dreffee,
Coulant d'vn pied legier fur le fable afleuré
Non merqué de leur trac. Tu tiendrois affeuré
Qu'ils raferoyent les flots fans fe mouiller la plante :
Et que les épics droits fous leur courfe volante
Tiendroyent coup fans flechir : les cris & la faueur
Du peuple, au jouuencel efperonnent le cœur,
Courage là, courage : afteure, c'eft afteure
Qu'il faut doubler le pas : hafte-toy, ne demeure :
Boute, boute Hippomene, efforce toy : ie voy
Qu'auecque la victoire Atalante eft à toy.
Lon doute lequel plus, ou l'heros Megaride
S'efiouït de ces voix, ou bien la Scheneïde.
O quantesfois, combien qu'elle peuft le laiffer
Et gagner le dauant, la ton veu relaiffer !
Apres auoir long tems tins l'œil fur Hippomene
Contemplant fa beauté l'en retirer à peine !

L'aleine luy faillant hanſeus il halletoit,
Et le bout de la courſe encores loin eſtoit,
Quand la premiere pomme il jette en la carriere:
La vierge s'ébaït, & demeure derriere,
Enuieuſe du fruit qu'elle veut amaſſer
Qui roulant treluiſoit: & luy de la paſſer
Et l'air de retentir d'vne longue huëe:
Elle de refournir la courſe entrelaiſſee,
Et regagner le tems d'vn galoper diſpos,
Et remettre l'Amant à luy ſoufler le dos.
Encores amuſee au jet d'vne autre pomme
Legiere auoit rateint & repaſſé ſon homme,
Et rien que le dernier du chemin ne reſtoit,
Quand l'amant qui pantois derriere ſe haſtoit,
Aide aſteure (diſant) ton dernier don Deeſſe,
Rua l'or à cartier par deuant ſa maiſtreſſe
Boulant à trauers champ, à fin de s'echapper,
Et qu'elle s'amuſant ne le puiſſe atrapper.
De ne ſe deſtourner la pucelle fait mine:
Venus luy donne cœur, tant qu'elle s'achemine
A leuer le bel or: Et pour mieux l'amuſer
Plus qu'elle ne peſoit la pomme fit peſer.
Tandis qu'elle tardant du tiers joyau s'empeſche,
Hippomene haſtif la carriere depeſche:
Et premier que ſa femme à la borne venu
En rapporte vainqueur le loyer conuenu.
Meritoit pas Venus qui luy fut tant propice,
Qu'il la remerciaſt d'vn ſi grand benefice,
Encenſant ſon autel? l'ingrat qui l'oublia
N'encenſa ſon autel ny l'en remercia.
La Deeſſe en courroux ſoudainement s'irrite
Pour vanger cette offence: & du meſpris deſpite,
Par l'exemple d'eux deux, arreſte d'auiſer
Ceux qui viendront apres, de ne la meſpriſer.
Les deux Amans paſſoyent par vn arbreux bocage
Où fut vn temple vieil, qu'Echion au vieil âge
A la mere des Dieux de veu fait dedia.
Là de ſe repoſer l'endroit les conuia

Laſſez du long chemin : Là Cypris ſit ſurprendre
D'vn deſir importun de l'ingrat le cœur tendre
Au plaiſir amoureux. Contre le temple eſtoit
Vn ſombre obſcur caueau, qu'vn roc naïf vouſtoit,
Lieu deuot & ſacré de maintes imagettes
Des vieux Dieux departis par des niches retraittes
Dans le tufeau caué. Hippomene entré là
D'vn forfait execré le ſaint lieu viola.
Les Dieux tournent les yeux : Et la mere entouree
Penſa de les noyer dans Styge tant juree:
La peine luy ſembla legere pour le fait:
Donc ſans les mettre à mort leur figure defait.
En houpeaux de poil roux leur blonde cheuelure
Se change aſſauuageant leur douillette encoulure:
D'eſpaule & d'eſtomac en large ſe harpans,
Euidez par le flanc deſia panchent rampans :
En lieu de piez & mains, ſur des pattes veluës,
Armez en lieu de doits de cinq griffes crochuës:
La queuë longue ronde ballie le ſablon:
En la face chagrine eſt vn courroux felon:
Leur parler & crier, eſt de rugir & braire:
Autre talame n'ont que le bois leur repaire :
Et deuenus Lyons des autres redoutez
Sont au char de Cybele attelez & dontez.

EPITHALAME.

A MONSIEVR D'ASSERAC

SEIGNEVR DE LA FVEILLEE.

ASSERAC, *à qui de la bouche*
Peithon fait le doux miel couler,
Qui par l'oreille gliſſe & touche
Les cœurs d'vn gracieux parler,

Tu auras (ce croy-ie) à plaiſir
Lire ton nom dedans mon liure.
Mais quel vers pouuoy-ie choiſir
Plus digne pour t'y faire viure,
Que ce chant dont fut honoré
Ton mariage bien heuré?
NE VOVS PLEIGNEZ *plus que la Lune*
Meine trop lentement ſon cours:
Ny que la grand' clairté commune
Traine comme à regret les jours.
Le jour que tant vous deſiriez,
Qui vous donnera jouïſſance,
Du bien pour qui vous ſouſpiriez,
L'heureux jour de rejouïſſance,
Le voicy venir l'heureux jour,
Qui n'eſt dedié qu'à l'amour.
Amour eſt de ce jour le maiſtre,
Et tout cela qui l'amour ſuit,
Tout le bon & beau qui peut eſtre
Pour aider l'amoureux deduit:
Le jeu, la joye, le plaiſir,
La paix, les graces, la concorde.
Ce qui trouble le doux deſir
Soit loing d'icy, loing la diſcorde,
La jalouzie & la rancueur,
Loing tout ſoucy, loing toute peur.
Heureux eſpoux, eſpouſe heureuſe,
Toy compagne d'vn tel mary:
Toy de fille tant vertueuſe
Le ſeul compagnon fauori.
Eſpouſe, tu peux te vanter
D'eſtre en mary bien fortunee:
Eſpoux, tu dois te contenter
De la vierge qui t'eſt donnee,
Riche de preſens ſi diuins,
De la main de nos Rois benins.
L'heur que c'eſt la bonne nature:
Mais au double on doit eſtimer

Quand vne bonne nourriture
Au bien la fait accouſtumer.
Il ne cognoiſt pas la vertu,
Qui de Conan n'a cognoiſſance,
Qui de ſon tems a combattu
Et l'injuſtice & l'ignorance.
Ton eſpouſe eſt le ſang aimé
De ce Conan tant eſtimé,
Si d'vn bon pere eſtant bien nee,
L'air commun à tous elle but,
Tu la diras mieux fortunee
Pour l'heur qu'en ſon enfance elle ut,
D'aprendre de l'honneur les loix,
Entre les filles de la Mere
Et de nos Dieux & de nos Rois
De toute bonté l'exemplaire:
Sa main te donne ce bon-heur,
Qui n'eſt pas vn petit honneur.
Qui ne ſçait l'antique Nobleſſe
Du ſang illuſtre de Rieux,
Qui ſe maintient par la prouëſſe
De cent cheualiers glorieux?
Vn de ce noble ſang iſſu,
Qui ne dement d'aucune faute
Sa race, qu'il ne ſoit reçu
Où lon marche la teſte haute,
Luy de mille graces orné
Pour mary va t'eſtre donné.
Quoy? voicy la ſainte journee,
Que deſiriez de ſi long tems:
A voir voſtre grace eſtonnee,
Encor n'eſtes vous pas contens:
Vous auez le jour deſiré,
Mais non celle nuit deſiree:
Ce jour ſera toſt expiré,
Voicy la nuit tant eſperee:
Soyez preſts Amans bien-heureux:
Armez-vous au choc amoureux.

Combien que celle nuit venuë
Te mette à mesme ton desir,
En liberté d'embrasser nuë
Celle en qui gist ton seul plaisir:
Desires-tu ce que tu as?
En as-tu quelque deffiance?
Les souhets il faut mettre bas
Depuis qu'on a la jouïssance.
Amant, de tes vœus jouïsseur,
Chasse la crainte, tout est seur.
Pucelle, tu trembles creintiue,
Et celle nuit, que tu soulois
Dire trop lente, est trop hastiue:
Tu crains le bien que tu voulois:
Oste cette honteuse peur,
Oste la honte dommageable,
Qui te fait prendre à contrecœur
Ce qui t'estoit plus agreable:
Vierge, en horreur le bien tu as,
Qu'étant femme tu aimeras.
Sus, Amour, choisy dans ta trousse
Vne sagette au fer doré,
Trempé de la trempe plus douce,
Toute de miel tresepuré:
Le fût soit d'vn rouseau trié
Entre les roseaux de Madere,
Droit, rondelet, & delié,
A qui sa manne encor adhere:
Ie voudroy que les empannons
Fussent deux pannes de pigeons.
Cette fleche d'élite encoche
Sur le nerf de ton arc tendu.
Entese l'arc, & la decoche:
I'oy, j'oy le son qu'il a rendu:
La fleche promte j'oy voller:
Tranche le vent & le trauerse:
Elle sifle & sillonne l'air:
Deux cœurs d'vn beau coup elle perce,

Deux cœurs de deux amans heureux,
Autant aimez comme amoureux.
Viuez en concorde amiable,
Exercez vous au jeu d'amour:
Vn baiſer longuement durable
Soit l'approche de tel etour:
La prouesſe de tes ayeux,
Ryeux, en ce combat oublie,
Pour d'vn courage gracieux
Debeller ta douce ennemie:
Tu l'auras la priant bien fort,
Tu la vaincras d'vn doux effort.
Toi auſſi la belle épouſee,
Ne ſois trop rude à ton époux:
Souffre, ſi tu es auiſee,
Qu'il te gaigne en ce combat doux:
Et n'vſant de toute rigueur,
En ſon endroit ſoy gracieuſe:
Croy moy, quand il ſera vaincueur,
Tu ſeras la victorieuſe:
Voſtre plus grand debat ſera
Faire à qui plus s'entraimera.
Piquez de ſi louable enuie
Menez ce debat bien-heureux
Au dernier ſoupir de la vie,
Tous deux aimans come amoureux:
Cueillez les vigoureuſes fleurs
De voſtre gaillarde jeuneſſe:
Ioignez l'amitié de vos cœurs
Iuſques à l'extreme vieilleſſe,
Et plus vos âges vieilliront,
Plus vos amours rajeuniront.

FIN DV SIXIEME LIVRE

DES POEMES.

LE SETTIEME LIVRE

DES POEMES

A MONSEIGNEVR LOVIS DE GONZAGVE DVC DE NEVERS.

O L'HONEVR *du ſang de Mantoue,*
Mon ſuport : il faut que te loué,
Qui ne t'es voulu contenter
De la ſplendeur de l'alliance
Et de l'Empire & de la France,
Dont ta race peut ſe vanter.
Toy riche des biens de fortune,
Doué de grace non commune,
Noble, prudent & genereux,
Tu voulus munir ton courage
De vertu, le ſeur heritage
D'vn cœur hautain & valeureux :

Que la force ny les années,
Par qui les grandeurs ruïnées
Tombent en piteux deconfort,
Ne pourront nullement abatre:
Car tu as de quoy les combatre,
Refiſtant contre leur efort.
Par telle vertu tu fais teſte
Au ſort, qui douteux ne s'arreſte,
Que treſbien tu as maitrifé,
D'vne par trop cruelle preuue!
Mais jamais home ne ſe treuue
En tout du ſort fauorifé.
Meſme cét heureux Alexandre
Tachant d'aſſaut les villes prendre
Les hazards plus grands a tentez:
Où reçut bleſſure & louange.
Mais par le blaſme elle ſe mange
Pour ſes courroux enſanglantez.
On ſçait que Cæſar le grand Prince,
Vaincueur de plus d'vne prouince,
Tomboit du haut-mal abatu:
Mais ce mechef rare en l'hiſtoire,
Ne pouuant obſcurcir ſa gloire
Chét ébloui de ſa vertu.
Quand le boulet ta jambe bleſſe
Du cors tu perdis quelque adreſſe:
L'eſprit en eſt plus vigoureux.
Tu es entier, conſtant & ſage:
Et ton bien atrempé courage,
Sort du malheur plus valeureux.
Si ne faut-il pas que ta grace
Enuers nos Muſes j'outrepaſſe:
Tu les aidas de ta faueur,
Quand d'vne louable entrepriſe
Par nous la Muſique remiſe
Luiſit en ſon premier honeur.
O bon Dvc, *je ne pourroy taire*
Combien ton conſeil a pu faire

Pour maintenir l'antique foy.
Si elle vit non amortie
France t'en doit vne partie,
Loyal Conſeiller de mon Roy :
Quand tu conduiſis la vengeance,
Raclant des mutins la méchance,
Come dauant j'auoy chanté
Aux noces du grand Duc de GVISE.
Quand d'vne royale entrepriſe
Renuerſas le roc enchanté.
Là le ſorcier & ſa cautelle
Font le ſaut d'vne feinte belle,
Qui cachoit vne verité :
Que le tems qui fait tout conoiſtre,
Au bout de deux ans fait paroiſtre,
Terraſſant l'infidelité.

LE MARIAGE DE FRANÇOIS ROYDAVFIN ET DE MARIE ROINE D'ECOSSE.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE GVISE.

RIEN *de ferme, ô Prelat : Le tems fuit come l'onde.*
Combien de changemens depuis que ſuis au monde,
Qui n'eſt qu'vn point du tems? j'ay vu le grand François.
Lors que l'an quatorziéme à peine je paſſois.
Ie vy regner HENRI. *je vy celle auenture*
Le rauir au tournoy. Ie vy ſa ſepulture.

Ie vy ſacrer ſon fils Roydaufin parauant,
Dont les noces je chante. Il paſſa come vent.
Puis CHARLES *mon grand Roy vint enfant à l'Empire.*
Rien ne peut auenir en l'état qui ſoit pire
Pour le peuple & le Roy, qu'eſtre en enfance pris
Apelé pour regner. De là ſourd le mépris:
Le mépris aux malins engendre l'oubliance
Du deuoir, les mouuant à toute outrecuidance:
Come ces deloyaux & turbulens peruers,
Qui ont voulu jetter ce Royaume alenuers.
Mais ſans guiere tarder CHARLES *vangeur & ſage,*
N'a pas ſi toſt ateint d'home le premier âge,
Qu'il a vangé le tort à ſon enfance fait,
Faiſant mordre la terre au rebelle defait.
Or à fin que le tems la memoire n'éface
Par l'oubly pareſſeux de choſe que lon face,
Voicy come François, qui toſt ſe repoſa,
La Roine voſtre niece à Paris épouſa.
PEVPLE *reiouï toy : que pour ce jour les armes*
Ayent relâche vn peu : Repoſez-vous genſdarmes,
Mettez bas la cuiraſſe : & vous ſoldats auſſi
Auec le corſelet dépouillez tout ſoucy.
Il ſe faut reiouir : que par tout on s'apreſte
A paſſer la journee en bien-heureuſe feſte.
O Paix du peuple aimee, aujourdhuy montre nous,
Pour le moins aujourdhuy, vn bon viſage & doux:
Voy nous, ô bonne Paix, & répan ſur la France
Tous les fruits & les fleurs de ton cor d'abondance.
Mars, va voir ta Venus pour ce jour, & demain
Remê-nous ſi tu veux les armes en la main:
Nous te ſuiurons par tout : Si l'ennemy ſe montre
D'vne telle fureur nous irons alencontre
Qu'il ſera mis en route : & deuant nous eſpars
Les Bourguignons chaſſez, fuiront de toutes pars
Mars, donne nous ce jour : où ſe fait l'aliance,
Qui joindra pour jamais l'Ecoſſe à notre France:
O mariage heureux, que Dieu veule lier
Pour faire ſous vn Roy deux royaumes plier:

Et non deux ſeulement, mais ſans meurdre & ſans guerre
A la France & l'Ecoſſe alliant l'Angleterre,
O FRANÇOIS, *ton épouſe vn jour puiſſe à tes loix*
Par vn acord amy ſoumettre les Anglois.
Mais à fin qu'aujourdhuy le ſacré mariage
De FRANÇOIS *&* MARIE *auecque bon preſage*
S'acompliſſe en tout heur, tous d'vn conſentement
Prions Dieu de benir ce diuin ſacrement.
Loin d'icy tout ennuy, loin d'icy la triſteſſe:
Qu'on ne voye ſinon toute joye & lieſſe:
Noſtre noble Daufin, premier fils de HENRI,
D'vne Roine à ce ſoir doit eſtre le mary:
Et ſe peut bien vanter d'épouſer la plus belle
Des Roines de tout tems. Car cette Roine eſt telle
(Que bien qu'elle fuſt autre) elle auroit merité
D'eſtre femme d'vn Roy : telle eſt ſa mageſté.
Sus, que toute la terre en cette ſaiſon douce,
Les dons du beau printems en grande planté pouſſe,
Pour feſter ce beau jour : Le ciel ſerein & beau
Temoigne le bon heur de ce doux renouueau.
Sus, Ninfes de la Sene allez en vos prairies
Cueillir de vos beaux doigts les herbettes fleuries
Des meilleures odeurs : & ſur les flots aimez
De voſtre fleuue verd les fleurettes ſemez.
Tien-toy le vent Marin : l'Auton moite s'apaiſe:
La Galerne ſoit coye, & la Bize ſe taiſe:
Nulle aleine de vent ne ſouffle en nulle part,
Si ce n'eſt de Zefir le ventelet mignard.
Que l'Ocean, qui bat le riuage d'Ecoſſe,
Soit calme celebrant cette royale Noſſe:
Que les Tritons joieux dans leurs creux limaſſons
En l'honeur de leurs Roys entonnent des chanſons:
Les Nereides ſeurs par les marines plaines,
Facent leurs jeux, nageans ſur les dos des balaines.
Les autres en vn rond ſe tenant par la main
Dancent, & deſſus l'eau decouurent tout le ſein.
Que le ciel etoilé fauoriſant la feſte
En l'honeur de nos Roys aſtres nouueaux apreſte,

A fin qu'il n'y ait point ne ſoit & n'ait eſté
Vn jour de toutes parts plus ſaintement feſté.
Quelle foule eſt-ce là? N'oy-je pas que lon ſonne
Les hauboys & cornets? Tout le ciel en reſonne.
La pompe va marcher. Voicy les mariez,
Qui d'vn ſacré lien veulent eſtre liez.
Noſtre grand Roy HENRI *deſſus la troupe excelle*
Comme le clair Soleil en plein jour eſtincelle:
La Roine CATERINE *entre les Dames luit*
Comme vne claire Lune en vne belle nuit.
Mais genereux Enfans d'vn noble & vaillant Pere,
Quand vous ſerez en aage, ô que vous deuez faire
De beaux faits vertueux, pour donner argument
Aux Poëtes d'alors de chanter hautement.
Croiſſez heureux Enfans: Voſtre cœur magnanime
Poſſible vn jour fera des Poëtes eſtime,
Qu'on mépriſe aujourdhuy : maugré les enuieux
Leur nom ne ſera plus, come il eſt, odieux.
Qui ſont celles apres qui ainſi que Planetes
Qui ſortent de la mer, luiſent claires & nettes?
Ce ſont MESDAMES *ſœurs : puiſſiez-vous vne fois*
Acorder vne paix qui acorde nos Roys.
Voyez-vous pas aupres la ſœur du Roy la Tante
Du noble ROIDAVFIN? *ô Princeſſe excellante,*
Pour ton rare ſçauoir & ſainte chaſteté,
Le ſurnom de Pallas tu as bien merité.
Mais qui eſt celuy-là qui en ſi douce face
Porte vne mageſté? s'il n'eſt Roy, à ſa grace
Il eſt Prince du ſang. C'eſt le Roy Nauarroys,
Le ſion fleuriſſant de l'eſtoc de nos Roys.
Ie voy là ſa compagne, enſemble l'heritiere
Du ſçauoir de ſa mere, & des biens de ſon pere :
O diuin mariage, où le plus grand debat,
C'eſt qu'à aimer le plus vn chacun ſe combat.
Ses deux freres ie voy : l'vn que Mars fauoriſe.
L'autre qu'vn ſaint chapeau doublement autoriſe.
Le troiſiéme y ſeroit : mais (maleureux deſtin !
Ne troublons de douleur ce bien-heureux feſtin.

De Princes j'aperçoy vne belle nobleſſe,
La race des vieux Roys, deſquels la grand' proueſſe
Conquit Ieruſalem, la Sicile donta,
Naples & la Calabre, & les Turcs ſurmonta.
Ie voy come vn beau lis le Prince de Lorraine
Se leuer & fleurir : L'attente ne ſoit vaine
Que nous donne ſa fleur : mais ſoit auec le tems
Auſſi bon ſon eſté come eſt beau ſon printems.
Et puiſſé-je luy dire vn chant bien delectable,
O ſes nobles Couſins, qui vous ſoit agreable,
Quand ie celebreray l'heureux jour qu'on verra,
Lors qu'vne que ie voy pour épouſe il aura.
Voyez ce Cardinal en ſa verde jeuneſſe,
Qui ſurpaſſe en conſeil des plus vieux la ſageſſe :
CHARLE, *digne tu es de tenir en ta main*
De ſaint Pierre les clefs mis au ſiege Romain.
Voyez le Duc de Guiſe auec ſes nobles freres :
C'eſt par eux que Calais, que perdirent nos peres.
Nous a eſté rendu : & Dieu veut que par eux
Contre nos ennemis nous ſoyons plus heureux.
La mere de l'épouſe eſt leur ſœur. Angleterre,
Tu ſçais que peut valoir ſon courage en la guerre,
Qui n'eſt point feminin, qui, jamais abatu,
Preuue de quelle part il retient ſa vertu.
Mais entrepren-je bien chanter de l'aſſemblee
Vn chacun dignement, quand ma vuë troublee
S'eblouit de la voir, come ſi j'auoy l'œil
Fiché pour contempler les rayons d'vn Soleil?
Retirons-nous ſoudain de ſi haute entrepriſe.
Car chacun en ce lieu peut bien voir (s'il y viſe)
De la France la fleur, l'honneur & l'ornement :
Si non, il n'a point d'yeux & moins d'entendement.
Chantons le ROIDAVFIN *& la* ROINE MARIE,
Que le Prelat ſacré d'vne foy ſainte allie
En la porte du temple. Ils jurent en ſa main.
Le ſerment qu'ils ont fait, ô bon Dieu, ne ſoit vain.
Bien-heureux mariez, que voſtre foy juree,
Autant que vous viurez puiſſe auoir ſa duree.

Or allez dans l'eglise implorer la faueur
De ce grand Dieu qui done aux noſſes le bonheur.
Quelque pompeux feſtin ou ſeur traité qu'on face
Pour joindre les époux, ce n'eſt rien ſans la grace
De ce grand Roy d'enhaut. Faites voſtre deuoir,
O l'epoux, ô l'epouſe, & vous pourrez l'auoir.
Voſtre priere eſt faite : & ſoit elle exauſſee.
Rentrez en l'Eueſché où la ſalle eſt dreſſee
Pour vous y receuoir : prenez y le diſner,
Mais le reſte du jour il n'y faut ſejourner.
Allez dans le Palais acheuer la journee
Où pour vous feſtoyer la grand' ſalle eſt ornee :
Il faut paſſer la nuit dans ce Palais Royal
Où lon vous a dreſſé voſtre lit nuptial.
Le peuple qui vous aime, à fin de pouuoir eſtre
En place pour vous veoir n'a cure de repeſtre :
Mais déja par la rue ententif vous attent,
Et s'il ne vous voioit ne s'en iroit content.
C'eſt aſſez pour le jour : j'ay chanté la journée,
Vn plus hardy dira la nuit bien fortunée
De voſtre chaſte amour : Mais qui oſeroit bien
D'vne tant ſainte nuit dire l'heur & le bien?
O noble ſang des Roys, & duquel puiſſent naiſtre
Des enfans pour regner quand vous ceſſerez d'eſtre :
Dieu vous doint de tous biens heureux acroiſſement,
Et de vous entraimer touſiours egallement.

A MONSEIGNEVR
LE DVC DE GVISE.

CHOSE *n'eſt tant deſeſperée,*
Si l'home conſtant a durée
Pour gueter la place & le point,
Que bien-heureux il ne parface.

Mais, qui se haste en son audace,
L'aisé mesme n'acheue point.
O sang des Roys de la Sicile,
Dieu le vangeur vous rend facile
Le fait que moins vous esperiez:
Vos ennemis sont en ruïne:
La fureur Royale & diuine
Vous fait voir ce que desiriez.
C'est honeur c'est plaisir de prendre
Les armes justes, pour deffendre
Le party de l'antique foy.
Qui fait contre mon Roy la guerre
La fait au grand Dieu du tonerre:
Qui contre Dieu, contre mon ROY.
HENRI, *Duc Valeureux de* GVISE,
Ta race grandement je prise,
Qui reluit de tant de splendeur:
Ta beauté je louë & ta grace:
Mais ta noble vertu les passe
De l'eclat d'vne viue ardeur.
Quasi dauant que l'âge tendre
Permist les dures armes prendre
Pour t'en vestir, tu les vestis:
Et t'en allas chercher la guerre
Bien loin en etrangere terre,
Par la tréue de ton païs.
Si tost que les ciuiles armes
Nos chams recouurent de gendarmes,
En plus d'vn lieu tu t'es prouué
Vrayement issu de ta race,
Marchant courageux sur la trace
De ton Pere tant éprouué.
Dans Poitiers ta force enfermée
Repoussa l'effort de l'armée
De ton ennemy décampé.
A Moncontour dans la mellée
Ta vaillance fut signalée
Par le boulet qui t'a frapé.

Quand icy la fortune heureuſe,
Qui ſuit la vertu valeureuſe
De HENRI *frere de mon* ROY,
Menoit ſes fideles batailles:
Et là deliura les murailles
Du camp déloyal en ſa foy:
Vanter faut la meure ſageſſe
En vne ſi verde jeuneſſe,
Que tant de pointes élançoyent:
Le meurtre felon de ton Pere,
Et les fiertez d'vn aduerſére,
Qui toute bone âme offenſoyent.
Mais plus que tout vn tel outrage
Naure ton genereux courage,
Qui entre deux deuoirs flotoit.
Icy d'vn vray fils le bon zele:
Et là d'vn ſeruiteur fidele
Enuers ſon Prince l'emportoit.
Toy bien atrempé de nature,
La parpaye de telle injure
Acort tu as ſurattendu:
Ne mepriſant pas la prudence
Des tiens, en telle ſurſeance,
Qui au double vous l'a rendu.
Ainſi ta vertu moderee
Du deuoir ne s'eſt egaree:
Mais t'a doublement aquité.
La mort de ton Pere elle vange:
Et garde, à ta grande louange,
A ton ROY *ta fidelité.*
La diuinité vangereſſe,
Et de mon ROY *la caute adreſſe,*
T'ont mis les armes en la main,
A l'heure & place deſtinees,
Où deuoyent choir exterminees
Les grands peſtes du genre humain.
Qui leur venim dans ſon cœur cele,
Dedans vne fraiſle naſſele

Ne passe vn fleuue auecque moy.
Dieu courroucé par fois endure
Soufrir auec l'âme parjure
L'home qui tient la bone foy.
Souuent parmy telle vengeance
Le juste voit son innocence
Quand & le mechant atraper.
La peine qui boytant darriere
Suit le mal fait, ne laisse guiere
Le forfaiteur quite echaper.

LA MASCARADE DE MONSEIGNEVR LE DVC DE LONGVEVILLE, A BAYONNE.

L'ENTREE DE LA FEE.

ENTREZ, *ô brigade Faee,*
Pour cette Royale assemblee
Honorer d'vn spectacle beau,
Et d'vn miracle tout nouueau:
Ebranlez la paresse lente
Qui tient vostre allure pesante:
Vous fuyez (semble) le bon heur
Dont ce jour vous sera donneur.
Bois & rochers suiuez le son
De ma charmeresse chanson.
Venez: si mon chant ne vous tire,
A peine pourrez écondire

La forçante neceſſité,
Dont voſtre ſort eſt limité.
Amour a pu de ſa puiſſance
Endurcir voſtre molle eſſence:
Moy je puis ſon fait abolir,
Et voſtre durté ramolir.
Bois & rochers ſuyuez le ſon
De ma charmereſſe chanſon.
Amphion au bruit de ſa lyre
Les murs de Thebes put conſtruire,
Quand les pierres de toutes pars
S'amoncelerent en rampars:
D'Arion la chanſon diuine
Au Daufin domta bien l'échine:
Orphee de ſa douce voix
Tira les rochers & les bois.
Bois & rochers ſuyuez le ſon
De ma charmereſſe chanſon.
Que parlé-je, moy qui ſuis Fee,
D'Amphion, Arion, Orphee?
Circe Fee come je ſuis,
Ne pouuoit non plus que je puis:
Et ſi fut bien aſſez puiſſante
Muer de ſa verge forçante
Les compagnons d'Vlyſſe en porcs,
Et leur rendre leurs premiers cors.
Bois & rochers ſuiuez le ſon
De ma charmereſſe chanſon.
Non, cette verge que je porte
N'eſt pas d'efficace moins forte:
Par elle ie puis obſcurcir
Le jour, & la nuit eclaircir.
Par elle puis oſter la vie,
Et la rendre l'ayant rauie:
La perſonne en roc transformer,
Voire le rocher animer.
Bois & rochers ſuiuez le ſon
De ma charmereſſe chanſon.

Mais les ordonnances fatales
Donnent aux Majeſtez Royales
L'honneur de ſi notable fait,
Qui le fait de l'amour defait :
En preſence de la compagne
De ce grand Monarque d'Eſpagne,
Par elle vni d'eſtroite foy
Auec ſon frere noſtre Roy.
Bois & rochers ſuiuez le ſon
De ma charmereſſe chanſon.
A cette vuë ſolennelle,
Qui l'alliance fraternelle
Des deux plus grans Rois Chreſtiens
Rejoint de cent fermes liens,
Eſt le terme où ſera finee
Voſtre piteuſe deſtinee,
Eſt la place où doit prendre fin
Voſtre pitoiable deſtin.
Bois & rochers artez au ſon
De ma charmereſſe chanſon.

LA FEE.

ENTRE *les hauts rempars des pointes Pyrenees*
Eſt enclos vn païs de terres fortunees,
Païs delicieux, où fait heureux ſejour
Vne paiſible gent, ſous l'empire d'amour :
Laquelle à l'honorer & bien ſeruir encline
Cueille touſiours les fruits de la Paix treſbenine,
Qui prodigue y repand tous les biens à foiſon
Qu'auoit du ſiecle d'or la fertile ſaiſon.
Au bout de ce grand val, d'vne longue ceinture
De fertiles coſtaux, où la longue planure

Se preſſe en vn valon, eſt vn coin écarté
Ceint de rochers cauez, de beaux arbres planté,
Laué de cent ruiſſeaux, qui ſaillans de leurs ſources
Font par les prez herbus cent tournoyantes courſes:
Tant que le jour eſt long le radieux flambeau
Dans ce canton ſerein éclaire net & beau.
Les Fees long tems a leur demeure ont choiſie
En ce cartier nommé le Valon de Ferie,
Depuis que des humains fuyans l'iniquité,
Ont cherché les deſerts & le monde quité:
Là ſe font aujourdhuy les miracles antiques,
Que vous oyez comter aux diſcours poëtiques,
Ou par le ſiecle vieil des fabuleux Payens,
Ou par l'âge dernier des Romans Chreſtiens.
On voit là ce qu'on dit du pourpris des Forcides,
Des apaſts Circïens, du parc des Heſperides:
Là les charmes d'Alcine & de Morgane on voit,
Et ce que Meluſine & qu'Vrgande ſçauoit:
Là ſont mille animaux & priuez & ſauuages,
Mille oyſeaux bigarrez de colorez pennages,
Differents de Nature, & de forme diuers,
Dont les branches, les eaux, & les chams ſont couuers.
Là mille arbres charmez, mille fleurs, mille plantes,
Mille marbres changez, mille ſources bouillantes,
Iadis hommes viuans, acheuent leur deſtin,
Eternel ou termé ſelon l'arreſt diuin.
Par charmes non cognus des profanes oreilles,
De ces eſtranges lieux j'amene ces merueilles,
Ces bois, & ces rochers, exemple qui fait voir
De ce Dieu qui les fuit, l'inuincible pouuoir.
Ces arbres que voyez, jadis fix Damoiſelles
Belles, mais fierement contre l'Amour rebelles,
Enflerent à leur dam, leurs cœurs hautains & fiers
D'extrême cruauté contre fix Cheualiers,
Six gentils Cheualiers vouëz à leur ſeruage!
Des deux pars obſtinez en leur ferme courage,
Eux à les bien aimer, elles à les haïr:
Eux à les bien traitter, elles à les trahir.

Eux apres longs trauaux, apres angoiſſes dures,
Apres indignes tors & cruelles injures
Qu'ils ſouffroyent tous les jours, ne pouuans plus fournir
A tant de cruautez, ny plus les ſouſtenir,
S'adreſſerent aux Dieux pour ſecours leur requerre,
Frapant l'air de ſouſpirs, mouillant de pleurs la terre,
Crians tous d'vne voix. O bons & puiſſans Dieux,
Si les vœux des humains montent juſques aux cieux,
Si pitié, ſi juſtice aupres de vous ſe treuuent,
Et juſtice & pitié de nous ouir vous meuuent:
Oſtez-nous de ce mal, tirez-nous en dehors,
Soit ou mors ou viuans, ou ne viuans ne mors!
Ils furent exaucez: loin de mort & de vie
Auec leur ſentimeut leur douleur aſſoupie
Ceſſa dans ces rochers: & lon vit transformer
Leurs Dames en ce bois portant fruit doux-amer.
Mais ſous diuers deſtin: car ces pauures cruelles
Demeurent ſans changer, plantes perpetuelles:
Et les rochers muez ſous vn ſort plus benin
Attendent en ce lieu bien plus heureuſe fin:
Tel fut l'arreſt des cieux, telle la deſtinee
De ce change feé par les Dieux ordonnee:
Et les Parques deſlors grauerent fermement
De cet Oracle expres leur fatal Diamant:
Nymphes, par vos fiertés à jamais ſoyez arbres:
Cheualiers pour vn tems repoſez dans ces marbres,
Y repoſent auſſi vos deſirs amoureux.
Pour en reſuſciter ſous vn ſort plus heureux,
Quand la Paix repandra ſur l'Eſpagne & la France
Le bon-heur, le doux fruit d'eternelle alliance:
Ou de Nibe & Ladour s'eſiouïront de voir
Des grandes Majeſtez le mutuel deuoir:
Là vous rencontrerez moins rigoureuſes Dames,
Pour rechaufer vos cœurs d'autres plus douces flâmes
Là le Royal vouloir du frere & de la ſœur
Du beau jour vous rendront l'amiable douceur.
O le frere, ô la ſœur, vous le premier des princes
Qui ont ſeptres en main ſur Chreſtiennes prouinces,

Vous ſœur de ce grand Roy, vous l'eſpouſe d'vn Roy,
De qui l'Eſt, le Sur, l'Oeſt, & le Nord prend la Loy :
(Ainſi touſiours la Paix floriſſant par vos terres
Vos peuples face amis : & l'orage des guerres
Loin, loin de vos ſujets s'en allant deſcharger
Puiſſe les meſcreans & les Turcs ſacager)
Prenez en gré l'honneur que les deſtins vous donnent :
Et d'vn commun accord, puis qu'ainſin ils l'ordonnent,
Rompez cette Férie : ainſi vous le pouuez.
Commandez, d'vn clin d'œil monſtrez que l'approuuez
Qui, par voſtre vouloir, de ces verges dorees
Touchera par trois fois les maſſes empierrees,
Fera (miracle grand) ſaillir de ces rochers
Armez pour le combat, ſix braues Cheualiers.
Eux à vos majeſtez pour ſi grand benefice
Iureront & vouront perpetuel ſeruice,
Vous redeuant leur vie : ô qu'heureuſes ſeront
Celles qui de ces preux maiſtreſſes ſe verront!
Amour icy preſent d'eſtreinte mutuelle
Ioindra les cœurs vnis en foy perpetuelle :
Qui leur oſter l'honneur follement pretendra,
A ces braues guerriers par force le rendra.

INSCRIPTION DES ARBRES.

I.

Vous, *Dames, qui viuez floriſſantes & belles,*
Telles auons eſté : mais à l'Amour rebelles
Perdiſmes nos beautez : fuyez donc la rigueur,
Et par nous apprenez d'adoucir voſtre cœur.

II.

Paſteurs, eſloignez-vous de l'odorant ombrage
De nos riches rameaux : nos branches n'éfueillez,
(Ces arbres ſont ſacrez) nos pommes ne cueillez.
C'eſt aux royales mains que portons ce fruitage.

III.

Pour n'encourir des Dieux la vengeance ordonnee,
Deſtourne, Bucheron, de mon bois ta cognee :
Ie fu Nymphe jadis : Par mon orgueil tournee
En arbre, j'accompli ma peine deſtinee.

IIII.

Autrefois j'ay veſcu, pour mon heur ne cognoiſtre,
Cruelle à qui m'aimoit : Si ie pouuoy renaiſtre,
Ie me garderoy bien que pour ma cruauté
Le viure & le mourir me fuſt jamais oſté.

V.

De ces arbres ſacrez à l'Amour & ſa mere
Le fruit retient le gouſt de leur douceur amere :
Le teint de nos cheueux, des fueilles la verdeur
Temoignent nos beautez en leur prime vigueur.

VI.

Pour auoir dedaigné ceux qui nous ont aimees,
Dames, en Orengers nous fuſmes transformees :
Les chams ne ſont ingrats à ceux là qui les ſement :
Amour merite amour : aimez ceux qui vous aiment.

INSCRIPTIONS DES ROCHERS.

I.

Bien que ne penſes voir qu'vn rocher inſenſible,
Ne m'offence, Paſſant : Le deſtin inuincible
M'a lié dans ce roc juſqu'au tems que viendra
Vne royale main qui à moy me rendra.

II.

Six Cheualiers l'honneur de l'amour & des armes
De ſix Meduſes ont eſprouué les regars :
Ils couuent ſous la pierre encor les chaudes larmes,
Et les faits courageux de l'Amour & de Mars.

III.

Puiſſiez-vous rencontrer, non maiſtreſſes plus belles
Que les noſtres, Amans, mais qui ſoyent moins cruelles :
Si que leurs cruautez pour loyaument aimer,
Ne vous puiſſent en roc, comme nous transformer.

IIII.

La ſource de nos pleurs au marbre n'eſt tarie,
Ny l'ardeur que l'amour allumoit en nos cœurs
Au marbre n'eſt eſteinte : Vn tems vient que nos pleurs,
Nos feux & nos ſouſpirs & nos cœurs auront vie.

V.

Nous ſommes faits rochers, & non point par enuie
Comme fut Aglauros : non qu'ayons trop parlé
Comme Batte jadis : Noſtre ſort eſt coulé
D'eſtimer comme mort ſans amour, cette vie.

VI.

Nous ſommes les rochers d'Amour & Loyauté,
Nos maiſtreſſes eſtoyent roches de cruauté :
Change Amour leur durté qui te fait reſiſtance,
Change auſſi noſtre roc, non pas noſtre conſtance.

INSCRIPTIONS DES POMMES D'OR.

A LA ROYNE.

ROYNE, *de ſageſſe & douceur,*
Receuez (ie ne ſuis Diſcorde)
Ce beau fruit d'or, le gage ſeur
D'eternelle paix & concorde.

AV ROY.

Sans Hercule l'auantureux,
Sans Pallas & ſa grande targe.
Enleuez, ô Roy treſheureux,
Des Heſperides le fruitage.

A LA ROYNE D'ESPAGNE.

Ayant voſtre frere pour guide,
Vous qu'vn heur qui n'eſt moindre, ſuit,
Cueillez, ô Princeſſe Heſperide,
Des Heſperides le cher fruit.

A MONSIEVR.

Monſieur, cueillez des pommes d'or:
Iadis vne s'y laiſſa prendre.
Quelqu'vne pourroit bien encor
Au meſme pris à vous ſe rendre.

A MADAME MARGVERITE

SŒVR DV ROY.

Des grans Rois genereuſe race,
Prenez la pomme hardiment:
Elle eſt ſans traiſon & fallace,
L'amour s'y meine ſaintement.

AV DVC D'ALBE.

Par toy la Paix & le bon-heur
Du ſiecle d'or eſt retourné:
A toy de la Paix moyenneur,
Ce fruit d'or par nous eſt donné.

SVR LES POMMES POVR

LES DAMES.

I.

La pomme que ie vous preſente,
Si vous plaiſt la conſiderer,
Au vray mon amour repreſente,
Dont le guerdon j'oſe eſperer.
Elle eſt de fin or, qui n'empire,
Mais embellit dans le fourneau:
Mon cœur du feu d'amour ſe tire,
Plus entier plus pur & plus beau.
Elle eſt faitte de forme ronde,
Témoignant la perfection

Du desir, dont mon cœur abonde,
Et de ma ronde affection.
De bonnes senteurs elle est pleine
Qui sont closes dans sa rondeur:
Puissiez-vous de ma foy certaine
Euenter l'agreable odeur!
A vous des belles la plus belle
Offrant la pomme de beauté,
Oseroy-ie attendre pour elle
De vous le pris de loyauté?

II.

Si cette pomme, secretaire
De ma fidelle affection,
Enuers vous pouuoit autant faire
Que merite ma passion:
Celuy-la qui par vne pomme
A sa dame faisant sçauoir
Le chaud desir qui le consomme,
Mesme desir luy fit auoir,
Ne se louroit de plus de grace
Que vous m'en feriez, j'en suis seur:
Sa dame en beauté vous fait place,
Ne luy cedez pas en douceur.

III.

O Venus, des amours la mere,
Qui dame des loyaux amans,
Mesles en trampe douce-amere
Les plaisirs parmy les tourmens:
S'il est vray que sur Hippomene
Ta grace au besoin estandis,
Alors qu'en son extrême peine
Pitoyable tu l'entendis:
Alors qu'entrant en la carriere,
Sans ton secourable confort,

Contre ſa fuyarde courriere
Il alloit courir à la mort:
Dans cette pomme mé la force
Des trois pommes que luy donnas,
Et de mille atraits la renforce
Du Ceſte amoureux que tu as:
A fin qu'elle rende ſi lente
Dedans la carriere d'Amour,
Ma vîte & legiere Atalante,
Que ie la gagne quelque jour.

IIII.

Vous donnant cette pomme ronde,
Voyez de quoy vous ſuis donneur:
D'eſtre la perle de ce monde
Vous donne le pris & l'honneur.
Le pris de beauté ie vous donne
Remarqué par la pomme d'or:
Du los de vertu vous couronne
Signalé par ce fruit encor.
Pour la preuue, à vous me dedie
Contre qui voudra s'en venir,
Tout preſt au hazard de ma vie,
L'honneur que vous ren, maintenir.

A IAN POISSON GRIFIN.

Mon *Grifin, non, ny toy ne moy*
N'endurons le rongeard émoy
De ce qui paliſt le vulgaire:
Car bien autres joyaux que ceux
Qui s'aſſoupiſſent pareſſeux,
Nos libres cœurs peuuent attraire.

De noſtre heur nous tenir contans
Et plus rien n'aller ſouhaittans,
A faict que plus riches nous ſommes,
Que ceux qui tiennent ſous leur main
L'Empire Gregeois ou Romain,
Seigneurs des terres & des hommes.
Bien que de ſoldats cent milliers,
Bien que vingt mille Cheualiers
Autour remparent ta perſonne,
O grand Empereur, ſi n'es-tu
Libre ne franc, ſi ta vertu
A couuoitiſe s'abandonne.
Elle eſt maiſtreſſe de ton cœur.
Que vaut d'autruy eſtre vainqueur
A qui n'eſt vainqueur de ſoy-meſme?
Des enfers le courroux des Dieux
Ne pouſſa jamais en ces lieux
Vn pire que ce monſtre bleſme.
Couuoitiſe, ô de quels trauaux,
O de quels ennuis, de quels maux
Tu combles noſtre triſte vie!
De la paix tu romps les ébas,
Et de toy naiſſent les debas,
Les rancueurs, les guerres, l'enuie.
Par toy l'ingrat & traiſtre fils,
Haſte deuant le jour prefix
La mort à ſon pere: & le pere
Mechamment auaricieux,
En ſon fils mort ſoule ſes yeux:
Et le frere meurdrit ſon frere.
Par toy la maraſtre ſans foy
Meſle la poiſon: & par toy
L'hoſte en ſon hoſte ne s'aſſeure:
Par toy la veuue ſon mary,
La mere de ſon fils meurdry,
La trop haſtiue mort depleure.
Par toy le ſoldat inhumain
Vſant de violente main

Hontage la pucelle entiere:
Tu fais que l'enfant innocent,
He! lon va contre vn mur froiſſant
Arraché du ſein de ſa mere.
Tu fais que d'vn bras outrageur
Lon jette le feu ſaccageur
Dans les Egliſes profanees:
Et qu'au joug le toreau penchant
Traine le coultre aigu, trenchant
Le dos des citez ruinees.
O qu'heureux eſt qui ne te fuit,
O triſte monſtre: heureux qui fuit
Ceſte porte-peſte Chimere:
Puiſſet elle en mes ennemis
D'enuie amaigris & bleſmis,
Degorger ſa poiſon amere!
Mais que ſert par mille dangers
Domteur des peuples eſtrangers,
Se bobancer en leurs richeſſes,
S'il faut auſſi bien que tout nu
Comme tu es au jour venu,
Au pauure egal, tes biens tu laiſſes?
Nous donc, Grifin, peu conuoiteux
De ces grands palais ſomptueux
Reparez de marbre & de cuiure,
Beans ne les admirerons,
Ains ſans rien plus deſirerons
Autant qu'il nous ſuffiſe à viure:
Et ſur la riue retirez
Verrons de loing les flots irez
S'éleuer au ciel par l'orage:
Les vens tempeſter ſur la mer,
La mer blanchiſſante écumer,
Nous à ſeurté de grand naufrage.

CHANT, DES TROIS PARQVES ET DE SATVRNE,

AV BAPTESME DE HENRI HVRAVT PREMIER FILS DE MONSIEVR DE CHEVERNI CHANCELIER DE MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV PARREIN AVEC LE ROY DE NAVARRE ET MADAME DE LORRAINE.

—

A L'ENFANT.

Vi bel Enfant : & recompence
La longue & tardiue esperance,
Dont tes parents t'ont souhetté.
Oste l'ennuy de leur attente
D'vne joye, qui les contente
Reparant la tardiueté.
Par bons sovhets *dressons le cours*
D'vn âge heureux en heureux jours.
Vi bien heureux : parfay ton âge :
Enfant, qui sers au temoignage
D'vne fraternelle vnion,
Qui pour la paix de nos prouinces
Rejoint les esprits de nos Princes
D'vne mesme Religion.
Par bons sovhets.
Vi bien heureux : commence à croistre,
Pour faire quelque jour paroistre.
Que de bons parents tu es né :
Marchant sur les pas de ta race,
Qui loyalle dessert la grace
Du sang des beaux Lis couronné.
Par bons sovhets.

Vi bien heureux : Soit que Mercure
Qui des gentils esprits a cure
De la paix t'inspire les arts :
Soit que Iupiter fauorable
Aux plus grands te rende agreable :
Soit que bouillant tu fuiues Mars.
PAR BONS SOVHETS.
Vi bien heureux : qui le saint cresme
As receu du sacré Baptesme,
Entre ces valeureuses mains.
Il te faut, Gentile Ame, nee
Sous tant heureuse destinee,
Passer le commun des humains.
PAR BONS SOVHETS *dressons le cours*
D'vn âge heureux en heureux jours.

LES BACCHANTES.

—

A MONSIEVR PINARD,

SECRETAIRE D'ESTAT.

PINARD, *qui gracieux prins de nous le doux soin,*
De ta main nous prestant le labeur au besoin,
Quand ce Dieu nous piquoit de sa fureur benine :
Quand des vers non communs à la France donions,
Et des chants non ouis de mesure sonions,
Batus à la façon & Gregeoise & Latine :
Tu declaras le cœur liberal de mon Roy,
CHARLES, *qui m'est vn Dieu, pour auoir tout l'effroy*
Qui brassé nous estoit, épars comme la nuë
D'vn noir brouillas épaix, que le rayon ardant

D'vn ſoleil pur & nét va ſoudain épartant,
Et rend le jour ſerén beau ſoulas de la vuë:
Ainſi par la faueur de CHARLES *reluiſant*
De ſur nous courageux, nos deſſeins conduiſant,
Ouurîmes le ſentier droit au mont de Parnaſſe.
Tu portas le flambeau qui dechaſſa la nuit:
Nous t'en deuons l'honneur: Nous t'en vouons le fruit:
Et quoy que tard il faut que t'en payons la grace.
BACCHE *où me treines-tu plein de ta deïté?*
En quels antres cauez me voy-ie tranſporté,
En quels bocages noirs? O chere ame égaree,
En quel recoin caché m'en iray-ie inuenter
Vn ſuget bien choiſi que ie puiſſe chanter,
Pour en auoir honneur d'eternelle duree?
De nouueau ie prendray vn notable argument
Qu'autre bouche n'a dit. Aux mons non autrement
L'Euiade effroyee autour decouure Thrace
Toute blanche de neige, éueillee en ſurſaut
Du ſomme où elle eſtoit de Rhodope au plus haut:
Que moy qui ay perdu de tous hommes la trace,
Ie me trouue ébahy de voir ces bois couuers,
Et ces antres profons, & ces ruiſſeaux deſers.
O toy, dont le pouuoir s'eſtend ſur les Naiades,
Sous qui ployent auſſi celles qui font toucher
La terre au plus haut fraiſne en le faiſant pancher,
Et peuuent l'arracher, les vaillantes Thyades.
Non, ie ne diray rien de bas ſtile, ny bas,
Ny rien qui ſoit humain, non ie ne diray pas.
A rien de terrien mon eſprit ne s'arreſte.
Le doux danger que c'eſt, apres tes pas diuins
S'egarer doucement, ô le bon Dieu des vins,
Toy qui de pampre verd te couronnes la teſte!
I'ay vu Bacche alecart en des bocages verds
(Croy-le poſterité) come il chantoit des vers:
Les Nymphes l'ecoutoyent par les boys épandues.
Le bon Silen eſtoit ſur la mouſſe couché,
Et ſon aſne paiſſoit pres ſon maiſtre attaché:
Les Cheure-piés tendoyent leurs oreilles pointues.

Euoé, je fremy tout de la grande frayeur:
Mon esprit plein du Dieu, de liesse & de peur,
Se troublant pesle-mesle hors de moy me transporte:
Euoé pardonne moy, Pere pardonne moy,
De qui le Thyrse fort fait la joye & l'effroy:
O Dieu, n'appesanty sur mon chef ta main forte.
Permê-moy de chanter ton gay troupeau diuin,
Et ta brigade brusque: & les sources de vin,
Et le lait ondoyant par les riuieres blanches:
Et le double Soleil que tu fais voir au ciel,
Et les chesnes cauez qui degoutent de miel,
Dont la douce liqueur suinte par les branches.
Permê-moy de chanter: je diray le bon-heur
Que ta femme receut: & des Astres l'honneur
Sa couronne flambant' dedans les cieux plantee.
De Lycurge mechant la mort je publiray,
Si tu veux (tu le veux) le mechef je diray:
Qui demembra jadis ton outrageur Penthee.
Trois sœurs Agaue, Inon, Autonoe vne fois
Trois Thiases au mont menerent elles trois,
N'estant qu'elles trois sœurs à conduire la feste,
Els allerent cueillir dedans vn chesne épais
Force fueilles de chesne, & du lierre apres
Qui entortillonné le vestoit jusqu'au feste.
De la verueine aussi elles cueillent en bas:
Quand elles eurent fait de fueilles leurs amas,
Des autels en beau lieu sur terre elles bastirent:
Trois autels à Semele, à Bacche trois & six,
Puis ouurant vn coffret, ce qu'ell' y auoyent mis
Pour tout le sacrifice, aux autels departirent.
Et benirent le tout saintement consacré,
Come Bacche luy-mesme auoit le mieux à gré,
Et come il les auoit en sa feste enseignees:
Penthee cependant de la sime du mont
De lentisques mussé, guette ce qu'elles font,
Selon qu'elles estoyent par Bacche endoctrinees.
Autonoë le vit, & premier s'eclata
D'vn cry épouuentable: & soudain se jetta.

Et trepignant des piés troubla le ſaint myſtere:
Myſtere qui ne doit eſtre vu par les yeux,
Yeux non dignes de luy, des hommes vicieux,
Ny des profanes ſots, qui ne ſçauent le taire.
La fureur la ſurprit : & ſoudain la fureur
Dans les antres auſſi ſe ſaiſit de leur cœur:
Penthee court poureux, elles apres ſa vie,
Ayans leurs veſtements trouſſez juſqu'aux genoux.
Penthee leur crioit, Femmes, que voulez-vous?
Atten, tu le ſçauras deuant qu'on te le die,
Ce luy dit Autonoë : & ſon chef depeçant
Sa mere s'ecria auſſi haut rugiſſant
Que rugiſt en Afrique vne mere Lyonne:
Inon vn paleron & l'épaule tira,
Autonoë en ſa part vne autre deſſira,
Son ventre repouſſant d'vne plante felone.
Pour le reſte hacher les trois Thiaſes ſont.
Apres que mis à chef ce carnage elles ont,
Elles vont à la ville ainſi de meurdres pleines.
Ie n'en ay point d'horreur. Nul n'entreprenne tant
Que ſe faire haïr au Dieu ſe reſſentant
De ſes fous outrageux par ſi cruelles peines.
Touſiours des gens deuots les affaires vont mieux,
Qui en deuotion honorent les grans Dieux:
Mal finit qui des Dieux les honneurs ne reuere.
Bacche, je te ſaluë, ô toy dont acoucha
Iupiter en Dracan, qui alors te lacha
Ouurant le gras enceint de ſa cuiſſe ta mere.
O Semele aux beaux yeux, je te ſaluë auſſi:
Et vous ſes bonnes ſœurs, qui eſtes le ſoucy
Et l'honneur & l'appuy de mainte noble Dame,
Vous que Bacche piqua pour ce fait mettre à chef,
Qui vous reprend, reprend l'auteur de ce mechef:
Nul (s'il n'eſt hors du ſens) les faits des Dieux ne blâme.

A MONSIEVR GARRAVT

TRESORIER DE L'EPARGNE.

Il n'a rien de bon dedans l'âme,
Qui le bon renom & le blâme
Tient nonchalant en mesme pris.
La vertu n'est jamais amie
Du cœur, dont la force endormie
La louange mét à mepris.
Mais il est de lâche nature,
Qui paresseux n'a point de cure
Chercher que la posterité
Puisse conoistre en quelque sorte,
Par vne memoire non morte,
L'honeur qu'il aura merité.
Vraiment, ô GARRAVT, *il est beste,*
Qui aux façons des bruts s'arreste,
Dont nature baissa les yeux.
Pour ne se perdre en long silance,
L'home fuye la nonchalance,
Puis que le front il leue aux cieux.
C'est pourquoy dés ma grand' jeunesse,
Aidant ma naturele adresse,
Mon courage aux Muses j'ay mis,
Pour honorer de renomee
Par le monde en mes vers semee,
Mon nom & celuy des amis.
Laisseray-je pas témoignage,
Que nous véquimes d'vn mesme âge,
O GARRAVT *: moy de mon métier,*
Toy, qui pour ta viue prudance
Gardas les tresors de la France,
Affable, doux, loial, entier.

Courtois en ta charge ordinaire :
Ceux qui ont vers toy quelque afaire
Tu ſçais tant benin contenter,
Que meſme celuy ſe contente,
Qui repouſſé de ſon attente
Te voit de ſa preſſe exemter.
Suiuant la volonté Roiale
Tu ſçais de façon liberale
Ou conſentir ou refuſer.
Si c'eſt choſe que doiues faire,
Tu ne vas jamais au contraire :
Si non, tu ne peux abuſer.
Qui de main gratieuſe & promte
Le don gangné du Prince comte,
Double la grace du bienfait.
Et quand d'vn refus amiable
Lon tranche l'eſpoir deceuable,
C'eſt vn demy plaiſir qu'on fait.
Mon amy, ſans la poëſie
Ta douceur & ta courtoiſie
D'icy à cent ans ſe tera :
Mais de ma Muſe bien traitee
En vain tu n'auras meritee
La grace qui te chantera.
Car ſi je dy choſe qui vaille
Qu'on l'ecoute : ſi je trauaille
En œuure qui paſſe les ans :
De ma voix la part la meilleure
D'vn renom durable t'aſſeure,
Qui florira mille printans.
Quelque autre de plus longue aléne
Volera d'œle plus hauténe
La gloire de nos ROYS *ſonant,*
Auſſi haut s'eleuant de terre,
Que l'aigle Roial qui enſerre
Le foudre du grand Dieu tonant.
Moy laborieux je voléte
Come vne induſtrieuſe auéte,

Qui va cueillant de fleur en fleur
La moiſſon qu'elle ſçait élire
Diligente, pour en confire
Vne ſauoureuſe liqueur :
Ainſi d'vne plaiſante peine
Deſſur les riues de ma Seine
Par les ſauſſayes m'ébatant,
Petit que je ſuis je compoſe
Des vers élaborés, que j'oſe
A mes amis aller chantant.

EPITHALAME.

A MONSIEVR MOREL

AMBRVNOYS.

C'EST *à toy*, MOREL, *que je vouë*
Ce chant que tiras vne fois
De ma Muſe qui ces vers jouë
Au ſon des trombons & hauboys.
Si j'ay ſenty leur âme ingrate,
O bon MOREL (*ie ne t'en flate*)
Premier trompé tu me trompoys.
QV'EST-CE *que j'oy? quelle brigade*
Deuant le jour accourt ainſi?
I'enten déja, j'enten l'aubade,
Des Muſes la bande eſt icy.
Hymené fils de l'vne d'elles
Conduit ces neuf doctes pucelles,
Apollon les conduit auſſi.
Le Lorier ſon front enuironne,

Il touche ſa lyre au doux ſon,
Et l'autre porte vne couronne
De Marjolaine qui ſent bon:
Et branlant le flambeau qu'il ſerre
Au poin, des piés frappe la terre,
Reglant ſes pas à leur chanſon.
Toute la bande eſt couronnee
De chapelets faits à plaiſir,
Des fleurs qu'elles dés la journee
Dans leur parterre ont ſçu choiſir:
Mais la Muſique ſe reueille:
Ecoutons la douce merueille
Tandis qu'en auons le loiſir.
Peu ſouuent ces Muſiciennes
Viennent aux noces des mortels:
Iadis aux noces Thetiennes
Auec les autres immortels
Chés Pelee elles ſe trouuerent:
Cadmus auſſi, elles chanterent.
Mais qui en ſçait deux autres tels?
Madelene, leur nourriture,
Reçoit d'elles cette faueur:
Madelene leur douce cure,
Qu'elles tiennent comme leur ſœur.
Chacun à chanter ſe diſpoſe:
Elles chanteront quelque choſe
Qui doit eſtre de grand valeur.
Apollon qui mene la dance,
Leur frere, leur guide & leur chef,
Leur fait ſigne que lon commance,
Branlant le Lorier de ſon chef:
Premier ſa chanſon il va dire:
Loin loin de ces lieux ſe retire
Toute douleur & tout mechef.

APOLLON.

L'honneur des filles, Madelene:
Huraut, l'ornement des garçons:

Oyez, car ma voix n'eſt point vaine,
La verité de mes chanſons:
Onc Amour vne couple telle
Ne joignit d'vn neu plus fidelle,
Qu'il vous joint. Ses deux nourriſſons.

CLION.

O Fille vnique d'vne mere,
Qui ſçait tout honneur & tout bien,
Fille ſage d'vn ſage pere,
Qui eſt de vertu le ſouſtien:
Par leur vouloir (que tu ſçais creindre)
Laiſſe-toy doucement eſtreindre
De ce tant deſiré lien.

EVTERPE.

Voicy le jour qu'il faut qu'on die
Eſtre faux ce que lon diſoit,
Qu'entre-vous eſtoit refroidie
L'amitié qui vous embraſoit.
L'amour dans vous ſaintement née
Eſt d'autant mieux enracinée
Que plus long tems on la taiſoit.

THALIE.

Maint gentil-homme & damoiſelle
Benit l'heur qui vous vient des cieux:
Mais ſi quelcun te voyant telle
Sur ton mary eſt enuieux:
Quelcune auſſi te porte enuie
Deſſus le bon heur de ta vie,
Qui as mary tant gracieux.

MELPOMENE.

Apres auoir fait long voyage
A trauers maint facheux rocher,
Vien prendre port ſur le riuage.

Tous tes ennuis vien defaſcher
Entre les bras aimez de celle
Qui eſt ta plus chere pucelle,
Toy, celuy qu'elle tient plus cher.

TERPSICHORE.

Nulle autre mieux que Madelene
D'entendre ne ſe peut vanter,
Qui fait vne muſique plene
Des meilleurs accords à chanter:
Nulle autre en plus douce armonie
Vn lut reſonant ne manie
Pour les triſteſſes enchanter.

ERATON.

On feroit de la grande areine
Pluſtoſt vn conte limité,
Qu'on arreſte en ſomme certaine
De vos doux jeux l'infinité:
Iouez, & deuant que l'an paſſe
Faites qu'vne nouuelle race
Demente voſtre oiſiueté.

POLYMNIE.

O bien-heureux ce mariage,
Qui eſt des Dieux fauoriſé,
Henri Iupiter de noſtre âge,
Charles ce Phebus tant priſé,
Noſtre Iunon, & Marguerite,
Noſtre Pallas de grand' merite,
L'ont ſaintement autoriſé.

OVRANIE.

Ie ſçay la celeſte influence,
Qui accompſit voſtre valeur:
Ie ſçay des Aſtres la puiſſance,
Qui donne l'heur ou le malheur:

Mais ſi mon art ne m'a deceuë
A nulle noce que j'ay' ſceue
Les aſtres n'ont promis tel heur.

CALLIOPE.

Debout, nouuelle mariée,
Fay-toy viſtement atourner:
Vien eſtre d'vne foy liee,
Que nul tems ne puiſſe borner.
L'Aube eſt déja par les cieux nee:
Il eſt jour : acheue Hymenee:
Nous ne pouuons plus ſejourner.

HYMENEE.

Ne ſoupire plus, ne ſoupire,
Mê fin, HVRAVT, *à ton deſir:*
Ton cœur aura ce qu'il deſire,
Tu en jouirras à loiſir.
Toy, MADELENE, *n'aies crainte*
Du bien que lon dit mal : c'eſt feinte,
Apren que ce n'eſt que plaiſir.

AINSI CHANTA *la belle bande,*
Qui tout ſoudain ſe diſparut,
Quand du jour la lumiere grande
Sur les campagnes apparut.
Maint rauy de la melodie
Accourt pour voir la compagnie,
Mais pour neant il acourut.
Car elle eſtoit euanouie
Auec l'obſcurté de la nuit:
Les murailles qui l'ont ouïe
En ont retenu le doux bruit:
Qui d'vn harmonieux murmure
Retentiſſant bien long tems dure,
Apres que la bande s'enfuit.
Donc Huraut, doncque Madelene,
O couple d'Amans bien-heureux!

Vous joignez d'vne foy certaine
Vos cœurs faintement amoureux.
Voſtre fortuné mariage,
Parfait en tout heureux preſage,
Sera de tous biens plantureux.
Dieu fait là que tout bien proſpere,
Y preſtant ſa ſainte faueur,
Où les fiancez mere & pere
Des deux pars ſont d'vn meſme cœur:
C'eſt ce qu'en vous vn chacun priſe,
Et c'eſt de là qu'on profetize
Qu'il vous en viendra tout bon heur.
Toy, HVRAVT, *gracieux & ſage,*
La faueur des grans tu ſuiuras:
Toy, MADELENE, *en ton menage,*
Chaſte & pudique tu viuras:
Luy cherchant, pour mieux apparoiſtre,
En biens & grans honeurs de croiſtre,
D'autres honeurs tu receuras.
Quand ta chaſteté reluiſante
Vn tel honeur te donnera,
Que la louange, qui tant vante
Penelope, moindre ſera:
Ie veu voir peupler voſtre race
D'vn petit Huraut, dont la face
Les traits du pere monſtrera.
Vn chacun ſans qu'il le conoiſſe,
Auquel il ſera preſenté,
Du premier coup le reconoiſſe,
Voyant Huraut repreſenté:
Clairement ſon petit viſage
Témoigne d'vn vray témoignage
De ſa mere la chaſteté.
Luy d'entre les bras de ſa mere
Alongera ſes petis bras,
Voulant eſtre pris de ſon pere,
Qui ne l'en refuſera pas:
L'enfant d'vne leure mignarde

Déja leur rit : & les regarde,
Et leur donne cent mille ébas.
Auiene ainſi : mais couple heureuſe
De conſors bien-heureux, viuez
En douce vnion amoureuſe :
Cent mille plaiſirs pourſuyuez.
Paſſans ainſi voſtre jeuneſſe
Par mille ébas, à la vieilleſſe,
Sans vn ſeul debat, arriuez.

ALLEGORIE.

A MONSIEVR BRETHE.

LORS *que ie vy troubles recommencer*
Pour la rechute, y venant bien penſer,
BRETHE, *ces vers ie ne pu retenir,*
Preſage vray des malheurs à-venir.
DONCQVES *les flots, ô miſerable Néf,*
T'ont repouſſee en la mer derechef?
Ne vogue plus : ne t'éloigne du bord :
Gaigne ſoudain la retraite du port.
Le vois-tu pas? Ton flanc de bout en bout
De ſa palmante eſt deſarmé du tout :
Maſt & trinquet de leur place écartez
Par tourbillons volerent éclatez.
Voicy ta hune abatuë alenuers :
Voicy rompus tes cordages diuers :
Voicy ton fuſt en cent lieux creuaſſé
Des hurs ſoufferts de l'orage paſſé.
Tu n'as de quoy le fort tems endurer :
Nul Dieu tu n'as, qui te daigne tirer

Hors du peril. En vain tu vanteras
Tes pins Troyens, dont fille te diras.
Tes matelots l'vn contre l'autre émus
De l'enroué Pilote n'oyant plus
Le vain ſignal, quittent pour leurs debats
Cables, boulingue, ancres, voyles & maſts.
Corſaires ſont épandus ſur la mer
Veillans au guet, afin de t'abimer,
Te ſacager, & racler de ton nom
Par long oubly l'honorable renom.
Voy le ciël noir d'vn nuage fumeux,
Voy le troupeau des moutons écumeux
Dancer à bonds : Oy la mer regrondant,
De tems diuers ſigne trop euident.
Si tu ne veux les vens ebanoïer,
Ou dans les mains du Pirate noïer,
Faite maiſon des animaux nouans,
Les Thons goulus repaiſſant de tes gens :
Laiſſe le vent jouer des flots marins :
Rom le deſſein des corſaires malins :
Atten le tems pour en mer te getter,
Et dans le port vien te recalfreter.

A MICHEL

ANTEAVME.

Mê *fin, Anteaume, à ta vaine douleur,*
Et au courroux qui t'aigriſt tant le cœur,
Pour voir ton chien languir d'vne brulure,
Que par mégarde ou par meſauenture
Il a reçue. Anteaume il ne faut pas
Te tranſportant en faire tant de cas,

Que d'outrager par injures écrites,
Quiconq' l'a fait : car celuy tu irrites
A te haïr pour l'amour de ton chien,
Qui parauant poſſible t'aimoit bien.
Or ſonge vn peu lequel eſt plus honeſte
Garder l'amour d'vn homme ou d'vne beſte :
Et ſi tu es maiſtre de ta raiſon
Dy qu'il n'y a nulle comparaiſon.
Ne penſe point que ce ſoit par rancune
D'vn enuieux ſur toy ou ta fortune :
Encore moins qu'aucun pour ſe venger
En vne beſte ait voulu t'outrager.
Mais garde toy que de toy on ne penſe
Que tu as moins que ton chien de conſtance,
Lequel ſoutient trop plus patiemment,
Que tu ne fais de ſon mal le tourment.
Car ſans repos tu ſoupires & pleures,
Le regrettant : courant à toutes heures
Le viſiter & le reconforter,
Et des morceaux plus frians luy porter,
Leſquels ie voy que t'oſtes de la bouche
Pour les ſerrer au linge qui te mouche :
Et cependant ton malotru de chien
Vit en repos ne ſçachant gré de rien :
Et retirant profit de ta ſimpleſſe,
Il ſe gaudit de ta folle triſteſſe.
Or ſi ton chien t'euſt donné paſſion
Pour auoir eu quelque perfection,
Ou de viteſſe à pourſuiure la beſte,
Ou d'eſtre bon pour la chaſſe à la queſte,
Ou de t'auoir monſtré fidelité,
Comme les chiens qui ont tant merité
Du tems jadis par leurs actes inſignes,
Que d'eſtre faits dans les cieux nouueaux ſignes :
On receuroit l'excuſe de ton dueil,
Et de ces pleurs qui te ſortent de l'œil :
Bien que lon deuſt auoir telle conſtance,
Que ne monſtrer pour vn chien doleance.

Mais tout chacun conoiſſoit que le chien
Que tu plains tant, ne ſçauoit autre bien
Que de japper & manger ſans meſure,
Et conchier vne maiſon d'ordure.
Donc, en amy je te veu ſubuenir
De mon conſeil, aumoins pour l'auenir:
Si la douleur t'eſt au cœur ſi fichee,
Que par raiſon n'en puiſſe eſtre arrachee.
Iamais par trop n'employe ton deſir
A rien qui ſoit pour en auoir plaiſir.
On a moins d'aiſe où le cœur moins deſire,
Auſſi lon a beaucoup moins de martyre.

A MONSIEVR DE PIMPONT.

VAILLANT, *que le Parnaſſe honore,*
De qui les vertus on adore,
Et pour la douce humanité
Qu'en tes graces tes amis trouuent,
Et pour la coulant grauité
D'vn parler que les ſçauans prouuent:
Quand tu guides l'outil Romain
De ta nonchancelante main.
MAINT *meſtier exerce les hommes,*
Où nez miſerables nous ſommes:
L'vn qui par don, ou par achat,
Se feignant Roy du populaire,
Se ſera pourueu d'vn eſtat:
L'autre dedaignant le vulgaire
Qui à la variable Court
Ambitieux court & recourt.

L'vn & l'autre quoy qu'on leur face
Ne voudra pas changer de place:
Et quand bien tu leur promettrois
Tous les joyaux que la mer bagne,
Si n'effairont-ils les deſtroits
Où s'eſtreint la moite campagne:
Tant vn chacun des deux ſe plaiſt
Se cheriſſant en ce qu'il eſt.
Le marchant qui fuit la tourmente
De l'Auton qui par la mer vente,
Pour vn tems s'aime en ſa maiſon:
Mais ſi toſt que la mer bonaſſe
Se calme en la neuue ſaiſon,
Attiré du gain qu'il embraſſe,
Commet ſes calfretez vaiſſeaux
Au plaiſir des vens & des eaux.
Vn autre riche, eſtimant vaine
En ceſte vie toute peine,
N'ha ſoing que d'auoir des bons vins,
Soit d'Orleans, ou ſoit de Beaulne,
Ou ſoit des couſteaux Angeuins:
Et pareſſeux de ſous vn aulne,
Ou prés d'vn ſourjon, à ſejour
Paſſera ſouuent tout vn jour.
Pluſieurs ſuiuans le train des armes,
Se plaiſent d'ouir aux alarmes
Bondir clerons, tonner canons:
Et ne craignent coucher en terre
Entre leurs ſoldats compagnons,
Flatez de l'honneur de la guerre:
Dans les batailles s'agreant
Que les femmes vont maugreant.
De ſon gré le chaſſeur endure
De l'yuer la rude froidure
D'vn trauail plaiſant haraſſé,
Soit que dauant ſes chiens fidelles
Il pourſuiue vn lieure élancé,
Soit qu'apres les perdris iſnelles

Il delonge ſon eſpreuier
Pour franchir maint ronceux hallier.
Quant à moy ſi le verd lierre,
Guerdon des doctes frons, enſerre
Mes tempes d'vn chapeau gaillard,
Ie ſuis faict Dieu : les frais ombrages
Me tirent du peuple alecart,
Et parmy les foreſts ſauuages
Des Nymphes le bal & les jeux
Auec les Satyrs outrageux.
Mais cependant que Polymnie
Son lut doux bruyant ne m'enuie,
Et que mon Euterpe par fois
Ioigne au plaiſant lut que ie ſonne
De ſes douces fluſtes la voix.
Et ſi, Vaillant, place on me donne
Entre ceux qui chantent le mieux,
Du front ie toucheray les cieux.

DV TREPAS DE MARGUERITE DE VALOYS

ROYNE DE NAVARRE.

Si *de l'humaine gent les ennuis langoureux,*
Si des communs regrets les laments douloureux,
O Muſe, ont quelques-fois ton ame chere atteinte:
Qui t'auroit fait vomir quelque piteuſe plainte
En chant triſte & ploureux:
Aujourdhuy ta fureur s'échauffe tellement
Pour noſtre grief émoy, qu'ore non ſeulement
Châque beſte viuant' ell' rende pitoyable,
Ains s'émeuue à l'eſcry de ton chant larmoyable
Vn chacun élement.

Mais quel eſt l'élement qui des-adonc à l'œil
Ne montroit ſon ennuy pour noſtre commun dueil?
La terre rioit-elle en ſa gaye verdure,
Le feu, l'air, ou les eaux lors que cette mort dure
Mit la Royne au cercueil?
Qui ne veit nos foreſts de leur gay veſtement
Adonc ſe denuer? qui n'ouit hautement
Redoubler les rochers en clameurs violentes
Les miſerables cris de nos plaintes dolentes
D'vn egal ſentiment?
Quel fleuue, quel ruiſſeau ne veit-on ondoyer
Plus trouble, & plus enflé du piteux larmoyer
Des Nymphes ſe plaignans aux ſources des fontaines?
Qui n'auiſa de l'air les regions hautaines
Preſque en pleurs ſe noyer?
Voire encore plus haut le feu du ciel ardent,
De ſon grand deplaiſir monſtra ſigne euident,
Quand lon veit flamboyer vne flambe apparante
Sur le palais fatal, du Leuant éclairante
Iuſques en l'Occident.
Donc ô cruelle Mort, Doncques tu as atteint
Au plus de ton pouuoir! Puis que tu as éteint
Des Princeſſes l'honneur, qui en claire apparance
Aux yeux de toutes gens du plus haut de la France
Dardoit ſon rayon ſainct.
Or' as-tu depouillé par ton mortel rameau
A ce ſiecle appauuri ſon ornement plus beau:
Mais de ſa grand' valeur la gloire non dontee
Sous le venimeux dard de toy, Lyſſe eſhontee,
N'ira pas au tombeau.
Ains tant que le Soleil au monde éclerera,
Tant que le ciel vouté la terre enſerrera,
Tant qu'au ſein de Tethis s'iront les fleuues rendre,
Tant que le genre ailé l'air vague pourra fendre,
Son renom durera.
Soit qu'on voiſe liſant les vers laborieux
Dont elle decora L'AGNEAV *victorieux,*
Soit que le pere au fils d'âge en âge raconte

Sa juſtice & vertu, qui aux aſtres la monte
D'vn voler glorieux,
Comme au miel de ſa voix le cœurrongeant ſoucy
De ſon Frere captif, fut ſoudain adoucy,
Luy eſtant priſonnier ſous la maiſtreſſe dextre
Du puiſſant Eſpagnol, en bataille ſeneſtre
Soumis à ſa mercy.
Tu n'es-pas (diſoit ell') priſonnier, ains vainqueur,
Bien que ton ennemy tienne extréme rigueur,
O cher Frere enuers toy : Qui pourroit entreprendre
La conſtante vertu captiue & ſerue rendre
De ton vertueux cœur?
Mais que nous ſert d'aler ſes valeurs racontant,
Puis que noſtre regret d'autant plus va montant?
Car plus grande ſe voit la perte, plus s'augmente
L'angoiſſe, & la douleur d'autant plus vehemente
Vient noſtre ame dontant.

DV LATIN DE DORAT.

Comme le Prophete, dedans
Vn Char tiré de traits ardans,
Haut éleué par l'air liquide
Monta juſqu'au ciel, regiſſant
D'vn bras tout en feu rougiſſant,
Des cheuaux enflammés la bride:
Alors que le manteau coulant
Hors du ſein du Vieillard brulant
Cheut entre les mains ramenees
Du moindre Prophete : & le feu,
Flamboyant derriere, fut veu
S'eclatter en longues trainees:

Comme on voit vne etoille choir,
Ou de loing on la penſe voir
D'enhaut roidement dejettee,
Trainer apres ſoy mains ſillons
Par le vague flambans & longs,
Sous vne ſeréne nuittee:
MARGVERITE *ainſi maintenant*
Du manteau naturel, tenant
De ſa bourbe terreſtre, laſſe:
Et s'eſtant ſoutraitte dehors
Du lourd encombrier de ſon corps,
Et du faix de ſa gourde maſſe:
S'eſt eleuee de ces lieux
Deſſus quatre rouës aux cieux,
Sur Charité, Foy, Eſperance,
Et ſur la Vertu, qui ſoutient
Toute aduerſité qui luy vient,
La portant de ferme conſtance.
En ce Char portee là haut
Elle n'ayant de rien defaut
Hante les bandes bien-heurees,
Royne non de Nauarre, mais
D'vn beau Royaume deformais
En rantes bien mieux aſſeurees.

A MONSIEVR DE MAVRV.

MAVRV, *ſi quelque Promethee*
Auec la puiſſance arreſtee
Par le conſeil de touts les Dieux,
De tels mots venoit me pourſuiure:

Quand ſeras mort te faut reuiure:
Il eſt conclu dedans les cieux.
Et quand tu viendras à renaiſtre
Tu ſeras lequel voudras eſtre,
Bouc, ou Belier, ou chat, ou chien,
Homme, ou cheual, ou autre beſte.
Choiſi-la ſans plus & l'arreſte:
Et tel que tu voudras reuien.
Tu n'en pourras eſtre deliure:
Car derechef il te faut viure:
C'eſt du deſtin la dure loy.
Choiſi donc ce que tu veux eſtre.
Ma foy ie luy diroy, Mon Maiſtre,
Tout, pourueu qu'homme ie ne ſoy:
Car de tous les animaux l'homme
Eſt le plus miſerable, comme
Tu l'entendras par mes raiſons.
Plus injuſtement il ſe tréte
Que nulle beſte à luy ſugéte,
Maleureux en toutes ſaiſons.
Le Cheual le meilleur on penſe
Auecque ſoing & diligence
Pluſtoſt que celuy qui moins vaut.
On l'epouſſete, on le bouchonne:
Auéne foin paille on luy donne:
Et jamais rien ne luy defaut.
Si fuſſes vn bon chien de chaſſe,
D'vn Seigneur tu aurois la grace,
Qui t'eſtimant t'honoreroit
Plus qu'vn autre qui feroit pire:
Et ſçachant ta valeur élire,
Hors du chenil te tireroit.
Vn coc s'il a de l'excellance
De ſa race ou de ſa vaillance,
Eſt mieux qu'vn lâche coc traité,
Que lon egorge ou que lon donne.
Au bon la Court on abandonne,
Où l'orge à plein poing eſt jetté.

Mais l'homme tant bon qu'il puiſſe eſtre,
Sage, vaillant, ſçauant, adeſtre,
Pour cela n'eſt plus haut monté.
Car ſoudain ſur luy court l'enuie:
Et traiſnant ſa maudite vie
Giſt par ſa vertu rebouté.
Vn flateur dauant touts ſe pouſſe,
Qui traiſtre de ſa bouche douce
Pipe par vn langage doux.
Le Mediſant apres s'auance.
Vn bon artiſan de mechance
Se fait rechercher entre touts.
I'aime donc mieux, s'il faut reuiure,
Eſtre aſne, que d'auoir à viure
Homme, dont la vertu n'a pris:
Pour voir dauant mes yeux le pire
Auoir tous les biens qu'il deſire,
Et le meilleur viure à mépris.

FIN DV SETTIEME LIVRE
DES POEMES.

LE HVITIEME LIVRE

DES POEMES

A TRES AVGVSTE ET TRES VERTVEVSE PRINCESSE CATERINE DE MEDICIS ROYNE MERE DV ROY.

A *ceux qui vont, tous prets au nauigage,*
Encommencer par mer vn long voyage,
Apres auoir leué l'ancre du port
Et fait les vœux, c'ét vn doux reconfort
Et bon eſpoir du retour deſirable,
Auoir le vent en poupe fauorable.
Car l'on s'attend, ſous le plaiſir diuin,
D'heureuſe entree auoir heureuſe fin.
Tout ainſi nous, qui par la mer deſerte
Alons chercher terre non decouuerte,

La voile à mont, O ROINE, *s'egayant*
De vos faueurs, nous alons deployant
Hardis bien loing. Voire pleins d'aſſeurance
Voués à vous, nous auons eſperance
Que ſains, au port noſtre vaiſſeau rendu,
Vous payerons le vœu qui ſera du,
Lors que d'vn chant porté de terre étrange,
L'hymne dirons chantant voſtre louange,
Le beau loyer deſtiné pour l'honneur
Qu'a merité voſtre noble valeur:
Que, d'vn vouloir franc & net à merueilles
Nous preſentans, à vos dignes oreilles
Ferons ouir, d'acords doux & plaiſans
Et bien choiſis, entonnant nos preſans.
Le bucheron dans la foreſt épaiſſe,
La hache en main, ſuſpens & douteux laiſſe
Couler vn tems parauant que buſcher
L'arbre qui doit à ſon chois trebuſcher:
Auſſi me faut incertain ſuratendre
Pour deſtiner à quoy ie me doy prendre
De tant d'honneurs que vien aperceuoir,
Y demeurant pauure de trop auoir.
Car ce n'eſt pas ſeulement de noſtre âge,
Mais de mille ans parauant, qu'au lignage
Des MEDICIS *la noble reſplendeur*
De leurs vertus jette plus d'vne ardeur,
Soit en la paix ſoit en la dure guerre.
Eux de ſur tout deſirans en leur terre
Le doux repos parmy le Citoyen,
Se trauaillans ſans repos pour le bien
De leur païs: l'entreprife peruerſe
Des fous malins jettans à la renuerſe,
Benins aux bons qu'ils ont toufiours ſoigné,
Tout leur pouuoir n'ont jamais épargné.
Or des le tems du grand ROY CHARLEMAGNE
Fils de Pepin, quand outre la montagne
Il deploya ſes volans étandars,
Au pié des monts, la terreur des Lombars,

Vn preux François à l'ame valeureuſe,
Planta deſlors la race genereuſe
Des MEDICIS. EVERARD *fut ſon nom*
Dit MEDICI, *premier de grand renom:*
Qui fut aimé des peuples que le fleuue
*D'*ARNE *plaiſant de ſes ondes abreuue :*
Lors que, vainqueur, Mugel tyran maudit
Mordant la terre, à ſes piés étandit.
Ny le ſauua celle groſſe maſſuë
Dont il s'armoit : qui chaude encores ſuë
Le ſang Toſcan innocent, qui lauoit
Six gros boulets qu'en ſon arm' il auoit
De dur acier : Que la targue doree
Du Cheualier en ſa gauche aſſeuree
Ferme ſoutint : & le ſang qui peignit
Les ſix boulets dedans l'or s'empreignit.
Pour tout jamais il pend à ſon lignage
Ces armes cy : par noble teſmoignage
De ſes vertus, les voulant enhorter
D'ainſi que luy les hommes conforter.
Luy recherché pour ce bien fait notable
Des abitans de Mugel l'execrable,
Planta l'eſtoc à jamais valeureux,
Et la maiſon des MEDICIS *heureux.*
Là longuement ont fait leur demourance :
Vn tems apres en ſon giron Florence
Les recueillit pour ſes bons deffenſeurs :
Où meritans du peuple les faueurs,
De la vertu nul honneur ne ſe treuue,
Dont illuſtrez ils n'ayent fait la preuue,
Iuſqu'à monter au ſouuerain degré
De leur eſtat, ſe comportans au gré
Des Citoyens : Mais paſſans les trauerſes
Et les dangers des embûches diuerſes,
Des ennemis enuieux, malins, fauls
Concitoyens, ſoutindrent les aſſauts.
Marche au Soleil, vne ombre par derriere
Te va ſuiuant. Si cherches la lumiere

De l'honneur vray, où que tu marcheras
L'ombre d'enuie apres toy meneras.
Qui tiendra bon ſous aſtre fauorable,
Ayant ateint le ſomét honorable
De la vertu, trionfera veinqueur
Et des malins éteindra la ranqueur.
Ce ſont chucas & corbeaux qui croaſſent
En vain contre eux, & qui traitres agaſſent
L'honneur des bons, & deployent en vain
Leur vol peſant contre l'aigle hautain.
Où le vaillant & valureux & ſage
Meſme touſiours & ferme en ſon courage,
Dure en tout tems ſoit d'heur ou de malheur,
Marchant conduit de celeſte faueur.
TELS *les heureux* MEDICIS *de bone âme,*
De fils en fils loing touſiours de tout blâme,
Des plus grands ROYS *& des peuples aimez,*
Pour leurs vertus, ſont dignes eſtimez
D'eſtre honorez de plus d'vne alliance
Des Empereurs & des ROYS *de la France :*
Touſiours tenans le timon de l'eſtat,
Iuſticiers apaiſans le debat,
Bons, liberaux, ateints d'amour non feinte
De la vertu, gagnans louange meinte.
Mais de ſur tous le grand COSME *&* LORENT
Ont emporté le los plus aparent,
Par les écris de tous ceux de leur âge,
D'auoir des arts moyené l'auantage :
Benits d'auoir gracieux hebergé
Des doctes Sœurs le troupeau delogé,
Qui lors vagoit ſans eſpoir en triſteſſe,
Cruellement dechaſſé de la Gréce,
Par le cruel fier Barbare inſolent,
Qui ſac & gaſt y portoit violent.
Mais il ne faut ſous vn muét ſilence
Cacher ce los. Car toute l'excelence
Que du bon tems aujourdhuy nous auons,
COSME *&* LORENT, *à vous nous le deuons:*

Soit en Gregeois ſoit en Romain langage,
Ou proſe ou vers dont nous auons l'vſage,
Nous leur deuons. Tout fut ſauué par eux,
Qui de leur tems firent vn ſiecle heureux.
D'eux eſt iſſu le bon LORENT, *qui ores*
Eſt regreté pour ſa valeur encores.
Luy Duc D'VRBIN, *auec autorité*
Pour gouuerner, dans la belle cité
De ſa Florence entra, ſous la puiſſance
Du grand LEON *lors tenant la ſéance*
Au Romain troſne : & qui ſon oncle eſtoit,
Et qui benin en luy s'en demetoit.
Ce bon neueu de ſon oncle en la place
S'en vint Parrein de la Royale race,
Du grand FRANCOIS *tenir le Fils aiſné :*
Mais plus grand fait deſlors étoit mené.
Si toſt que l'œil ſur Madeléne jette,
Sang Boulenoys, de ſa beauté parfétte
Fut alumé. Le prompt deſir l'époint
D'vn ſaint lïen d'eſtre auec elle joint
En mariage, eſtimant & ſa grace
Et les honneurs de ſon antique race.
Son doux ſouhait ne fut vain, mais parfait:
Au bout d'vn tems le mariage fait.
Et bien heureux en amour gracieuſe
Viuoyent vnis, quand la Parque enuieuſe
Les dejoignant leur bon-heur vint troubler
Pour tout ſoudain au ciel les raſſembler.
LORENT, *helas! ô triſteſſe piteuſe!*
De dueil ſur dueil recharge douloureuſe!
Toy le premier au ciel tu t'en volas:
Toy le premier ta chere épouſe, helas,
Tu as laiſſee! Encores cinq journees
Sur ton decez n'eſtoyent pas retournees,
Qu'elle (ô douleur!) à qui le ſort oſta
Son doux confort, ſon âme ſanglota:
Se conſolant de la douce eſperance
De reünir au ciel voſtre alliance :

Se deplaiſant de quiter en ſa fin
De pere & mere vn enfant orfelin.
DIEV *le grand Dieu l'heur qui doit venir cele*
Sous le brouillas d'vn dueil qu'il amoncele,
Tel que l'œil gros des hommes durs à voir,
Sinon au bout, ne peut l'aperceuoir.
O GRANDE ROYNE, *ainſi fut ta naiſſance*
Quand tu naſquis en toute doleance,
Pour mieux apres reſplendir en valeur,
Quand les François afligez de malheur
Tu ſauuerois : Tout le bon-heur & l'âge,
Dont tes parents n'ont pu garder l'vſage,
Remis en toy. Puiſſé-je m'éjouir
Vn âge entier à te voir en jouir!
Or quand des ans la fin qu'auoit bornee
Du ciel amy la bonne deſtinee
Vint à ſon point : quand le Pape CLEMENT
Ton oncle ſaint auoit le maniment
Des clefs Saint Pierre, Il aima l'aliance
Du grand FRANCOIS : *& pour vne aſſeurance,*
A fin de plus à la paix l'inciter,
Le voulut bien luy-meſme viſiter.
Deſia l'acord du ſacré mariage
De toy PRINCESSE O CATERINE SAGE,
Et de HENRI *fils ſecond de* FRANCOIS,
Etoit conclu deſſous treſſaintes loix.
Dedans Marſeille au port il vint deſcendre:
Là bien veigné luy-meſme te vint rendre,
De Pere & d'Oncle enſemble te faiſant
Vn deuoir ſaint, O ROYNE, *en t'épouſant.*
De telle main peu de ROYNES *benies*
Se vanteront. Toy qui de ſes manies
Sauue deuois la France maintenir,
Tu t'es ſenti de telle main benir:
Mere d'vn ſang vraiment Royal & digne,
Pour ſa vertu mageſteuſe & benigne,
De gouuerner le monde ſe rendant
Deſſous la loy du François commandant.

Le plant commun incontinent foiſone
Prompt à germer : mais la ſemance bone
Du ſang royal tardiue le produit,
Quand elle doit porter quelque bon fruit.
Contre le ciel longuement indignee
Tu deſiras vne douce lignee :
Mais tout ce tems ton eſperit gentil
Ne laiſſe pas couler l'âge inutil.
Mais te prouuant vraiment de ton lignage,
Tu conſolas ton genereux courage,
Qui fut orné des preſents gracieux
Des doctes Sœurs : ſoulas ſoulacieux,
Qui te donnant deſlors quelque alegeance
De tes ennuis, t'aquit la ſufiſance
Pour quelque fait de plus haut (qui eſtoit
Au ſein des Dieux) où ton cœur s'apreſtoit.
Pour quand la Parque & des deſtins l'enuie
Le bon HENRI *priueroit de la vie,*
Ton cher eſpoux : & quand ſeroit mené
Ieune au trepas FRANCOIS *ton premier-né.*
Lors que malheur ſur malheur ſe redouble
Iettant l'eſtat de ce Royaume en trouble,
CHARLES, *ton fils mineur d'ans, laiſſé* ROY,
Les Eſtats ont tout pouuoir mis en TOY.
Le cœur bien né à qui l'honneur ſe done,
De jour en jour l'honneur d'honeur courone :
Mais qui mal-né contreint ſe geſnera
Mille vertus en vain il tentera.
Meſme au mechant c'eſt choſe bien aiſee
Troubler la paix : mais d'vne âme auiſee
Raſſeurer bien vn regne, qui paroiſt
Tout ébranlé, peu de Rois le pourroyent,
Si de ſa main Dieu meſme ne le range.
ROYNE, *c'eſt toy, toy qui cette louange*
Viens meriter : Toy à qui ma chanſon
Graces rendra de plus d'vne façon.
Si de ton tems France mal fortunee
Souffrit des maux, ce fut ſa deſtinee :

Mais toy d'vn cœur conſtant la ſecourus,
Dure au trauail à tous perils courus.
En fait de paix, en guerre commencee,
Des plus acorts tu guidas la penſee
De ton conſeil, ne perdant la ſaiſon
D'amoderer la fureur par raiſon.
Reſſimentant afable & debonaire
Grans & petis d'vn acord ſalutaire:
Au bien public tu ne fus ſommeillant,
De l'œil ſoigneux touſiours touſiours veillant:
Et loing & pres tu rendis aſſuree,
Tant que tu pus, la paix tant deſiree.
Vers ton mary te portas ſaintement
En tout deuoir, à tes fils cherement.
QVE TOVT *le tems, ô* PRINCESSE ADMIRABLE,
Puiſſe tout heur & plaiſir deſirable
Durant tes jours amener dauant toy:
Entre les tiens amour & vraye foy:
Ton grand honeur: la ferme paix heureuſe
Au peuple vny: la France plantureuſe:
Concorde bonne aux royales maiſons:
L'heur des loyaux: ruine des traiſons.
Qu'à tes deſſeins naiſſans de haut courage,
Puiſſes-tu mettre, ô ROINE AVGVSTE ET SAGE,
Heureuſe fin: tirant ſous ton ſuport
Hors des dangers noſtre néf à bon port.

A LA ROINE MERE DV ROY.

DIEV *s'eſt leué comme vn tonnerre:*
Ses ennemis gettez par terre
Sont la plus-part mors étandus.
Ceux qui reſtent d'eux, ſans conduite,

Vaguent en miſerable fuite,
De honte & de peur éperdus.
C'eſt à DIEV *c'eſt à* DIEV *la gloire:*
De tant memorable victoire
Rendons-luy graces & l'honeur.
C'eſt DIEV, *qui dans les cœurs a miſe*
Vne tant ſoudaine entrepriſe,
L'aſſurance de tout bon heur.
Mais apres DIEV, ROINE *treſſage,*
Haut louer faut voſtre courage,
Quand animaſtes vos enfans
D'aprouuer ſi juſte vangeance,
Qui des ennemis de la France
Les rendit acoup triomphans.
Ce qui par guerre en long trainee
Ne s'eſt fait, vne matinee
Par voſtre conſeil l'a parfait:
Quand faiſant punir la malice
Sous la rigueur d'vne juſtice
Auez terraſſé le forfait.
En vn jour par vous reſtauree
Enuers DIEV *ſe voit raſſuree*
La ſplendeur de la ſainte foy,
La fureur ciuile abolie,
Et la Paix certaine établie
Sous le haut Sceptre de mon ROY.
Ce chef d'euure de ta droiture,
Bon DIEV, *de toute forfaiture*
Puiſſe le Royaume expier!
Et Paix & Concorde y fleuriſſe:
Que la vertu chaſſe le vice:
Tout ſe viene à toy dedier.
O peuple, fay réjouiſſance,
Viue DIEV *& le* ROY *de France,*
Qui maintiennent ta ſeureté,
Que de chanter nul ne s'ennuye:
CHARLES *pour vray* CHARLES *s'apuye*
Sur IVSTICE *& ſur* PIETÉ.

A MONSEIGNEVR
DE LANSAC.

DEBONAIRE LANSAC, *disons-nous mal-heureux*
D'estre nais en ce siecle! ô mille fois heureux
Ceux qui sont morts deuant, & ceux qui sont à naistre,
Pour ne voir les mal-heurs qu'entre nous voyons estre!
Nous, qui du sang de Christ nous vantons rachetez,
Qui ne croyons qu'vn Dieu : quelles mechancetez
Ne se font entre-nous? Hé! le fils à son pere
Va machinant la mort, & le frere à son frere,
Le voisin au voisin : il n'y a plus de foy :
On ne creint plus vn Dieu, lon foule aux piés sa loy.
Comme vn jeune cheual, qui sans bride & sans selle
Echappé de l'étable, où son desir l'appelle,
Puis deçà, puis delà leger se remuant,
Trotte, galope, court bondissant & ruant:
Ainsi le peuple fol se mocquant de la bride,
S'egare vagabond où son plaisir le guide.
Comme vn nauire en mer, surpris au depouruu,
Des corsaires cruels enuironné s'est vu
Plustost que de les voir : de Dieu la sainte Eglise
Se voit de toutes parts de Pirates surprise,
Qui déja dans sa nef partissent le butin,
Pelle-mesle brouillans droit humain & diuin :
Pilotes, Matelots, soldats & Capitaine,
N'y pouuans resister sont mis à la cadene.
En quel siecle a lon vu par inhumains efforts
Repandre plus de sang, & tomber plus de morts,
Plus de peuple apauury, de terres desertees,
De villes & leurs forts dessus dessous jettees?
Et tout par nos pechez : mais nostre mauuaistié
Ne peut tant enuers Dieu qu'enuers nous sa pitié :

S'il euſt voulu punir en rigueur noſtre offence,
Tout eſtoit ruïné : Cette douce eſperance,
Seul confort des humains, n'euſt pas daigné nous voir.
Nous fuſſions delaiſſez en proye au deſeſpoir.
Bien que la terre ouurant les abyſmes du monde,
Nous euſt tous engloutis dans ſa pance profonde ;
Bien que les cieux déclos euſſent plu deſſus nous
Les foudres orageux de leur juſte courroux ;
Et de ſes flots enflez la grand' mer effroyable
Euſt noyé des humains la race miſerable,
Encores n'euſſions-nous à moitié ſatisfait
Au mal que meritoit noſtre mechant forfait.
Voyez les faits de Dieu, & de quelle entrefuitte
Sa bonté paternelle enuers nous s'eſt conduitte :
Dieu qui ſonde en nos cœurs noſtre malignité,
Encore qu'à bon droit il ſe fuſt dépité
Pour nous perdre du tout, il ne l'a voulu faire,
Mais à la repentance a taſché nous attraire :
A fin que deplaiſans de noſtre folle erreur
Nous vinſions émouuoir à pitié ſa fureur,
Et que prenant en gré le deuot ſacrifice
De nos cœurs bien contrits, il ſe rendiſt propice.
Il ne faut rechercher l'âge de nos ayeux :
Regardons ſeulement ce que nous de nos yeux
Voyons de noſtre tems, & y penſons de ſorte
Que bien pour l'auenir du mal paſſé reſſorte.
Lors que FRANCOIS *paya le deuoir des humains,*
Et qu'il mit des Gaulois le ſceptre dans les mains
Du bon HENRI *ſon fils, quittant cette demeure*
Pour paſſer plus heureux en vne autre meilleure :
La bonne Paix regnoit : & la belle ſaiſon
De jeux & de plaiſirs nous combloit à foiſon :
Les canons ne s'oioyent ny le bruit des alarmes,
Et la rouille déja mangeoit les dures armes,
Et l'iregne teſſiere alentour des gouſſets
De ſa toile maillee ourdiſſoit les filets :
Des dagues ſe forgeoyent les faucilles courbees,
En des faux ſe changeoyent les meurdrieres épees.

Ce Royaume paifible opulent fleuriffoit,
Regorgeant de tous biens : le peuple jouïffoit
Des beaux dons de la Paix : la terre labouree
Rendoit planté de fruits au feigneur affuree :
Tout eftoit plein de joye, & rien ne fe faifoit
Que noces & feftins & tout jeu qui plaifoit.
Le plus fouuent on voit que la meconoiffance
Et l'orgueil fuit de pres l'exceffiue abondance.
Quand à cœur foul l'homme a le plaifir & le bien,
Il ne peut le garder d'vn mefuré moyen :
Il s'aueugle en fon aife, & de gloire fe flatte,
Et vers fon bien-faiteur decouure vne ame ingrate.
Comme vn rouffin rebours, de voyages laffé,
Trauaillé, rudoyé, tant qu'il eft haraffé
Obeït à fon maiftre, & le porte où la bride
Auecque l'éperon luy commande & le guide.
Mais quand d'vn long fejour il s'eft remis en chair,
Bien panfé, bien nourry, ne fe laiffe approcher,
Et fier & déloyal ne veut fouffrir fon maiftre,
Se cabrant & ruant : fi en fon premier eftre
La peine & le chemin decharné le remet,
Alors à la raifon contrainte le foumet.
Les hommes font ainfi : tant qu'ils ont fauorable
Le vifage riant de Fortune amiable,
Ils deconoiffent Dieu : & ne fçachant qu'ils font
Ne fe contiennent point en ce bon heur qu'ils ont.
Mais s'il auient foudain qu'apres la faifon belle
Ils fentent fur leur chef la tempefte cruelle,
Quand Dieu pour leurs pechez juftement irrité
Echange leur doux aife en dure auerfité :
Chacun le reconoift & fa faute confeffe,
Et pour luy obeïr vergongneux le front baiffe.
Or foit que le bon Dieu fuft alors indigné,
Pour fe voir des plus grans follement dédaigné,
Soit que la faute vinft du peuple, qui s'oublie,
Et de l'aife enyuré fe hauffe en fa follie,
(Car il ne m'appartient d'en faire jugement)
Dieu le juge & le fçait : je diray feulement

Qu'il n'eſt aucun beſoin que nos fautes ie preſche,
D'autant que la memoire en eſt encore freſche.
Soit par l'vn, ſoit par l'autre, ou ſoit que tous les deux
Euſſent delaiſſé Dieu, Dieu ſe détourne d'eux,
Les laiſſant pour vn tems, & permet que la rage
S'en vienne icy troubler du peuple le courage.
Cependant que HENRI *du Piémont viſitoit*
Les villes & les forts : & qu'il ne ſe doutoit
Ny d'aſſaut d'étranger, ny de trouble en la France,
Cuidant tenir ſon peuple en paiſible aſſurance,
(Car ny l'Anglois pour lors les armes ne prenoit,
Et Charles l'empereur en paix ſe contenoit)
Voicy ſortir d'enfer la Rage écheuelee :
D'aſpics & couleureaux ſa criniere eſt meſlee :
Vne torche flambante elle branle en ſon poin,
Qui répand dedans l'air vne fumee au loin,
Vne fumee noire, aigre, obſcure, puante.
Qui ſera mon amy, que jamais ne la ſente,
Mon amy ne les ſiens : Qui la ſent, a le cœur
Soudain empoiſonné de chagrin & rancueur :
Le ſomme fuit ſes yeux, il ſe ronge d'enuie,
Et prend en meſme horreur la mort comme la vie :
C'eſt celle-là qui fait les amis ennemis,
C'eſt celle-là par qui les grans Princes ſont mis
Dehors de leurs grandeurs, & leur couronne oſtee
Sur le chef étranger en triomphe eſt portee.
Encontre les ſugets elle anime les Rois,
Leur faiſant impoſer des tailles & des loix
Qu'ils ne peuuent porter : les cœurs elle mutine
Des peuples à braſſer des ſeigneurs la ruine :
Elle-meſme contraint les libres citoyens
Au joug de ſeruitude : elle ouure les moyens
Aux hommes aſſeruis de rentrer en franchiſe,
Changeant des nations les eſtats à ſa guiſe.
Elle ſortant vn jour par la France courut,
Par où elle paſſoit toute l'herbe mourut,
Et les fruits auortez, & les fleurs violees
Churent de toutes parts ſur les terres bruſlees.

Soudain le menu peuple elle pouſſe en fureur,
Et luy troublant le ſens pour ne voir ſon erreur,
Contre le Prince emplit les cœurs de felonnie,
Et toute reuerence en a dehors bannie.

L'AVANTNAISSANCE DE MADAME.

NAY, *Fille heureuſe, d'eureux Pere:*
Le chaſte ventre de ta Mere
Decharge de ton doux fardeau:
Plus que neuf moys elle te porte.
Vien: & ſon ennuy reconforte
De ton regard plaiſant & beau.
Au bon eſpoir de ta naiſſance
La comune rejouiſſance
Les elemens regaillardiſt.
Le ciel rit ſerein de grand' aiſe:
L'air coy ſe taiſt, la mer s'apaiſe,
La terre gaïe reuerdiſt.
Le Soleil les beaux jours allume:
Et conſtant contre ſa coutume,
L'Autonne apreſte ce beau tems.
Du froid hyuer la ſaiſon mourne
En ta faueur lente ſejourne,
Pour ne troubler ce doux printems.
MAIS, *Fille heureuſe d'heureux Pere,*
Le chaſte ventre de ta mere
Decharge de ton doux fardeau:
Plus que neuf moys elle te porte.
Vien: & ſon ennuy reconforte
De ton regard plaiſant & beau.

Puis que ton heureuſe portee
Paſſe de la groeſſe vſitee
Le terme des neuf moys courans,
Quelque cas de grand tu dois naiſtre.
Nay, qui bien grand' vn jour dois eſtre,
Fille heureuſe d'heureux parens.
DIEV, *qui du ſang Royal a cure,*
Pour bien aſtrer ta geniture,
Retarde ton heureux ſejour,
Iuſques au point que les planetes
De leurs clertez bonnes & nétes
Te conuiront ſortir au jour.
Bien que tout aſpét malin ceſſe,
Et le ciel fauorable leſſe
Ses bons raïons luire ſur toy,
Sur tout je pren mon aſſurance
D'vn bon fruit de bonne ſemance
De bone ROINE *& de bon* ROY.
Si toſt que pour voir la lumiere
Tu deſſilleras ta paupiere,
Montre nous ſignes apparens,
Qu'en toy ne languiſt de ta race
La valeur, l'honneur & la grace,
Que tu retiens de tes parens.
Comme Diane en ſon enfance
Donna toute belle eſperance
D'auoir vn magnanime cœur:
Lors que non poureuſe elle arrache
Le poil du Cyclops qui la fâche,
Se maſquant pour luy faire peur.
Auſſi toy ſi toſt que ta deſtre
Libre du maillot verras eſtre,
Vn fait de marque tu feras:
Pour donner aux humains preſage,
Que ny de fait ny de courage
Aux Deeſſes ne cederas.
Puis quand tes premieres annees
En jeux enfantins retournees,

L'eſprit vigoureux t'ouuriront:
Ainſi qu'autrefois ta grand' mere,
Et le grand pere de ton pere,
Les neuf Muſes te nourriront.
Auecques ces doctes Pucelles
Tu aprendras les choſes belles,
Et de nature les ſegrets:
Remarquant de louable enuie
Des grands Heroïnes la vie
Es vieux Ebrieux, Romains & Grecs.
Soudain croiſſant auecques l'âge,
Princeſſe courageuſe & ſage,
Les plus grandes ſurmonteras:
Et pour ta valeur amirable
Aux grans & petis venerable,
Des plus grans ſeruir te feras.
Lors combien de langues ſçauantes,
O combien de mains écriuantes
Doctement ton los publiront!
O ſi je puis iuſque-là viure,
Vn tel œuure je veu pourſuiure,
Que mille ans apres n'oubliront.
Mais nul pouſſé de fureur ſainte,
Au fons de ſa poitrine enceinte,
Ne te pourra ſi bien vanter
Que toy-meſme, qui dés l'enfance
Auras aquis cette puiſſance
De bien écrire & bien chanter.
Lors tu bâtiras tel ouurage
Sur les faits du cours de ton âge,
Que le long tems n'abolira:
Qui ta Grand' Mere CATERINE,
Ny ta Mere douce & benine,
Ny CHARLES *mon* ROY *n'oublira.*

A MONSIEVR DE MARILLAC CONTRO-LEVR GENERAL DES FINANCES.

MARILLAC, *que la preudomie,*
Des vertus la certaine amie,
Et la nonchancelante foy
Aujourdhuy reconuë auance
A la generale intendance
Sur les finances de mon Roy :
L'vn naitra fils d'vn riche pere :
L'autre par fortune prospere
Seigneur de biens se trouuera :
Mais nul des deux, la iouissance
De ce qu'il tient en sa puissance,
Prendre à propos on ne verra.
Celuy qui pauure se lamente
En vain desireux se tourmente
De mille beaux desseins qu'il fait :
Si quelque bon Dieu fauorable
Acomplist son vœu desirable,
Il n'en met vn seul en effét.
C'est chose entre les hommes rare
D'en voir vn bon qui ne s'égare
Du vray deuoir de la raison :
L'vn veillant des biens à la queste,
Sans borne tous les jours aqueste,
Et batist vne grand' maison.
Et cela, dont mille auront faute,
D'vne couuoitise trop haute,
Va pour deux ou trois entassant :
Et qui n'en jouiront (peut-estre) ;
Car souuent tel auare maistre
Meurt pour l'étrangier amassant.

L'autre aura la bonne penſee,
Par qui ſeroit mieux diſpenſee
La fortune s'il la tenoit:
Mais elle ſon heur luy denie:
Luy malheureux maudit ſa vie,
Qui jamais content ne ſe voit.
Rien n'eſt plus facheux que d'entandre
Que vaut le bien : le ſçauoir prandre
Et ne l'auoir en ſon pouuoir:
Mais j'eſtime plus deplorable
Des biens le ſeigneur miſerable,
Qui n'en ſçait faire ſon deuoir.
Peu-ſouuent lon voit la richeſſe
Et la vertueuſe ſageſſe
Dans vne famille abiter.
Le bien eſt vray bien en l'vſage:
Et c'eſt des biens le bon menage
De bien pouuoir les debiter.
O Siecle de fange & d'ordure!
Le bon neceſſiteux endure:
Le peruers eſt maiſtre des biens,
De qui voyons la maiſon pleine
D'vne racaille orde & vileine,
Qui deuore tous ſes moyens.
Tant peu, la vertu mépriſee,
Eſt des puiſſans fauoriſee,
Que ſi tu ne veux reculer,
Si ton eſtomac en ſoy cache
De bonté quelque belle tache,
Il te la faut diſſimuler.
Tant aujourdhuy regne le vice,
Tant peu commande la juſtice,
Tant le vray bien giſt abatu!
Lon fait gloire de forfaiture.
C'eſt vergogne, c'eſt grand' injure,
Et faut rougir de la vertu.
Le grand qui aime la pauuréte,
S'il la cheriſt c'eſt en cachéte.

Vn qui fait métier du forfait,
A decouuert le pourra faire :
Car c'eſt la façon ordinaire
Tenir pour fat qui ne malfait.
Nous maligne race des hommes,
Qui rien qu'vn vain ſonge ne ſommes,
Mortels d'heure en heure touſiours,
Ne ſçauons vſer de la vie,
Qui par entre nous meurt rauie,
En lieu de nous donner ſecours.
MARILLAC, *doué de prudance,*
Il nous faut armez de conſtance,
Maintenir noſtre integrité.
Le ſang Royal, qui ne mepriſe
La vertu, mais la fauoriſe,
Luy rendra l'honneur merité.

AMOVR DE VERTVN ET POMONE.

AV SEIGNEVR PELLOY.

VN *Chaſſeur de ſa chaſſe, vn peſcheur de ſa peſche,*
O PELLOY, *te fait don : Moy que la Muſe empeſche*
A compoſer des vers, je t'offre de mon art :
Le preſent eſt petit, mais pren-le en bonne part.
DESSOVS *Procas regnant ſur la gent Palatine,*
Fut Pomone la Fee en la terre Latine,
Qui à dreſſer jardins ſa pareille n'auoit,
Et planter les vergiers par ſus toutes ſçauoit,

Dont elle tient ſon nom. Elle ne ſe plaiſt guieres
Ny à l'ombre des bois n'au courant des riuieres,
Sur tout ayant choiſy le doux labour des chams,
Et les francs arbriſſeaux ſous les pommes penchans:
Ny le carquois & l'arc en echarpe ne porte.
Ny le dard en la main, mais vne ſerpe torte
Au trenchant affilé, tantoſt en emondant
Le fruitier de jettons trop épais abondant:
Tantoſt ouurant l'écorce, & la greffe aportee
Antant pour la nourrir de la ſeue empruntee.
Ny le ſouffrant languir ny de ſoif eſcué
Ny étouffé dans terre, ains ou d'eaux abreuué
Par canaux le reſtaure, ou cerne d'vne foſſe
Son eſtoc racineux, & tout le pié dechauſſe.
Mettant là ſon amour, prenant là ſon plaiſir,
De la douce Venus ne ſent aucun deſir:
Et toutesfois craignant des païſans l'injure
De haye & de foſſé ſes vergiers elle emmure,
Repouſſant & fuyant des hommes les aſſaux.
Qu'eſt-ce que des Satyrs, legiers à faire ſaux,
La jeuneſſe, & les Pans, à qui vne couronne
De ſapin verdoyant les cornes enuironne,
Et Silene, touſiours plus jeune que ſes ans,
Ne monſtrent, à les voir à ces jeux mal-duiſans,
Et le Dieu qui terrible ou de ſa faux recrouche,
Ou de ſon gros tribal les oiſeaux eſarouche,
N'ont fait pour en jouïr? Mais Vertun amoureux,
L'aimoit plus que tre-tous, & n'eſtoit plus heureux.
Combien de fois eſt-il venu en ſa preſence
D'vn outeron haſté ſous la vraye ſemblance,
Le van deſſus l'échine, en la main le fléau?
Combien de fois le front enceint de fein nouueau,
La fourche & le rateau dentelé ſur l'épaule?
Souuent d'vn piquebeuf portoit la longue gaule
Dedans ſa dure dextre: & le voyant ſueux
Euſſes dit qu'il venoit de decoupler ſes beufs:
S'il faut qu'auec la ſcie au poing la hache mette,
S'il faut qu'auec la houë il tienne la ſerpette,

Ou tu voudrois jurer qu'il feroit vigneron,
Ou te feroit auis de voir vn bucheron.
Si d'vne longue échelle il fe charge la tefte,
Tu dirois qu'à cueillir des pommes il s'appreste:
Tu le verras foldat quand l'épee il ceindra:
Tu le verras pefcheur quand la ligne tiendra:
Brief, de diuers habits fa perfonne acouftree,
Se déguifant toufiours, a tant cherché l'entree,
Qu'à la fin il paruient à cueillir le doux fruit
Du defir qui l'auoit à ces rufes conduit.
Vne fois s'affublant d'vn couurechef de toile,
S'encapant à chef-bas d'vn long & large voile,
Et de cheueux chenus fes temples accouftrant,
S'appuie d'vn bafton, & vieille fe monftrant,
Entre deuers Pomone: & d'alure tremblante,
Penible demarchant, non cognu fe prefente.
Et de voir tant de fruits faifant bien l'eftonné
A celle qu'il aimoit ce falut a donné.
A toy font à bon droit toutes Nymphes hommages
Qui fe jouent d'Albule entre les deux riuages:
Vierge ie te faluë honneur d'honnefteté,
O fleuron impollu d'entiere chafteté.
La louant il l'aproche, & des baifers luy donne
Que ne donneroit pas vne vieille perfonne:
Puis courbé s'affeant fur vn gazon motu
Contemple le vergier d'Autonne reueftu.
Entre tout vn ormeau, qui deuant luy fe panche,
Et s'egaille ombrageux de mainte verte branche
Embellie à l'entour de pampre & de raifins,
Effaçant les honneurs de tous arbres voifins.
Et fur tout l'admirant à blafonner fe bagne
Auecques le mary la vigne fa compagne:
Quand ce tige, dit-il, fans le pampre feroit,
Rien pour eftre cherché fors fa fueille n'auroit:
Et cette vigne auffi deffus l'orme attachee,
Qui ne l'euft attachee en terre fût couchee:
Toutesfois de les voir froide tu ne t'efmeus:
Et fuis la compagnie, & joindre ne te veux.

Que le vouloir t'en vinſt! Ta maiſon ſeroit pleine
De plus de pourſuiuans que n'eut jamais Helene,
Ny celle qui jadis les Centaures arma,
Ny celle qui Vlys ſi loyaument ayma.
Et meſmes aujourdhuy bien que rebelle fuies,
Bien que de mil dedains tes amoureux ennuyes,
Mille ſont apres toy qu'hommes que Demi-dieux,
Que ton amour gagné feroit deuenir Dieux.
Mais toy, ſi tu eſtois fille bien conſeillee,
S'il te prenoit deſir d'eſtre bien mariee,
Et vouluſſes m'ouir en l'âge où tu me vois,
Qui t'aime plus qu'eux tous, & plus que tu ne crois,
Tu renuoirois bien loin quelque party vulgaire,
Et choiſirois Vertun pour à jamais le faire
Parſonnier de ton lit, lequel pour mon deuoir
Plegeray cors pour cors ſi me veux receuoir:
Car il m'eſt plus cognu qu'il ne l'eſt à luy-meſme:
Puis n'eſtant vagabond autre demeure n'aime
Que de ces enuirons: ny comme la plus part
Des vollages muguets, ſon amour ne depart
A la premiere vuë: Et tu es ſa premiere,
Et ſeras, ſi tu veux, ſa maiſtreſſe derniere:
Car d'autre que de toy ne pourroit s'auouër,
Se voulant pour jamais à toy ſeule vouër:
D'auantage il eſt jeune, & doué de Nature
En tout ce que lon veut de former ſa figure:
Tout ce qu'ordonneras (ordonne ſeulement)
Pour auoir ton amour ſe fera dextrement.
Quoy? N'eſt-ce rien auſſi que cela que tu aimes
Il l'aime ainſi que toy? que tes fruitages meſmes
Ejouïſſent ſa main? Et que ſur tous preſens
Tes preſens autonnaux luy ſont doux & plaiſans?
Mais ne deſirant plus, ny les frians fruitages
De tes arbres exquis, ny les tendres herbages
De tes jardins ſoignez, ne deſire que toy:
Ay pitié de ſon mal: ajouſte autant de foy
A ce que ie t'en dy, que ſi en ta preſence
De ſa bouche luy-meſme il faiſoit ſa dolance:

Et crein les Dieux vengeurs & l'ire de Cypris,
Qui punit, quoy que tard, les rebelles esprits.
Donques Nymphe mê bas ta rigueur amolie:
Despouillant ton orgueil à cet amant te lie.
Ainsi puissent tes fruits, ny gelez au Printems,
Ny grillez en Esté, se meurir en leur tems.
Quand le Dieu qui en tout abilement se tourne
Eut dit ces mots en vain, en jeunesse il retourne,
L'equipage & l'habit de vieille delaissant:
Et se decouure à elle à coup apparoissant
Tel comme du Soleil la semblance trespure
Se deuoile abbatant vne brouëe obscure,
Qui cachoit sa clarté, quand son aimé flambeau
Debrouillé d'vn clin d'œil rayonne clair & beau.
Vertun aspre & bouillant d'en jouir delibere
Par force, mais de force il n'auoit plus afaire:
Car si tost que Pomone ainsi beau l'apperçoit,
Mutuelle blessure en son ame reçoit.

A IOACHIM TIBAVD DE COVRVILE.

Bien *que tout autre estat mondain*
Par faueurs ou par dons s'acqueste,
Ou soit pour se couurir la teste
D'vn chapeau de riche escarlatte,
Ou pour auoir dessur le sein
L'honneur du collier qui éclatte,
On n'a point vu que le Poëte
Par ce moyen sa gloire achette.
Mais, Tibavd, *aussi tost qu'il naist*
Il faut que d'vne douce œillade

Des Muſes la chaſte brigade
L'enfant bien-aſtré fauoriſe:
Dés l'heure deſirant il n'eſt
De pourſuiure vne autre entrepriſe:
Il ne veut acroiſtre ſa gloire
Par vne ſanglante victoire.
Il ne veut ſe voir en honneur,
Comme vn Magiſtrat qui preſide
Tenant aux rudes loix la bride:
De mille arpens de labourage
Il ne veut eſtre le ſeigneur:
Il ne palira ſous l'orage,
Qui la mer vagueuſe menace,
Ny ne rira s'ell' eſt bonace.
La trompereſſe Ambition
Vn vray Poëte n'enueloppe,
Ny des traiſtres ſoucis la troppe,
Qui l'homme couuoyteux tenaille,
Ne donte ſon affection:
Ny aux richeſſes il ne bâille:
Rauy des Muſes il prend peine
D'aller boire dans leur fonteine,
Qui ſourd ſur la ſime d'vn mont:
Et celuy ſe trompe, qui penſe
Rauir ſi riche recompenſe,
Sans l'auoir deuant deſſeruie
Par noble ſueur: comme font
Ceux qui, s'enflans ſur nous d'enuie,
Taſchent nous deſrober la gloire
D'vne tant penible victoire.
Auec peine & ſueur il faut
Grimper la montagne faſcheuſe,
Aſpre, rude, roide, eſpineuſe:
Il faut froiſſer dix mille aſpreſſes
Deuant que monté ſur le haut
Tu ſois receu par les Deeſſes:
Mais qui n'a point dés ſon enfance
Leur faueur, de rien il n'auance.

Car bien qu'aucun euſt ſurpaſſé
Le plus perilleux du voyage
Forcé d'vn oſtiné courage,
S'elles ne l'ont pris dés le lange,
D'elles il n'eſt point embraſſé :
Mais repouſſé loing ſans louange,
Du ſurjon diuin de l'eau claire,
Dans l'eau trouble ſe deſaltere.
Du premier ſourjon maint ruiſſeau
Par maint conduit d'enhaut deriue,
Mais l'onde n'y coule ſi viue
Comme dans la premiere ſource,
Ains fangeuſe roule ſon eau,
Qui, plus loin du chef prend ſa courſe,
Tant plus s'en alant trouble & ſale
Par le pendant du mont deualle.
Tel de petit cœur pareſſeux
Regarde la haute montagne,
Et ſans partir de la campagne
Boit de l'eau qui coule fangeuſe,
Qui (effronté) ſe ment de ceux,
Qui d'vne peine courageuſe
Ont oſé juſqu'en haut atteindre,
Et leur ſoif dans l'eau viue eſteindre.
Tel de cœur en chemin ſe met,
Qui ſoudain recreu du voyage
A mi-chemin rompt ſon courage,
Et boit dans le ruiſſeau moins ſale,
Mais en vain, ſi ſur le ſommet
A longs traits ſoiueux il n'auale
De celle ſource clair-courante,
Où l'onde pure eſt bouillonnante,
Au pied des Lauriers vigoureux,
Qui ſus la liqueur argentine
Voutent vne verte courtine,
Couurans les eaux d'vn frais ombrage.
Heureux, ô mille fois heureux
A qui les Sœurs font l'auantage

De luy declorre leur fonteine,
Qui adoucit toute leur peine.
Depuis par tout le monde en l'air
Il eſt porté deſſus les aiſles
Des doctes Muſes immortelles:
Et parmy la bouche des hommes,
Se ſent bien renommé voler:
Et parmy nous qui mortels ſommes
Renouuelle touſiours preſente
Sa memoire à jamais viuante.
Il faut auſſi que noſtre nom,
Tibaud, touſiours viue & reuiue
Maugré la Parque, qui chetiue
En vain preſentera ſa darde
Contre noſtre noble renom,
Si des Sœurs la bande mignarde
Donna faueur à noſtre enfance
Dés noſtre premiere naiſſance.
Sus, vainqueurs la Parque domtons,
Dechaſſons de nous la pareſſe,
Et picquez de promte allegreſſe
Tirons au haut de la montagne.
Au lieu plus eſleué montons,
A fin qu'en la baſſe campagne,
De là pleins de gaye aſſurance
Sous nous dedaignions l'ignorance.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE BIRAGVE.

BIRAGVE, *de qui la prudence*
En tous afaires d'importance,
A ſerui deſia pluſieurs Roys,
Reglant des citez la police,

Bridant l'infolente milice,
Promte à jeter le joug des loix.
Bien eſt ta loyauté cognuë
Entiere & fidele tenuë,
Pour n'auoir jamais foruoyé
Du vray ſentier de la droiture,
Vers la nouuelle forfaiture
Où le mutin s'eſt deuoyé.
Bien as-tu fait preuue certéne,
De la ſainte foy qui te méne,
Et du ſain conſeil où te plais,
Au grand bien du François empire
Qui ſi bon conſeiller admire
En ſaiſon de guerre & de paix.
Le Roy ton merite regarde :
Et te choiſiſſant, en ta garde
Les ſeaux de la juſtice mét.
Toy qui diligent ne ſomeilles,
En ta charge ſi bien tu veilles
Que nul abus ne s'y commét.
Bien heureux l'état où merite
Auance les hommes d'élite
Au digne degré de l'honneur.
Pluſt à Dieu qu'en toute la France
Le bien vſt telle reuerance
Qu'il y trouuaſt ſon guerdonneur!
Ce qui fait qu'vne cité dure
C'eſt l'obſeruance de droiture,
Qui propoſe pris au bien fait,
Et les bien meritans guerdonne :
Aux malfaiteurs la peine ordonne
Pour les punir de leur forfait.
L'état n'eſt pas en aſſurance
Où l'orgueil joint à l'ignorance
Foule aux pieds le droit abatu.
Mais tout ſuccés lon voit enſuiure
Et la gent heureuſement viure
Où tout ploye ſous la vertu.

C'eſt la commune maladie
Quand la juſtice abatardie
Soufre des indignes la loy.
Lors il n'eſt point de preferance
En pouuoir ny en reuerance,
Pour l'homme de bien & de foy.
Que le faineant chaſſé de place
Honteux abatant ſon audace
Dauant le cœur plus valeureux!
Où le meilleur deſſus le pire
Pour commander lon voit élire,
Les Citoyens ſont bien heureux.
Vn homme de bien qui proſpere
Faiſant bien le bien qu'il doit faire,
Il eſt le bien commun de tous.
Mais quand le mechant on auance
En credit, honneur ou cheuance,
Mieux vaudroit viure entre les loups.
Autoriſer l'ame mechante,
C'eſt metre l'épee trenchante
Dedans la main du furieux.
S'il faut que le bon obeïſſe
A celuy qui n'eſt rien que vice,
L'outrage eſt trop injurieux.
Si l'état dechét & decline,
Lors tu jugeras ſa ruine
Que verras bobance y entrer,
Apres elle ſurabondance,
Puis venir outrage à la dance,
Puis ſa mort tu vas rencontrer.
Baïf, où te pouſſe ta verue?
Veux-tu porc enſeigner Minerue,
Qui viens importun diſcourir
Des abus contre la droiture,
A qui la maintient nette & pure?
Laiſſe tems & monde courir.
Ton Roy qui les vertus ſuporte,
Et de ſes freres l'ame acorte,

Et la Mere de ce bon ſang,
Faiſans chois de la ſufiſance
Des bons à la juſte balance,
Premiront chacun à ſon ranc.
Et feront florir vn bon âge,
Baniſſans des humains l'outrage
Sous les juſtes loix abatu
D'vne droite & ſainte vangeance:
Et d'vne belle recompance
Les conuiront à la vertu.

AV SEIGNEVR DE NOGENT TRESORIER

DE LA MAISON DV ROY.

TROP *mechamment vit abrutie*
L'engeance humaine peruertie,
Qui ne fait comte de vertu.
Le vice des hommes emporte
D'vne acoutumance plus forte
Que leur naturel abatu.
Rien n'eſt ſi doux que l'exercice
De prudence jointe à juſtice,
Qui toutes les vertus contient:
Nulle vertu ne ſe deſire,
Où elle rend, tenant l'empire,
Ce qui à chacun apartient.
MARTEAV, *le bon Dieu qui ut cure*
De nous, crea noſtre nature
Telle que rien n'y defaillit,
Ioignant d'vne belle aliance
L'immortelle & mortelle eſſence,
Quand l'ame dans le cors ſaillit.

Dieu voulut que l'ame eternelle
Commandant defus la mortelle
La rangeaſt aux diuines loix.
Mais contre l'ordre pourpenſee
Dedans l'immortelle penſee,
Pour le bien, du mal faiſons chois.
Si nous ſçauons bien nous cognoiſtre,
Des l'heure que venons à naiſtre,
Nous aportons en noſtre cœur
De Dieu la vraye loy grauee:
Mais noſtre bonne âme agrauee
S'aueugle de la nuit d'erreur.
Rien n'eſt ſi ayſé que de prendre
Le deuoir d'homme & de le rendre:
Car c'eſt pourquoy nous ſommes nez.
Mais traitres à noſtre nature,
Les vns des autres n'ayans cure,
Nous ſommes entrabandonnez.
Ayder à tous, à nul ne nuire:
Vn autre ne point éconduire
De quoy ne veux eſtre éconduit.
Ce qui fait à toy, te doit plaire,
Secourable à d'autres le faire:
Conduire pour eſtre conduit.
Ce que tu ſens en toy contrére
Ne le faire point à ton frere:
C'eſt qu'on doit jetter ou choiſir.
De nos faits la regle certéne,
C'eſt aler droit où pouſſe & méne
Ou l'aborreur ou le deſir.
Pentan qu'à la juſte meſure
De noſtre bien ſaine nature,
Selon que nous voudrions pour nous,
Iuges ſains en nos propres eſmes,
Eſtimans les autres nous meſmes,
Nous nous comportions enuers tous.
Sçachions qu'en ce monde nous ſommes
Hommes nés pour ayder aux hommes.

Et ſi quelcun tient le rebours,
On ne duſt pas l'eſtimer, comme
Homme, s'il fuit le deuoir d'homme :
Mais faut le tenir comme vn ours.
De telle mauuaiſe coutume
La peſte des humains s'alume,
Quand chacun ne tire qu'à ſoy :
Quand d'autruy mepriſant l'outrage
Et l'ignorance & le dommage,
Foule aux piés toute ſainte loy.
Tellement qu'il vaudroit mieux eſtre
Quelque brut ſauuage ou champeſtre,
Que viure entre les hommes né:
(Ie di pour la terreſtre vie,)
Tant l'homme oublieux ſe deuie
Du vray but à luy deſtiné.
Il n'eſt plus trace de juſtice:
Par tout regne toute auarice :
Par tout forſéne faux plaiſir.
Vertu n'eſt qu'vn nom inutile,
Dont ſe maſque le plus abile
Qui borne le moins ſon deſir.
Vn ſeul ie ne voy qui bien face:
Et ie ri de quoy leur audace
Renuerſe la peine ſur eux,
Et quelque bien qu'ils ſe propoſent
Iamais jouïſſans n'y repoſent,
Au dernier ſoupir malheureux.
Touſiours la creinte au cœur les pique:
Leur couuoitiſe magnifique
Iamais ne ſe peut aſſouuir.
De ces mechans à la lignee,
En moins d'vn âge dedaignee,
Honneurs & biens ie voy rauir.

A REMY BELLEAV.

Quel autre bien plus grand
Confole noſtre vie,
Que la joye qu'on prend
D'vne amitié qui lie,
Belleau, les meſmes cœurs
D'vn nœu de meſmes mœurs?
Parmy tant de trauaux
Qui troublent noſtre race,
Le ſeul confort des maux
Que le malheur nous braſſe,
C'eſt l'amy qui ſegret
Entend noſtre regret.
Mais, ô rare joyau,
Ioyau preſque auſſi rare
Qu'eſt rare cet oyſeau
Qui au païs Barbare
De ſa cendre renaiſt,
L'oyſeau qui plus d'vn n'eſt.
Maint de feinte amitié
Trompe l'humaine vie
De fauſſe mauuaiſtié,
Et de traitreſſe enuie,
Et d'obſcure rancœur,
Ayant enceint le cœur.
Maint par mainte moiſſon
D'vne apparence belle,
Fuyant toute tançon
Te fera du fidelle,
Tirant ſous bonne foy
Tout le ſecret de toy.

Mais ſi toſt qu'il ſçaura
Le fond de ta penſee,
Et que preſte il aura
Sa traiſon pourpenſee,
Traiſtre (ſi le peut bien)
T'oſtera de ton bien.
L'autre durant ton heur
Suiuira ta fortune:
Si toſt que le malheur
Menacera ta hune,
Debarqué de ta nef
Fuira de ton mechef.
Et comme le Daufin,
Qui fuit la nef qui nage,
L'abandonne à la fin
Où l'eau faut au riuage:
Ainſi l'amy flateur
Delaiſſe, où ceſſe l'heur.
Vn autre cependant
Que des biens la balance
Egalement pendant,
Plus à l'vn ne s'elance
Qu'à l'autre, te ſuiura
Et ton amy viura.
Mais ſi toſt que le bien
Hauſſera ſa richeſſe,
Adieu le beau lien
Qui pareils vous empreſſe:
D'vn faut auec ſon heur
Il éleue ſon cœur:
Et du tout oublieux
De ſa fortune baſſe,
Ne daigne glorieux
Baiſſer ſa fiere face
Vers ſon compagnon bas,
Qu'il ne recognoiſt pas.
La ſincere Amitié
Auec la vierge Aſtree,

La vertu, la Pitié,
Durant l'âge doree
Hantans ces manoirs bas
Ne nous dedaignoyent pas.
Mais depuis qu'en argent
Finit l'âge doree,
Et l'argent se changeant
En airein, la ferree
Retient apres l'airein
L'empire souuerain:
De pis en pis deflors
Toutes choses s'empirent.
Tous les vices dehors
Des noirs enfers saillirent:
Les rages, les rancueurs
Empoisonnent les cœurs.
Des hommes vicieux
Astree dedaignee
S'enuola dans les cieux,
Des sœurs accompagnee,
Qui fuoyent des humains
Les violentes mains.
Vertus dés ce tems cy
Fuyent l'humaine race:
Et, s'elles ont soucy
De quelcun de leur grace,
Leurs presens precieux
Coulent en nous des cieux.
Mais des cieux seroit point
Nostre amitié venuë,
Qui nos deux ames joint,
Belleau, d'vne foy nuë,
Auec telle douceur
Glissant dans nostre cœur?

A MONSEIGNEVR DE VILLEQVIER.

O VILLEQVIER, *aux afaires adroit,*
Iuge des vers, quand aucun demandroit
De mes écris le premier que jamais
Ie mis au jour, le viene lire, mais
Marquant le tems excuſe le bas âge
Où j'etoy lors, & loura le courage:
Quand jeune encor & ſans barbe au menton,
(Lors deſireux d'aquerir vn beau nom)
Me hazardé ſous HENRI *Prince humain*
(Au douziéme an qu'il tint le Sceptre en main)
Par mes labeurs à me faire conoiſtre.
Vingt & trois ans continus j'ay fait croiſtre
De mes trauaux d'an en an le monceau,
Où j'emploiay de mes jours le plus beau,
Mon doux printems: puis apres mon æté,
Sans recueillir nul loyer merité.
Mais le ROY CHARLE *& ſa mere treſbonne*
Feront porter du fruit à mon autonne.
Ou le vaillant & ſage DVC *d'Anjou*
Me tirera du miſerable jou
De pauureté. Gentil Duc d'Alençon
Tu me douras d'vne gaïe chanſon
Digne argument: Alors que ma fortune
Vous aiderez de fauzur oportune.
Et l'atendant à tous je feray voir
Que je n'auray delaiſſé mon deuoir.
Car pareſſeux je n'ay perdu mes ans,
Ny je ne cache aux Seigneurs mes preſens,
Honeur à moy, pour eux reproche & honte,
Si de moy pauure ils ne font autre conte.

SVR LA PAIX AVEC LES ANGLOIS, L'AN MIL CINQ CENS QVARANTENEVF.

Montre ta joye, heureux peuple François,
Pour les faueurs que des Dieux tu reçois.
N'aperçois-tu, plus que dauant ce jour
Luire ferain sus ton riche sejour?
N'aperçois-tu, que le Soleil s'allume
En ses raions, plus clair que de couttume?
Tout ce jourdhuy qu'on orne les autels,
Pour rendre grace aux benins immortels:
Que ce jour soit d'vn retour eternel
A nos neueus d'an en an solennel:
Qu'à ce jourdhuy tout homme & toute beste
Aille chommant cette diuine feste:
De l'oliuier tout voise verdissant:
Qu'on oye tout de joye bondissant:
Qu'en tous carfours on ne bruie sinon
De nostre Roy la louange & le nom.
I'enten déja la joieuse nouuelle
Du siecle d'or, qui sous luy renouuelle:
Voicy la Paix, qui la sanglante main
Serre & refreint du dieu Mars inhumain:
La Paix ayant de nous hommes pitié,
Les ennemis rallie en amitié:
La bonne Paix de ses presens nous orne,
Versant sur nous le meilleur de sa corne.
Vraiment le peuple est exent de tout dueil,
Que la Deesse a guigné d'vn bon œil.
Riche la gent, à qui, Benine Paix,
De ton Nectar la bouche tu repais:

Tu fus toufiours Deeffe plantureufe,
Deffous Saturne entre la gent heureufe.
Lors que n'eftoit le fapin abatu,
Lors que le pin des flots marins batu
Au gré du vent ne fouloit fe ranger
Au nouueau fein du riuage étranger:
Encor n'eftoient ceints de parfondes foffes
Les bourgs peuplez, ne de murailles groffes:
Encor n'eftoyent ne fagettes ny arcs
Ne morrions ne trompettes ne dars:
Ains toutes gens viuoyent hors de tout foin
Sans point auoir du gendarme befoin,
Et fans auoir nulle atteinte mauuaife
Comme dormans ils mouroyent à leur aife.
Maudit, par qui fut le fer deterré
Dans les boyaux de la terre enferré,
Et qui premier a le chemin ouuert
Dont ce metail fut au jour découuert:
Et qui premier fus l'enclume méchante,
De luy forgea l'alumelle trenchante.
Adonc malheur tomba fus les humains:
Guerres, debas & meurtres inhumains
Vindrent entre eux: le nocher d'Acheron
Prefques quita fon pénible auiron:
Telle fureur les pauures hommes meine
Hafter la mort d'vne guerre inhumaine.
Mais fous Henri ce malheur ceffera:
L'humaine gent aux beftes laiffera
Leur cruauté, entre foy retenant
Celle douceur aux hommes conuenant.
Les animaux armez de leur nature
Doiuent aller contre toute droiture:
Et nous humains, qui fans armes tous nus
Sommes aux rais du clair Soleil venus,
Deurions toufiours le repos meintenir,
Et d'vn acord la Paix entretenir,
Comme n'ayans, voire dés la naiffance,
Que de la Paix feulement conoiffance.

Mais, ô forfait, nous eſtions entre nous
Pires, qu'entre eux, les lions & les lous:
Les laides ſœurs adonques ſe ſouloyent
Aux lacs ſanglans qui des meurtres couloyent:
Diſcorde adonc nourrice de la guerre
D'hommes naurez jonchoit toute la terre:
Et fût pery tout noſtre genre humain
Si Iupiter deſſus n'euſt u ſa main,
Qui nous ſoumit ſous les benines lois
Des Roys iſſus du bon ſang de Valois.
Ie reconoy des Deeſſes l'ainee
Auec la Paix ſous Henry ramenee.
O toy donc Paix! ô toy ſainte Equité!
Gardez le peuple en ſa tranquilité,
Hors d'auec luy tout debat dechaſſans,
Et pour ſon Roy allez auocaſſans
Vers Iupiter le patron des grans Princes,
Qu'il le meintienne à ſes coies prouinces,
Si que cent ans ne puiſſent voir le jour,
Qu'il laiſſera noſtre François ſejour,
Ne l'an centiéme en ſoy ſe retournant
Son regne heureux pas ne voiſe bournant,
Ains ſon meſme heur, de ſemaine en ſemaine,
De mois en mois, d'an en an ſe ramaine.
Mais ſa vertu ſans ceſſe va cherchant
De trepercer le brouillart empeſchant.
Quoy? par la Paix n'aton moyen, ſinon
En guerroyant, d'allumer le Renom?
Le hautain luc à Ronſard, de ſa gloire
Ne téra pas la bruiante memoire.
Ne du Bellay, ne Mellin: & je croy
Ma Muſe auſſi ne téra ce bon Roy:
S'il eſt ainſi qu'elle ait dés le berceau
Eteint ma ſoif au greclatin ruiſſeau.
Bien que la fleur de la jeuneſſe encore
De ſoye d'or ma jouë ne decore.
Des ſaintes ſœurs j'ay bien le pouuoir tel,
Qui je louray, de le rendre immortel,

Puis qu'elles ont de mon metre le ſoin.
I'ay maintenant d'vn bon Prince beſoin,
Qui la main tende à moy, qui ores nâge:
Car mon cœur eſt trop plus haut que mon âge.

A LA ROINE MERE DV ROY.

Qvi pouſſera ſi haut ſa voix,
Qu'il entone vne chanſon dine
De vous, ô Roine CATERINE,
Mere du peuple & de nos Rois?
O voſtre doux ſurnom fatal
Et bien-heureux à noſtre France,
Puis que de ſi promte alegeance
Auez apaiſé ſon chaud-mal!
Lors que du fer, qu'elle tenoit
En ſes mains tremblantes de rage,
La pointe pour s'en faire outrage,
Contre ſon ventre elle tournoit.
Mais vous fuſtes ſa gueriſon:
Son mal tout à-coup ſe relâche:
Auſſi toſt le fer elle lâche,
Que luy rendiſtes la raiſon.
La flamme par l'oſcure nuit
Plus belle & profitable éclaire:
Voſtre vertu plus néte & claire
Au tems plus orageux reluit.
Pourueoir au bien commun de tous,
Eſtre aux affligez pitoyable,
Deteſter le meurdre execrable,
Amollir le haineux courroux,

En paix & repos gracieux
Maintenir ſon peuple & ſon réne:
C'eſt c'eſt la vertu ſouueréne,
Qui ouure le chemin des cieux.
O Royne, ô l'appuy des vertus,
(Trop nous fait beſoin voſtre vie)
De cent ans ne vous prene enuie
Du loyer qu'attendez là ſus.

FIN DV HVITIEME LIVRE
DES POEMES.

LE NEVVIEME LIVRE

DES POEMES

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANJOV.

O L'HONEVR, *le ſecond de noſtre heureuſe France,*
Fils & frere de ROYS, *doù prendray-je aſſurance*
De m'ofrir dauant toy? Toy ſur qui (comme Atlas
Se repoſa du ciel, que ſoutenoyent ſes bras,
Sur la force d'Hercul) noſtre ROY *ſe decharge,*
Te departant du ſoin de ſa Royale charge.
Toy de qui l'œil ouuert veille pour le bon heur
Du païs, luy gardant ſon aiſe & ſon honeur:
Toy de qui la maiſon fourmille de perſones
Attendans qu'à leur ranc leurs charges tu leur donnes:
Ie crein t'eſtre ennuieux, pour ne ſçauoir choiſir
L'heure que tu auras de m'oulr le loiſir.

Ny les fueilles toufiours aux arbres ne verdiffent,
Ny toufiours dans les prés les herbes ne fleuriffent.
L'air tempefte de vens. Chams, bois en tout endroit,
Mons, vaux, riuieres, prés heriffonnent de froid.
L'yuer regne à fon tour : De brouillas & nuees
Les étoiles vn tems fe cachent aueuglees.
Le doux printems apres pouffe le rude yuer :
Puis voicy de l'œfté la chaleur arriuer,
Qui du beau renouueau la tiede faifon chaffe
Grillant tout de fon feu : mais il faut qu'il deplace
Pour laiffer regenter l'automne fructueux,
Qui toft apres fuira l'yuer tempeftueux.
Toufiours en l'arc bandé la corde n'eft tenduë :
Ny le beuf fans repos ne traine la charuë :
Toute chofe a fon tems. Tel cours eft ordoné
Par la fage nature en tout ce qui eft né.
Ny ton efprit gentil toufiours ne fe doit tendre.
Mais tu dois, fage Dvc, *quelque relâche prendre*
De ton fogneux trauail : & ton graue foucy
D'vn foulas gratieux vaut bien d'eftre adoucy.
Et quel plaifir plus doux pourroit fuiure la peine
Que donne la vertu, que la joye qu'ameine
La louange & l'honeur? Pour tes honneurs chanter
Courageux dauant toy je me vien prefanter.
Mon emprife vraiment eft beaucoup plus hardie
Que ma force ne peut. Ce que je te dedie
Eft de peu de valeur, ô Dvc *cheualeureux,*
Au pris de tes vertus & tes faits valeureux.
La franche volonté quelque peu recompanfe
Le defaut où je manque en ma foible puiffance :
Et je fçay que quiconq tes vertus écrira,
N'en écrira pas tant comme il en oublira.
Or bien que la fplendeur de ta Roiale race
Soit pour t'orner beaucoup, ta gloire ne fe paffe
A l'honeur de leurs faits. Car tu veux que les tiens
Gangnent de tes aïeux les titres anciens,
Aimant mieux decorer ta Roiale nobleffe,
Que d'elle t'honorer : Difant la gentilleffe

Morne s'auilenir, & se perdre en celuy
Qui en ses deuanciers en mét le seul apuy.
Mais toy noble vraiment c'est toy que vien élire
Pour vn Preu de ce tems, de qui je veus écrire
Sans chercher tes aïeux : (car tes faits sufisans
Rempliroyent les écris de tous les mieux disans)
Qui en âge si bas, par sagesse admirable
Conjointe à ta valeur, t'es rendu venerable.
Nul aussi ne sçait mieux guerroyer comme il faut :
Soit qu'il faille pousser les soldats à l'assaut,
Soit qu'il faille choisir lieu pour la baterie,
Doù nul coup ne soit vain de nostre artillerie,
Soit que tu faces rendre à la mercy du ROY,
Sans hazard de tes gens, les chateaux pleins d'efroy.
Qui mieux pour l'ennemy prend le desauantage,
Auantageant les siens? Et quel chef est plus sage
A munir d'vn bon ordre vn camp au deloger
Contre toute surprise? Et qui sçait mieux ranger
Les batailles à point? lors qu'on doit faire teste
Au rebelle mutin, quand deloial s'apreste
Ou feint de s'aprester pour tenir : mais en vain,
Car il se gardra bien d'atendre main à main :
Par leur perte auerty de ta bonne conduite,
Et de l'heur qui te suit pour le tourner en fuite.
Ce n'est pas tout que d'estre & sage & valeureux
Au peril des combas, mais il faut estre heureux.
Toy GVERRIER *bien astré, tu as & la sagesse*
Et le bonheur à toy. Le comble de prouesse
C'est d'auoir aux hazards (comme aussi les as-tu)
Compagne la Fortune & guide la Vertu.
Les Preux, qui la Vertu jamais n'abandonnerent,
Pour guide la suiuans d'honeur se couronerent,
Qu'ils ont par leurs beaux faits à jamais merité,
Pour seruir d'exemplaire à la posterité.
Sage tu l'as choisi dés l'enfance premiere :
Mais tu les as laissez bien loin bien loin derriere.
Car ce que chacun d'eux apart tout seul auoit,
Assemblé dedans toy tout en vn on le voit.

O ſi tu veux qu'vn jour mes outils je déploie:
Et mes viues couleurs, & mon pinſeau j'emploie!
Ie promê te tirer vn portrait ſi naif,
Qu'on t'y reconoiſtra comme s'il étoit vif.
Il ſera vif auſſi d'vn viure perdurable,
Qui de mille & mille ans ne ſera periſſable:
Mais d'enſuiure tes faits du tout s'étudira
Le vaillant qui bien né mon ouurage lira.
O que, PRINCE *treſgrand, je puſſe les deduire,*
Apres que tu m'auras enchargé les écrire,
Si bien qu'à mon ſouhait tout te vint à plaiſir!
Hardy je m'eſſairoy d'acomplir ton deſir:
Et par vn œuure exquis j'eſpere de toy faire
Pour l'âge qui viendra vn notable exemplaire
De proueſſe & vertu, quand mon ſtile plus haut
Seroit pour honorer ta valeur comme il faut.
Mais on pourroit blâmer mon trop d'outrecuidance,
Si, premier que d'auoir éprouué ma puiſſance,
I'alois à l'etourdy mes epaules charger
D'vn fardeau qui pour moy ne fuſt aſſez leger.
Veux-tu donc qu'vn Heros face preuue certéne
Si je puis m'aquiter de tant louable péne?
Donque d'vn Preu choiſi les beaux faits je diray,
Et les tiens parapres plus hardy j'écriray,
En des vers qui feront d'autant plus hauts & graues,
Que tes faits valeureux plus nobles & plus braues
L'autre ſurpaſſeront. Prenant vn argument
Plus haut, je chanteray d'autant plus hautement:
Commençant dés le tems, que ſaillant de l'enfance,
(Deflors vn grand eſpoir de noſtre grande France)
Tu montois à la fleur de la jeuneſſe, lors
Que genereux garçon tu t'en alois dehors
Du chateau Saingermain, en la foreſt prochaine,
Pour tirer aux oiſeaux d'vne adreſſe non vaine.
Vn jour las de tirer tu te mis alenuers
Sous vn vieil chéne ombreux penchant ſes rameaux verds.
Là ſeul tu pourpenſois en ton bien né courage
Des manimens plus grands que ne portoit ton âge:

Quand voicy tout acoup au deuant de tes yeux
Deux Ninfes aparoir auolantes des cieux.
A la droite Vertu, à la gauche s'adreſſe
La molle Volupté qui detruit la jeuneſſe.
L'vne tout alentour épandoit dedans l'air
De parfums odorans vn doux & rare flair:
Son veſtement eſtoit d'vne toile argentee:
En chapeaux d'or frizé viuoit repreſentee
Mainte belle peinture, & d'arbres & de fleurs,
De beſtes & d'oiſeaux de cent mille couleurs.
Iuſqu'au deſſous du ſein ſa robe fut ouuerte:
Là ſa blanche poitrine ondoioit decouuerte,
Repouſſant auec grace vn precieux carcan
Qui luy pendoit deſſus, ouurage de Vulcan.
Du front vn diamant: & deux perles pareilles
Luy chargeoyent les deux bouts de ſes belles oreilles:
Ses cheueux de fin or d'art paſſefillonez
Ses deux temples couuroyent, proprement ordonez.
Sa bouche elle agenſoit d'vn gracieux ſourire,
Dont celuy qui la voit en ſes las elle atire:
Et ſes yeux atrayans, qui çà & là branloyent,
D'vn regard afetté ſans fin etinceloyent.
Telle fut Volupté. La Vertu plus modeſte
Eſtoit tout autrement & d'abit & de geſte.
Vn manteau la couuroit d'enhaut juſques en bas
Sans enrichiſſement: Son chef qui n'etoit pas
Atifé de grand art, fut acoutré d'vn voile
Pour ſes plus beaux atours, qui n'étoit que de toile.
Sa façon, ſon alure, & ſon regard benin
De l'homme tenoit plus qu'il n'étoit feminin.
Volupté, qui en vain en ſes atraits ſe fie,
S'auança la premiere, & te dit: Quelle enuie,
Quelle fureur, mon Fils, te prend d'vſer la fleur
De ton âge plus doux en trauail & douleur?
Voy bien ce que tu fais. Ce ſeroit grand domage,
Que ſi grande beauté vint à ſentir outrage.
Si tu ne fuis ce train Vertu t'adreſſera
Au profond des dangiers & puis t'y laiſſera.

La cruelle Vertu hazardera ta vie
Où du premier peril elle ſera rauie:
Et te paitra le cœur du vain eſpoir d'vn bien
Futur apres la mort quand on ne ſent plus rien.
Or ſi la quitant là, gaillard tu me veux ſuiure,
Ie t'enſeigneray bien vn plus doux train de viure:
Et ſi tu le pourſuis, de l'æſté la chaleur,
Ny le froid de l'yuer ne te feront douleur.
Ny le bruit des tambours ne te rompra le ſomme,
Ny tu ne creindras point les canonades, comme
Le maleureux ſoldat, ny te faudra pancher
Sur le bourbeux ruiſſeau pour ta ſoif étancher.
Mais eſperant vieillir tu viuras à ton aiſe,
Sans faire ny patir choſe qui te déplaiſe.
O combien les bons Dieux vous ont doné de biens,
Hommes, ſi d'en jouïr vous ſçauiez les moyens!
O combien de plaiſirs! Et qui bien les contemple
De viure en doux repos les Dieux ſont vn exemple,
Eux qui touſiours contens de leur proſperité
Menent ſans detourbier vne tranquillité.
Et ſi tu veux ſçauoir qui je ſuis, je ſuis celle
Qui de tous animaux fay la race eternelle,
Sans qui rien ne pourroit en eſtre demeurer,
Sans qui de ce qui vit rien ne pourroit durer.
Enten cecy, mon Fils. L'homme ne peut guiere eſtre,
Et depuis qu'il eſt mort ne pourroit plus renaiſtre:
Croy moy donc, & me ſuy. Iamais homme n'eſt mort
Qui n'ait eu grand regret de me perdre en ſa mort.
Ainſi te ſermona Volupté : mais ſon dire
N'entra point dans ton cœur, qui d'vne autre part tire.
Et comme la fumee on voit ſe perdre en l'air,
Ainſi le premier vent emporta ſon parler,
Quand la Vertu te dit : Enfant de noble race,
Ie ne me trompe point, je ly bien en ta face,
Que tu ne voudrois pas ta race dementir.
Mon Fils, tu ne pourrois jamais te repentir
De te fier en moy : mais la vaine plaiſance
De Volupté finiſt touſiours en repentance.

Et ſi par les plaiſirs plus grands qu'elle promét
Des beſtes ſans raiſon au ranc elle vous mét.
L'homme à qui le bon Dieu la raiſon a donee,
Et de l'âme diuine vne étincele ennee,
Dautant que Dieu voulut loin de ſoy le laiſſer,
Dautant la beſte brute il le fait ſurpaſſer,
S'il ne veut s'abrutir. Voy des beſtes l'enjance
En terre ſe pancher deſſus leur orde pance :
Et voy ton genre humain comme deuers les cieux,
Les cieux ſon origine, il éleue les yeux.
Suy donc le naturel de ta noble origine,
Et pren mon droit ſentier qui au ciel achemine.
Mais afin, mon Enfant, que tu ne diſes pas,
Que je t'aye abuſé pour enſuiure mes pas,
Ie ne t'en mentiray : je fay ma demourance
Sur la ſime d'vn mont, où ſans grande conſtance
Nul homme n'eſt monté. Car pour y paruenir
La ſente étroite & roide eſt facheuſe à tenir.
Il faut plus d'vne fois, que (dauant que lon gagne
L'honorable coupeau de ma haute montagne)
La ſueur monte au front. Auſſi deſſus le haut
Quand on y peut monter on n'a de rien defaut.
Alors on reçoit bien au double le ſalaire
Des dangiers échapez. Tu verrois le contraire
Au train de cette-cy, qui tes pas guideroit
Atrauers les plaiſirs où tout te recréroit.
Elle fait ſa demeure en vn val : & la ſente
Par où conduit les ſiens droite large en deſcente,
Eſt aiſee à tenir : mais vous tenant à bas
Elle fait bien payer au double ſes ébas.
Ah, Volupté combien de malheurs tu atiſes!
Ah combien de maiſons alenuers tu as miſes!
Ah combien de citez! Ny le foudre des cieux,
Ny le canon tonant n'eſt tant pernicieux,
Comme ſeule tu es peſte pernicieuſe,
Depuis qu'étant maitreſſe en l'ame vicieuſe
Des humains tu te més. Toute poiſon qui nuit
Aux celeſtes eſprits t'acompagne & te ſuit.

Pour compagnes tu as la gloute friandiſe,
La molaſſe pareſſe, & l'orde paillardiſe.
Touſiours autour de toy raude le deſhonneur
Sur vn pennage obſcur, des tiens le guerdonneur.
Auec moy j'ay l'honneur, la louange & la gloire
Aux viſages riants : j'ay la noble victoire :
Et ſont dans mon palais pour y racueillir ceux
Qui de grimper le mont n'ont eſté pareſſeux.
Nul torrent ny boulet, mon Fils, ne fuit plus viſte
Que fuit l'âge de l'homme. Et la mort il n'éuite,
Et naiſſant il ſe meurt. Regarde ſi tu veux
Ou mourir à regret, ou finir bien heureux.
Deſur la ſeule fin comme elle eſt enſuiuie,
Heureuſe ou malheureuſe on jugera la vie :
Car nul ne peut ſe dire heureux parfaitement
Dauant le dernier jour de ſon trepaſſement.
Qui fuit de Volupté les trompeuſes blandices,
Laſche s'abandonnant à ſes vaines delices,
O quel poignant regret (s'il eſt homme) en ſa mort
D'auoir ſi mal perdu ſon âge, le remord !
Ou qui s'adonne à moy, jamais la repentance
Ne luy ronge le cœur, qui muni de conſtance,
Rien qu'honneur & plaiſir à ſa mort ne ſentant,
Heureux ayant veſcu meurt heureux & contant.
Et pource qu'aborrant de Volupté l'ordure
Il a, bien conſeillé, gardé ſon ame pure,
Franc du terreſtre cors vole dedans les cieux
Sur les aſtres marcher, fait compagnon des Dieux.
Ainſi t'araiſona la Vertu, quand alheure
Alheure tu la prins pour ta guide meilleure,
Quitant la Volupté, qui de rage & depit
Hochant ſon front chagrin d'vne voix aigre dit :
Mille pour vn perdu. Bien Vertu, fay des tiennes :
Autre ſaiſon viendra que ie feray des miennes
En vn autre que luy. Là ie m'adreſſeray
Où ſeule à mon plaiſir maitreſſe ie ſeray.
Cecy dit, Volupté dans vn obſcur nuage
Depite diſparut. Et ton gentil courage,

Qui de l'honeſte amour de Vertu s'embraſoit,
Des faits dignes d'honeur deſia ſe propoſoit,
Que tu mettrois à chef venu en l'âge d'homme.
Or qui m'enhardira pour bien redire, comme
Dés la fleur de tes ans, tu as tant merité
Que nul Cheualier n'eſt ne ſera n'a eſté
Qui te puiſſe paſſer? Diray-ie ta prouëſſe,
Ou ton eſprit acort d'vne meure ſageſſe?
Ou diray-ie ton cœur des fortunes autant
En l'vne comme en l'autre immuable & conſtant?
O PRINCE *valeureux l'heure n'eſt pas encore*
Que j'entreprenne vn chant qui tes valeurs decore.
Qui du ciel bien ſeren les aſtres contera,
Celuy de tes Vertus le comte arreſtera.
Bien heureux le beau jour, digne qu'on le feſtoye,
Que tu vis le premier pour la publique joye,
Quand tu naquis au monde: & naquirent en toy
Tant de graces & dons, dont ie ne ramentoy
Que l'ombre ſeulement quoy que j'en puiſſe dire.
Mais, O DVC *genereux, ſi moy petit j'aſpire*
Plus haut que ie ne doy, Plaiſe toy m'excuſer:
Plaiſe toy le ſoutien au cœur ne refuſer
Qui plus qu'il ne peut oſe. Enuers toy ie me vante
De mon afexion non des vers que ie chante.
Preſte moy ſeulement ta faueur, qui fera
Qu'enſemble auec mon cœur mon ſtile s'enflera.
Et lors apres auoir ta grace rencontree,
Si au repos heureux tu me donnes entree,
Noſtre grand Roy, duquel j'admire le grand heur
Autant qu'humble & deuôt j'adore ſa grandeur,
Faudra chanter ſi bien que ſon nom ſe cognoiſſe
Par les âges ſuiuans. Que la force me croiſſe
Pour entonner vn chant digne de ſes grands faits,
Et de ſon Frere chier qui ſous luy les a faits.
Car ny jamais nul Roy de cœur ſi debonnaire
N'embraſſa pieteux la vertu de ſon Frere,
Ny jamais ne vequit loyal Frere de Roy,
Qui d'vn Frere ſi bon meritât mieux la foy.

Lors de diuin inſtint ayant l'ame bouillante
Faudra que ſans farder l'vn & l'autre ie chante :
Et que ie ſçache en rien non ie ne mentiray :
Car tels qu'ils ſeront faits tous vos faits ie diray.
Mentir n'eſt jamais beau : mais s'il eſt excuſable
C'eſt lors que le ſuget eſt de ſoy peu louable.
Quand les Princes qu'on louë ont tant bien merité,
Qu'eſt-il beſoin alors d'outrer la verité?
HENRI *ſage vaillant, attendant que ie face*
Vn ouurage qui ſoit plus digne de ta grace,
De ma deuôte main veuilles auoir à gré
Ce petit auant-jeu que ie t'ay conſacré :
Auant-jeu qui ſera d'vn bien rare exemplaire
Que des Freres vnis, s'il vous plaiſt, ie veu faire,
Pour profiter vn jour à l'âge qui viendra,
Qui autant que le noſtre en honneur vous tiendra.

AV ROY.

DE LA VICTOIRE DE MONCONTOVR SOVS LA CONDVITE DE MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV.

MA *poictrine ardante bouillonne*
De chanter deuant ta grandeur,
Vn chant digne de la couronne,
Que ton frere par vn grand heur,
O mon ROY, *t'enuoye conquiſe*
De victorieuſe entrepriſe :

Mais le cœur s'eſtoufant denie
L'aleine pour bien entonner,
Vne louange bien choiſie .
Que ie puſſe digne ſonner,
Et de ta Majeſté Royale,
Et de ſa prouëſſe loyale.
Si faut-il eſpandre la voile,
Et ma barque geter en mer:
Monſtrez voſtre gemelle étoile
Qui me garde de m'abyſmer:
Et vogueray ſur la marine
Sous voſtre lumiere diuine.
Foible moy, ie n'ay le courage,
(Tant j'ay crainte de me noyer)
De m'eſcarter loing du riuage:
Il me faut le bord cotoyer.
Dieu me garde que ſi haut j'erre,
Que ne puiſſe gaigner la terre.
Ie voy les grans vagues emuës
Ouurir les abyſmes profons:
Puis les voy par deſſus les nuës
Entaſſer des humides mons:
Les vents ſortis de leur montagne
Regner ſur la moite campagne.
De brouillas l'eſpaiſſeur obſcure
Cache les beaux aſtres des cieux:
La groſſe pluye & grefle dure
S'élance du ſud pluuieux,
La nef du peril menaſſee
De tourmente forte eſt braſſee.
Ie reuoy la gaye lumiere
Du Soleil plus net que deuant,
Ramener en forme premiere
La mer ſans vague & l'air ſans vent:
La nef vogant le vent en poupe
Tient ſa route, & les ondes coupe.
Moy raſſuré de la tempeſte
Me trouuant au port de ſalut,

De lorier ie me cein la teſte:
Ie fay deſſus les nerfs du lut
Retentir l'immortelle gloire
D'vne bien heureuſe victoire.
Ie chante le cœur debonnaire
De CHARLES *l'inuincible Roy,*
Et de HENRY *ſon Royal frere*
La ſaincte fraternelle Foy,
Tous les deux en deuiſes belles
Surnommant DOMTEVRS DES REBELLES.
Par ce tems ie n'oſe entreprendre,
Eſtourdi du public malheur,
De ma foible voix faire entendre,
O FRERES, *voſtre ſainct honneur.*
Mais vn jour remis en aleine,
Puiſſé-je auoir la bouche pleine,
Pleine touſiours de vos louanges,
Que plus hardy ie publiray,
Iuſques aux langages eſtranges:
D'vne voix ſi haute criray
Le los de l'vn & l'autre frere,
Et la ſageſſe de la MERE,
Qui ſoigneuſe en voſtre bas âge
En toutes vertus vous inſtruit:
(Tant peut l'art en bienné courage!)
Auant le tems voicy le fruit,
Et de la bonne nourriture,
Et de la Royale nature.
D'Hydres, Harpies, & Chimères
Voſtre païs vous repurgés:
Le rebelle aux loix de noz peres
Par force & prudence rangés:
Vous menez juſte guerre expres,
Pour fonder vne ferme paix.
Lors peut eſtre plus de courage
Que de pouuoir de mon eſprit,
Ie feray vanter d'âge en âge
Par l'art que la Muſe m'aprit,

Voz valeurs. Or mieux vaut s'en taire
Qu'en parler de façon vulgaire.

LE RAVISSEMENT D'EVROPE.

A MONSEIGNEVR DE CHEVERNI CHANCELIER DE MONSEIGNEVR D'ANIOV.

PVIS *qu'vn desir a mon ame enflammee*
Par les François pousser ma renommee
Dans mes écrits que ie va publier,
Muse, les noms il ne faut oublier
De tes amis. Ton HVRAVT, *qui te prise,*
Qui te suporte & tes dons fauorise,
Doux & courtois, amy de l'Equité,
Cœur genereux plein de fidelité,
(Apres auoir celebré le battesme
D'vn premier fils, qu'auec plaisir extrême
Il a receu de la main du Grand Dieu)
Vien honorer. Vien planter au milieu
De ton ouurage en vn front de ton liure,
Son nom aimé pour ajamais y viure,
Tant que mes vers estimez se liront,
Tant que François les François parleront.
La nuit, ayant aux limons estoylez
D'vn char obscur, ses moreaux attelez,
Ia deualoit sous les voustes pendantes
Des plus hauts cieux, & les flammes tombantes

Encontreual d'vne panchante courſe,
S'entrepouſſoyent dans la marine ſource :
Quand le ſommeil gliſſant plus gracieux
D'vn mol lien fille nos laſches yeux,
Quand à ſon tour la moins douteuſe bande
Des ſonges vrais en ſon heure commande :
Europe alors la pucelle tendrette
Fille à Phenix dormoit en ſa chambrette,
Lors par Venus luy furent deux contrees
Diuerſement en vn ſonge montrees.
Elle penſoit voir en ſa fantaſie
De face & corps deux femmes, l'vne Aſie
Sa douce terre, & l'autre de dela
Que de ſon nom depuis on appela.
Or la ſerroit Aſie & tenoit priſe,
Et ne voulant lâcher en rien ſa priſe,
Diſoit que ſienne elle eſtoit par droiture,
Comme ſa propre & fille & nourriture.
L'autre tirant de forte main vſoit
En celle là qui point ne refuſoit
De la ſuiuir, comme eſtant ordonnee
Par ſon deſtin à luy eſtre donnee.
Refuant cecy, acoup elle s'eſueille :
Mais comme encor vn peu elle ſommeille,
Hors de ſes yeux les femmes ne fuïrent,
Ains peu à peu en l'air s'eſuanouirent,
Comme lon voit eſparſe parmy l'air
Vne fumee à neant s'ecouler.
Tant qu'en ſes yeux la pucelle les voit,
Tandis muëtte elle ne ſe mouuoit :
Mais auſſi toſt qu'elle les perd de vuë,
Seule elle dit encores toute emuë :
Bons Dieux, où ſuis-ie? où ſont ces damoyſelles,
Qui me ſembloyent icy meſme tant belles?
Qui eſt le Dieu des celeſtes Royaumes,
Qui m'a faict voir en debat ces fantaumes?
Quel ſonge icy s'eſt à moy preſenté,
Qui d'vn tel ayſe a mon cœur tourmenté?

Mais qui eſtoit celle douce eſtrangere,
Qui m'a ſemblé tant aymable & ſi chere?
O laſſe moy! ie bruſle de deſir
De la reuoir encor à mon plaiſir,
Tant me plaiſoit ſon acueil accointable,
Tant la douceur de ſa grace traitable!
Or le bon Dieu à ce ſonge me donne,
D'autant qu'il plaiſt la fin plaiſante & bonne.
Ces mots finis, l'Aube au roſin atour
Les cieux voyſins bigarroit alentour,
Les parſemant de ſafran & de roſes:
Et le ſoleil, ſes barrieres deſcloſes,
Mit ſous le joug ſes cheuaux ſouflefeux,
Enflammant l'air de ſes épars cheueux.
Lors ſe leuant la pucelle s'apreſte,
Nuë en chemiſe, à fin que rien n'arreſte
Son partement, quand ſa pudique bande
Frapra ſon huys, qui déja la demande.
La bande eſtoit de douze damoyſelles,
L'elite & fleur d'entre mille pucelles
Des enuirons, toutes de haut lignage,
De meſmes ans & de meſme courage.
Auecques ſoy touſiours la belle Europe
Souloit mener cette gentile trope:
Fuſt pour chaſſer par les monts cauerneux,
Ou ſe baigner aux fleuues areneux,
Fuſt pour cueillir par les vertes prairies
Le bel eſmail des herbettes flories.
Ia tu tenois Europe à la feneſtre
Pour te pigner l'yuoire dans ta deſtre,
Lors que voicy des filles la brigade
Aux crins nouez, en ſimple verdugade,
Portant chacune vn pannier en ſes doits,
Et te pignant accourre tu les vois:
Mais tant te tient de jouer le deſir,
Qu'à peine adonc tu te donnes loiſir,
Ny d'agenſer ta blonde cheuelure,
Ny d'auiſer à ta riche veſture:

Ains tu trouſſas en vn neu ſimplement
Tes crins eſpars : & pour abillement
Sur toy tu mis vne cotte de ſoye
Rayee d'or, qui luyſamment ondoye
Parmy l'éclat d'vn Serien ſatin :
Puis te chauſſant d'vn bienfaitis patin,
A ribans d'or à ta jambe lié,
Hatiuement tu prens à chaque pié.
D'vn ceinturon à doubles cheſnons d'or
Deſus les flancs tu te ceignois encor,
Quand les voicy : tu leurs ouures ta porte
Les bienveignant la premiere en la ſorte :
Bon jour mes Sœurs, bon jour mon cher ſoucy :
Las, que ſans vous il m'ennuyoit icy
Vous attendant. Compagnes partons ores
Que la fraiſcheur eſt rouſoyante encores.
Ores que l'air n'eſt encores cuiſant
Sous le rayon du ſoleil doux luyſant.
Or que ſa flamme eſpargne les campagnes
Dardant ſes rais aux ſimes des montagnes.
Mais allon doncq, allon ma chere trope :
Suiuez les pas de voſtre chere Europe.
Ainſi diſant, en ſa main elle prit
Vn panier d'or, ouuré de grand eſprit
Et grand façon : en qui ſe montroit l'euure
Et l'art parfait de Vulcan le Dieu feuure.
Vulcan jadis Libye en eſtrena,
Quand de Neptun au lit on la mena :
Elle depuis le donne à Telephaſſe.
Europe apres tant ſa mere pourchaſſe,
Que la derniere elle en fut eſtrenee,
Ains que pour femme à nul eſtre menee.
En ce panier Ion fille d'Inache
Pourtraicte d'or eſtoit encores vache,
Ayant perdu toute ſemblance humaine :
Vn tan au flanc l'epoiçone & la meine :
Vn vent epaix roulloit de ſes narines :
Elle nouoit par les voyes marines.

La mer eſtoit d'azur. Sus vn rocher
Que l'eau coſtoye, vn étonné nocher
Ayant choiſi la vache à l'impourueuë
Beoit apres ſans detourner ſa veuë.
Iupiter peint en doucette blandice
De ſa grand' main aplanit la geniſſe:
Et ſur le Nil de vache la rappelle
Au naturel d'vne femme treſbelle.
L'onde du Nil de fin argent eſt faite:
La vache eſtoit d'airain fauue pourtraite:
Et Iupiter en ſon orine image
Le bout du pié mouille en l'eau du riuage.
Sus le couuercle eſtoit tiré Mercure
Sanglant encor: aupres de ſa figure
Arge giſoit roide mort étandu:
Son ſang pourprin par la terre épandu,
Qui de ruiſſeaux le couuercle enuironne,
Va tournoyant l'entour de ſa couronne:
Puis il ſe range, à ondee plus groſſe,
Deſſous la vouſte ainſi qu'en vne foſſe:
Vn pan en ſort, qui en la couleur gaye
De ſon pennache enorgueilli s'égaye.
Il faict la rouë, & pour la fin de l'œuure
Du panier d'or les léures il encueuure.
Ce paneret chargeoit la main d'Europe,
Quand elle ſaute au milieu de ſa trope,
Et ſe meſlant parmy elles, s'auoye
Par vn ſentier qui dans les prez conuoye,
Où de coutume elles ſouloyent s'ébatre,
Au bruit du flot qui la coſte vient batre.
Or auſſi toſt qu'elles furent entrees
Où commençoit le tapis de ces prees,
On les euſt veu alenuy ſe pancher,
Pour les honneurs des herbes detrancher
D'ongles pillards, marchantes à chef bas,
Comme aux moiſſons demarche pas-à-pas
Le peuple oyſif, par qui ſont ramaſſez
Les blonds eſpis hors des gerbes laiſſez,

Qui en glainant euitent pauureté,
Parmy les chams, au plus chaud de l'aiſté.
Ainſin eſtoyent par ces filles baiſſees
A qui mieux mieux toutes fleurs amaſſees.
Sans nulle epargne on y ſerre les lis,
Les baſſinets, l'œillet, & le narcis,
Et le ſafran : le tin, la mariolaine,
Le ſerpolet, s'arrachent de la plaine.
Tandis la vierge au milieu du troupeau,
Tenant en main de roſes vn houpeau,
Ores courbee auoit baſſe la teſte,
Les mains aux fleurs : ores elle s'arreſte,
Encourageant ſes compagnes haſtiues,
Courbes en bas à la pree ententiues :
Là tout luy ſied, ou ſoit qu'elle ſe baiſſe,
Ou ſoit encor que haute elle ſe dreſſe.
Mais tu ne dois, Pauure, tu ne dois pas
Long tems aux prez jouir de tels ébats :
Or, que tu as ta bande & le loiſir,
Or ſoule toy ſoule toy de plaiſir,
Voicy venir Iupiter, qui t'apreſte
Bien d'autres jeux, & bien vne autre feſte.
Ce Dieu Tonant reuenoit de Cyrenes,
D'vne hecatombe à luy faicte aux arenes
Du vieil Ammon, par l'air prenant la voye
Pour retourner à ſon temple de Troye,
Quand il auiſe, aſſez loing d'vne ville,
Pres de la mer, ceſte troupe gentile,
Quand luy, pendant par le vague des cieux,
La ſeule Europe il choiſit de ſes yeux.
Comme Venus ſous le tenebreux voyle
Romt la lueur de chacune autre eſtoyle,
Comme la lune, en ſa luiſante face,
La reſplendeur de Venus meſme efface :
Non moins auſſi la royalle pucelle
En grand' beauté ſes compagnes excelle.
Comme il la vit, auſſi tôt fut épris
Du feu cuiſant du brandon de Cypris,

Qui ſeule peut ſous ſa maiſtreſſe d'eſtre
Donter des Dieux & le pere & le maiſtre.
Non autrement qu'vn rauiſſard Vautour
Le lieure veu fait pardeſus maint tour
Virevouſtant, & ne vole point droit,
Mais coup ſur coup tournoye vn meſme endroit.
Le lieure eſt là : le pauuret ne s'en doutte :
Qui tôt ſe montre & tôt apres ſe boutte
Sous vn buiſſon. L'oyſeau ſa proye guette
Iuſques à tant qu'en priſe elle ſe jette.
Ainſi dans l'air ſoutenoit ce grand Dieu
Guetant Europe, & ne bouge d'vn lieu :
Mais de ſon vol cernant vn meſme eſpace,
Tient l'œil fiché deſus ſa tendre face,
Qui plus l'enflamme. Amour & grauité
En meſme lieu n'ont jamais habité :
Ce tout puiſſant, ce pere des hauts Dieux,
Qui fait trembler & la terre & les cieux,
Hochant le chef : qui a la deſtre armee
Du feu vangeur d'vne foudre enflammee,
Voulant tromper vne nice pucelle,
Il ſe deguiſe, & ſous vn bœuf ſe cele :
Non ſous vn bœuf, qui à penible aleine
D'vn coutre aigu va ſillonnant la plaine,
Ny ſous celuy, qui des vaches mary
Pour vn troupeau dans l'eſtable eſt nourry :
Son poil luiſant euſt bien de ſa blancheur
Eteint le teint de la plus blanche fleur :
De ſon front le deux cors étinceloyent,
Deux cors orins, qui l'or meſme exceloyent :
Son blanc fanon, & plus que neige blancs,
D'etoiles d'or eſtoyent ſemez ſes flancs,
Si que deſlors on l'euſt peu juger digne
D'eſtre au ciel mis pour le douziesme ſigne.
Or luy qui fut tant benin & tant beau,
Vint ſe meſler au milieu d'vn troupeau,
Qui de fortune en la prée champeſtre
Du mont voiſin eſtoit là venu paiſtre.

Mais peu-à-peu, des autres ſe tirant,
Il fuit l'ardeur qui le va martyrant,
Et ſe robant alecart de ces bœufs,
Toufiours toufiours s'aproche de ſes vœus.
Quand deſia pres les vierges l'aperceurent
Loing du troupeau, de frayeur ne s'emeurent,
Ains ſon doux flair les attire & conuie,
Et ſa douceur donne à toutes enuie,
En l'abordant de plus pres l'approucher,
Et ce toreau tant aymable toucher.
Mais il s'arreſte aux jambes de ſa belle,
Qui à ſon dam ne luy eſtant rebelle,
De ſon amant enhardie s'approuche
Luy eſſuyant l'écume de la bouche:
Non pas écume, ainçois vne ambroſie
Paſſant la gomme au mont Liban choiſie.
Sa douce aleine éteint, rauit & emble
L'odeur des fleurs de tous les prez enſemble:
De ſes naſeaux le ſafran chét menu,
Tel qu'on l'euſt dit de Cilice venu.
Elle le baiſe, & luy treſſaillant d'aiſe
Le vermillon de ſes léures rebaiſe,
Et ne pouuant preſque le reſte attendre,
Ores ſa main, ores ſa gorge tendre
Il baiſe & leſche : elle ores enuironne
Son large front de tortiſſe couronne,
Ores de fleurs ſes cornes entortille:
L'amant aux bras de s'amie fretille:
Puis à chef bas ſus l'herbe bondiſſant,
Il s'agenouille : & d'vn œil blandiſſant,
Tournant le col il guigne ſon Europe,
Par doux atrait luy preſentant la crope.
Mais du toreau cette mine ruſee
La vierge ſimple a ſoudain abuſee,
Qui nicement d'vn fol deſir éprife
Va decouurir aux autres ſon emprife.
O cheres Sœurs, mais onques viſtes vous
Vn autre bœuf, ou plus bel ou plus doux?

Mais ie vous pry voyez vn peu sa grace,
Et la douceur qui se montre en sa face.
Apriuoisé son echine il nous tend:
Voyez voyez, il semble qu'il attend
Qu'vne de nous dessus le dos luy monte.
Qu'attendez-vous? montons brigade pronte:
Car de façon c'est vn homme à le voir,
Si de parler il auoit le pouuoir.
Non ne craignés qu'il vous face vn faux pas:
Aués-vous peur qu'il vous renuerse à bas?
Compagnes, sus, aidez moy à monter,
Ie le veu bien la premiere donter.
Ces mots finis sur le dos elle monte
De ce toreau, non sçachant qu'elle donte
Le dos courbé sous soy premierement
D'vn qui la doit donter bien autrement:
Et qui chargeant en crope son desir
Sur piés se leue, & marchant à loisir
Va va tousiours jusque à ce qu'il arriue,
Portant sa proye, à la marine riue:
Et dés qu'il fut sur le riuage, il entre
Dedans la mer jusqu'à mouiller son ventre:
Puis perd la terre, & va tant qu'à la fin
L'eau le porta nouant comme vn daufin.
Elle pleurant crioit à ses compagnes,
Qui la suiuoyent à trauers les campagnes:
Et ses bras nus deuers elles tendoit,
Mais leur secours en vain elle attendoit.
Comme le beuf vogoit, les Nereïdes
Saillirent hors de leurs antres humides,
Chacune assise au dos d'vne baleine,
Le conuoyant par la marine plaine.
Mesme Neptun le grand Dieu de la mer
Dauant ses pas fist les vagues calmer:
Et lors seruant à son frere de guide
Luy fist passage en son païs liquide.
Autour de luy, de leurs aleines fortes
Les Dieux Tritons dans leurs coquilles tortes

Vn chant noſſal hautement entonnerent,
Chant que les rocs apres eux reſonnerent.
Europe eſtant deſſus le beuf aſſiſe
D'vne des mains vne corne tient priſe,
D'vne, creignant les flots de la marine,
Elle trouſſoit ſa veſture pourprine.
Deſſus ſon dos dans vn guimple de toyle
Le vent s'entonne ainſi qu'en vne voyle,
Dont la roideur d'vne aleine aſſez forte
Sur le toreau la pucelle ſupporte.
Incontinant les fleurettes qui furent
En ſon panier dans la marine churent,
Et rien ſi fort elle ne regrettoit,
Telle ſimpleſſe en la pucelle eſtoit.
Quand le beuf l'eut du riuage diſtraite
En haute mer d'vne ſi longue traite,
Qu'elle n'euſt ſceu choiſir nulle montagne,
Ny bord aucun que la marine bagne,
Quand l'air en haut ſe voioit ſeulement,
En bas la mer par tout egallement,
Lors la creintiue au toreau dit ainſi :
Ne ſçay lequel, beuf ou Dieu, qu'eſt-cecy?
O Dieu-toreau, qui es-tu qui me guides
Voguant des piés par les voyes liquides?
Mais, qui te fait aux eaux auenturer?
Eſt-ce pour boire, eſt-ce pour paſturer?
Quelle paſture y penſes-tu trouuer?
Et quelle humeur pour d'elle t'abreuuer?
N'es-tu point Dieu? pourquoy donques fais-tu
Ce que feroit la diuine vertu?
Ny le daufin ſur la terre ne jouë,
Ny le toreau dedans la mer ne nouë,
Mais ſur la terre & ſur les eaux profondes
Tu vas treſſeur ſans que point tu affondes.
Ie croy, tantoſt t'elançant de ces eaux
Tu voleras comme font les oyſeaux.
O laſſe moy! moy comble de miſere,
Qui vã quittant pais, & pere & mere,

Et tous amis, pour ce beuf qui me meine
D'vn train nouueau par le moyte domaine.
Roy de la mer, ô grand prince Neptune,
Ayde moy Dieu, & guide ma fortune
Sous ta faueur : par qui vraiment j'eſpere
Bien acheuer ce voyage proſpere.
Car ſur ce beuf ces ondes je ne paſſe
Sans le ſecours d'vne diuine grace.
Ainſi dit-elle, & les pleurs qui coulerent
De ſes doux yeux par ſes jouës roulerent
Dedans ſon ſein : Quand le beuf adultere
Meu de ſes pleurs, plus long tems ne ſceut taire
Ce qu'il eſtoit, ains luy dit : Pren courage,
Ne crein ne crein des flots marins l'orage,
Tendre pucelle : autre choſe je ſuis
Que je ne ſemble, autre choſe je puis
Qu'vn beuf muglant, dont la forme j'ay priſe
Pour ton amour dedans mon cœur éprise,
Qui m'a forcé de veſtir cette face,
Et de paſſer de tant de mers l'eſpace,
Moy Iupiter, moy le pere des Dieux,
Moy le ſeigneur ſous qui branlent les cieux,
Pour apaiſer de ma flamme ſegrette
La chaude ardeur en cette iſle de Crete
Ma nourriciere : icy faut que tu ailles,
Icy ſeront tes ſaintes epouſailles,
Icy de moy tu auras des enfans,
Roys ſur la terre en gloire triomphans.
Ainſi dit-il : & tout comme il diſoit
D'ordre arreſté par apres ſe faiſoit.
Il vient abord, & dans Crete venu
Le toreau feint n'a long tems retenu,
Ains ſa figure au riuage a repriſe,
Puis accomplit ſon amour entrepriſe :
Et denouant le viergeal demiceint,
Qu'Europe auoit pour l'heure encore ceint,
Enſemble fit & femme & mere, celle,
Qui juſqu'à lors auoit eſté pucelle.

A MONSIEVR LE GRAND AVMONIER.

AMIOT, *quand je voy ton liure,*
Qui merite à jamais de viure,
(Pris d'vn precepteur d'Empereur,
Le meilleur qui fut onc sur terre,
Soit pour la paix soit pour la guerre,
Bon justicier bon conquereur:)
Que pour nostre public vsage
Tu traduis en François langage,
Toy bon precepteur d'vn bon ROY,
Qui poussé de bonne nature,
Instruit de bonne nourriture,
Droiturier embrasse la Foy.
Quand je voy ton liure, & son titre,
Où ton nom de crosse & de mitre
Porte le sacré saint honeur,
Pris de merueille & non d'enuie,
Ie dys en benissant ma vie:
Valeur trouue son guerdoneur.
Car ce beau titre à plus d'vn âge
Portera certain témoignage
De la vertu d'vn Prince grand.
L'honeur, qui se donne en la sorte,
Double honeur des deux parts aporte,
A qui le done, & qui le prand.
Mais quand je vien mettre en lumiere
Mes vers, bien qu'ils ne valent guiere,
Que je ne puis desestimer,
(Car chacun aime son ouurage)
Me voyant auant dans mon âge,
Lequel j'ay tout mis à rimer:

Quand moy, qui n'ay mitre ne crosse,
Vien publier la masse grosse
De mes ouurages assemblez :
Si je pense qu'en grosse letre
Baif sans titre me faut metre,
Ie sen mes esperits troublez.
Non pas que tresbien je ne sçache,
Que moy, qui mes œuures ne cache,
Ie n'aquiere assez de renom :
Il me deplaist que, quand j'auance
Mes vers pour l'honorer, la France
Rougisse de mon pauure nom.
Vraiment c'est à la France honte,
Que lon y fait si peu de conte
De ceux qui plus d'honeur luy font :
Ce qui plus mon cœur époinsonne,
C'est, pour vn bien qui bien se donne,
Que mille sans merite en ont.
Et si ne sçay doù vient la faute,
Sinon de la bonté peu caute
Des plus grans, qui, sans y penser,
Les biens donnent par trop faciles
Aux personnes les moins abiles,
Fors à courir pour s'auancer.
De là coule toute la mine
Des abus, qui font la ruine
De l'état diuin & mondain.
Trop long tems a qu'elle commence :
Car si auant elle s'auance,
Qu'on attend le mechef soudain.
Dieu bon Dieu detourne ton ire :
De mon ROY *le bon cœur inspire*
De ta tressainte volonté.
Qu'il puisse terrasser le vice
Sous la florissante justice
Dessur l'apuy de sa bonté.
Iustice & Pieté je prise,
Et pour tres royale deuise

Deuot je les honoreray.
Qu'vn Docteur de Pieté parle,
Moy ton Poëte, ô grand ROY CHARLE.
De juſtice je parleray.
Il faut propoſant belle montre
D'vn deſſein de telle rencontre,
Ne laiſſer le rebours courir.
O bon ROY, *fay qu'vn jour encore*
Iuſtice & Pieté s'honore:
L'etat qui chet vien ſecourir.
Iuſtice eſt la vertu de l'ame,
Vertu des vertus ſeule Dame,
Qui depart le ſien à chacun.
Quiconque la Iuſtice exerce,
L'humain & diuin ne renuerſe:
Et n'endure forfait aucun.
En telle Iuſtice bien priſe,
La Pieté meſme eſt comprise,
Qui rend bien le diuin honeur,
Entre les amis departie
Et les parens & la patrie,
Et le ſuget & le ſeigneur.
En voſtre Iuſtice bien priſe
Prudence premiere eſt comprise,
Qui reſte vaine ſans l'effét.
Et juſtice eſt l'effét d'icelle.
La Prudence ſeule apar-elle
Ailleurs qu'en l'ame rien ne fait.
Iuſtice contient l'atrempance,
Qui bien toutes choſes diſpanſe,
Reglant nos violens deſirs:
Et qui, à la honte ou domage
De ſon prochain, ne s'auantage
De vouloir prendre ſes plaiſirs.
Iuſtice contient Fortitude,
Qui contre les rebelles rude,
Aux humbles clemente ſera:
Et gardera que l'ame ateinte

De friuole eſperance ou creinte
Vne lacheté ne fera.
Dauant liberale Iuſtice
S'enfuit la taquine auarice,
Qui l'autruy derobe & le ſien.
Où la juſtice eſt floriſſante
La prodigalité s'abſente,
Qui perd ingratement le bien.
En elle eſt la vraie Eſperance,
Auec la fidelle aſſurance,
Et la loyale Charité.
O juſte ROY, *fay la juſtice*
Regner vainquereſſe du vice :
Entrepren-le en proſperité.
De tes aïeux l'vn Debonaire,
L'vn du peuple, l'vn des ars Pere,
L'autre le Sage eſt ſurnommé :
De tous ces beaux noms la memoire
Seul aboliras de ta gloire,
CHARLE LE IVSTE *étant nommé.*

A MONSIEVR

DE BELOT.

BELOT, *que non vn faux viſage,*
Et moins vn afeté langage,
Ny quelque flateuſe façon,
Font aimer : ains vne bonne âme,
Qui le vice rejete, & blâme
Méme du vice le ſoupçon.
De la Court ne te chaut plus guiere,
Qui veux laiſſer l'annee entiere

Couler, ſans venir voir le Roy.
Creins-tu que la Court ſoit deſerte
Depuis la tant inſigne perte
De ces ennemis de ſa foy?
Ou quelque amour toute nouuelle
Auroit bien gagné ta ceruelle,
Faiſant oublier tes amis?
Où eſt ce Iuin? voila Nouembre
Paſſé: nous entrons en Decembre:
En Iuin tu nous auois promis.
Voicy ta maiſon arreſtee,
Et qui t'attend toute apreſtee:
Et nous tes amis t'attendons.
Qui te fait ton retour remettre?
Aumoins à nous vn mot de lettre.
Qui tes nouuelles demandons.
As-tu conçu quelque rancune
Contre la Court? Si la fortune
Ne répond pas à ton deſir?
Pour y voir l'indigne (peut eſtre)
En honeurs & biens ſoudain croeſtre,
Le bien inutile moiſir?
N'y vien pas, ſi tu n'y veux viure
Tenant le chemin qu'il faut ſuiure
Pour heureuſement paruenir.
Moy, ſur l'autonne de mon âge,
Par force je més en vſage
Le vray moyen qu'il faut tenir.
Neceſſité, des ars maitreſſe,
M'enſeigne la faine ſageſſe
Contre le ſçauoir mal apris
Ie cuidoy pour auoir ſalaire
Que ce fuſt aſſez de bien faire:
Et qu'ainſi lon gangnoit le pris.
En cette fote fantaiſie
Le métier de la Poéſie
I'ay mené bien pres de vingt ans
De mes vers mis en euidence

I'esperoy quelque recompense,
Quand ne faisoy que perdre tems.
Mais depuis par experience
I'aquier bien vne autre science.
Car outre qu'il faut faire bien,
Sois importun en toutes sortes:
Frape, demande à toutes portes:
Autrement tu n'emportes rien.
Laisse chés toy ta preudomie,
Du vray la trop seuere amie.
Si tu n'es flateur ou menteur,
La verité sçaches bien taire.
Ne deplay ne pouuant complaire:
Sois ou menteur ou lamenteur.
La Court requiert & que lon mente,
Et que souuent on se lamente:
Tousiours faut se ramenteuoir.
Et faut s'y trouuer en personne:
Aux absens jamais on ne donne.
C'est le chemin pour en auoir.
I'ay vu mon compagnon d'école,
Et mon maistre en cette bricole,
Lequel n'y a pas quatorze ans,
Vouloit faire à toute fortune
A partir entre nous commune,
Des biens auenir & presans.
Comme il auoit l'esprit agile,
La langue souple, & l'âge abile,
En la Court ariue inconu.
Tient ce chemin: poursuit: s'auance,
Digne encor de meilleure chance
Pour ne s'estre pas méconu.
Moy tardif qu'vne humeur pesante,
Cause d'vne honte nuisante,
Rendoit & sauuage & retif:
Suis retardé bien loin darriere.
Sus sus redoublon la carriere
Pour ne viure pauure & chetif.

Aux grans je me ſuis fait conoiſtre:
Ils ont fait ma fortune croiſtre:
Et me donnent certain eſpoir
De la faire encore meilleure.
S'ils le font, ſoit en la bonne heure:
Sinon, j'auray fait mon deuoir.

LA NINFE BIEVRE.

AV SEIGNEVR DE BERNI.

BRVLARD, *ta franche gaillardiſe,*
Qui noſtre Muſe ne mepriſe,
Me conuie à te rechanter,
Ce qu'vne fois deſſus la riue
De BIEVRE *à la Ninſe plaintiue,*
Elle fiſt ainſi lamanter.
RACE *des hommes deploree,*
Oiez d'vne Ninſe éploree
Vn grief & lamentable chant:
Et ſi n'en faites autre conte
Pour le moins confeſſez la honte
De voſtre ſiecle treſmechant.
Moy qui dans mon giron ameine
De cent ſourjons l'eau néte & ſaine,
Gardant dés ma ſource mon nom,
Iuſqu'à tant que mon ruiſſeau treuue
Contre Paris le large fleuue
De voſtre Séne au grand renom:
Moy de qui l'eau freſche conduite
Par vne rigole conſtruite

De ciment, œuure des Romains,
Souloit abreuuer voſtre ville:
Aujourdhuy je me traine vile
Pour des teinturiers inhumains,
Qui font de l'eau de mon riuage
Dans leurs chaudieres vn lauage
De gueſde & paſtel meſlangé:
Qu'apres dans mon ſein reuomiſſent:
Et de leurs drogues me honniſſent
Mon courant ainſin enfangé.
Valoit bien leur ſale teinture,
Vaine bobance toute ordure!
Qui perd des laines le naïf,
Que j'alaſſe deſhonoree
Trainer mon eau decoloree,
Perdant ce que j'auoy de vif?
Lors que d'vne courſe naïue
Racueillant mainte ſource viue
Ie m'égaioy dans mon canal,
Trempant le bas de la coline,
Dont la longue pampreuſe échine
S'étand du long d'vn plaiſant val.
Menant ma riuerote néte,
Qui ne couloit encor inféte
Des poiſons de vos Gobelins,
Lors me jettoy non dédaignee
Dans ma riue droit-alignee
De la Sene aux flots azurins.
Cotoyant touſiours la montagne,
Dont le pié de mon eau je bagne,
Ie gardoy mes flots beaux & nets,
Iuſqu'en la ruë à qui demeure
Le nom de Bieure encor aſteure:
Mais ils y font le Troupunais.
Ainſi tout par tout vilenée
En la malheure je fu née.
Que mal viene à mes ennemis!
Qui par auarice méchante

Me gaſtans mon eau clair-coulante,
En deſhoneur m'ont ainſi mis.
O Dieu du fleuue de la Séne,
Tu vois comme je vas à péne,
Reculant par mille détours
En ma riuiere tortueuſe :
Tant je crein t'ofenſer, honteuſe
De meſler mon eau dans ton cours :
Encor dans ton canal jettee,
De leurs venims toute infectee,
Ie coule tant loin que je puis,
Sans que mon onde ſoit confuſe
Auec ton eau, qui me refuſe
Ainſi vilaine que je ſuis.
Iadis non ainſi dédaignee,
Mais de tes Ninfes bien veignee,
Mes eaux je melloy dans vos eaux,
Parauant que de leur teinture
Cette enjance me fiſt l'injure,
Qui deshonore mes ruiſſeaux.
Mais ſi mes eaux je vous aporte,
Mon nom deſia plus je ne porte,
Que ces Gobelins m'ont oſté.
Ma honte je cache pauuréte:
Et mon nom plus je ne regrete,
Puis qu'ils m'ont tolu ma beauté.
O bande aux neuf Muſes ſacree,
Que mon onde ſouuent recree,
Soit au valon de Gentilly,
Soit d'Arcueil au peupleux riuage,
Où des arcs eſt debout l'ouurage,
Par où ſur les mons je ſailly :
DORAT *des Poëtes le pere:*
Ronſard à qui j'ay ſceu tant plere:
Des-Portes, Paſſerat : Belleau,
Qui dois de ma piteuſe plainte
Dautant plus auoir l'ame ateinte,
Que prens ton nom de la belle eau:

Si jamais ſus ma verde riue
Au murmure de mon eau viue,
Vous printes quelque doux ſomeil:
Si de mes ondes argentees
Vos paupieres auez frotees
Vous lauans à voſtre reueil:
Si jamais à vos amourétes:
Si à vos verues plus ſegrétes:
(Quand vous foulaſſiez à requoy
En plus d'vne cachéte ombreuſe)
Témoin fidele & bien-heureuſe
I'ay preſté mon riuage coy:
Touchez de cette doleance,
Venez embraſſer ma vangeance
Contre la ſacrilege erreur
Des mauuais qui me font outrage.
Que voſtre bande s'encourage
Contre eux d'vne juſte fureur.
Tant qu'ou leurs fautes ils ſentent,
Et ſi bien ateins ſe repentent,
Qu'ils me rendent mon libre cours:
Ou ſi le gain tant les manie,
Comme ils m'ont falement honnie,
Soyent honnis par voſtre ſecours.

A MESDAMOISELLES, IANE DE BRISSAC, ET HELENE DE SVRGERE.

SOVCI *des Muſes immortelles,*
O Pair de compagnes fidelles,
Qui, outre le ſang qui vous joint,
Vous belles & bonnes couſines,

Sentez mesmes graces diuines
Sous mesme desir qui vous point :
Quand du vray sçauoir curieuses
Ie vous voy tousiours studieuses
Tenir quelque liure en la main,
En langue nostre ou étrangere,
Ninfes de Brissac & Surgere,
Que vous ne fueilletez en vain.
Ainsi que les blondes auétes
Vont voletant par les fleurétes
En la saison du renouueau :
Quand de naturelle industrie
Entre les fleurs font vne trië,
Pour confire leur fruit nouueau :
Et font dés la saison nouuelle
De miel vne reserue belle,
Pour passer l'autonne & l'yuer.
Ainsi vous bonnes menageres,
Qui tenez les heures bien chéres,
En la primeur de vostre ver :
A tout le reste de vostre âge,
Pour vostre bien-heureux vsage,
Par les liures dignes à voir,
A fin d'orner vostre belle âme,
D'vn honneur mieux flairant que bâme,
Vous cueillez le miel du sçauoir.
Ainsi de meurs & de sagesse
Aquerez vne belle adresse
Dedans vos genereux esprits,
Qui font qu'en vertueuses graces,
Vous, comme les deux outrepasses,
De l'honneur emportez le pris.
Moy rauy de la clairté belle,
Qui de vos valeurs étincelle,
Comme ingrat ie m'acuseroy
Sans espoir de valable excuse,
Quand au jour enuoyant ma Muse
Vos merites ie passeroy.

Sans vos beaux noms mise en lumiere
Dedans l'oublieuse fondriere
Digne seroit de deualer:
Si de vos graces admirees
Mes rimes n'estoyent honorees,
Qui ne peuuent les égaler.
Et comment mes chansons rimees
Pourroyent faire voir exprimees
De vos ancestres les valeurs?
Vos vertus qui sont des plus rares,
Vos graces qui des plus barbares
Atirent les plus rudes cœurs?
Bien que la splendeur de richesse,
Et le los d'antique noblesse,
Acompagne vos jeunes ans,
Pour cela vous n'estes plus fieres:
Mais vos gracieuses manieres
Se parent d'autres ornements.
Non par joyaux d'orfeueries,
Ou precieuses pierreries
Qu'on aporte de l'Inde mer:
Non pour quelque riche vesture
De broderie ou d'orfrizure
Cherchant de vous faire estimer:
Plustost vous vous estes parees
Des Vertus qu'auez desirees
Pardesus les perles & l'or:
Dont la gloire vraye & massiue
Mille ans apres nous sera viue,
Luisant d'vn immortel tresor.
Soigneuses vous auez choisie
L'honneste & graue courtoisie,
Parement de grande valeur:
Aquerant, loin d'outrecuidance,
Et le sçauoir & la prudance,
Biens qui se mocquent du malheur.
Si cette chansonette basse
Meritoit de vous tant de grace,

Qu'elle puſt bien vous conuier
A lire mes autres ouurages,
Ie vous pri, Damoyſelles ſages,
Voſtre ſuport ne me nier :
Mais ſoutenir contre l'enuie
Les premiers labeurs de ma vie,
Où, ſans garder vne teneur,
Ainſi que ma verue me pouſſe,
Tantoſt farouche & tantoſt douce,
Ie pourſuy quelque bel honneur.
Ainſi vos beaux noms puiſſent viure
A jamais dans mon heureux liure,
Et vos honneurs & vos vertus.
Ainſin à la vuë premiere
De voſtre flambante lumiere
Mes enuieux ſoyent abatus.

DV NATVREL
DES FEMMES.

AV SEIGNEVR MOREAV
TRESORIER DE MONSEIGNEVR D'ANIOV.

MOREAV, *d'amour & franc & vide*
Ie viuoy, quand de Simonide
Ie tranſcris en ces petits vers,
Ce que du naturel diuers
Des femmes & de leur lignage,
Il chante en ſon Gregeois langage.

Moy François en François l'ay mis :
Mais ou quelcun de mes amis
En retient la ſeule copie
Dont par megarde ie m'oublie :
Ou quelque dangereuſe main
Me la garde encore à demain :
Ou quelque mauuaiſe afetee
Sus mes vers ſa pate a jetee,
Qui, prenant en mal tout le jeu,
Les a jettez dedans le feu.
Tu en auras ſans plus la ſuite
Que d'autres auteurs j'ay traduite :
Si le tout m'eſt jamais rendu,
Tu l'auras tout, car il t'eſt du.
En atendant la piece entiere
Pren ce reſte de la matiere
De la meſme étofe & façon,
Garçon de la main d'vn garçon.
A TANT *ſe tera Simonide :*
Ces vers ſont pris de Focylide.
LES RACES *des femmes qui ſont*
De ces quatre leur naiſſance ont :
Ou de la chiene ou de l'auéte,
Ou de la porque orde & mal-néte,
Ou de la cauale au beau crin.
Cette cy n'aura point de fin
D'aller venir, diſpoſte abile,
Belle à voir & de taille agile.
Celle de la porque n'a rien
Ny de grand mal ny de grand bien.
Celle de la chiene eſt mauuaiſe,
Aſpre aux abois, qui tard s'apaiſe :
Mais celle de l'auéte ſçait
Mener de la maiſon le fait,
Menagere bonne & ſoigneuſe,
Aux ouurages non pareſſeuſe.
C'eſt celle qu'il te faut taſcher
Auoir pour femme, Amy treſcher.

MAIS *vn nouueau desir me tente,*
Recordant la fable que chante
Le vieil Ascrois à ce propos,
De ne donner si tost repos
A ma Muse qui s'aloit taire.
Di-la, Muse, & ne crein deplaire
Bien que tu sois longue en ces vers.
Plaisir suit vn conte diuers.
QVAND *le cauteleux Prometee,*
Aux Dieux la flamme derobee
Dans vn bois creux, ut mise és mains
Des mortels & chetifs humains:
Il mordit au fons le courage
De Iupiter d'ireuse rage,
Si tost qu'il vit que l'homme auoit
La flamme qu'il se reseruoit.
Et pour la flamme (point n'arreste)
Vn grand mal aux hommes apreste.
Car l'ouurier boiteux renommé
Auec de la terre a formé
D'vne pucelle vne semblance.
Iupiter en fit l'ordonnance,
Minerue Deesse aux yeux vers
Ses membres a ceints & couuerts
D'vne veture deliee.
Et dessus le chef l'a voilee
D'vn guimple qu'en ses mains tenoit,
Ce qui fort bien luy auenoit.
Outre Palas luy enuironne
Le chef d'vne belle couronne
Faite de toutes fraiches fleurs
Mellant par ordre les couleurs.
Par sus les fleurs son chef encore
D'vne couronne d'or decore,
Que le boiteux feure Vulcain
Luy-mesme auoit fait de sa main.
Et pour à Iupiter complaire
Autour de l'ouurage ala faire

Force imagetes d'animaux
Nourris ſur terre & dans les eaux,
Ouurage à voir emerueillable
Eclatant de grace admirable,
Tant les animaux reſſembloyent,
Qu'eſtre tous viuants ils ſembloyent.
Apres qu'en lieu du bien il ha
Fait ce beau mal, la méne & va
Où ſont les autres immortels
Auecque les pauures mortels.
Elle pannadoit acoutree
Comme Pallas l'a reparee:
Et la voyans dauant leurs yeux,
S'ebaïſſoyent hommes & Dieux,
De la tromperie admirable
Qui n'eſt aux humains euitable.
De cette Pandore lon tient
Que la race des femmes vient.
Tel eſt des femmes le lignage
Aux humains grand charge & dommage,
Sortable, non à pauureté,
Mais à bobance & ſouleté.
Comme les chetiues auettes
Dans leurs ruches en voute faittes
Nourriſſent les gueſpes qui ont
Part à leur œuure, & rien ne font:
Elles du long de la journee
Iuſques à la nuit retournee
Sont à la peine baſtiſſant
Leur doux goffrage blanchiſſant.
Tandis les gueſpes pareſſeuſes
Acouuert ſe tiennent oyſeuſes,
Et dans leur panſe font amas
Du labeur qu'elles ne font pas.
Tout ainſi Iupiter qui tonne,
Femmes (vn mal) aux hommes donne
Parſonnieres de leur traual,
Et pour vn bien vn autre mal.

Qui abhorrant le mariage,
Et des femmes le tribouillage,
Marier point ne se voudra:
Quand en la vieillesse viendra
N'ayant personne qui le traitte,
Languira riche en grand' disette:
Luy mort, ceux qui s'en gaudiront
Son bien par entr'eux partiront.
Mais qui se met en mariage,
Et rencontre vne femme sage,
Honneste & de bon entretien,
Le mal se contrepoise au bien
A cetuy-cy toute sa vie.
Mais aussi l'homme qui se lie
A celle du tige peruers,
Vit acablé de maux diuers,
Portant tousiours en sa poitrine
Vn ennuy qui jamais ne fine,
Et va tel malheur encourir
Qu'on ne pourroit l'en recourir.
Ainsi ne peut estre passee
Du grand Iupiter la pensee,
Que nul homme ne doit penser
Ny derober ny deuancer.
MOREAV, *que Dieu te doint l'auéte*
Menagere qui bien te tréte.
L'auéte auiene à mon amy,
Et la guespe à mon ennemy.

A LA LYRE.

DOVCE *Lyre, ie te loué,*
Mon soulas & reconfort,
Par qui seule ie secouë
De mon cœur tout deconfort.

Nulles joyes tant ſoyent douces
Ne te pourroyent égaler,
Toy qui mes ennuis repouſſes
Si toſt qu'ils t'oyent parler.
Il n'a ny ſens ny oreille
Digne d'ouïr ta chanſon,
Qui plein de gaye merueille
Ne ſe rauiſt de ton ſon.
Amphion auec toy, Lyre,
De murs Thebes couronna:
Arion hors du nauire
Aux Daufins s'abandonna.
Aux hommes ils firent honte
En le ſauuant de la mort,
Quand ſous le chant qui les domte
Le rendirent à bon port.
Bien auoyent l'âme brutale
Ces pirates aſſaſſins,
Cruels d'auarice ſale,
Sourds à ſes acors diuins:
Qui par la campagne humide
Tiroyent les daufins courtois,
Menez, comme d'vne bride,
Du ſon touché de ſes doits.
Douce Lyre enchantereſſe,
Le mal tu fais oublier
Au malade, qui te laiſſe
A ſon mal remedier.
La reſonante armonie
De tes gracieux accents,
Si Courvile te manie,
Rend aux eſprits le bon ſens.
Tel qui d'vne aueugle rage
Se lâchoit à la fureur,
Amoliſſant ſon courage
Par elle voit ſon erreur.
Tel qui de gourde pareſſe
Auoit le cœur abatu,

Par elle empli de proueſſe
Se ranime à la vertu.
Douce Lyre ie te louë,
Mon ſoulas & reconfort,
Par qui ſeule ie ſecouë
De mon cœur tout deconfort.
Nulles joyes, tant ſoyent douces,
Ne te pourroyent égaler,
Toy qui mes ennuis repouſſes
Si toſt qu'ils t'oyent parler.

A MONSIEVR DE LA MOSLE.

MOSLE, *ta douce courtoiſie*
Fait qu'en ma libre poëſie,
Ie vien à toy me decharger
D'vn faix que j'ay dans ma poitrine,
Qui m'étoufe & qui me chagrine,
Et cuide me decourager:
Quand malcontent reſueur ie panſe,
Que vingt & cinq ans par la France
I'ay fait ce malheureux mettier,
Sans receuoir aucun ſalaire
De tant d'ouurages qu'ay ſçeu faire.
O que j'uſſe eſté coquetier!
Deux fois me trouuant la ſemaine
Au marché, j'uſſe de ma peine
Le loyer par vn gain preſent:
Là où la nuit & la journee
Trauaillant du long de l'annee,
Ie n'ay pas vn chetif preſent.

Et ma teſte ademy pelee
Griſonne : & ma barbe meſlee
Montre des toufets de poil blanc.
De dents ma bouche eſt degarnie :
La goutte deſia me manie :
Et n'ay de rente vn rouge blanc.
Que beniſte ſoit ta fortune,
Qui te cherche tant oportune
Qu'en la primeur de ton printems,
Tu tiens vne graſſe abaïe.
Toute la cour eſt ebaïe
D'vn tel heur en ſi peu de tems.
Ny defortune ny diſgrace,
Mosle, jamais ne te deplace
Du bon heur qui ſi promt te rit.
Mais croiſſant l'amour de ton maiſtre,
Ton heur croiſſant face decroiſtre
Toute enuie qui s'en marrit.
Bien que toute grande largeſſe
De Fortune la chaucheſſe,
Ne ſoit guiere ſans grande peur :
Et bien qu'en la race mortelle
Nulle grandeur perpetuelle
Ne s'exente du ſort trompeur :
Ta ſageſſe bien attrempee
Ne ſera du hazard trompee :
Mais comme vn marinier acort,
Sous la faueur de ton etoile,
Ou guindant ou calant ta voile,
Te ſçauras ſauuer à bon port.
Voulontiers la caute prudence
Au moyen trouue l'affurance,
Qui de ſon heur ne dechét pas :
Lors que le mortel humain ſage
Retient ſon modeſte courage,
D'aler ny trop haut ny trop bas.
Car s'il faut que l'homme deſcende,

Et le mechef ſe peut porter.
Mais tombant d'vne haute bu te,
Par trop dangereuſe eſt la chute.
Qui ne ſe peut reconforter.
Quiconque bien heureux proſpere,
Iamais ne croye ny n'eſpere
Que ſa chanſe dure touſiours.
Fortune inconſtante Deeſſe,
(S'il faut que ce tiltre on luy laiſſe)
Se laſſe toſt d'vn meſme cours.
Mais la maudite ne ſe laſſe
De me montrer toute diſgrace.
Bien que des grands ie ſoy cognu:
Et bien que ma Muſe ſacree
Par fois leurs oreilles recree,
Tu me vois encores tout nu.
Et quatre dizaines d'annees
En vain deſia ſont retournees,
Depuis qu'au monde ie naſqui.
Ie criray s'il faut que ie meure,
(Si ie n'ay fortune meilleure)
Ie meur qui jamais ne veſqui.
Ie n'eſtime pas que ſoit vie,
Viure plein d'vne bonne enuie,
Et de deſirs gaillards & ſains:
Et ſçachant bien le bien élire,
Ne pouuoir, quand on le deſire,
Parfaire vn ſeul de ſes deſſeins.
Encore ſen-ie dans mon âme,
Qu'vne fureur diuine enflâme,
Quelque valeureuſe vigueur,
Pour entreprendre vn haut ouurage,
Que pourſuiuray d'vn chaud courage,
Si nos Princes m'aident le cœur.
Voire en dépit de ma miſere
A nos enfans montrer j'eſpere,
Par l'ongle quel fut le Lyon.
Et que noſtre âge par la France

De beſtes d'vne telle enjance
Ne nourrit pas vn million.
Si les arts étoyent en eſtime,
Ie ſçay, ſi ie ne ſuis le prime,
Que ie ne ſuis pas le dernier.
Lors ma vertu recompenſee,
Elargiroit de ma penſee
Le deſir qui meurt priſonnier.
C'eſt à moy malheur : mais c'eſt honte
A mon ſiecle, ne faire conte
Du ſçauoir ny de la vertu.
MOSLE, *il m'eſt permis en mon âge*
D'en degorger bien dauantage,
Qui n'ay pas le cœur abatu.

AV CHEVALIER
BONET.

BIEN *que pluſieurs larges campagnes,*
Bien que maintes hautes montagnes,
Et longues trauerſes de mer,
BONET, *aujourdhuy nous ſeparent,*
Mon cœur entier elles n'égarent
Du vray deuoir de bien aimer.
Car ie retien le mot du ſage,
Que ie me ſouuent en vſage:
(Et vers toy ne ſoit pas omis.)
Aye des amis ſouuenance
En abſence autant qu'en preſence:
C'eſt le deuoir des vrais amis.
En cette ſouuenance douce
Ie diſcour : & ie me courrouce

Des fadézes du genre humain:
Qui pour vn vain honneur aquerre,
Ou pour du bien, vagabond erre,
Ne ſçachant s'il viura demain.
Encore pour vn tems j'excuſe
Le jeune homme nouueau ſans ruſe,
Qui ne peut chez luy s'amuſer:
Mais voit des hommes les manieres,
Meurs & façons particulieres,
Pour ſe façonner & ruſer.
Epoint de ſi louable enuie
M'auint vne fois en ma vie
Les monts des Alpes repaſſer,
Pour voir Veniſe ma naiſſance.
Vne fois deſia dés l'enfance
On me les auoit fait paſſer.
Mais fils de François ie me vante
François: & la France ie chante
Que j'honore pour mon païs.
Autres que nos Princes ne priſe
Pour ſeigneurs: autre foy n'ay priſe
Pour tenir que la foy du Lis.
Doncque moy François ie repaſſe
Les monts, que l'eternelle glace
Et la nége couure l'eſté.
Paſſé de là ie conſidere
Tout tant que j'y voy fait ou faire,
Par bonne curieuſeté.
Ie n'y voy rien que des campagnes,
Torrents, riuieres, & montagnes:
Coutaux, rochers, bois, vignes, eaux:
Prez, friches, paſtis, paturages:
Bourgades, villes, & vilages:
Chateaux, bordes, & des hameaux.
I'y voy qu'on laboure la terre:
On ſéme blés: puis on les ſerre:
On mét la vendange au preſſoir.

L'vn perd, l'autre gangne : on besogne.
Le matin y est, & le soir.
Le soleil de jour y éclaire :
De nuit, pourueu qu'elle soit claire,
La lune auec les astres luit.
Il y pleut & gresle : il y tonne :
Il y nége. L'esté, l'autonne,
L'yuer, le printems, s'entresuit.
I'y voy les humains enfans naistre :
Et puis garsons ie les voy croistre :
Et d'autres hommes deuenus,
Qui à diuers metiers s'adonnent.
I'en voy de barbus qui grisonnent :
Et d'autres desia tous chenus.
Et bien ne verray-ie autre chose?
Ce di-je en moy-mesme : & propose
Là plus long tems ne sejourner.
Mes desirs contents ie ramasse :
Et soudain les monts ie repasse
Pour en ma France retourner.
Puis que sans bouger de ma terre,
Sans que dans mille perils j'erre,
I'y voy tout ce qu'on voit ailleurs :
Où ne sont fontaines plus saines,
Ny de vents plus saines alénes,
Ny cher, ny pain, ne vin meilleurs :
Que me sert changer de contree?
Que me sert d'auoir l'âme outree
De mille vains & sots desirs?
Pour se perdre loin à la queste
De la chose qui pres & preste
Nous offre l'aise des plaisirs?
Ce fut ma certaine pensee
Du tems que la Paix, embrassee
Du peuple François, floriſſoit :
Et loin de ciuile rancune
La France, patrie commune
De tous, concorde nourriſſoit :

Mais s'il faut que d'auis ie change
Pour chercher loin en terre étrange
Sous bonnes loix ferme vnion?
Que la mere en fust auortee
De celle maudite portee,
Qui peruertit religion!
D'elle fut des-autorisee
L'ancienne foy méprisee,
Et l'honneur diuin terrassé :
Par elle chut en nostre France
Des loix la sainte reuerance
Detruite, & le bonheur chassé.
Que Dieu le bon Dieu fauorise
De mon Roy *la haute entreprise*
D'extirper ces malins peruers!
Mais que le bon il garentisse,
Qu'auec le méchant ne patisse,
Iettant ses desseins alenuers.
Tandis que sa promte sagesse
Et de ses Freres la prouesse
Les fous rebelles reduira,
Ma chiere Muse, retiree
Où regne la Paix assuree,
A plus haut stile se duira.
Meditant en païs estrange
Des vers dignes de la louange
De ces vaillans & nobles cueurs,
Ie reuiendray vanter leur gloire,
En quelque beau chant de victoire,
Lors qu'ils trionferont vainqueurs.
Ie le dy : mais il faut atendre,
Quelque fin qu'il en doiue prendre :
Dieu me gardera si luy plaist.
Meur ou vy quand & ta patrie :
Bien meurt qui luy donne sa vie :
Qui la suruit miserable est.
Que Dieu d'vn œil benin regarde
Toujours vostre bande gaillarde :

Et conduiſe en ſes jeunes ans
Du Marquis l'ame genereuſe,
Tant que ſa vertu valeureuſe
Soit la fraïeur des mécreans.
Tu ſalúras le bon Delbene,
Luy diſant, qu'il trompe la pene
De l'amour, du trauail de Mars.
A tous ceux de ma conoiſſance,
(Bonet je t'en auouë) auance
Mille ſouhets bons & gaillars.
Ainſi voſtre guerre parfête
Par vne Turqueſque deſfête.
Vous ramene pleins de butin.
Nous dirons faiſans bonne chiere,
Vous vos beaux faits, nous la maniere
Dont ſera domté le mutin.

A SON LIVRE.

RYMES, *ſortez de la pouſſiere:*
Et vous decouurez en lumiere
En beau papier bien imprimé.
Qui naguiere en brouillas traſſees
Giziés dans l'ordure leſſees,
Faites vn gros liure eſtimé.
Tu veux donque ſortir, mon Liure.
Que puſſes-tu longuement viure
De quelque bon ange conduit!
I'ay peur de ton outrecuidance,
Qui vas te mettre en euidance
En tems qui aux Muſes ne duit.
Voy canons, tambours & trompettes,
Ecarmouches, aſſauts, deffettes:

Les fleuues vont le ſang coulant.
Rien que guerre, famine, peſte.
Ce qui d'elles echapé reſte,
Le ſac & gaſt le va foulant.
Ie voy galiaſſes ramees,
Ie voy naus volantes gommees,
Groſſes d'armes couurir la mer.
Ie voy grandes haines ouuertes:
Ie voy les campagnes couuertes
Des batailles qui vont s'armer.
Que vois-tu que rage & turie?
Vois-tu la meurtriere furie,
Qui hoche ſes cheueux épars,
Sa baue venimeuſe crache,
Les ſerpens de ſon chef arrache,
Et les épand de toutes parts?
Les pauures Muſes dedaignees
Cherchent retraites eloignees
En quelque deſert écarté,
Tant que la barbare fumiere,
Qui cache la bonne lumiere,
Refuië dauant la clarté.
Plus promt à ſortir deuois eſtre:
Ou plus rétif encore à neſtre
En quelque âge moins vicieux.
Mais ſouuent entre les epines,
Et parmy les ronces malines,
Sortent fleurons delicieux.
Que Dieu ſauue les lis de France,
Qui nous gardent hors de ſoufrance,
Des Muſes l'aimable confort!
Le ſeul ornement de noſtre âge,
Des lettrés le bon auantage.
Leur party ſoit touſiours plus fort.
Honore nos Princes: & t'arme
De leur écu, comme d'vn charme
De grande efficace & valeur:
Qui me garentiſt de l'enuie,

Et garde mon heureuſe vie
Pour tout jamais de tout malheur.
Ne tay que leur bonté royale
Ont ouuert la main liberale
A Baif, qui ne veut tenir
Sinon d'eux, & qu'à eux, Mon Liure,
Te dedy', pour y faire viure
Leurs noms, & pour ſe maintenir.
Mê donque CHARLE *en aparance,*
Comme il afiert au ROY *de France.*
Montre HENRI *Duc valeureux.*
FRANCOIS *le gentil y reluiſe.*
CATERINE *bonne conduiſe*
En plus d'vn lieu mon cours heureux.
Les vns diront, que tu es rude :
D'autres, que tu ſens plus l'etude
Que la Court : tant tu es diuers.
Laiſſe toy blâmer & reprendre,
A qui ne voudra point aprendre
De la lecture de tes vers.
Tel loura ce que moins je priſe :
Et tel, ce que plus j'autoriſe,
En ſe moquant mépriſera.
Iupiter ou pleuve ou ne pleuve,
Touſiours quelque facheux ſe treuve,
Qui du tems ſe douleuſera.
Dy, que je ſuis du bon Lazare
Fils naturel, qui ne m'égare
De la trace de ſa vertu :
Afin qu'autant qu'on me retranche
D'vne part, à mon âme franche
Se rande l'honeur qui eſt du.
Dy, que pauureté ny l'enuie
N'ont ſçu tant abatre ma vie,
Que mon los ne ſoit aparu :
Et que volant d'aſſez haute æle
Pour trouuer la gloire immortelle,
Dauant les grands j'ay comparu.

Pour vn, qui mené d'ignorance
Ou d'vne maline méchance,
Voulut amoindrir mon renom,
Dix ſçauans & francs de rancune
Ont dite ingrate ma fortune,
Qui ne répondoit à mon nom.
I'eu les membres grelles alegres,
Forts aſſez, bien qu'ils fuſſent megres,
Pour gaillard & ſain me porter.
De hauteur moyenne & non baſſe,
Dieu m'a fait ſouuent de ſa grace
Valeureux le mal ſuporter.
I'eu large front, chauve le feſte,
L'œil tané creuſé dans la teſte,
Aſſez vif, non guiere fendu :
Le nez de longueur meſuree :
La face viue & coloree :
Le poil chatein droit etandu.
Dy leur que je fu debonére :
Souuent penſif : par fois colére :
Mais ſoudain il n'y paroiſſoit.
Ouſt dans Paris vit le carnage,
Le Feurier dauant de mon âge
L'an quarentiéme acompliſſoit.
L'aſpét de Mercure & Saturne
Me firent promt & taciturne
Inuentif & laborieux.
Des Iumeaux la douce influance,
Au ciel montant ſur ma naiſſance,
Des Muſes m'ont fait curieux.
Venus d'vn regard amiable,
Auec Iupiter fauorable,
D'amour m'aprindrent les ébas.
Et ſur le tard m'ont fait conoitre
Aux Grands : & dauant eux paroitre,
M'empeſchant d'auoir le cœur bas.
Mon Liure n'oubly pas à dire,
A quiconque te viendra lire,

Que n'ay foruoyé de la foy :
Dy que jamais dans ma ceruelle
N'entra religion nouuelle,
Pour oſter celle de mon ROY.
Dy que cherchant d'orner la France
Ie prin de Courvile acointance,
Maiſtre de l'art de bien chanter :
Qui me fit, pour l'art de Muſique
Reformer à la mode antique,
Les vers meſurez inuenter.
Et ſi quelcun autre ſe vante
D'auoir pris le premier la ſante,
Sans mentir nous nous vanterons
Dauanſant leur tardiue courſe,
Que nous, des Muſes en la ſourſe,
Les premiers nous des-alterons.

FIN DES POEMES
DE I. A. DE BAIF.

NOTES

1. Le premier des Meteores, p. 1.

Cet ouvrage a paru d'abord isolément. Baïf nous apprend les motifs qui l'ont empêché « d'achever la chanson » (Voyez p. 31) et réclame, dans sa dédicace à Catherine de Médicis, les moyens de terminer ce poème commencé sous ses auspices (p. 3). Ce premier livre a d'abord paru sous le titre suivant :

LE PREMIER
DES METEORES
DE IAN ANTOINE
DE BAIF
A CATERINE DE MEDICIS
ROYNE MERE DV ROY.
A PARIS,
Par Robert Eſtienne Imprimeur dudict Seigneur
M.D.LXVII.
Auec priuilege de Sa Maieſté.

Ce volume, de format in-4°, porte sur le frontispice la grande marque de Robert Estienne. Il se compose de 40 pages et de 4 feuillets non chiffrés, dont les 3 premiers portent les signatures typographiques : F. i, F. ii, F. iii. Voici ce qu'ils renferment :

F. i (recto) : A MONSEIGNEVR LOVIS DE GONZAGVE DVC DE NEVERS, PAIR DE FRANCE (sonnet).

(Verso) : AV PEVPLE FRANÇOIS, DV ROY ESTANT A PARIS LE I. DE L'AN 1567.

Ces pièces ne se trouvent pas dans les recueils généraux de Baïf. Nous les placerons à leur date dans les Poésies diverses.

F. ii et F. iii : PRESAGES D'ORPHEVS... réimprimés en tête du PREMIER LIVRE DES POEMES (Voyez p. 33-36 du présent volume).

Feuillet non chiffré ni signé (recto) : A LA FRANCE. ELEGIE (signée IODELLE), réimprimée dans ses OEVVRES (t. II, p. 185-186 de notre édition).

(Verso) : SONET, en l'honneur de Baïf, signé : PHILIPPE DE HOTMAN.

Quant à la pièce : SVR LES METEORES DE I. A. DE BAIF, recueillie dans les OEVVRES de Jodelle (Voyez t. II, p. 184, 185 et 364 de notre édition), nous avons déjà fait remarquer qu'elle ne figure ni dans l'édition originale des *Meteores* ni dans les OEVVRES de Baïf.

2. A... CATERINE DE MEDICIS, p. 1.

Dans l'édition originale on ne trouve pas cette adresse à la Reine, et la dédicace commence, sans titre, par : *Je chante la faiqon.*

3. *Les grand's pointes,* p. 1, v. 5.

1567. *Les grand' pointes.*

4. ...*ouurier,* p. 5, v. 19.

En deux syllabes, comme tous les mots de ce genre, jusqu'au XVIIe siècle.

5. *Sa fureur afoiblit,* p. 7, l. 27.

Ici *afoiblit* est neutre. Corneille l'a encore employé de la sorte :

> J'*affoiblis,* ou du moins ils se le persuadent.
>
> (Tome X, p. 312, édit. des *Grands Écrivains.*)

Cette leçon de l'édition originale était devenue, dans l'édition de Granet : *Je foiblis.*

6. ...*futile,* p. 11, v. 3.

Orthographe conforme à la prononciation.

7. ...*violemment secouffe,* p. 12, v. 10.

Secouffe, secouée. Participe féminin du vieux verbe *secore* [illegible] *secourir*, qui [illegible] au participe *secoux* ou *secou*.

8. ...*l'enflamez ou couliſſe*. p. 15, v. 27.

Couliſſe, féminin de l'adjectif *coulis*, qui subsiste encore dans « vent coulis ».

9. ...*on la veu'*, p. 23, v. 5. *La* est une réunion arbitraire du pronom féminin *la* élidé et de *a*, 3e personne du présent du verbe *avoir;* quant à *veu'*, c'est le participe féminin *veue* avec élision de l'*e* muet.

10. ...*le Sur*, p. 23, v. 7. Le Sud. Les consonnes finales des monosyllabes, ne se prononçant pas, ou du moins se prononçant très faiblement, pouvaient sans inconvénient varier dans l'écriture. *Sur* figure dans le dictionnaire de Cotgrave; c'est la forme espagnole. Voyez Jal, *Glossaire nautique*.

11. ...*baudrier*, p. 28, v. 36. Voyez ci-dessus, note 4.

12. ...*déja deſia*, p. 67, v. 5.

Ce mot est ainsi répété dans le texte avec une double orthographe.

13. ...*jouatil*, p. 72, v. 30.

Baïf a l'habitude d'écrire ainsi en un seul mot diverses locutions divisées par le sens, mais réunies par la prononciation.

14. *Autour d'Orphee en vn rond aſſemblee*, p. 76, v. 35.

Il y a *Orphé* dans le texte; mais nous avons suivi l'habitude la plus ordinaire de Baïf, qui écrit *Orphée*, devant une voyelle, avec élision de l'*e* muet :

Adonc Orphee à Iaſon... (p. 79, dernier vers); ou à la rime:

Ainſi le Preux s'acompagnant d'Orphee (p. 82, v. 22); et même dans le corps du vers, devant une consonne, quand ce nom compte pour trois syllabes:

Elles ſuiuir d'Orphee les doux ſons (p. 85, v. 7), et qui ne met *Orphé* que dans le corps du vers, devant une consonne, quand ce nom ne compte que pour deux syllabes :

Doncques Orphé race de Calliope (p. 81, v. 8).

15. ...*blaſmeur de la femme*
De l'Atride puiſné... p. 120, v. 36.

Stésichore, qui attaque dans ses vers Hélène, femme de Ménélas. ous n'avons pas coutume de faire des notes historiques ou mythologiques; mais il y a ici une série d'énigmes dont il faut au moins donner les mots.

16. ...*le mari de ſa mere*, p. 121, v. 3.

Œdipe.

17. ...*le chaſte fils d'Hippolite guerriere,* p. 121, v. 10.

Hippolyte, fils de Thésée et de l'Amazone Hippolyte.

18. ...*le Roy de Megare,* p. 121, v. 13.

Nisus, à qui sa fille Scylla arracha le cheveu de couleur pourpre auquel était attachée la conservation de son royaume.

19. ...*violeur de la foreſt ſacree*
A Cerés... p. 121, v. 25.

Érisichthon, Thessalien, qui, ayant abattu une forêt consacrée à Cérès, fut puni par la déesse du supplice de la faim.

20. ...*l'aueugle guide*
Des preux par la coulombe, p. 121, v. 29.

Phinée.

21. ...*vn qui ſe ſouilla, domeſtic eſtranger,*
Dans le ſang maternel pour ſon pere vanger, p. 122, v. 13.

Oreste.

22. ...*l'autre Hercule.* p. 122, v. 25.

Thésée.

23. ...*le courbepin Sine,* p. 122, v. 28.

Le brigand Sinnis, surnommé Πιτυοκάμπτης, « qui courbe les pins ».

24. ...*le bourreau Sciron,*
Qui les rocs mal-nommez diffama de ſon nom, p. 122, v. 29.

Un passage le long des monts Géraniens portait le nom de « roches Scironides ».

25. ...*le Duc Itacois,* p. 123, v. 7.

Ulysse. *Duc* a ici son sens latin de chef.

26. ...*Egide,* p. 123, v. 9.

Nom patronymique de Thésée, fils d'Égée. Au vers suivant, *Minoïde* désigne Phèdre, fille de Minos.

27. ...*quelle à Prœte fut celle,* p. 123, v. 13.

Sténobée, femme de Prœtus, roi d'Argos, qui, ayant accusé Bellérophon de l'avoir voulu séduire, fut cause qu'on lui donna la Chimère à combattre.

28. *La niepce du Soleil,* p. 123, v. 24.

Pasiphaé, fille, et non pas nièce du Soleil.

29. ...*celuy qui par trop aux parjures fidelle,* p. 124, v. 4.

Régulus.

30. ...*le fol Satyre*, p. 124, v. 7.

Marsyas.

31. ...*le trop chaſte Theſide*, p. 124, v. 11.

Hippolyte, fils de Thésée.

32. ...*le coturné Poëte*, p. 124, v. 16.

Euripide.

33. ...*de Calliope*
Le trainebris enfant, p. 124, v. 19.

Orphée.

34. ...*les Belides ſœurs*, p. 125, v. 37.

Les Danaïdes, filles de Danaüs et petites-filles de Bélus.

35. ...*le toreau, dont l'eſpreuue*
Se feit par ſon ouurier, p. 126, v. 35.

Phalaris, tyran d'Agrigente, fit brûler Pérille dans le taureau d'airain que celui-ci avait fait.

36. ...*à tout ſon eau*, p. 130, v. 21.

A tout est ici une locution prépositive qui a le sens d'*avec*.

37. *On a gaigné Riſban : la forteresſe forcee*, p. 140, v. 37.

Ce vers a une syllabe de trop; mais *forteresſe* ne compte que pour trois syllabes, conformément à sa prononciation populaire : *fortreſſe*.

38. ...*entroit*, p. 153, v. 10.

Entend à demi. Du verbe *entr'ouïr*, dont on trouve le participe présent, *entr'oyant*, au premier vers de cette page.

39. *Par elle m'eſtoyent appreſtez*, p. 154, v. 26.

Il y a dans le texte : *n'eſtoient*, qui est une faute évidente.

40. ...*lapas*, p. 154, v. 31.

En latin *lapathum*. C'est l'herbe appelée patience ou parelle.

41. *L'vn & l'autre parent émuz de la priere*
De leur biforme fils, l'accorderent entiere, p. 195, v. 2.

Cette expression *biforme* n'est pas de la création de Baïf; elle est, ainsi du reste que le passage où elle est encadrée, littéralement transcrite des *Métamorphoses* d'Ovide (IV, 387) :

Motus uterque parens nati rata vota biformis
Fecit...

L'un et l'autre, traduction du mot latin singulier *uterque*, a

amené *parent* au singulier ; mais le sens a fait mettre ensuite *émus* et *accordèrent* au pluriel.

42. ...*muances*, p. 197, v. 32.

Changements. C'est la forme populaire, aujourd'hui disparue, tirée sur le latin *mutatio*, d'où l'on a fait plus tard *mutation*. Ce mot se trouve encore dans La Fontaine, à la fin du 2e livre de *Psyché*, dans un passage où l'auteur parle des « müances », c'est-à-dire des changements de couleurs qu'on observe au coucher du soleil. Il faut toutefois avoir soin de lire ce texte dans l'édition originale, ou dans celles qui en sont des reproductions fidèles, car beaucoup de réimpressions portent : *nuances*, qui change singulièrement le sens.

43. *Par succés elles refleurissent*, p. 198, v. 11.

C'est-à-dire elles fleurissent successivement, elles se *succèdent*.

44. La Furie Megere. Entremets de la tragedie de Sophonisbe, p. 204.

Ce monologue de Mégère paraît avoir été destiné à faire partie de la représentation de la *Sophonisbe* de Saint-Gelais, jouée, comme nous le raconte Brantôme, devant Catherine de Médicis, « et tres bien representée par Mesdames ses filles et autres dames et damoiselles et gentilshommes de sa court, qu'elle fit jouer à Blovs aux nopces de M. de Cipière et du marquis d'Albeuf. » (*Œuvres de Brantôme*, édit. Lalanne, tome VII, p. 346.) Ce morceau ne figure pas dans la pièce imprimée.

45. Dithyrambes à la pompe du bouc d'Estienne Iodelle. 1553, p. 209.

Voyez, en tête des *Œuures d'Estienne Iodelle*, les pages XVIII-XXIII de la *Notice biographique* sur ce poète.

46. *De faire au faux le vray semblable*, p. 219, v. 20.

Le texte original donne cette leçon inintelligible :

De faire aux faux le vrayſemblable.

47. ...*Il vous foumét les ſiens*, p. 228, v. 19.

Le texte porte *ſommét*, qui est une faute évidente.

48. La Genevre, par Saingelais et Baif, p. 231.

Cette pièce a paru pour la première fois en 1572, dans les *Imitations de quelques chants de l'Arioſte par diuers poëtes françois*, — Paris, L. Breyer, in-8°, où elle a pour titre : *Geneure, Imitation des IV, V & VI chants de l'Arioſte.*

Dans cette édition le texte de Saint-Gelais s'arrête à :

Qu'il feignoit prou, & qu'il aimoit bien peu... (P. 240, v. 11 de notre édition) ; mais, dans l'édition que nous reproduisons

le nom de BAIF est imprimé en petites capitales un peu plus haut, en face du vers : ;

Toufiours croiffant mon amoureufe flâme, p. 240, v. 8.

C'est à ce même endroit que la continuation de Baïf est indiquée dans l'*Ariofte françoes de I. de Boeffieres.* Lyon, Ancelin, 1580, in-8°. — Suivant l'opinion la plus probable, la traduction de Saint-Gelais s'arrêtait donc au milieu d'une période, sans que le sens fût achevé.

49. ...*te les va reueler*, p. 245, v. 32.

Va est ici une première personne : Je vais te les révéler.

50. *Si de ces yeux*, p. 246, v. 27.

Le texte porte *fes yeux*, qui ne peut s'expliquer.

51. *Toute autre amour, foit ou bon ou mefchant*, p. 265, v. 14.

Il y a bien *toute*, quoique les adjectifs qui suivent soient au masculin.

52. *Efcarmouches, affauts, ce font tous fes efbas*, p. 280, v. 10.

Nous avons ajouté *fes* à ce vers, qui était faux.

53. *Dame, ie te faluë, qui que fois, qui ainfi*, p. 283, v. 19.

Le vers, ainsi imprimé dans le texte, a un pied de trop. Il faudrait, comme le font quelquefois les poètes de ce temps, supprimer l'*e* de *faluë* et le remplacer par une apostrophe : *falu'*.

54. ...*qui de Venus eft dine*, p. 286, v. 24.

L'orthographe suit ici la prononciation du temps, ainsi que fait encore La Fontaine quand il écrit *maline* (*Fables*, liv. VI, fable 15).

55. *O vous que j'ay repris*, p. 311, v. 13.

Le texte porte à tort : *qui j'ay repris.*

56. *Le meurtre felon de ton Pere*, p. 330, v. 10.

Il y a dans le texte *le meutre.* C'est assurément une faute, car Baïf met toujours *meurtre* et *meurtrier* ; mais cette faute nous indique peut-être la prononciation, et mérite, à cause de cela, d'être signalée.

57. *Bois & rochers artez au fon*
De ma charmereffe chanfon, p. 333, v. 19.

Artez est une contraction du patois normand pour *arrêtez :*

A cela ne vous fault *arter.*

(*Farce d'un amoureux.* Voir *Ancien Théâtre françois*, collection de la *Bibl. elzév.*, t. I, p. 214.)

Les altérations de ce genre sont fréquentes dans les œuvres des poètes du XVIe siècle, et particulièrement chez Baïf :

Le fils que tu auras *portra* le nom d'Enee (p. 2[illegible], v. 18)

58. *...targe*, p. 339, v. 10.

Ce mot, qui signifie un bouclier, rime ici avec *fruitage*, ce qui, contrairement aux habitudes des poètes de la Pléiade, ne donne qu'une simple assonance. Peut-être l'*r* de *targe* se prononçait-elle alors très faiblement.

59. *La fureur la surprit : & soudain la fureur*
Dans les antres aussi se saisit de leur cœur, p. 340, v. 5.

Peut-être faut-il lire *autres* au lieu de : *antres*.

60. *Que le faineant chassé de place*, p. 396, v. 7.

Faineant ne compte ici que pour deux syllabes, suivant la prononciation populaire *feignant*, qui, du reste, suivant Génin (*Des variations du langage françois depuis le XIIe siècle*, 1845, in-8°, p. 371-373), se rattache au mot feindre.

61. *Au gré du vent ne souloit se ranger*, p. 405, v. 5.

Ne, indispensable au sens et à la mesure, n'est pas dans le texte

62. *O toy donc Paix! ô toy sainte Equité!* p. 406, v. 13.

Le premier *toy* manque dans le texte, ce qui rend le vers faux.

63. *Comme aux moissons demarche pas-à-pas*
Le peuple oysif, p. 425, v. 36.

Il y a *demarchent* dans le texte.

64. *Ne tay que leur bonté royale*
Ont ouuert la main liberale, p. 459, v. 3.

Voici une construction qui dépasse les libertés de la syllepse la plus hardie; peut-être n'y faut-il voir qu'une faute qu'il eût été facile de corriger; néanmoins ces tournures sont familières à Baïf. Voyez ci-après, la note 66.

65. *Iupiter ou pleuve ou ne pleuve,*
Tousiours quelque facheux se treuve, p. 459, v. 24.

Il y a bien dans le texte des *v* dans les mots *pleuve* et *treuve*, et en général assez souvent après un *u*, ce qui n'empêche pas que, dans l'avant-dernier vers de cette page, on lit bien dans le texte, ainsi que nous l'avons mis : *trouuer*.

66. *L'aspét de Mercure & Saturne*
Me firent, p. 460, v. 25.

Le pluriel peut s'expliquer facilement en sous-entendant *& l'aspét de Saturne*. Mais *Des lumeaux la douce influance... m'ont fait*, qu'on trouve un peu plus bas, est une licence beaucoup plus forte.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

LE PREMIER DES METEORES.

A trefauguſte & treſſage Princeſſe Caterine de Medicis Royne Mere du Roy 1
(Le premier des Meteores). 4

PREMIER LIVRE DES POEMES.

Preſages d'Orpheus ſur les tremblemens de terre. A Ian de Belot. 33
Vie des chams. 36
Le Laurier. A Monſieur de Fizes Secretaire d'Eſtat 43

LE SECOND LIVRE DES POEMES.

A Monſeigneur le Conte de Retz. 57
L'Hippocrene. A Monſieur de Villeroy Secretaire d'Eſtat. —Vers Baiſins 61

Les Mufes. A Monfieur Belot. 71
Du Menil la belle Agnes Sorelle. Au Seigneur Sorel. 92
Au Roy. 95
Embaffade de Venus. Au Seigneur de Mondreuille 97

LE TIERS LIVRE DES POEMES.

A Monfieur Brulard Secretaire d'Eftat. 109
Amymone. A Pierre de Ronfard 128
Remonftrance fur la prinfe de Calais & Guine. 148
A Monfieur de Fittes Treforier de l'Epargne. . 152
Amour vangeur. A Monfieur de Pougni. 155
A Ian Dorat 160

LE QVATRIEME LIVRE DES POEMES.

Le Meurier, ou la Fable de Pyrame & Thifbe. A Madame Claude Caterine de Clermont Comteffe de Rees 165
Helene. A Madame de La Tour 182
Cartel des tenans pour Amour. A Monfieur d'Entragues. 187
Cartel des affaillans contre Amour. 189
Salmaci. Au Sieur Mandat. 190
Les Rofes. Au Sieur Guibert. 195
Au Seigneur Bertelemi 198
Contretrene. A Nicolas Vergece, Candiot. . . . 202
La Furie Megere. Entremets de la Tragedie de Sophonifbe. 204
A Nicolas Nicolai. 206

Dithyrambes à la pompe du bouc d'Eſtienne Iodelle. 1553. Au Seigneur Ian de Sade Sieur de Mazan. 209
L'Aurore. A Peroton & Batiſte Tibaus. 215
A Ian Vatel. 218

LE CINQVIEME LIVRE DES POEMES.

L'Hymne de la Paix. A la Royne de Nauarre. . 223
Au Roy. 229
La Geneure, par Saingelais & Baif. A Monſieur de Royſſi Chancelier du Roy de Nauarre . . . 231
Fleurdepine. A Monſieur de Maintenon, Cheualier de l'ordre du Roy, Grand Marchal des logis 261
Complainte de la Royne Marie. Au Seigneur Simon Nicolas. 273
A Madamoiſelle Victoire. 276

LE SIXIEME LIVRE DES POEMES.

Hymne de Venus. A Madamoiſelle de Chateauneuf. 279
La Sorgue. A Monſieur de La Tour. 291
A Phelippes Des Portes 295
L'Amour de Medee. A Monſieur de Maintenon. 298
Hymne de Pan. Au Seigneur de Bray, Treſorier ordinaire des Guerres 304
Atalante. Au Seigneur Iules Gaſſot. 310
Epithalame. A Monſieur d'Aſſerac Seigneur de La Fueillee 316

LE SETTIEME LIVRE DES POEMES.

A Monſeigneur Louis de Gonzague Duc de Neuers. 321
Le Mariage de François Roydaufin & de Marie Roine d'Ecoſſe. A Monſeigneur le Cardinal de Guiſe 325
A Monſeigneur le Duc de Guiſe. 328
La Maſcarade de Monſeigneur le Duc de Longueuille à Bayonne. 331
L'Entree de la fee 331
La Fee 333
Inſcription des arbres. 336
Inſcriptions des rochers. 338
Inſcriptions des pommes d'or 339
A la Royne. 339
Au Roy 339
A la Royne d'Eſpagne 339
A Monſieur 340
A Madame Marguerite ſœur du Roy. . . 340
Au Duc d'Anou. 340
Sur les pommes pour les Dames 340
A la Poiſſon Grifin 342
Chant, des trois Parques & de Saturne, au baptiſme de Henri Huraut premier fils de Monſieur de Cheuerni Chancelier de Monſeigneur le Duc d'Aniou parrein auec le Roy de Nauarre & Madame de Lorraine. A l'enfant 345

Les Bacchantes. A Monſieur Pinard, Secretaire d'Eſtat 346
A Monſieur Garraut Treſorier de l'Epargne . . . 350
Epithalame. A Monſieur Morel Ambrunoys. . . 352
Allegorie. A Monſieur Brethe. 358
A Michel Anteaume 359
A Monſieur de Pimpont. 361
Du trepas de Marguerite de Valoys Royne de Nauarre 363
Du latin de Dorat 365
A Monſieur de Mauru. 366

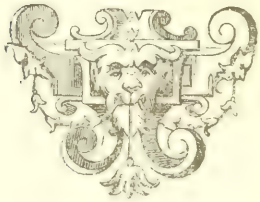
LE HVITIEME LIVRE DES POEMES.

A tres auguſte & tres vertueuſe Princeſſe Caterine de Medicis Royne Mere du Roy. 369
A la Roine Mere du Roy. 376
A Monſeigneur de Lanſac. 378
L'Auantnaiſſance de Madame 382
A Monſieur de Marillac Controleur general des Finances 385
Amour de Vertun & Pomone. Au Seigneur Pelloy 387
A Ioachim Tibaud de Couruile. 391
A Monſeigneur le Preſident de Birague. 394
Au Seigneur de Nogent Treſorier de la Maiſon du Roy 397
A Remy Belleau. . . . . [illegible]
A Monſeigneur de Villequier. 403
Sur la paix auec les Anglois, l'an mil cinq cens quaranteneuf. 404
A la Royne Mere du Roy 407

LE NEVVIEME LIVRE DES POEMES.

A Monſeigneur le Duc d'Aniou. 409
Au Roy. De la victoire de Moncontour ſous la conduite de Monſeigneur le Duc d'Aniou . . . 418
Le Rauiſſement d'Europe. A Monſeigneur de Cheuerni Chancelier de Monſeigneur d'Aniou. 421
A Monſieur le Grand Aumonier 432
A Monſieur de Belot 435
La Ninfe Bieure. Au Seigneur de Berni. 438
A Meſdamoiſelles, Iane de Briſſac, & Helene de Surgere. 441
Du naturel des femmes. Au Seigneur Moreau Treſorier de Monſeigneur d'Aniou. 444
A la lyre 448
A Monſieur de La Moſle. 450
Au Cheualier Bonet. 453
A ſon liure. 457

FIN DE LA TABLE.



Achevé d'imprimer

LE VINGT NOVEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROIS

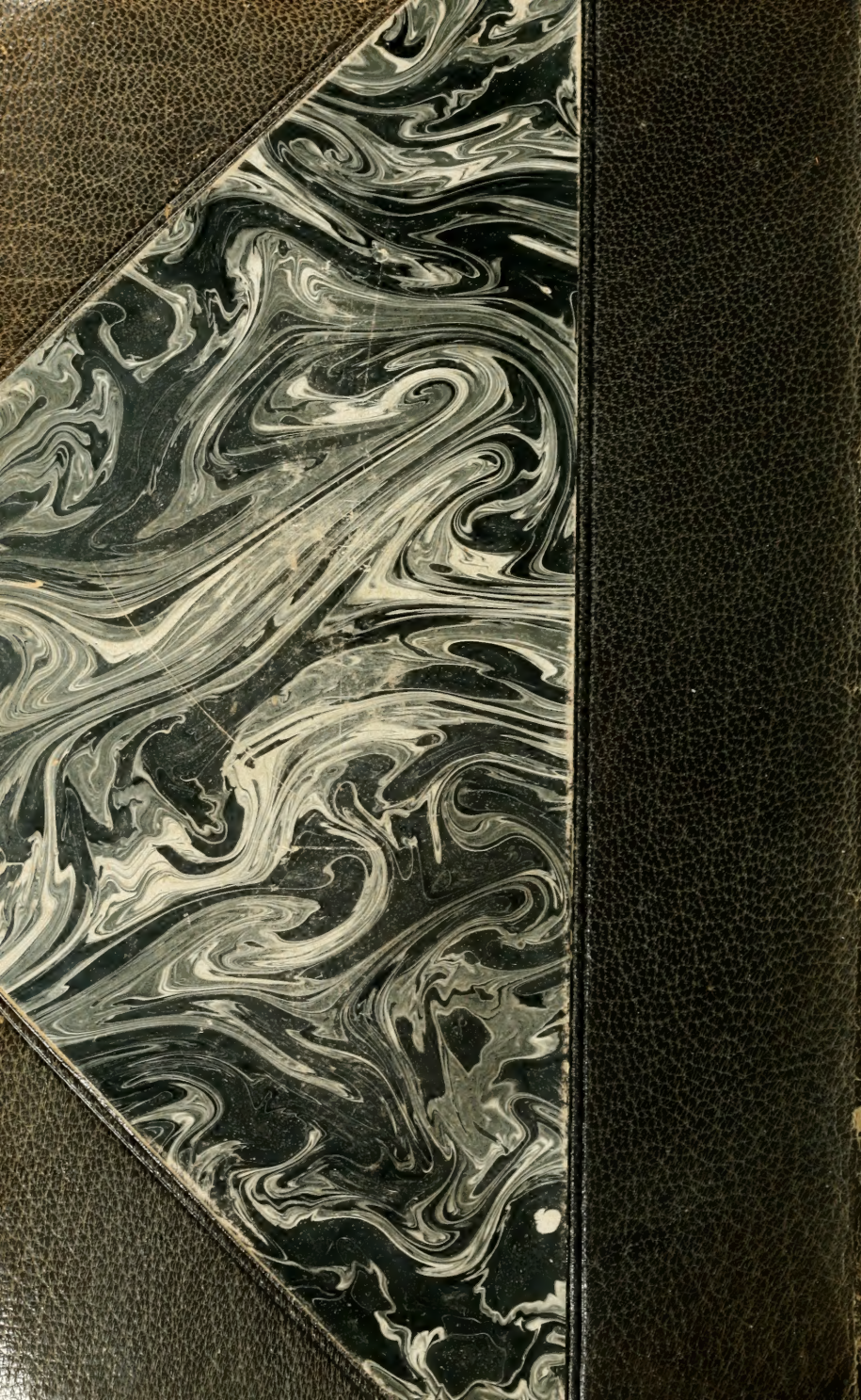
PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

PQ
1665
A1
1881
t.2

Baïf, Jean Antoine de
Evvres en rimé

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY